15 Mai 1904

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE :

PREMIÈRE PARTIE

PRIX DU NUMÉRO.......................... **Un Franc.**

Abonnements :

France...	Un An............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois.........	7 Fr.	—	Six Mois...	8 Fr.

...ÉDACTION — ADMINISTRATION
5, Rue du Pont de Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire-Editeur
5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.

A nos Lecteurs

Nous avons déclaré, à la fin de notre article-programme, que « nous laissions à chacun de nos col- « laborateurs l'indépendance absolue dans le choix « de sa voie et de ses moyens. » Nous précisons ici que cette indépendance entraîne la responsabilité personnelle de chaque auteur et dégage la responsabilité collective de la Voie. *Nous exposons impartialement les méthodes aux yeux du lecteur, sans avoir, ou du moins sans laisser voir de préférences. Mais nous n'exerçons aucun contrôle fondamental sur l'opinion de nos rédacteurs, non plus que sur la manière dont ils la présentent.*

De même les réponses que chacun d'eux fera aux demandes qui lui seront adressées par les lecteurs de la Voie, *en suite de leurs articles, demeurent leur exclusive propriété intellectuelle. Nous y sommes des intermédiaires, non point des traducteurs, moins encore des conseillers.*

La Voie.

PREMIÈRE PARTIE

Le Premier Monument de la Connaissance

Ce n'est pas seulement par un raisonnement chronologique que nous sommes conduits à rechercher dans la race jaune le monument *le plus ancien* de la connaissance ; c'est par un raisonnement psychologique et logique, que nous sommes amenés à constater chez eux le monument *le plus exact* de cette connaissance.

Les Jaunes étant essentiellement traditionnels, l'essence de leur philosophie devait résider dans les livres les plus reculés : ceux-ci, écrits à des époques lointaines,où les besoins de l'homme étaient moindres, et où l'ardeur de ses désirs ne le portait pas à obscurcir, sciemment ou inconsciemment, la vérité, devaient être la source de tous les enseignements ultérieurs. La piété filiale des Chinois considérait donc que tout ce qui pouvait intéresser l'homme était contenu *virtuellement* dans les premiers livres, et que toutes les réponses à tous les problèmes y étaient potentielle-

ment incluses: les solutions et les éclaircissements, nécessaires aux sciences nouvelles, devaient se trouver dans les lois antiques, en germe, et devaient être développées dans un sens analogique aux solutions qu'ils donnaient aux sciences des époques où ils furent composés. La conviction de cette synthèse, si puissante qu'elle comprenait dans l'œuf tous les efforts concevables de l'esprit humain, fait le fondement et la certitude de toute la philosophie asiatique, et a développé l'esprit analogique et déductif de la Race Jaune.

Cette tournure d'esprit, qui vénère les institutions et les doctrines du passé, jusqu'à y subordonner les actes du présent et les spéculations de l'avenir — est aussi une manière d'honorer, jusque dans sa parcelle primitive, l'Ancêtre commun dont la race est sortie. Elle devait avoir un double résultat : d'abord, de conserver, à travers les vicissitudes des âges, les livres de la plus haute antiquité, dans toute leur intégrité, et avec une fidélité parfaite ; ensuite, d'empêcher les divisions des esprits, les antagonismes des systèmes, et de créer, dans un seul courant d'enseignement, une école unique, tenant d'un même auteur, appliquant au même but, par les mêmes moyens, toute l'ingénieuse ténacité de la race. Ce double résultat fut atteint ; on verra de quelles conséquences il devait être pour la vie intellectuelle, politique et historique de la race.

Le premier livre de la Chine — qui est aussi et de beaucoup le premier livre du monde — remonte à l'empereur Fohi, premier des souverains du cycle historique des Jaunes. Tout entourée qu'elle soit de légendes, surajoutées par un respect naïf et populaire,

son existence n'est ni contestable ni contestée. Il régna sur ce qui s'appelait alors la Chine, à partir de l'an 3468 avant l'ère chrétienne. Cette chronologie est assise, nous l'avons dit, non pas sur des calculs modernes plus ou moins fantaisistes, mais sur la description précise de l'état du ciel à l'époque où régna Fohi.

Disons de suite qu'il ne faut pas attribuer personnellement à Fohi les doctrines passées à la postérité sous son nom. Fohi, comme tous les souverains de ces époques lointaines, fut un savant, un mage, un chef d'école; c'est même précisément pour cela qu'il fut choisi comme souverain par sa race. (La Chine en effet n'a de dynasties héréditaires que depuis l'an 2199 av. J. C.) Fohi, eut des amis, des disciples, des ministres. Tous ceux-là firent, des doctrines de Fohi, des gloses, des interprétations, dont les hexagrammes impériaux avaient du reste besoin ; et tout ce bagage, amalgamé et confondu, devint la « Doctrine de Fohi » : « *Fohi* » est la raison sociale d'une école métaphysique, et de quelques siècles de la pensée humaine.

L'œuvre de Fohi consiste en trois traités, dont deux sont perdus; les écrits contemporains n'en mentionnent que les titres ; ce sont : le *Lienshan* (chaînes de montagnes), c'est-a-dire le Livre des Principes Inaltérables, contre lesquels rien ne peut prévaloir : — le *Koueïtsang* (retour) c'est-à-dire le Livre où toutes les questions doivent être ramenées pour trouver leur solution.

Le troisième traité, qui est le « *premier monument de la connaissance humaine* » porte le titre de *Yiking* (Changements dans la révolution circulaire). Ce

titre rappelle que toutes les modalités apparentes du créateur dans la création sont étudiées dans soixante-quatre symboles (les hexagrammes) *formant cercle* et dont le dernier est relié intimement au premier. (C'est ici la première occasion de faire remarquer que le Jaune emploie souvent le dessin au lieu de la parole, pour laisser à une idée déterminée toute sa synthétique ampleur).

Il n'est pas douteux — précisons-le de suite — qu'il n'y ait eu des monuments écrits antérieurs aux traités dont le Yiking est le troisième. Ces monuments ont été écrits ou dessinés ou sculptés, sur le « Toit du Monde », berceau unique de l'humanité, à l'aide de signes que toute l'humanité comprenait, avant qu'elle se fût divisée par des migrations diverses, et qu'elle eût ainsi perdu la conscience de sa totalité. Ce qu'est cette écriture unique, on ne le saura sans doute jamais qu'à l'aide d'approximatives appréciations ; car un paléographe ne reconstruira pas une écriture au moyen d'un jambage, comme Cuvier reconstruisait un mammouth au moyen d'une jambe. Mais c'est de cette écriture unique que découlent, à des époques concordantes, et par des procédés de déformations parallèles, les hiérogrammes Chinois et les hiéroglyphes Chaldéens (ou suméro-acadiens). Il est possible toutefois de déterminer les influences, toutes physiques, qui présidèrent à ces déformations.

Sur ce Pamir, qui fut notre commun berceau, une même langue, une même graphique, toutes deux perdues, régnaient. Un jour, soit qu'un cataclysme ait amené sur ces altitudes le froid qui y règne aujourd'hui, soit que, à force de se pencher sur le bord rugueux des plateaux, la race humaine ait pris le vertige

des plaines inconnues, un jour vint où les hommes, par les fleuves qui prenaient naissance aux plateaux primitifs, descendirent aux niveaux inférieurs. Ainsi ceux du Sud, les futurs Rouges, par le Dzangbo et le Sindh, ainsi ceux de l'Ouest, les futurs Blancs, par le Syr et l'Amou, ainsi ceux de l'Est, les futurs Jaunes, par le Hoangho et le Yangtzé, tous, sans regarder en arrière, quittèrent la montagne ancestrale qui fut le nombril du monde. Parmi eux, les vieillards et les savants emportèrent la Sagesse et la Tradition.

Or, sur les rives fertiles des fleuves, sous le bénévole et chaud soleil de l'Extrême-Orient, les peuples de l'Est, policés peu à peu, trouvèrent le bac-chi (cay gio, phaongmoc), des fibres duquel ils tirèrent un papier fin, souple, et des pinceaux plus doux que la soie, merveilleux instruments entre leurs doigts agiles d'ouvriers artistes. Par ces moyens subtils de transmission, les linéaments primitifs prirent la figure de dessins agrémentés de pleins et de déliés, sous la légèreté du pinceau et l'habileté de la main.

Or, dans les espaces tortueux qui s'étendent à l'ouest des Thianshan, sous le soleil dévorant des Mésopotamies, les peuples trouvèrent à la surface du sol les granits, les diorites, les marbres, les pierres brillantes et dures, qui, amoncelées en remparts, assirent sur des bases presque indestructibles les monuments de la puissance et de la science Chaldéennes. Alors, saisissant le marteau, les peuples de cet Orient taillèrent, à l'aide de pointes d'acier, les caractères primitifs, qui, s'enlevant au ciseau sur la surface des marbres, s'étoilèrent en triangles aigus, et s'allongèrent en lignes rigides.

Bientôt ces différences, dues seulement d'abord aux

difficultés graphiques rencontrées dans la nature, entrèrent dans l'essence des hiéroglyphes, et constituèrent, par les déformations successives des caractères, au fur et à mesure des civilisations divergentes, des écritures dissemblables. Mais malgré tout, le caractère essentiel des représentations demeure le même ; l'esprit d'un synthétique reconstitue le type primitif, et découvre, sous le voile des plus diverses apparences, le même signe hiéroglyphique, lumineux et triomphant.

Or c'est précisément parce que Fohi connut que les hiérogrammes du 35e siècle avant le Christ n'étaient que des déformations de l'écriture primitive, et étaient donc des représentations insuffisantes pour des pensées abstraites et générales, qu'il employa, pour fixer la Tradition de la seule manière qui convenait, c'est-à-dire synthétique et universelle, les symboles linéaires des *Trigrammes*.

Car l'écriture du Yiking est de deux sortes : le *trigramme* pour le texte même de Fohi : *l'hiérogramme* (caractère primitif ou *Kotéou*) pour les gloses et paraphrases de l'Ecole de Fohi.

La trame du Yiking consiste donc en soixante-quatre hexagrammes, ou trigrammes doubles ; ces soixante-quatre types proviennent, par une révolution en sens inverse de deux cercles concentriques, des huit trigrammes ; ces trigrammes proviennent des quatre digrammes ; et ces digrammes, des positions diverses du trait plein —— et du trait brisé — — .

Ces deux traits sont les figures symboliques représentatives les plus simples qui aient jamais existé. Où l'empereur Fohi prit-il un symbolisme si naïf? Là comme ailleurs, et pour l'écriture traductrice de la

pensée comme pour la pensée elle-même, Fohi ne s'adressa ni aux interventions célestes ni aux puissances invisibles, mais bien à la nature qui environnait et qui enchantait sa race. C'est à hauteur d'homme que, dans sa logique indiscutable, il prenait le truchement de la Tradition qui devait éclairer et guider l'humanité. En effet le livre historique des « Rites de Tsheou » dit que : « Avant de tracer les trigrammes, Fohi regarda le ciel, puis baissa les yeux vers la terre, en observa les particularités, considéra les caractères du corps humain et de toutes les choses extérieures. » C'est-à-dire que les deux traits indiquent un état double, ou mieux, l'égalité de deux états, communs à toute la création. Il convient de rapprocher de ce symbole en ligne droite, le même symbole en ligne circulaire, connu de toute l'antiquité orientale, et rajeunie par les Taoïstes, *l'Yn-yang*, représentation du principe double, actif-passif, masculin-féminin, lumineux-obscur, positif-négatif, etc., qui, lorsqu'il est divisé en des deux parties par des observateurs analytiques, produit la fatale erreur du Bien et du Mal, mais qui, indissolublement un en essence, (malgré l'aspect que la représentation matérielle est contrainte de lui donner) constitue le *Taiky* ou *Grand-Extrême*, énergique et absolu symbole, gravé au fronton de tous les Temples, et que Laotseu a mis en tête de toutes les doctrines asiatiques. Le trait sans solution de continuité représente l'actif : le trait avec solution de continuité représente le passif ; et aux traits comme aux principes, Fohi reconnaît l'essence et l'unité de la perfection, dont ils ne sont que des aspects. Gardons-nous bien, ici plus encore qu'en aucun autre lieu du monde, de confondre la chose avec la forme détériorée

sous laquelle nous pouvons seulement la figurer et peut-être même la comprendre : car les pires erreurs métaphysiques, les pires cataclysmes moraux sont issus de l'insuffisante compréhension et de la mauvaise interprétation des symboles. Et rappelons nous toujours le dieu Janus, qui est représenté avec deux figures, et qui cependant n'en a qu'une, qui n'est ni l'une ni l'autre de celles que nous pouvons toucher ou voir.

Telle est l'interprétation du symbolisme des traits des hexagrammes de Fohi ; elle montre bien que le Yiking est un livre universel et non pas un traité d'astronomie, comme ont prétendu les Japonais et des Latins japonisants (1).

Les hiérogrammes qui constituent les gloses et paraphrases de l'Ecole de Fohi (dont les principales sont les « formules » de Wenwang) sont écrits en caractères primitifs, appelé *Koteou*; ces caractères sont l'origine des « clefs » qui existent encore, à l'heure actuelle, dans l'écriture idéographique jaune. Nous n'avons plus, sur les papiers de l'Extrême-Orient, l'écriture même de l'Ecole de Fohi; et l'on pourrait douter de sa valeur et de ses formes, si cette écriture, qui n'a pas subsisté au pinceau dans les manuscrits, n'avait pas, comme le roc, et sculptée dans le roc, résisté

---

(1) Bien que cette opinion soit un peu celle de M. Philastre, saisissons cette occasion de recommander la traduction qu'il a faite du Yiking, et qui est unique, à cause de la connaissance qu'avait l'auteur des caractères chinois, et du caractère des Chinois. La cause profonde qui a donné à M. Philastre une immense érudition est celle qui a brisé sa carrière diplomatique (Annales du musée Guimet Tomes VIII et XXIII).

au temps et aux révolutions. Les hiérogrammes en question se retrouvent dans la célèbre inscription de Yu, sur la montagne de Heng-Chan, et conservée à Si-ngan-fou, première capitale de la Chine historique, ville qui reste, non seulement le plus épique souvenir de l'antiquité Chinoise, mais qui est encore, à l'heure présente, le refuge sacré qui abrite victorieusement les souverains de la Chine moderne contre les tentatives guerrières de l'Europe coalisée.

En dehors de sa valeur sculpturale, cette inscription est trop intéressante pour que nous ne la mentionnions pas textuellement, au moins en partie. Elle est en effet, contemporaine du déluge hébreu, et elle en parle. Elle remonte exactement à 2276 av. Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elle est antérieure de cinq siècles aux plus anciens hiéroglyphes égyptiens.

« Soulagez-moi, mes conseillers, dans l'administra-
« tion des affaires. Dans l'ouest et au delà des monta-
« gnes, les grandes et les petites îles, les plateaux ha-
« bités, les demeures des oiseaux et des quadrupèdes,
« sont au loin inondés. Avisez à cela, faites écouler
« les eaux, et élevez des digues, pour empêcher un
« nouveau débordement. »

Et plus loin : « Il y a longtemps que j'ai complète-
« ment oublié les miens, afin de réparer les maux
« de l'inondation; mais à présent je puis me reposer :
« la confusion de la nature a disparu : les grands cou-
« rants qui venaient du Midi se sont écoulés dans la
« mer. »

Il y a évidemment longtemps que l'on sait que le déluge biblique fut une inondation partielle et un assez médiocre cataclysme; mais chacun estimant les choses d'après le bien ou le mal qu'elles lui procurent,

l'empereur Yu ne voyait qu'un débordement provincial là où l'historien hébreu voyait la destruction de la nature, et par conséquent le doigt de son Jéhovah; quelques digues devaient prévenir une inondation analogue, et c'est le ministre des travaux publics qui remplace ici la colombe de l'arche. Une fois de plus, l'inscription de Yu nous invite à ne pas prendre à la lettre les affirmations grandiloquentes des petites nations, et à nous souvenir, par exemple, que, au 22e siècle avant Jésus-Christ, il ne fallait pas beaucoup d'eau pour noyer la race et la puissance juives (1).

Les gloses qui accompagnent les hexagrammes de Fohi — et qui sont toutes transcrites aujourd'hui dans l'écriture idéographique moderne — comprennent : les formules du prince Wenwang, fondateur de la dynastie des Tsheou (1154, av. Jésus-Christ); les formules de Tsheoukong (1122 av. Jésus-Christ); les « Dix coups d'aile » de Kongtzeu (Confucius : vers 500 av. Jésus-Christ); le « commentaire traditionnel » de Tchengtze (vers 1150 ap. Jésus-Christ); et le « *sens primitif* » du célèbre Tsouhi (1182 ap. J. C.) Chacun de ces commentateurs éclaira le texte de Fohi et de Wenwang des lumières préférées de son esprit. Et comme ce texte est synthétique et universel, nous en verrons passer, les uns après les autres, les sens métaphysique, politique, magique, moral, social ou divinatoire, suivant les penchants particuliers des exégètes.

---

(1) Nota. — L'inscription de Yu contient bien autre chose, si on sait la lire, comme il convient, dans les trois plans successivement Nous y reviendrons plus tard dans un article spécial, où nous analyserons, en dehors de cette observation sur le déluge biblique, les instructions de l'empereur Yu à ses conseillers et à ses disciples, dans les trois mondes,

Seule, leur audace tranquille égale la simplicité de leurs raisonnements. Rappelons-nous que Fohi et Wenwang — Fohi surtout — se considéraient comme des truchements du Verbe Eternel, sans nécessité d'imaginer un divin intermédiaire entre ce Verbe et eux.

C'est pourquoi le Yiking, dont nous allons commencer l'analyse directe, s'ouvre-t-il par l'étude *tangible* de l'Unité et de la Perfection, c'est-à-dire par l'étude humaine du ciel. Et nous n'obéissons pas à l'amour du paradoxe, mais à celui de la véracité, en plaçant, au départ de cette étude, les « *Graphiques de Dieu* »

Que le sens de la formule soit enveloppé de ténèbres, cela n'est pas douteux : ces ténèbres sont dues, pour une grande part, à l'habitude synthétique du raisonnement chinois, et au caractère idéogrammatique de leur graphique. Je cite ici M. Philastre : « Le caractère chinois n'a jamais de sens absolument défini et « limité ; le sens résulte de sa position dans la phrase, « et aussi de son emploi dans *tel ou tel autre livre*, « et de l'interprétation admise en ce cas. Le mot n'a « de valeur que par ses acceptions traditionnelles. » Ici l'obscurité du texte et des commentaires apparaît, au surplus, comme une volonté arrêtée de donner au même assemblage de caractères des sens parallèles et également vraisemblables, qui peuvent être lus et compris d'autant de façons qu'il y a de degrés dans l'entendement, de sciences dans l'humanité, et de mondes dans l'univers intellectuel. A ces caractères spécifiques nous reconnaissons que le Yiking est bien le « *Livre* », sans épithète, qu'il est à la fois synthétique et abstrait, logique et divinatoire, politique et métaphysique, ontologique et moral, et que les éco-

les de la Chine n'on pas tort en le consultant et en le citant sous tant d'aspects.

La voie de l'étude des philosophies chinoises n'est pas tracée comme celle des philosophies occidentales; et il est impossible de dégager la pensée chinoise d'une certaine ambiguité; nos intelligences y verraient, plutôt que cette ambiguité volontaire, un trouble indice d'une impuissance de raisonnement. Rien ne saurait être plus faux qu'un tel point de vue. La science orientale diffère de la nôtre, non seulement à cause de la race et du pays, mais aussi à cause de l'époque. Il ne faut pas s'attendre à trouver, dans les descendants de Fohi et dans les contemporains de Laotseu, ces affirmations nettes et franches, dont nous tirons une singulière vanité, affirmations qui sont sans doute exactes, mais qui, à force d'être étroites et strictes, ne renferment qu'une minime partie de vérité; toutes ces portions infinitésimales, affirmées les unes à côté des autres, et indépendamment les unes des autres, par nos esprits analytiques, cachent la vérité entière à nos yeux délicats et myopes. C'est ainsi qu'un visage se reproduit, avec les pires déformations, dans un miroir taillé à mille facettes juxtaposées en des plans différents. Les discussions microscopiques nous ont rendus inaptes à goûter et à saisir les larges synthèses. Je comparerai volontiers le sentiment de l'occidental transporté en Chine, à celui d'un paysan des plaines, enlevé subitement au sommet du Mont-Blanc; ses sens, inaccoutumés des profondeurs et des horizons lointains, le frisson inconnu du vertige, l'empêcheraient de goûter la splendeur du paysage. C'est un sentiment d'inquiétude analogue, qui nous

saisit devant les systèmes et les modes de raisonnement chinois, mal préparés que nous sommes, par défaut d'accoutumance, à saisir, dans cet ordre inaltérable régissant l'univers, autre chose qu'une théorie compliquée, dans les espaces et les profondeurs de laquelle nos esprits mal perspicaces s'impatientent, se rebutent et s'égarent, avant de l'avoir comprise.

Celui qui veut s'initier à la Tradition Primordiale que nous offre le premier monument de la connaissance doit être prévenu; il se sentira envahi d'un trouble vague et singulier, non seulement à cause de l'universalité de la synthèse, mais aussi à cause de la généralité des termes employés, de l'impropriété forcée des interpellations, et du manque total de préparation, où se trouvent les occidentaux, de lire et d'écrire dans une langue analytique ce qui n'a son sens parfait et sa valeur entière que dans les idéogrammes. Pour quiconque voudra pénétrer profondément l'intime de cette science et de cette pensée, c'est dans les livres originaux, et non dans un résumé scolastique, moins encore dans une adaptation étrangère, qu'il devra chercher l'aide et la clarté nécessaires. C'est là le grand défaut des ouvrages des sinologues les plus distingués, comme Stanislas Julien et tant d'autres, à qui un long séjour dans le pays chinois, au milieu des lettrés chinois, eût donné sans conteste ni hésitation, les solutions qu'ils cherchaient en vain, parmi d'ingrats travaux, à la Sorbonne ou au Collège de France; c'est un séjour très long qui a permis à M. Philastre ses travaux sur le Yiking; c'est le séjour en Extrême-Orient qui eût permis aux missionaires, et entr'autres aux pères Huc et Prémarre, d'aller profondément dans l'intelligence des plus obscurs

arcanes, si l'idée religieuse romaine, en vue de laquelle seule ils travaillaient, n'eût conduit leur esprit sur une seule voie, et ne les eût pas forcés à tirer de leurs travaux des conclusions singulières, auxquelles ils n'eussent pas un instant songé, si leur état ne leur en eût fait une nécessité inéluctable.

Pour ces raisons et dans ces conditions, il est impossible d'éclairer le Yiking autrement que par des philosophes et des raisonnements jaunes. Encore faut-il saisir de quelle façon il faut appliquer et réclamer cette aide. On ne doit pas le faire à la façon dont, par exemple, les commentateurs occidentaux, par des formules strictes et des déductions imperturbables, ont mis en lumière tous les beaux aspects du génie grec, par exemple, précisément parce que le génie grec, d'où sort le génie des races latines, s'arrange fort bien de nos moyens d'argumentation et de dissection intellectuelles. Mais, pour la même raison que le génie des Chinois nous paraît, à première vue, vague et abstrus, la vaste synthèse chinoise se fût trouvée, par de tels moyens, non pas divisée et éclaircie, mais morcelée et détruite, et n'eût rien laissé devant nous, qu'un corps meurtri et froissé. L'application d'un livre à l'éclaircissement d'un autre ne saurait donc s'entendre d'une manière absolue, ni pour les idées, ni pour la terminologie. Expliquer un texte par un contexte serait ici le comble de la naïveté, et aussi de l'erreur. Mais, après avoir saisi le fond de l'enseignement d'un philosophe — de Laotseu, par exemple, — se bien pénétrer de la valeur qu'il donne aux termes de l'Ancienne Etude, et, ensuite, placé devant un texte confus, à interprétations multiples, d'un des King primitifs, induire la manière dont Laotseu l'eût compris,

telle est la seule manière valable d'éclairer les textes orientaux les uns par les autres, et de faire rendre leur pensée à tant de symboles. Ils semblent divergents; ils sont seulement différents. Mais ils vont tous à la vérité unique, de même que les vagues de la mer, qui paraissent dissemblables entre elles de hauteur, de couleur, et de direction, n'en vont pas moins au même but, sous les influences constantes des moussons et des marées.

MATGIOI.

L'Adoration des Mages

Je pense que le catholicisme ne se dessèchera pas au milieu des idées modernes, tel qu'au milieu d'un jeune taillis vivace, un chêne définitivement mort.

J'attends un renouveau, une croissance, immense, imprévue, de cet arbre déjà énorme et millénaire.

Une pareille transformation ne saurait avoir d'autre agent que *l'esprit*, sève qui anime le bois de la *lettre*, le nourrit, le force à grandir, le couvre de neuves et plus larges frondaisons,

Moi-même, ésotériste catholique, je voudrais indiquer d'avance quelle sera, autant que j'en peux juger, la transformation que j'attends, quelles branches aux puissants feuillages produira *l'esprit*.

*
* *

Dès ses primes années, tout arbre a deux polarités, l'une vers la terre, l'autre vers le soleil ; de même le catholicisme dès ses origines, dans l'Evangile, montre deux tendances, l'une vers l'humilité, la simplicité, l'autre vers l'intelligence et la gloire. Et la seconde succède à la première, comme dans l'arbre lui-même, *en chaque série donnée de son développement*, la partie ascendante et ensoleillée succède à une partie plus rapprochée du sol et la continue. Prenons, par exemple, une série : celle des adorations rendues à Jésus-Enfant.

La première adoration est rendue par les bergers, la seconde par les Mages. La première est d'humilité, de simplicité ; la seconde, d'intelligence et de gloire.

En ne considérant même que cette série et sans examiner les autres (vie cachée, vie publique ; tentation, service des anges ; Passion prédite, Transfiguration, etc... et enfin : Mort, Résurrection), les *correspondances* permettent déjà de conclure que le développement total du catholicisme offrira lui-même deux tendances, simplicité, et gloire qui est la tendance future, finale.

On m'objectera que le catholicisme a connu déjà la puissance, la gloire *temporelles*. Mais ce n'est pas de cela que je parle. Il ne s'agit pas des ornements étranges dont l'arbre a pu être revêtu, des draperies qu'on y accrocha, des tentes qu'on y adossa, en des jours de fêtes royales et humaines. Il s'agit de la grandeur et de l'ensoleillement de l'arbre lui-même. Il s'agit de gloire spirituelle, divine.

Or, jusqu'à présent, les Dogmes n'ont pas atteint leur degré de croissance et d'illumination vraiment glorieux.

Voilà pourquoi je dis que la gloire est future.

L'adoration des Mages, étudiée dans le détail, nous donne quelques enseignements sur le splendide avenir. D'abord les Mages sont des *intellectuels*. Cela me justifie d'avoir appelé plus haut la seconde tendance : Tendance *d'intelligence* et de gloire. En effet, à la simple foi des Bergers, succèdera l'intelligence des Mages. On s'efforcera de réduire *graduellement* la part du Mystère sans méconnaître que le Mystère est, en un sens, illimité comme Dieu lui-même. On s'efforcera en outre, de régler, avec précision et luci-

dité, les rapports normaux entre l'intelligence conquérante et le Mystère illimité, de sorte qu'à *chaque moment* de relation entre l'intelligence et le Mystère, ces deux termes soient unis par un accord sympathique et harmonieux. Et les conquêtes de l'intelligence sur le Mystère ne seront pas regardées comme des victoires de l'homme sur Dieu, reculant et humilié mais comme des admissions de l'homme dans l'éternel empire et la souveraine victoire de Dieu.

Et si les Mages sont des intellectuels, ils ne sont pas que cela.

Ils surgissent, dans l'Evangile et la Tradition, comme les Equilibrés par excellence.

En effet, ce sont des mystiques. Car les voilà prosternés aux pieds du Christ, en la Crèche, assez pénétrants, assez religieux, pour deviner le Dieu Maître du monde dans la pauvreté, le Dieu dans l'Enfant, pour prier et s'anéantir.

Ce sont des savants. Et des savants audacieux, à l'orientale, explorant la vie des astres et les avertissements des songes.

Comme toujours l'Orient, comme les divers grands peuples historiques jusqu'aux cent dernières années, ils ne chassent assurément pas la beauté et l'art de la vie. D'ailleurs la science orientale ne s'est jamais séparée d'un magnifique symbolisme, où palpitent, en germe, tous les arts. Il faut donc accorder aux Mages Evangéliques le sens esthétique, l'esprit de beauté.

Enfin, la Tradition nous apprend qu'ils étaient Rois et devinrent Apôtres. Donc il ne leur manqua pas davantage l'esprit de gouvernement, puis de direction rayonnante et spirituelle, *l'effort social*.

Nous voyons, par conséquent, déja coalisés dans

les Mages ce que j'ai nommé, ailleurs, les quatre Eléments de l'Harmonie Messianique : la Religion, la Science, l'Art et la Rédemption sociale.

Les chrétiens qui voudront travailler à l'avènement de la divine gloire, devront, à l'exemple des Mages, unir en eux les quatre Eléments, ne pas être des fragmentaires, des *partiels partiaux*, des analystes, mais des synthétiques, servir simultanément le Ciel, la Vérité, la Beauté et les Hommes.

Je n'entends point interdire les travaux spécialisés, les vocations favorites ; mais, malgré ces spécialités nécessaires, il faut conserver des aptitudes générales à comprendre, à sentir les quatre Eléments de la synthèse. Il faut, sinon être simultanément prêtre, savant, artiste, et politique de *profession*, du moins avoir tout ensemble *l'esprit religieux*, *l'esprit scientifique*, *l'esprit artiste* et *l'esprit social*.

Mystique, Vérité et Beauté se retrouvent dans les présents offerts au Christ par les Mages : La sainte Mystique dans l'encens ; la profonde et toujours un peu amère Vérité dans l'amertume de la myrrhe, et l'éclat de la Beauté dans l'or. Quant à la Rédemption sociale il ne serait pas irrationnel de la voir dans l'offre de ces trois présents réunis. Car elle n'est pas, au fond, un principe distinct ajouté au ternaire idéal, mais la *réalisation*, par la *société*, du triple Idéal : Religion, Science, Art, ou Mystique, Vérité, Beauté.

De même le dernier *Hé* du grand Nom Divin ne forme que l'appui commun aux trois premières lettres : Jod (Religion, sagesse) Hé (Intelligence, science) Vau (Beauté, en Kabbale : Tiphéreth).

Ainsi, d'après ce que l'Evangile et la Tradition nous révèlent sur l'Adoration des Mages, j'espère que l'a-

venir développera un Christianisme, un catholicisme, offrant les caractères de la *gloire*, de *l'intellectualité*, et de la *synthèse*.

Manifestations de la splendeur de Dieu, interprétations, toujours plus lumineuses et plus généreuses, des dogmes, vastes accords où la Religion, la Science, l'Art, la Rédemption sociale s'arcboutent l'un sur l'autre comme les chants d'une polyphonie colossale... telles s'élèvent, aux lointains de ma contemplation, les promesses de l'Histoire future. C'est ce que l'Evangile paraît annoncer lorsqu'il nous prédit que l'avènement du Christ de Gloire éclatera comme un géant éclairé « depuis l'Orient jusqu'à l'Occident », depuis l'extrême Idéal jusqu'à l'extrême Réalisation, depuis la Religion et la Mystique jusqu'à la société chrétienne glorieuse, en passant par les intermédiaires de la Science et de l'Art.

Notre époque, à des yeux superficiels, condamnerait ces espérances ; la Religion, si elle s'est un peu rapprochée de l'action sociale, ne demeure-t-elle pas encore trop séparée de la Science et de l'Art? ceux-ci ne se développent-ils pas hors de la Religion et ne se séparent-ils pas entre eux? les socialistes ne s'obstinent-ils pas à combattre aveuglément toute religion, à méconnaître les vérités hautaines et sévères de la réelle Science, les beautés hiérarchiques et impérieuses du grand Art? Oui, malheureusement. Mais cet état même de séparation crée une insupportable lassitude. Chaque tendance séparée éprouve des symptômes d'impuissance et d'épuisement qui se transformeront en désir d'union, en soif et passion de synthèse.

De même que dans les solutions chimiques de

certaines matières, il suffit d'introduire quelques morceaux des mêmes matières à l'état solide, pour que toute la masse en suspension se précipite, et constitue, avec les morceaux solides, un ferme et unique bloc, de même il suffira qu'apparaissent quelques hommes synthétiques dans l'humanité, pour que la masse des hommes se précipite et constitue, avec ces initiateurs et autour d'eux, l'unique bloc de l'Adam-Eve initié.

Les chercheurs ésotéristes sont plus aptes que tous autres à devenir ces hommes rassembleurs de l'humanité, car, grâce à l'étude des symboles et des correspondances, ils rassemblent déjà dans leur pensée les mystères divins, les vérités scientifiques, les beautés esthétiques et les adaptations sociales.

Qu'ils poursuivent donc cette étude, qu'ils se fassent toujours davantage des types d'harmonie calme et d'universalité. Qu'ils ne se découragent point de l'actuelle opposition du monde à ces types. Qu'importe le présent fatigué, mourant, lorsqu'on vit dans l'avenir ?

Or l'avenir, c'est la gloire par la synthsèe et la synthèse dans la Gloire.

Albert Jounet.

La Voie Mystique à travers les âges

Du fond de la mentalité humaine a toujours surgi la pensée lancinante du rapport qui peut exister entre le *moi* individuel et l'humanité intégrale. Comment et pourquoi ce *moi* serait-il lié indissolublement au passé, au présent et à l'avenir de l'humanité ? sommes-nous donc tous solidaires les uns des autres ? La Bible l'affirme par le mythe d'Adam ; le christianisme en continue la tradition par le dogme de la Rédemption. Toutes les écoles sociales l'admettent comme base de leurs enseignements.

Mais quel est le principe inhérent à la nature humaine qui peut relier tous les hommes ? Est-ce l'âme ? Si l'on admet qu'une âme spéciale est créée par Dieu à chaque conception pour le corps qui se produit, on ne peut comprendre pourquoi cette âme serait solidaire d'un autre. Admettra-t-on avec Tertullien, St-Jérôme, Luther, Malebranche et Leibnitz que toutes les âmes sortent du premier homme comme tous les corps et se propagent de la même manière, c'est-à-dire par génération (1) ? On ne pourra comprendre comment un *moi* individuel a pu se former en passant par toutes les innombrables personnalités humaines et pourquot ce *moi* est responsable s'il n'est qu'un produit de germes laissés par ses ascendants. Tant que les terribles problèmes de la prédestination et de la

(1) L'hérédité par Ribot p. 388.

création des âmes n'auront pas été résolus par les religions qui les ont soulevés de manière à concilier la justice divine et la raison humaine, ils constitueront toujours les écueils les plus dangereux pour la foi religieuse.

Dans quel domaine le matérialiste pourra-t-il chercher l'élément fondamental de la solidarité ? S'il préconise l'amour du prochain, on lui objectera que tout ce que l'on aime étant périssable, il faut ne rien aimer pour ne pas souffrir. S'il fait valoir que tous les matériaux psychiques dont nous jouissons, l'intelligence, l'intuition de l'art, la pénétration de la pensée, le génie, etc., sont des dons laissés par l'humanité et qui pourront être prodigieusement augmentés par le travail de chacun, en constituant pour l'humanité future une source de bonheur et de richesse, on lui répondra que c'est le bonheur actuel seul qui intéresse. Malgré toute l'habileté que l'on mettra à faire comprendre que de la solidarité dépend le bonheur des hommes, que tout ce que l'on donne à l'humanité, celle-ci le rend au centuple, celui qui vit dans l'heure présente et ne conçoit l'avenir qu'en pensant à son futur néant, reste indifférent devant la destinée humaine. Quoi qu'on fasse quoiqu'on dise, le matérialiste se retranchera toujours de l'humanité, parce qu'il s'interdit toute destinée future et se désintéresse de la fin à laquelle l'humanité doit aboutir.

Quant au philosophe qui cherche dans l'union des hommes la formule du bonheur de l'humanité, on peut lui demander dans quel domaine psychique il cherchera l'élément fondamental de cette union.

Est-ce dans le domaine affectif que peut s'effectuer l'union ? L'élément passionnel a sa racine dans l'é-

goïsme et il est le dissolvant de tout sentiment pur et durable ; dans ce domaine, l'amour se change trop souvent en haine s'il se trouve en antagonisme avec l'intérêt personnel. Est-ce dans le domaine intellectuel que l'union a chance d'aboutir ? L'intelligence est l'élément réparateur par excellence, et la raison qui analyse a pour caractéristique spéciale la division. Quant à l'égalité intellectuelle que l'on croit pouvoir obtenir au moyen d'une instruction et d'une éducation égales et obligatoires pour tous, c'est là une chimère que l'on ne peut discuter sérieusement. Les cerveaux des enfants ne sont pas des tables rases, mais des terrains de culture aussi variés que ceux de la nature, depuis la stérilité la plus absolue jusqu'à la fécondité la plus remarquable ; et dans ces terrains se trouvent les germes les plus différents (dons naturels, tendances, penchants, etc.,) dont le développement offre la floraison la plus variée, depuis le génie jusqu'à l'idiotie, depuis la vertu la plus sublime jusqu'au vice le plus abject. Comme un soleil, la science pourra déverser sur toutes les têtes la même quantité de lumière, mais elle sera toujours impuissante à transformer un crétin en intellectuel, un criminel en saint, un ignorant en sage, et à inculquer dans les cœurs l'amour pur et désintéressé pris dans le sens le plus universel, amour qui est la seule base de la solidarité humaine.

A. Comte a voulu créer le contraire de l'égoïsme en forgeant le mot *altruisme*. Mais il ne suffit pas de forger un mot pour faire naître le sentiment. Si l'on ne vise que la morale utilitaire, l'altruisme n'étant que l'amour d'autrui... *pour soi*, est, en réalité une forme subtile de l'égoïsme. Si on le considère comme l'a-

mour d'autrui pour autrui, on en fait un principe qui s'élève bien au-dessus, tant du domaine affectif de l'âme que de la raison, et qui, jusqu'ici, n'a été rencontré que chez les mystiques sous la forme de l'amour pur et désintéressé. C'est par le renoncement et le sacrifice que ce sentiment si élevé se transforme dans l'âme du mystique en abnégation pure libérée de toute attache personnelle.

C'est par le mysticisme (celui-ci étant pris dans le sens le plus universel et n'appartenant pas plus à un domaine religieux qu'à un autre) que l'on peut comprendre la solidarité qui existe entre les hommes par la vie une qui, dans son aspect particulier, forme le « moi » individuel, immortel, et dans son aspect général constitue l'humanité.

Il faut donc aboutir à la voie mystique pour trouver la plus parfaite expression du sentiment qui permet la réalisation de la solidarité humaine et de la fraternité universelle.

« Votre union avec Dieu, dit Anysbrocke, est celle de votre frère et de tous les unis... Chacun est là dans tous et tous dans chacun. C'est là que nous habitons en Dieu et Dieu en nous et avec lui chacun dans tous (1). »

Deux versets de la Bhagavad-Gita représentent, sous des termes différents, la même idée ; Krishna dit :

« Celui qui adore mon essence résidant en tous les êtres vivants... est toujours avec moi. »

« Celui qui voit l'essence individuelle des êtres résidant dans l'unité et tirant de là son développement, marche vers Dieu » (2).

---

(1) Anysbrocke par Hello.
(2) Traduction de Burnouf pages 50 et 93.

Jordano Bruno, au 16e siècle disait cette mémorable parole : « Quand je vois un homme, ce n'est pas un homme en particulier que je vois, c'est la substance en particulier » (1).

L'abbé de Genoude a dit « La Trinité est hors de nous comme au dedans de nous. Qui ne sait pas le mystère de la Trinité ne connaît ni Dieu ni soi-même » (2).

Le mysticisme a toujours affirmé ce grand principe de l'unité en opposant sa doctrine, plus intuitive que raisonnée et procédant du cœur, à celle de la raison qui proteste, nie ou critique. Alors que les réformes en matière de foi religieuse, faites au nom de la raison, ont toujours déterminé de profondes divisions parmi les hommes, le mysticisme semble, au contraire, les avoir rapprochés dans un même sentiment d'unité, base de la solidarité et de la fraternité universelle.

Suivant Mme Guyon, « dans tous les temps, dans tous les siècles, dans tous les pays, les mystiques parfaits ont écrit les mêmes choses ; et c'est, dit-elle, une grande consolation de voir que l'esprit de Dieu est simple et un dans la multiplicité » (3).

L'histoire nous montre, en effet, qu'à toute forme religieuse exotérique, il y eut toujours une contre-partie mystique, et si l'on suit attentivement la tradition

---

(1) Citation faite par Pierre Leroux dans son livre « l'Humanité. »

(2) Nouvelle exposition du dogme cathotique par l'abbé de Genoud e (introduction).

(3) Discours spirituels.

mystique sans s'occuper du véhicule extérieur qui fut constitué suivant les époques, les milieux et les aspirations humaines, on constate qu'il y a une tradition primordiale qui s'élève au-dessus des formes extérieures des religions. Une esquisse rapide à travers l'histoire démontre surabondamment ce fait.

Suivant M. Maspero « ce qui frappe tout d'abord dans la religion égyptienne, c'est l'abondance presque incroyable de tableaux mystiques et de scènes religieuses qui sont parvenues jusqu'à nous. »

Dans l'Inde, le brahmanisme doctrinaire et tyrannique eut sa réforme mystique dans le bouddhisme. De l'aveu de tous les orientalistes, le bouddhisme est la religion qui, parmi toutes les religions passées et actuelles, excite aujourd'hui l'intérêt le plus sympathique, tant par la pureté de sa morale, l'élévation de ses sentiments, sa tolérance éclectique et son caractère d'universalisme, qu'aux points de vue scientifique et philosophique (1). A la tyrannie des brahmanes et de la loi des castes, aux crimes, aux dépravations et à la violation de toute les lois, aux divinités jalouses et cruelles du brahmanisme, au particularisme dogmatique de la caste sacerdotale, le bouddhisme opposa une religion universelle, répudia les haines de races et de castes, appela à lui toutes les bonnes volontés et prêcha comme vertus fondamentales nécessaires le refrénement des passions, la charité, l'amour du prochain et l'abnégation de soi-même. C'est lui qui proclame, cinq à six cents ans avant le chris-

(1) Voir l'histoire des religions de l'Inde et le Bouddhisme par M. de Milloué.

tianisme, l'égalité et la fraternité de tous les hommes, alors que les peuples étaient divisés en classes ou castes, jalouses et oppressives des humbles et des faibles; c'est encore lui qui n'admit d'autre cause de distinction entre eux que la science et la vertu (1).

L'opinion de Victor Cousin, un des plus violents détracteurs du mysticisme, est particulièrement intéressante sur ce point, dans son histoire de la philosophie, il déclare que les doctrines philosophiques de l'Inde embrassent déjà tous les points de vue sous lesquels l'intelligence humaine pourra jamais considérer les choses, et qu'elles nous montrent sur les bords du Gange et aux pieds de l'Himalaya les systèmes que l'on retrouve en Grèce et plus tard dans les *cloîtres* du moyen âge.

Un théologien catholique, César Cantu, dit que les aspirations mystiques ont leur berceau et leur siège en Orient, particulièrement dans l'Inde, et que la religion de Bouddha eut une certaine influence sur le mysticisme chrétien à ses débuts. Ce théologien trouve beaucoup de ressemblance entre Saint-François d'Assise et les pieux solitaires de l'Inde.

En Grèce, les chants mystiques d'Orphée, le héros à la lyre symbolique aux 7 cordes, déterminèrent cette magnifique explosion de l'art, comme si ce pays avait eu pour mission de révéler au monde la beauté (1) ! C'est dans les sanctuaires de Dionysos et

---

(1) En faisant naître successivement les nations de la terre Dieu donna à chacun un mot particulier qu'elle devait révéler au monde. Pour l'Egypte d'autrefois, le mot fut *Religion* ; pour la Perse, le mot fut *Pureté* ; pour la Chaldée le mot fut *Science* ; pour la Grèce le mot fut *Beauté* ; pour Rome le mot fut *Loi* ; à l'Inde enfin l'aînée de ses enfants, l'Eternel donna un mot qui résume tous les autres — le mot *Dharma* (M. Besant : le Dharma).

de Delphes que s'épanouit l'âme de la Grèce. C'est par l'initiation au mystère que Pythagore et Platon arrivèrent à la connaissance des sublimes vérités, qu'ils répandirent sur le monde.

En opposition avec le christianisme, il y eut le gnosticisme et l'école d'Alexandrie ; et quand ces formes mystiques furent étouffées par la vague puissante du christianisme, ce furent encore les débris de l'école d'Alexandrie qui inspirèrent toutes les écoles mystiques du moyen-âge et de l'islamisme (le soufisme).

Lorsque les doctrines de la raison deviennent assez fortes elles se synthétisent généralement et font corps avec celui qui les recueille. C'est ainsi qu'au moyen-âge Luther fut moins un novateur qu'un centre réceptif de toutes les critiques formulées par la raison, et de toutes les aspirations de rénovation religieuse qui couvaient à cette époque. Mais la Réforme elle-même ne put étouffer la religiosité mystique du moyen-âge.

La science du mystère ou de la sagesse n'a jamais cessé un seul instant d'être conservée et transmise par un petit nombre d'hommes ; elle a vécu dans les fraternités maçonniques du moyen-âge sous la forme du Rite secret de la Grande Loge et fut transmise aux Templiers, dont la dispersion eut pour effet de répandre dans tous les pays d'Occident les semences mystiques (1).

Condorcet, l'illustre philosophe et historien partage cette opinion au sujet des Templiers. L'auteur du Progrès de l'esprit humain s'exprime ainsi dans son admirable esquisse : « Cette époque nous présente de

(1) Opinion de Findel.

paisibles contempteurs de toutes les superstitions, à côté des réformateurs enthousiastes de leurs abus les plus grossiers ; et nous pouvons presque lier l'histoire de ces réclamations obscures, *de ces protestations en faveur des droits de la raison* à celle des derniers philosophes d'Alexandrie. Nous examinerons si, dans un temps où le prosélytisme philosophique eût été si dangereux, il ne se forma point de sociétés secrètes destinées à *perpétuer*, à répandre sourdement sans danger, parmi *quelques adeptes*, un petit nombre de *vérités simples*, comme de sûrs préservatifs contre les préjugés dominateurs. Nous chercherons si nous ne devons pas placer au nombre de ces sociétés, cet ordre célèbre (des Templiers) contre lequel les papes et les rois conspirèrent avec tant de bassesse, et qu'ils détruisirent avec tant de barbarie » (1).

Tous les philosophes sont unanimes à reconnaître que l'époque merveilleuse de la Renaissance fut le triomphe de la grande famille mystique. Parallèlement aux éclosions isolées de la mystique chrétienne, toujours tenue en suspicion par l'Eglise catholique, il y eut toute une série de sectes mystiques non orthodoxes : les théosophes, disciples de Weigel, de Bœhme, Dippel, Gichtel, les alchimistes, les piétistes, rose-croix, sectes de la franc-maçonnerie, quiétistes, swedenborgiens, les disciples de Claude de Saint-Martin, le Théosophe ; et enfin l'école romantique allemande de la fin du XVIII[e] siècle avec Schelling, les

(1) Il paraît que Condorcet avait quelque connaissance des systèmes allemands sur le secret des Templiers et qu'il était séduit par ce qu'ils ont de plausible (voir page 296 ses mémoires sur les Templiers par Grouvelle.)

frères Schlegel, et surtout Novalis le mystique, qui fut la clef de ce romantisme (1).

L'Allemagne, il y a quelques dizaines d'années, croyait morte sa foi mystique, et attribuait le romantisme allemand à des infiltrations venues d'une nation voisine — la France évidemment — lorsqu'un homme de génie, un musicien poète, Wagner recueillit tous les germes mystiques épars et les anima de son verbe incomparable. Quelle plus éclatante force du mysticisme que celle d'une nation reniant son passé sous de fortes influences politiques, et revenant tout d'un coup en arrière pour déclarer Wagner l'héritier de sa foi romantique ! En France, César Franck réveilla la mysticité dans l'art musical ; et son élève, Vincent d'Indy, en continue la tradition. Et quel est le symbole mystique choisi par lui dans sa dernière œuvre, « l'Etranger » ? C'est le symbole le plus particulier du mysticisme hindou. L'Etranger est l'homme qui erre, qui ne vit que pour offrir son amour et faire don de lui-même à ce monde égoïste qui, ne le comprenant pas, le repousse et l'abreuve d'outrages jusqu'au moment où le voyant mourir pour sauver des naufragés, le monde comprend enfin que cet Etranger est un homme divin. L'Etranger de Vincent d'Indy est le « Pariwajaka », l'homme errant des mystiques hindous. « C'est l'homme, (2), dit Mme Besant, qui dans sa vie intérieure est séparé de ce monde transitoire, où un lieu en vaut un autre. Il est prêt à aller de-ci de-là, à aller partout où il plaît à son maître de l'envoyer.

---

(1) Novalis par M. Spenlé, docteur ès-lettres,

Aucun lieu n'a le pouvoir de le retenir, il ne saurait s'attacher à aucun endroit, car il a brisé les chaînes qui le lient à un emplacement spécial. »

N'avons-nous pas vraiment les preuves manifestes de ces hommes extraordinaires ? Le Comte de Saint-Germain a été considéré par Voltaire comme un homme prodigieux possédant un savoir universel, connaissant toutes les langues, musicien comme Paganini, bref, l'homme le plus étonnant de l'histoire.

Ce qui est merveilleux, c'est que ni les sarcasmes de Voltaire, ni les critiques mordantes des savants, ni les mépris des doctrinaires imbus d'un rationalisme intransigeant, tant religieux que scientifique, rien n'a pu tarir la source du mysticisme. Comme le phénix, il renaît toujours de ses cendres. L'Eglise a fauché des milliers de têtes de ce qu'elle appelle l'hydre hérétique, et le mysticisme hétérodoxe renaît toujours sous une forme ou sous une autre.

Loin d'avoir disparu, le mysticisme nous enveloppe, nous pénètre, nous séduit, et cela à notre insu. En littérature, toute forme mystique qui n'a point d'étiquette c'est-à-dire qui n'a pas d'attache à une école particulière provoque un intérêt plus que sympathique. Mœterlinck, Ibsen, Tolstoï offrent des bouquets mystiques d'un différent parfum. Enfin, une mystique moderne, Mme Besant, passant au creuset toutes les formes exotériques des religions en fait ressortir, une tradition primordiale offrant une identité d'essence qu'elle appelle la sagesse antique.

Toutes les investigations historiques, philosophiques et religieuses, entreprises dans le cours du XIXe siècle tant en Egypte que dans l'Inde et la Chine, ont appelé l'attention du monde occidental sur les monu-

ments prodigieux de la pensée humaine qu'offrent ces divers pays.

M. Pauthier (1) exprimait en 1834 une profonde idée qui prend de jour en jour plus de force : « C'est, disait-il, sur les hauts plateaux de l'Asie qu'a été jetée primitivement l'énigme du genre humain ; c'est de là que le grand fleuve de la civilisation est parti avant de couvrir l'Europe et avant de laisser derrière lui de vastes déserts de sable. L'humanité ne peut être comprise partiellement. Il faut la voir dans son ensemble ; il faut assister à sa naissance, à son âge viril et à sa décadence ; il faut pouvoir renouer les anneaux de cette grande chaîne. Cette chaîne pour nous a son anneau le plus reculé dans l'Inde. Il est peut-être réservé à l'avenir de soulever le voile qui couvre encore les origines du monde. »

Ajoutons que l'histoire de la philosophie (2) constate que l'Inde a laissé au monde un monument littéraire du plus haut prix qui résume tout le mysticisme de l'Orient : c'est le Bhagavad-Gita. Traduit en anglais en 1785 par Wilkins, de l'anglais en français en 1787 par l'abbé Parraud qui en fait le plus grand éloge, en latin par Guillaume Schlegel en 1823, et enfin par ce dernier comme étant le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. Il renferme dans toute son essence et dans toute sa beauté la règle d'action qui devrait être le pivot de toutes les sociétés civiles et religieuses : l'abnégation de soi-même, non dans un but d'intérêt paradisiaque, ni par un amour prétendu

(1) Préface de la traduction des œuvres de Colebooke.
(2) Histoire de la Philosophie, de N. Cousin.

humanitaire qui n'est, quant au fond, qu'un sentiment inspiré par la crainte d'une réaction sociale, mais l'abnégation pure, sans mélange d'intérêt personnel, plein de renoncement et de sacrifice.

Ce livre eut une influence considérable sur ces grands rénovateurs des formes sociales et religieuses. Saint-Simon, Fourrier, Emile Barrault, Pierre Leroux, et sur d'autres écrivains Ballanche, Jean Reynaud, Larroque, Pezzani, Amiel. Tous prirent comme base de la destinée humaine l'idée si nettement hindoue de la pluralité des existences. Ce livre qui servit à guider la vie de tant de mystiques hindous, et qui sut inspirer ces grands penseurs, les pères du socialisme a révélé à l'occident ce que peut être « la Voie mystique » dans toute sa pureté.

C'est en suivant cette voie que l'on apprend la grande science de l'âme qui enseigne à l'homme les grands et les petits mystères que les religions ont connus dans les premiers jours de leur fondation par l'organe des divins Initiés, et dont elles ont perdu le sens, du jour où le secret des sanctuaires a été profané.

L. Revel.

Sociologie Synthétique

Après avoir reconnu la composition quaternaire de la société humaine, sa division en âme, volonté double et corps, il faut chercher comment elle fonctionne dans chacune de ses parties et dans son ensemble ; c'est l'étude de la physiologie sociale après celle de l'anatomie.

Une observation principale domine tous ces sujets : Les organismes vivants, que nous sommes accoutumés à observer autour de nous, humains, animaux ou végétaux, fonctionnent suivant des règles si précises, qu'aucun d'eux ne peut usurper le rôle d'un autre tout différent de lui, de sorte que ce fonctionnement, pris dans son ensemble, n'a qu'une seule forme normale. La raison en est que chaque organe obéit fatalement au mode d'action capable de satisfaire le besoin correspondant.

Il n'en est pas de même pour l'organisme social ; chaque citoyen, qui en est une cellule, est doué de volonté, capable d'une certaine indépendance individuelle, capable aussi de se rendre compte, dans une certaine mesure, du fonctionnement total ; il a donc tendance à s'attribuer un rôle différent de celui que la nature semblait lui avoir imposé, et à modifier ainsi la physiologie de l'organisme entier.

C'est ainsi, par exemple, que la classe d'hommes qui semble désignée pour le corps social, la plèbe tout instinctive et impulsive, peut prendre le rôle de tête sociale, et asujettir à sa volonté, les hommes à qui semble revenir le rôle directeur.

Il en résulte plusieurs formes sociales et plusieurs physiologies distinctes dont il est essentiel de se rendre compte.

Pour bien comprendre la biologie sociale, il faut ajouter à l'anatomie de la société la connaissance des fonctions que sa vie comporte.

Elles sont encore de quatre sortes : La première, celle qui est à la base, est la fonction de *nutrition ;* elle constitue *l'économie politique*, si particulièrement étudiée de notre temps, que l'on a cru y voir toute la sociologie.

Le second genre de fonction est celui que l'on désigne ordinairement sous le nom de *fonction de relations*, terme trop limité au moins pour la société, car ce genre doit être dédoublé ; en effet, tandis que l'animal trouve dans la nature les éléments de la nutrition, l'homme doit les préparer lui-même ; en outre, il doit, ainsi qu'il a été rappelé tout à l'heure, régler lui-même le fonctionnement de son organisme ; toute société humaine a donc deux sortes de relations distinctes ; celles intérieures, qui assurent et règlent sa propre physiologie : celles extérieures, avec les sociétés étrangères, individualisées comme elle en nation, peuple, ou peuplade.

Toutefois, pour l'exposition abrégée de ces principes, il suffit de rassembler ces deux genres de fonctions en une seule, que nous désignerons du nom de *fonction d'activité.*

Enfin, il y a une troisième sorte de fonctions trop souvent négligées bien qu'elles soient d'une importance capitale, surtout pour la société. Cest la fonction *d'évolution ;* toute société qui s'arrête dans sa progression est condamnée à *périr*, de même que l'animal dont les forces cessent de croître doit subir la vieillesse et la mort. Seulement la société, maîtresse en certaines

limites de son fonctionnement biologique,a des ressources vitales plus disponibles, pour ainsi dire, que celles de l'individu. L'étude en est indispensable à la sociologie.

Il est aisé de voir que cette division correspond à celle de l'anatomie sociale ; la fonction de *nutrition* reviendra principalement au *corps* social ; celle *d'activité* à la *volonté* ou âme sociale ; celle *d'évolution* à *l'esprit* social.

Mais ce rapprochement est bien insuffisant pour faire apercevoir les organes propres à chaque classe de besoins sociaux, ou ce que l'on pourrait appeler les *appareils* de la biologie sociale. Il y faut une analyse un peu plus approfondie.

Chacune des fonctions s'exerce encore en mode quaternaire, que nous allons réduire en ternaire, pour en simplifier l'exposé, sauf à indiquer parfois le dédoublement de son terme moyen.

Il est aisé d'apercevoir en effet que tout fonctionnement biologique exige trois temps et trois éléments :

1° Une substance à modifier au profit de l'organisme, (des aliments pour la nutrition ; des désirs, des projets pour l'activité ; la formule d'un idéal, plus ou moins proche, pour l'évolution).

2° Une force qui modifie la substance,selon le besoin de l'organisme (assimilatrice pour la nutrition, impérieuse pour l'activité, modificatrice pour l'évolution).

3° Une utilisation par l'organisme des modifications accomplies par l'action de la force sur la substance, (incorporation pour la nutrition ; formation du désir ou du projet pour l'activité — ; acquisition de facultés nouvelles pour la fonction d'évolution.

A chacun de ces temps du fonctionnement biolo-

gique, correspond en fait un organe social particulier composé d'un certain assemblage d'hommes ou de choses d'une certaine collectivité spéciale. Leur distinction est si importante à l'intelligence de la vie sociale qu'il est indispensable d'en faire l'énumération rapide avant d'arriver à la vue de l'ensemble ; du reste la clarté qui peut en résulter par la suite pourra compenser la fatigue de cette analyse.

Le corps physique social, à qui incombe plus particulièrement la fonction de nutrition, trouve d'abord la substance nécessaire à son rôle dans toutes les matières premières que la nature met à sa disposition. Il s'en empare, il en prend *possession*: il en fait l'objet de la *propriété* (collective ou individuelle) : il en fait ce que nous comprenons sous la dénomination sociale de *biens*.

A cette substance sur laquelle va s'exercer le travail social (qui, de la matière brute fera des utilités, de la *richesse*), il faut ajouter l'organe même de ce travail, c'est-à-dire l'ensemble des hommes individuels considérés simplement en tant que travailleurs, ou comme *unités de travail*. Il faut observer à ce sujet que la guerre même doit être comprise dans cette dénomination, car il y a des peuples, comme il sera expliqué plus loin, chez qui la guerre est l'unique travail. Cette unité de l'organe producteur est donc ou le soldat, ou l'ouvrier ou même le simple pasteur.

Quant à la *force* mise en jeu pour l'exercice de la fonction de nutrition, c'est d'abord la force de ces organes producteurs dont il vient d'être parlé, c'est-à-dire le travail même des unités humaines, au moment où elles produisent une utilité sociale : il faut remarquer que cette force ne se confond pas avec l'ensemble des unités elles-mêmes, car ce n'est plus le

nombre des travailleurs disponibles qui entre en compte ici, mais leur valeur dynamique dont le nombre n'est qu'un coefficient.

A ce premier élément il faut ajouter d'une part toutes les *forces* immédiatement utilisables que *la nature* met au service de l'homme, (l'air, l'eau, les combustibles,etc...) et d'autre part toutes celles que l'homme lui-même a su amasser par son propre travail, c'est-à-dire l'outillage, le *Capital*, legs précieux des générations passées.

Enfin, l'*utilisation*, que l'on pourrait appeler plus justement la *spiritualisation* de la fonction nutritive sociale, se trouve dans tout ce que l'entretien de la vie suffit à produire chez l'être humain ; cela peut se résumer en un mot : *les instincts naturels* de l'homme, qui n'ont pas encore subi le travail de l'intelligence ou de la conscience. Au point de vue social, il faut donc comprendre ici l'ensemble des hommes en tant qu'êtres psychiques passionnels (non plus seulement comme organes ou forces de production) : les sentiments flottants et désordonnés de la foule, dont la *mode* est la forme la plus commune et la plus innocente.

Il faut y ajouter toute l'influence des ancêtres sur ces sentiments ; les mœurs, les traditions,les légendes, les superstitions de tout genre transmises avec le temps et si difficiles à déraciner parce qu'elles ont moulé les constitutions qui s'en sont nourries pendant une longue suite d'années.

La fonction d'activité, exercée par la *Volonté sociale*,que l'on pourrait nommer mieux encore le corps psychique social dont nous condensons la qualité, pour simplifier cet exposé déjà trop chargé, va nous offrir des organes tout à fait différents des précé-

dents, et d'un rôle social encore plus important.

Elle comprend, comme il a été dit plus haut, le projet de l'action ; projet qui naît soit d'une impulsion par simple action réflexe, soit de la conscience et du raisonnement ; prenons-le sous le nom générique de *délibération*, qui indique la décision entre le refus ou l'acceptation de l'acte en vue.

Il est aisé d'en reconnaître les organes dans la société ; pour la délibération intellectuelle, ce sont tous les directeurs du travail commun ou de la lutte commune ; les chefs militaires ou civils de tous les services publics ou de la défense sociale.

Pour la décision instinctive, ce sont les syndics de tous les intérêts privés, les chefs ou les assemblées qui rassemblent ces intérêts en collectivités. Ici se place notamment la finance (autre que celle du budget pupublic), qui doit décider de l'utilité de l'acte avant d'en accorder les moyens ; fonction d'ordre si général et si importante qu'elle ne devrait être aujourd'hui abandonnée aux instincts individuels que dans une mesure très restreinte.

Après la décision vient l'acte lui-même, ou plutôt l'ordre qui en prescrit l'exécution ; c'est ce qu'en politique on nomme le pouvoir exécutif. Il appartient à ceux que Montesquieu a compris sous la dénomination précise de *Souverain*, sans préjuger sur sa nature spéciale : c'est-à-dire qu'il soit un monarque, en général, un président de république ou un conseil.

Enfin, dans sa partie spirituelle, cette fonction d'activité comprend la formation même du désir ou du projet qui doit aboutir à l'acte, à travers la délibération. On y trouve une double source selon que l'intention vient de l'intellectualité ou de la sensibilité so-

ciale. Dans le premier cas, l'organe est représenté par toute espèce de conseiller aulique du souverain (conseil d'état, conseil de ministres, conseil de préfecture, ou autres du même genre).

Dans le second cas, l'intention est, ou recueillie et manifestée, souvent même provoquée, engendrée par la coalition des politiciens de toute espèce ; de nos jours, la *Presse* est leur organe le plus apparent et le plus considérable, mais derrière elle il faut compter aussi avec les *sociétés secrètes* où les instincts et les désirs publics prennent corps plus souvent dans les passions individuelles que dans les suggestions supérieures de la sagesse et de la conscience.

La *Fonction d'Evolution* appartient à *l'âme* proprement dite de la nation. On y a montré plus haut, pour élément servant d'appui à l'action, (correspondant à la délibération de la fonction active) la formule d'un idéal à atteindre. C'est l'expression générale de la volonté publique, raisonnable ou non, praticable ou utopique. Son organe social apparaît tout de suite dans la *représentation publique* à tous ses degrés (pour l'état, la province ou la commune) ; il serait mieux désigné peut-être par le terme d'*Etats généraux* qui ne comporte rien de plus que l'expression d'idées, de désirs ou de critiques, sans autorité pour décider sur leur réalisation ; le simple droit de vœu ou de remontrance ; aujourd'hui on confond trop souvent cet organe avec celui de la délibération ; il y a toujours danger à leur attribuer indistinctement les deux fonctions bien différentes de remontrance et de législation.

Le *législateur* de tous degrés représente, en effet, la force exécutive de l'évolution ; c'est à lui qu'incombe

le rôle de rendre à la fois pratique et impérative l'idée, née comme il va être dit tout à l'heure, et formulée par l'opinion publique dans les états généraux. Il doit différer de ceux-ci en ce que, loin de se borner à exprimer le vœu social, il doit écouter surtout la conscience, la raison, l'esprit de la société non seulement pour réaliser ce vœu, mais pour le canaliser aussi, pour ainsi dire, le rectifier, en refuser même l'accomplissement s'il est mauvais ou pernicieux. C'est donc une erreur de confier à une même assemblée la représentation nationale et la fonction législative.

Il est superflu, du reste, de remarquer la distinction entre le législateur et l'agent de délibération exécutive ; leur séparation est aujourd'hui bien nette.

Quant à la formation ou plutôt à la saine germination de cet idéal social qui stimule le progrès, elle revient à l'esprit de la société. Ses organes sont triples : celui qui est le plus près des instincts populaires et qui doit les illuminer, les affiner, c'est *les corps des artistes*, de qui le génie fait rayonner l'esprit à travers la matière. C'est assez dire que l'Art doit éclairer l'âme sociale au lieu de se contenter de la refléter, comme on l'a trop souvent prétendu.

Au-dessus de l'art vient le *corps des savants*, représentants du Vrai plus sévère que le Beau, dont il est comme l'esprit, destiné aussi à donner plus de maturité et de vigueur aux âmes individuelles et par elle, à l'âme sociale. Il faut entendre ici le corps savant à tous ses degrés, depuis le génie qui s'avance dans l'inconnu en éclaireur de l'intelligence humaine, jusqu'au dernier des pédagogues chargé de préparer l'enfant même à la réception et à la pratique de la vérité.

L'organisation sociale de ces deux corps, si difficile qu'elle soit, devrait être l'une des premières préoccupations du sociologue, car toute vie nationale dépend beaucoup plus de la perfection de l'esprit social que de sa richesse économique ou de sa force matérielle.

Enfin au sommet de cette fonction se trouve la religion et *le corps sacerdotal*, esprit véritable de la société, qui, synthétisant le Beau et le Vrai dans le Bien, est chargé de rattacher l'âme sociale aux principes universels et, par eux, la vie nationale à la vie Cosmique. C'est pourquoi presque toutes les rivalités de partis, de peuplades ou de nations ont leur racine dans la divergence des religions et il n'y a pas de trouble plus grand pour un peuple que la décadence de sa religion.

Puisse la Voie contribuer, autant qu'elle le désire, à étouffer les germes toujours si vivaces de ces dissensions plus menaçantes aujourd'hui que jamais, dans le trouble religieux où nous vivons, en montrant clairement par sa synthèse, que s'il y a eu jusqu'ici *des religions* différentes nécessitées par les tempéraments différents des âmes nationales, elles n'étaient, en fait, que les masques de LA RELIGION UNIQUE qui doit rassembler sous une seule bannière toutes les vérités harmoniques d'une seule HUMANITÉ!

Une analyse suffisante des organes de la physiologie sociale est indispensable à l'acheminement vers cet idéal si reculé encore bien que tant d'intelligences l'aperçoivent déjà et l'appellent de leurs vœux.

Résumons en un seul tableau synoptique l'étude de cette physiologie proposée ici au lecteur. On pourra montrer par la suite comment elle explique à la fois

toutes les formes de gouvernement la raison de leurs avantages, ou de leurs défauts et de la progression des peuples à travers l'histoire.

L'Organisation sociale se compose de :	Le fonctionnement social suppose : Une Substance à modifier.	Une force modificatrice	Une spiritualisation des éléments.
L'Âme sociale (pour la fonction d'Evolution).	La représentation publique (Etats généraux).	Le législateur	La Pensée publique : Artistes. Savants et instructeurs sacerdoce.
La Volonté sociale (ou prychisme social) (pour la fonction d'Activité).	Les directeurs d'activité (militaire ou civile) Les syndicats d'intérêts collectifs. (délibération exécutive).	Le Souverain (pouvoir exécutif) imperium.	Les Conseillers auliques. Les politiciens indépendants (presse sociétés secrètes, dot.) (Intention, désir).
Le Corps social pour la fonction de Nuirition.	Les unités humaines propres au travail. Les biens.	La force active des unités humaines. Les forces naturelles Le capital roulant en activité.	Les instincts et les passions de la foule. Les sentiments ancestraux,

F. Ch. Barlet.

L'Esthétique de la Rose-Croix

La Rose✝Croix est et demeure le mouvement esthétique et philosophique le plus important de la fin du siècle qui vient d'expirer. A travers les louanges des uns, les injures des autres, parmi toutes les disputes et toutes les contradictions, en dépit des détracteurs professionnels et des marchands de huées, elle a fondé un socle, elle a bâti un piédestal, et sur cette base une statue surgira.

Des coups mortels ont été portés au matérialisme, et le positivisme sincère s'est trouvé réconcilié.

L'Idée et les faits ne peuvent être mis en opposition que par de misérables sophismes, la Réalité ne peut contredire les principes éternels et immuables qui sont la source vive et permanente de toutes choses. Le matérialisme ne voit rien en dehors des apparences sensibles, c'est-à-dire des éphémères contingences sans permanence aucune, sans fondement, sans solidité. Aussi est-il une doctrine stérile, génératrice de désespoir et de mort. Je n'ai rien à objecter par contre au positiviste qui me dit : Je veux bien vous croire, mais démontrez-moi, faites-moi voir, faite-moi toucher. Nous lui répondons : Si votre main est loyale, si votre œil n'est point d'avance résolu à la cécité, vous toucherez et vous verrez. Nous ne voulons pas que l'on nous croie sur parole, nous ne confondons pas, selon le mot d'un de nos maîtres, la foi, divine vertu, avec la crédulité, sottise humaine. A

cette crédulité nous avions déclaré la guerre pour le triomphe de cette foi. Nous n'imposons à personne notre symbole religieux bien convaincus d'ailleurs que la saine doctrine esthétique est un acheminement infaillible vers l'orthodoxie philosophique, et que la Beauté est sœur de la Vérité comme parèdre de la Justice. Nous avions dû combattre avec un acharnement égal les catholiques grossiers et les incroyants ironiques. Je ne connais rien de pire que le catholique terre-à-terre, fervent de la lettre brutale, qui ne consent à s'élever à aucune intellection, à ne se créer aucun motif de croyance, à s'enfermer dans le stupide : *Magister dixit*. Tel n'est point l'enseignement de Jésus-Christ. J'admets bien que la foule, la masse, le *profanum vulgus* n'aient pas à tenter la voie subtile des mystères et se déclarent satisfaits par la foi du charbonnier. Mais cette honorable corporation fuligineuse qui réchauffe nos membres et cuit nos aliments ne constitue pas à elle seule toute l'humanité, j'irai jusqu'à dire qu'elle n'en est point le sommet et l'élite. J'ai entendu des honnêtes gens, non dépourvus d'intelligence mais obstinés et encroûtés dans la timidité et la paresse d'esprit, oser me dire :

— J'aperçois nettement telles contradictions dans la doctrine, mais je m'en remets à l'enseignement infaillible, j'humilie ma faible raison et crois simplement ce que l'on m'ordonne de croire.

Mais non, malheureux ! Ceci est du blasphème pur ! Ce qu'il faut faire, c'est, appliquer votre raison, flambeau naturel donné par Dieu à démêler les apparences contradictoires, je ne dis pas à comprendre, nul n'y parviendra jamais, mais à mettre d'accord la croyance et le véritable bon sens. Du moment que

vous appartenez à une classe élevée et instruite, vous devez profiter des enseignements qui furent donnés, réfléchir, raisonner, penser, et ne pas dire *amen* à toute naïveté, même sortie d'une bouche sacerdotale. Nous ne pouvons être forts contre l'erreur qu'en admettant le moins possible d'axiomes et de postulata, en suivant nos adversaires sur tous les terrains de discussion loyale où il leur plaira de nous entraîner. Longtemps on reprocha aux catholiques d'être ignorants, il faut que cette accusation disparaisse, Saint Thomas d'Aquin, un vrai catholique celui-là et un orthodoxe, j'espère, n'était pas ignorant, mais il discutait le moindre détail à perte de vue, jusqu'à extinction de chaleur syllogistique. Et il avait raison. Aussi bien du reste ne put-il point échapper à la censure des littéraux de son époque, et se vit-il condamné par les théologiens officiels de la Sorbonne. Ce qui nous induit à ne pas trop nous effrayer des anathèmes de cette espèce. La Somme du docteur Angélique est un admirable et colossal monument élevé par la raison humaine à la foi divine, mais si la conclusion y est théologale, la raison n'y abdique jamais. Et si l'on pouvait faire quelque reproche aux scholastiques, ce ne serait sans doute que l'abus de l'argumentation.

La doctrine religieuse et philosophique de la Rose✝Croix est donc le catholicisme rationel. Non point un néo-christianisme comme on a essayé de le dire en créant à notre intention ce vocable absurde, mais le christianisme traditionnel, de Paul, d'Origène, de Saint Clément d'Alexandrie. Il est à remarquer que lorsque la vérité est depuis longtemps obscurée, son rétablissement en son intégrité primitive apparaît une

innovation. En ce sens nous avons innové. Mais bien réellement nous avons restauré, rétabli, rebâti le grand édifice des siècles.

De cette haute doctrine découle sur le plan esthétique l'idéalisme, qui n'est pas non plus, que je sache, une innovation contemporaine. On peut affirmer que l'immense majorité des chefs d'œuvre du Moyen-Age et de la Renaissance affecte le caractère de l'idéalisme religieux. En Italie, même en Flandre et en Espagne en Allemagne, en France, la religion dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus dogmatique, fournit les neuf dixièmes des inspirations auxquelles ont obéi ces générations d'artistes prodigieux qui ont couvert l'Europe de chefs d'œuvre. Comptez le nombre de Saintes Familles, d'Annonciations, de Visitations, de Présentations, de Passions, d'Ascensions, et d'Assomptions, de Vierges, de *Bambinos*, de Saints Sébastiens, de martyres de toutes sortes, d'apparitions célestes, vous énumérerez presque tout. Si, comme le désiraient Courbet et Manet, on ne laissait subsister que les toiles et les statues profanes, on opérerait en vérité la destruction de l'art. Courbet et Manet sont la honte de l'art moderne. C'est contre eux et leurs similaires que nous avons conduit notre croisade victorieuse. Je ne concevrai jamais leur renommée et qu'ils aient encore des partisans. A l'époque de la première Geste, en la salle Durand-Ruel, comme je l'ai déjà observé, le vestibule d'entrée n'avait pu être débarrassé d'un Manet grotesque, repoussant de laideur, représentant des rôdeurs de barrière, plus brutes que nature, plus sales, plus horrifiques : certains visiteurs s'extasiaient dans le début. A la fin de l'exposition, la grâce avait opéré, et l'affreuse toile ne recueillait plus que des

huées. Sincèrement, au sanctuaire d'art qu'est notre Louvre, ne trouvez-vous pas que, tout dissimulé qu'il soit dans une petite salle de passage, l'*Enterrement d'Ornans* soit une exhibition sacrilège et profanatoire? N'ayez aucun parti-pris, laissez-vous simplement aller à la spontanéité de vos impressions, dites-moi franchement ce que vous ressentez à la sortie de la salle Lacaze, de la simple salle Lacaze qui n'est pas pourtant le salon carré, quand vous buttez votre regard déjà charmé par tant de nobles œuvres, à cette scène rurale, pesante, vulgaire, paysanne et froide, à cette peinture de chemineau où le caractère triste et lugubre du sujet disparaît sous la goujaterie de l'exécution. Comment de véritables artistes peuvent-il pardonner à cet homme qui disait à la fin de la Commune : Eh bien, si le Louvre brûle, je me charge de le refaire en entier? Même en forme de boutade, on n'exhale point de telles âneries et il est honteux qu'il y encore ait une rue Gustave Courbet quand nous manquons d'une rue Gustave Moreau.

La guerre que nous avons déclarée à ces deux hommes a déjà cependant porté ses fruits : le bon bock aujourd'hui ne trouverait guère d'admirateurs. Nous avons enseigné et démontré que le pittoresque, admissible en littérature, doit être exclu des arts plastiques, au même titre que l'anecdote, le genre, le bodegone. Il y a vingt-cinq ans, de grandes réputations se gagnèrent, même, si je ne me trompe, des médailles d'honneur, à brosser des chaudrons, des bassines, des panoplies, des langoustes, des lapins et des tomates. Vollon a été traité de grand peintre et a bien obtenu, je crois, des distinctions et récompenses suprêmes, et aujourd'hui, malgré tout, il n'en serait plus ainsi. Nous

avons à peu près démoli cette hérésie grossière que l'art est : *la représentation de la nature*. Je ne sais qui a formulé jadis cette bourde ridicule qui dut logiquement se compléter par cette déclaration : Nul artiste n'est à la hauteur d'un photographe. La poncivité universelle a vécu plus de quarante ans de cet aphorisme qui mériterait une excommunication majeure, si l'on excommuniait les bêtes. A cet adage purement stupide et fangeux, a succédé celui-ci d'apparence plus intellectuelle et plus subtile : *L'art est l'interprétation de la nature*. C'est encore faux et incomplet, imbu et pénétré de matérialisme. On abaisse ainsi le pinceau et l'ébauchoir à une tâche de fort en thème, à une besogne de traduction. Nous avons instauré ou plutôt restauré cette opinion :

L'ART EST LA SPLENDEUR DE LA FORME.

C'est une suggestion de la Beauté abstraite, de la forme esthétique par le charme des lignes, des reliefs et des couleurs. On voit d'ici tous les genres qu'une telle déclaration exclut sans pitié d'une galerie qui se respecte. Au début de cet enseignement, toute la rapinerie s'esclaffa avec tumulte et sarcasmes; nous avons conquis en six ans l'approbation de tous les grands artistes. Jadis il était extrêmement rare de rencontrer aux salons annuels des tableaux religieux ou même symboliques, on en relevait trois ou quatre par an auxquels nul visiteur ne prêtait son attention, qui se perdaient négligés, oubliés parmi la foule des scènes de la vie banale et l'amoncellement des natures mortes. Il n'en est plus ainsi : c'est par centaines que l'on

dénombre aujourd'hui aux expositions officielles *les œuvres Rosi-Cruciennes ;* chacun maintenant les désigne ainsi. Sans vanterie, sans exagération, de l'aveu même de tous les sincères, notre exemple a régénéré la peinture et la sculpture, a relevé de plusieurs crans le niveau des arts du dessin.

Le résultat est d'autant plus remarquable, je dirai d'autant plus glorieux, que les grands chefs de file de l'Idéalisme se sont contentés de nous décerner une approbation bienveillante. Nul d'entre eux, n'a osé exposer chez nous. Nous n'avons eu ni Chavannes, ni Merson, ni Lagarde, ni Fantin-Latour. Gustave Moreau est mort avant de nous avoir confié l'exhibition de son œuvre. On nous approuvait, on nous encourageait, on nous visitait... les grand maréchaux ne se souciaient plus de livrer bataille... ils laissaient s'escrimer les jeunes postulants de l'avenir. Ceux-ci n'ont point failli à leur tâche, et à travers d'innombrables luttes ont remporté la victoire. Plus de soixante artistes ont arboré nos couleurs. Cette petite troupe rangée en carré s'est constamment avancée, d'abord lentement, rapidement ensuite, refoulant sans cesse les charges furieuses, démasquant à propos ses batteries, assaillant les redoutes, escaladant les cimes. Les détracteurs du mouvement Rosi-Crucien ont aujourd'hui disparu ; on a presque perdu le souvenir des plaisanteries et des injures sous lesquelles on essaya jadis de nous étouffer ; ceux qui ne s'enthousiasment pas en parlant de notre effort le traitent avec estime, respect. On sent qu'une grande œuvre a été accomplie, qu'une délivrance a été opérée, qu'un amas de brouillards, qui obscurcissaient l'azur esthétique, se sont à jamais dissipés. C'est pour cela, dut-elle demeurer en som-

meil longtemps encore, dut-elle ne plus se manifester sur le terrain de l'art, c'est pour cela que la Rose ✝ Croix peut se glorifier d'avoir rempli sa mission et *fait tout le possible,* ce que Dieu demande à ses serviteurs.

Pour l'art architectural, le plus haut certes de tous les arts, nous n'avons pu qu'émettre des vœux et formuler des principes, n'étant certes point capables de réformer par un coup de baguette magique l'esprit et les mœurs de notre temps. Car l'architecture n'est pas un art individuel mais collectif : un beau monument n'est pas le résultat du travail et de la méditation d'un artiste, si grand que soit son génie, il ne peut être issu que de la foi d'une époque, des croyances de tout un peuple. La Grèce esthétique imagina des colonnes étincelantes de grâce et de majesté ; Rome à la main lourde et puissante créa le plein cintre solide, imposant et brutal. Il a fallu le christianisme, au Moyen-Age pleinement épanoui, pour nous donner le gothique, l'ogive céleste, l'inimitable et incomparable splendeur. Les XIIIe, XIVe, et XVe siècles ont réalisé les plus merveilleux édifices qu'il était donné à l'humanité d'élever et de contempler. La Renaissance, résurrection du paganisme, constitua sans hésitation possible une déchéance : Le dix-septième siècle inaugura ces chefs d'œuvre de platitude, non exempts toutefois d'une certaine allure Louis quatorzième : le dix-huitième fut laid, mesquin, privé d'âme comme une grimace de Voltaire. Quant au dix-neuvième hélas, c'est l'âge des gares, des sous-préfectures et des usines, l'âge de fer dans tous les sens. On construit des halls, des hangars, des manufactures de tabacs, des maisons de rapport, des galeries de machines. L'ex-

pression architectonique du siècle est, comme j'ai l'ai dit en d'autres pages, au grand scandale de certaines oreilles délicates, une éjaculation métallique de trois cent mètres, la hideuse, l'inutile, la stupide tour Eiffel. Ce manqueur d'isthmes a réussi à exprimer l'énorme en évitant le grandiose, il a trouvé la Babel chétive, il a ravalé le gigantesque à l'apparence foraine d'un mirliton. Nous ne manquons certes point de talentueux architectes, mais il ne sont point suggestionnés par l'âme des foules, seule capable d'exprimer aux pierres un mouvement rythmique comme la vieille lyre d'Orphée. Viollet-le-Duc a superbement restauré ; ses plus grands admirateurs l'ont toujours proclamé impuissant à une création originale. Quel lamentable spectacle que celui offert par les églises contemporaines, à moins de copier servilement le passé ; et encore n'a-t-on plus ce secret magique... la divine entente des proportions. A grandissimes frais, à coups de budgets énormes, on vous fait jaillir de terre des encoignures comme St.-Augustin, des théâtres comme la Trinité, des armoires comme St.-François-Xavier, des corridors comme Notre-Dame-des-Champs. J'aurais peur de chagriner les bonnes âmes en critiquant Montmartre, intention excellente, précieuse manifestation, mais en somme... gâteau de Savoie. Pourquoi Abadie, qui était valable, a-t-il voulu imaginer de toutes pièces, et n'a-t-il pas purement et simplement reproduit Saint-Front? C'est à notre archimage Saint-Yves d'Alveydre qu'il a été donné de retrouver la formule perdue ; je suis un des quatre qui aient été admis à l'éblouissement de ces deux cathédrales du saint nom de Jésus et du saint nom de Marie, dont il a dressé les plans d'après sa théorie archéométri-

que, restitution absolue, synthèse intégrale de Vérité et de Beauté, dont la révélation prochaine sera l'honneur et la gloire du vingtième siècle.

J'ai la conscience que nous avons œuvré pour l'au-delà, que nous avons rendu témoignage au Verbe, à celui qui seul a pu dire : *je suis la voie, la vérité et la vie*. Les circonstances extérieures, les facteurs ambiants de toute sorte se sont jetés au travers de notre route, ont entravé et dévié nos pas ; toute la meute des agnostiques, des repus, a hurlé derrière nos chausses et on a cru un instant nous étouffer sous la tempête des ricanements. A cette tâche indigne on a échoué ; le respect général, l'émotion universelle ont en définitive salué notre aboutissement. Si nous ne sommes point des messies, nous sommes un peu des Jean-Baptiste ; nous pouvons nous dire avec une fierté légitime, des précurseurs, des ANNONCIATEURS.

LARMANDIE.

Gnosticisme, Catholicisme et Protestantisme

Quelle est, de ces trois religions, la plus rationnelle et la plus susceptible de concorder avec la science et la société moderne ?

Quelle est, par conséquent, celle des trois qu'un homme qui raisonne, qui a une instruction scientifique et qui veut être homme de son époque, doit choisir ? Un intellectuel moderne doit-il être catholique, protestant ou gnostique ?

Je ne m'adresse, bien entendu, qu'aux hommes qui croient qu'une religion est nécessaire aux individus et aux sociétés. Quant à ceux qui croient que désormais il ne doit plus y avoir de religion, je m'adresserai à eux une autre fois.

I.

Il est une vérité que les antichrétiens et la plupart des chrétiens ignorent : c'est qu'il n'y a sur la terre qu'une religion, la religion universelle ou catholique qui existe depuis l'origine de l'humanité et non pas seulement depuis la venue de Jésus-Christ.

« Ce qu'on appelle aujourd'hui religion chrétienne,

écrit saint Augustin, existait depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que, le Christ lui-même étant venu, l'on a commencé d'appeler *chrétienne* la vraie religion, qui existait déjà auparavant. » L'abbé Jalabert a écrit un remarquable ouvrage en deux volumes ayant pour titre : *le catholicisme avant Jésus-Christ.*

Il est dommage que ce prêtre n'ait connu que les œuvres gréco-latines ; s'il eût connu le Véda et l'Avesta, sa démonstration n'en serait devenue que plus irréfutable.

Les premiers hommes jouissant de l'intégrité de toutes leurs facultés intellectuelles élevées à un haut degré, leur religion était conforme à la pure vérité ; Mais à mesure que les hommes s'éloignèrent de leur berceau, qu'ils dégénérèrent intellectuellement de degré en degré jusqu à l'abrutissement de quelques races sauvages, la religion s'altéra dans les mêmes proportions. L'influence des milieux y apporta un nouvel élément de différenciation : de là ce que l'on nomme à tort *les religions*.

A mesure de la réascension de l'esprit humain, des sages, des prophètes s'élevèrent chez différents peuples et restaurèrent d'une manière imparfaite la religion. Jésus-Christ est le dernier de ces restaurateurs antiques : il est venu rappeler et compléter la religion primitive.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, ce que le catholicisme a toujours enseigné ; et je dois ajouter ici, que sauf dans quelques détails, le gnosticisme est sur ce point très important d'accord avec le catholicisme.

L'erreur principale du catholicisme, c'est, dans le cours de ces restaurations religieuses, de donner la

prépondérance aux prophètes d'Israël, au point de n'accorder presqu'aucune place aux prophètes des autres nations et les laisser ignorés de ses fidèles. Quel est le catholique, à moins qu'il n'ait fait des études spéciales, qui ait seulement entendu parler du Véda ou de l'Avesta ? Cependant à peu près tout le catholicisme est contenu dans ces livres.

Donc, pour les catholiques, la Bible est le seul livre religieux qui doive compter, et ce livre a été inspiré par Dieu lui-même. Or l'introduction de la Bible dans le catholicisme n'a été pour celui-ci qu'une source d'erreur et de corruption.

Il est incontestable, en effet, que la race humaine supérieure, est la race indo-germanique ou aryenne. Après elle, viennent les races sémitique et couschite, et après celle-ci, les autres races humaines. La Bible porte en elle-même la marque de l'infériorité sémitique. Nous ne voulons ici considérer cette infériorité que dans l'idée de Dieu.

Le Dieu des sémites, comme celui des couschites est un Dieu antrhopomorphe : il entre en colère, il se repent, il est satisfait, il parle, il ordonne, il défend, il lance la poudre tout comme un roi Assyrien lance sa flèche, il est gigantesque, il communique avec l'homme sur une haute montagne au milieu de la fumée, des tonnerres et des éclairs, ou bien il s'exprime tout doucement à son oreille dans la brise du soir. C'est un homme immense, très puissant, plus intelligent que l'homme, mais enfin c'est un homme.

Au début, les sémites donnèrent à leur Dieu le même caractère cruel que les couschites. Il suffit de parcourir la Bible pour se rendre compte des cruautés sans nombre ordonnées par Dieu à ses serviteurs.

C'est un véritable Moloch. Il est très susceptible, un rien l'offense, ou toute offense qui lui est faite doit être expiée par une souffrance. J'ai exposé ailleurs la théorie couschite des sacrifices humains, de l'innocent payant pour le coupable la théorie du rachat, l'offrande des premiers nés, etc. ; je n'y reviendrai pas. Je ferai seulement remarquer que toute cette théorie semito-couschite est passée tout entière, quoique épurée, dans le catholicisme, et que la théorie de la rédemption par la passion de Jésus-Christ en est la conséquence naturelle. Tous nos lecteurs ont encore présent à la mémoire l'étrange théorie exposée par un religieux en pleine église de Paris, à propos des victimes de l'incendie du Bazar de la charité. On s'est étonné, on s'est récrié, on a protesté, sans s'apercevoir que la doctrine prêchée était conforme à celle de la Rédemption par la passion de Jésus, qui, de l'avis de tous les théologiens tant catholiques que protestants, forme l'essence même du christianisme.

Or, cette conception de Dieu, ce molochisme, même lorsqu'il passe au théisme rationaliste comme dans les dernières années du judaïsme avant Jésus-Christ, cette théorie de l'expiation sur la croix même épurée par les théologiens, ne peuvent plus être admises par les modernes. Le gnosticisme les a toujours repoussées et ne les acceptera jamais. Pour les gnostiques la rédemption s'est faite par le Christ enseignant et nullement par le Christ souffrant. Et en cela les gnostiques sont approuvés par tous les intellectuels de notre époque. Nous n'avons pas le cerveau d'un couschite ou d'un sémite, nous sommes de notre race, de la race aryenne, de la race humaine supérieure,

de la race qui a créé la métaphysique et la cité. En religion, et non en politique, nous devons être anti-sémites.

Les gnostiques ont de tout temps rejeté la Bible et considéré le Dieu d'Israël, non comme le vrai Dieu, mais comme un être fort analogue au Satan des catholiques.

II

Parlons un peu maintenant de cette Bible dont la lecture et les citations sont devenues une manie chez les protestants, et le respect du livre presqu'une idolâtrie.

La Bible, c'est entendu, est un livre révélé surnaturellement par Dieu lui-même. Dieu a tantôt parlé aux hommes, tantôt les a inspirés, absolument comme Jupiter ou Apollon en ont usé envers leurs protégés. Mais une première difficulté se présente.

L'Esprit Saint n'a enseigné qu'une fois, nous dit saint Jérôme ; tout ce qui s'écarte de son *texte* ne saurait être vrai. »

Eh bien ! je demande à l'Eglise catholique ou aux Eglises protestantes de me montrer le *texte authentique* du Saint-Esprit.

Pour les Pères de l'Eglise, le véritable texte était celui de la traduction des *septantes*. Ce fut ce texte seul qui fut officiellement reçu et lu dans l'Eglise catholique jusqu'à la fin du V[e] siècle ; ce fut le seul tenu pour inspiré par l'opinion presque unanime des docteurs.

Lorsque la traduction latine parut, on constata une

transformation complète des textes, de tels ou tels passages dont les apôtres s'étaient servis, qu'ils avaient par conséquent consacrés de leur autorité infaillible. Des milliers de phrases disparues, d'autres ajoutées; la disposition de plusieurs livres changée ; à chaque page, des sens entièrement différents de l'interprétation ancienne.

Puis, vinrent les traductions de Luther et de Calvin avec changement de texte dans d'innombrables passages.

De nos jours, de savants hébraïsants ont fait de nouvelles traductions de la Bible avec changements considérables dans le texte, et la science de la langue hébraïque n'a certes pas dit son dernier mot.

Je demande encore où est le texte authentique du Saint-Esprit ? — L'église catholique, qui s'est fort bien rendu compte de la difficulté, s'est réservée de donner aux fidèles le sens des Ecritures. Les Protestants, au contraire, laissent à la liberté d'un chacun, fut-il le plus ignorant des hommes, de chercher ce sens et d'interpréter le texte à sa guise. C'est le comble de la déraison et les protestants s'en vantent. Les catholiques sont absurdes avec leur Bible ; les protestants sont grotesques.

Il n'y a pas que le véritable texte du Saint-Esprit qui soit inconnu, il y a aussi les auteurs des divers livres qui composent la Bible. La critique moderne a définitivement démontré que Moïse par exemple n'est pas l'auteur du Pentateuque. Au temps des Juges, le nom de Moïse était inconnu en Israël ainsi que l'organisation sociale que supposent ces cinq livres. Différents auteurs ont travaillé à leur composition à des époques fort différentes ; ces livres ont

été remaniés plusieurs fois. Il en est de même de la plupart des autres. Alors peut-on soutenir encore le dogme de la révélation surnaturelle, notion tout à fait anthropomorphe, et dire avec Saint-Jérôme que le Saint-Esprit n'a enseigné qu'une fois ?

Ainsi la prétendue révélation biblique est un mythe, le Dieu de la Bible est un dieu mythologique, et aucun intellectuel moderne ne peut continuer à admettre la théorie catholique ou protestante. Mais, un chrétien, peut-il encore lire la Bible, non plus parce qu'elle est un livre révélé, mais parce qu'on y trouve un enseignement chrétien ?

Un prêtre catholique fait remarquer que la charité chrétienne ne saurait s'allier avec la violence hébraïque, qui brûle, tue et lapide, ni avec la charité enseignée par le psalmiste, au psaume 68e : « que leur table leur soit un piège et que leur postérité soit leur perte ; que leurs yeux s'obscurcissent, et qu'ils ne voient plus ; que la fièvre continuellement fasse trembler leurs reins. Répands sur eux ton courroux, et que le feu de ta colère les brûle, o mon Dieu. Fais qu'ils ajoutent iniquité sur iniquité, pour qu'ils n'aient aucune part à ta miséricorde, et qu'ils ne soient point inscrits avec les justes, mais qu'ils soient effacés du livre de vie. Alors je louerai le nom de Dieu par mes cantiques, je l'exalterai par mes louanges. » Il n'y a que le Dieu des sémites, le moloch qui puisse répondre à de tels vœux. Les gnostiques n'ont-ils pas raison de dire que le dieu à qui on ose adresser de pareils vœux n'est pas le vrai Dieu ?

Les protestants prétendront-ils que l'histoire des deux anges arrivant à Sodome, que celle des filles de Loth, respirent la plus pure morale chrétienne ? Et ce

secret, passage du cantique des cantiques? « *misit manum suam per foramen et ventrum meum tremuit ad tactum ejus.* » Il faut être doué d'une fameuse dose de niaiserie pour vouloir persuader aux fidèles que ce cantique est le chant d'amour de Jésus-Christ avec son Église.

III

Jésus-Christ a enseigné *publiquement* une partie de sa doctrine, celle qui consiste principalement en préceptes moraux et sociologiques.

Dans ses *entretiens secrets ou intimes* avec ses apôtres, il leur a enseigné ce que depuis on a appelé la dogmatique en leur faisant cette recommandation : ce que je vous dis dans le secret, vous le crierez du haut des toits, mais prenez garde de ne pas jeter les perles devant les pourceaux. »

Même secrètement, Jésus-Christ n'a pas enseigné à ses disciples toute la doctrine : « j'aurais encore, dit-il, beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez pas les comprendre maintenant. Lorsque l'esprit de vérité aura envahi le monde, il vous enseignera toutes ces choses. »

Il résulte de ce qui précède que l'enseignement de Jésus-Christ a été un enseignement purement oral (car il n'a rien écrit) réservé dans ses parties les plus importantes à ses seuls apôtres, dont l'assemblée a constitué la première Eglise. La doctrine chrétienne a donc été confiée oralement à l'Eglise, en sorte que *cette église a existé au commencement sans écriture* ; et pendant quatre siècles, son enseignement qui était

s'est transmis oralement ; c'était une tradition orale.

Cependant une partie de cette tradition a été écrite par portions et à des époques successives. Quelques années après la mort de Jésus, Mathieu, le seul apôtre qui sut écrire, consigna par écrit des fragments des discours publics de Jésus. D'un autre côté Marc, secrétaire de l'apôtre Pierre, prit des notes sur ce que l'apôtre racontait aux fidèles de la vie de Jésus. Peu après ces notes furent classées en deux parties, la première contenant ce qui s'était passé en Galilée et la seconde ayant rapport à ce qui s'était passé à Jérusalem ; et tel est l'écrit qu'on nomme évangile selon saint Marc.

A la suite des discussions qui surgirent entre Israélites et disciples de Jésus, on sentit le besoin de mettre sous les yeux des Israélites un écrit leur démontrant que Jésus avait réalisé les prophéties messianiques, et que par conséquent il était bien le messie attendu par eux. Tel fut l'origine de l'évangile selon saint Mathieu, qui réunit aux discours de Mathieu les notes de Marc.

Un peu plus tard un certain Lucas qu'on dit avoir été médecin, et qui est plus connu sous le nom de Luc, entreprit d'écrire un évangile plus conforme aux prédications de Paul chez les païens. Pour cela, il utilisa non seulement les deux évangiles précédents, mais encore d'autres traditions relatives à la vie de Jésus.

Saint Paul dans ses épîtres fait connaître aux fidèles des points de doctrine qui ne se trouvent pas dans les trois évangiles précédents.

Vers le commencement du IIe siècle apparaît l'évangile selon saint Jean, qui divulgue une très grande partie des enseignements de Jésus à ses disciples dans

l'intimité. Aussi le langage est-il bien différent de celui des trois premiers évangiles ou évangiles synoptiques. Cette différence de langage tient non seulement à la doctrine particulière enseignée par Jésus, mais aussi au rédacteur de l'évangile, qui n'est point saint Jean lui-même, mais un chrétien d'Asie mineure, où l'on parlait grec, et où la philosophie grecque était bien connue.

Mais malgré tous ces écrits, il y avait toujours des points de doctrine tenus secrets. Saint Basile dit, en effet : « Nous recevons les dogmes qui nous ont été transmis par écrit et ceux qui nous sont venus des apôtres sous le voile et le mystère d'une tradition orale. Ce qu'il est défendu aux non initiés de contempler, comment conviendrait-il d'en écrire et de le répandre dans le public ?.... C'est pour cela que plusieurs choses ont été transmises sans écriture, de peur que le vulgaire, trop familiarisé avec nos dogmes, n'en conçoive du mépris. »

Malgré tout ce que nous venons de dire, les protestants rejettent toute tradition orale, même celle que les monuments authentiques nous forcent à supposer. Les protestants ne veulent accepter que le contenu des évangiles et des épitres. La raison en est facile à comprendre ; c'est que les protestants, avant tout, ne veulent pas accepter le culte catholique et ses sacrements, ce que l'admission de la tradition orale ou des monuments les obligeraient à admettre ; par suite, ils ne veulent pas d'une religion chrétienne antérieure à Jésus-Christ : car le culte catholique n'est que la continuation du culte de la religion catholique antérieure à Jésus-Christ.

Cette erreur colossale des protestants a pas mal con-

tribué de faire croire aux rationalistes et libres-penseurs que le christianisme ne remontre pas plus haut que Jésus et que Jésus en est le créateur.

Cette erreur historique étant admise, les rationalistes en sont venus à passer au crible de leur critique les évangiles, qui d'après eux doivent contenir seuls la doctrine de Jésus, et tout d'abord à rejeter la doctrine des épitres de Paul et du quatrième évangile. En effet, disent-ils Jésus était juif, (1) (sémite) il a dû parler comme les juifs. Or les discours du 4e évangile sont différents de ceux des trois premiers évangiles, par conséquent ces discours ne sont pas de Jésus, car il est impossible que le même homme ait parlé en même temps, comme Mathieu et Jean font parler Jésus. En outre, ajoutent-ils, soit à la fin du premier siècle, soit au commencement du second, les chrétiens ne s'occupaient pas des questions traitées dans l'évangile selon Jean.

La conclusion de cette critique des rationalistes, c'est que la doctrine de Jésus, le vrai christianisme, ne consistait au début qu'en la croyance en Dieu considéré comme le père céleste, en l'immortalité de l'âme et en la morale. Pas de culte, si ce n'est la prière. Et telle est aussi la conclusion adoptée par les *protestants libéraux*.

Les gnostiques de la fin du 1er siècle et du commencement du second étaient si loin de considérer ainsi le christianisme, que pour eux les évangiles synoptiques n'avaient aucune valeur et qu'ils n'acceptaient que

---

(1) Pour les gnostiques Jésus n'est pas de race sémitique, il est galiléen. Or la Galilée était une ancienne colonie gauloise.

l'Evangile selon saint Jean, comme contenant seul et réellement la doctrine chrétienne. Ils pensaient qu'un gnostique d'Asie Mineure avait recueilli les récits de saint Jean sur la vie de Jésus et avait écrit le résumé de ses exposés doctrinaux. Renan n'est pas loin de croire que ce gnostique n'est autre que Cérinthe.

Nous avons dit, plus haut, que les protestants et les libres-penseurs rejetaient le culte catholique et aussi le culte gnostique.

Voyons si leurs raisons peuvent être raisonnablement acceptées.

IV

Le culte se compose de trois éléments : 1° l'enseignement, 2° la prière, 3° les rites purificatoires. Je laisse de côté l'enseignement, qui prend la forme de l'homélie ou du sermon.

La prière est parlée ou chantée. Dans ce dernier cas, on trouve bon qu'elle soit accompagnée par la musique. Les protestants ne le contestent pas, et, dans leur temple, on peut entendre soit l'orgue soit l'orchestre.

Outre la musique, les gnostiques conformément à la pratique du culte de la religion antérieure à Jésus-Christ, ont accompagné la prière de divers parfums. Le catholicisme a emprunté cet usage au gnosticisme, mais il n'emploie guère que l'encens.

Les protestants qui acceptent la musique ne veulent pas entendre parler de parfums. J'ai entendu un jour dans un temple, un pasteur faire un sermon comique contre l'emploi de l'encens.

Cependant les raisons qui leur font accepter l'em-

ploi de la musique devraient leur faire accepter celui de l'encens. Ce parfum porte l'âme de l'homme à la prière, comme le fait la musique religieuse elle-même. L'encens agit sur l'âme pour l'élever vers l'amour divin, comme le musc agit sur elle pour l'abaisser à l'amour charnel. On ne comprend donc pas trop la colère des protestants contre l'encens.

On comprend encore moins leur fanatisme iconoclastique et leur opposition au culte des saints et de leurs reliques.

Qu'est-ce en somme qu'un saint ? c'est *un grand mort* aux yeux des catholiques, comme Gambetta, Napoléon Ier ou Voltaire, sont des grands morts aux yeux des Français. — Or, les protestants et les libres-penseurs acceptent le culte des grands morts au civil, pourquoi ne veulent-ils pas l'admettre en religion ? Considérons en effet, en quoi consiste le culte rendu aux grands morts.

D'abord, on leur élève une statue (œuvre d'art) on célèbre l'inauguration de cette statue par une cérémonie et c'est devant cette statue qu'on célèbre aussi l'anniversaire de la naissance ou du décès du grand mort. On s'y rend en procession, enseignes déployées. La théorie défile devant la statue, dépose des fleurs à ses pieds, en fait le tour et se range en cercle autour d'elle.

Un orateur prononce le panégyrique du grand mort. Ce discours est précédé ou suivi de chants et de musique.

Les gnostiques et les catholiques ne font pas autre chose devant les statues de leurs grands morts érigées le long des murs de leur temple, dans une sorte de mausolée appelé chapelle par les catholiques. Ce-

pendant, ils font plus ; sur les murs de la chapelle, ils font peindre les priucipaux actes de la vie du grand mort ; à l'art de la sculpture qui décore leur temple, ils ajoutent celui de la peinture.

Fort bien, répondra le libre-penseur et le protestant ; dans ces limites nous pourrions ne trouver rien à redire au culte des saints. Mais les catholiques ne se contentent pas de cela, ils prient les saints, voilà ce qui nous révolte.

Je vous ferais remarquer, leur dirai-je, que les anciens priaient tous les morts, et que le culte catholique depuis Jésus-Christ, qui n'est que la continuation du culte catholique d'avant Jésus-Christ, a conservé cette coutume de prier les morts, mais ses grands morts seulement.

Ensuite cette prière n'est point obligatoire ; le catholicisme se contente de dire que cette coutume est bonne, voilà tout. Le fidèle est libre de prier les saints ou de ne pas les prier.

On insiste et l'on ajoute, mais les reliques ? Qu'est-ce qu'une relique ? les ossements ou des débris d'ossements des grands morts.

Or quel est le peuple qui ne respecte pas les ossements des grands morts et qui pour assurer ce respect ne les conserve soit dans des urnes, soit dans des boîtes en matière précieuse ? Ne conserve-t-on pas aux Invalides les reliques de Napoléon Ier dans une grande urne de porphyre ? Et le cœur de Latour d'Auvergne ?

Maintenant j'accorde que dans le catholicisme, on rend un culte à des hommes qui ne le méritent pas et que quelques saints sont des êtres imaginaires. C'est un abus et on sait qu'avec le temps, il se glisse des

abus dans toutes les institutions. Les catholiques feraient donc bien de reviser leur liste des saints.

Le gnosticisme, lui, rend un culte non seulement aux grands gnostiques ou aux gnostiques qui sont morts pour sa défense, mais il honore encore dans ses temples tous les grands morts qui ont contribué au progrès des connaissances humaines, quelles que soient les formes religieuses auxquelles ils aient apparu, soit avant Jésus-Christ soit après lui.

Le culte des grands morts est si rationnel et si naturel qu'il n'a jamais fait défaut chez aucun peuple, et qu'Auguste Comte dans sa religion positive n'en admettait pas d'autres.

Du moment que les beaux-arts entrent dans la pratique du culte sous forme d'architecture, de sculpture, de peinture, de musique, il est rationnel qu'ils y entrent aussi sous forme de chorégraphie (cérémonies) et d'art de se vêtir.

Dans les cérémonies, la chorégraphie donne ses règles aux marches, aux attitudes et aux dispositions ou figures que forment les acteurs de ces cérémonies. L'esthétique serait vivement offensée si ces acteurs étaient revêtus d'un pantalon noir, d'un habit noir et d'un chapeau à haute forme, car ce costume fait de l'homme qui le porte une vraie caricature. Il faut donc des costumes spéciaux qui satisfassent aux règles de l'esthétique. Les costumes catholiques y satisfont quelquefois, mais souvent un luxe de mauvais goût les déparent. En revanche qu'y a-t-il de plus laid qu'un pasteur protestant, avec ses favoris et sa robe d'avocat? Il est vrai que son temple ressemble à une salle de justice de paix. Et c'est cette forme de culte

que tous nos rationalistes préconisent ! J'en arrive aux rites purificatoires.

Ces rites qui sont tous antérieurs à la venue de Jésus-Christ, portaient chez les anciens gnostiques le nom *d'opérations théurgiques*. Les catholiques les ont adoptés en changeant cette dénomination en celle *d'opérations sacramentelles* ou *sacrements*. C'est sur ces opérations que s'exerce le plus la critique narquoise des rationalistes libres-penseurs et même protestants.

Les catholiques n'ont jamais connu l'explication véritable des rites purificatoires, car ils les ont empruntés aux gnostiques sans être initiés. Ils savent que c'est une opération divine, parce que le mot *théurgie* veut dire œuvre ou opération divine ; ils savent que cette opération agit sur l'âme ou Psychée ; ils savent que l'effet produit est une purification ; et c'est tout. Le sacrement est pour eux *un mystère* incompréhensible, qui par suite, ne peut avoir été inventé que par Dieu lui-même.

Les catholiques font usage de sept sacrements : le baptême, la confirmation, l'ordre, l'eucharistie, l'extrême-onction, la pénitence et le mariage.

Au début le nombre des sacrements n'était pas déterminé ; à vrai dire les cinq premiers sont seuls opérations théurgiques, les deux derniers ont été inventés par les catholiques pour arriver au nombre *sept* qui jouait un certain rôle dans les religions anciennes et en les inventant, ils ont montré clairement qu'ils ne savaient pas ce qu'était une opération théurgique.

Voici d'abord comment a été inventé le prétendu sacrement de pénitence.

1° L'Eglise rejetait en dehors de son sein les fidèles coupables de péchés très graves et scandaleux. Ce-

pendant dans l'intérêt de leur salut, on les admettait à une pénitence perpétuelle, acceptée de plein gré. Le pêcheur repentant était abandonné à la miséricorde divine, car l'église n'avait pas pris encore sur elle de pardonner.

Plus tard cette discipline impitoyable s'adoucit à l'égard des fautes charnelles. L'Evêque de Rome, Calixte, décida que ces péchés pourraient être remis après un temps de pénitence plus ou moins long. Des concessions ne tardèrent pas aussi à être faites sur les cas d'apostasie. Bref, le principe de la pénitence temporaire et satisfactoire, avec réconciliation par l'autorité de l'Eglise soit à l'article de la mort, soit après un laps de temps déterminé se trouvait acquis.

2° Si la pénitence était ainsi devenue, une institution chrétienne et la réconciliation du pécheur, une institution de l'Eglise, on ne songeait pas encore à employer le nom de sacrement pour désigner un tel objet. Le pécheur devait s'y soumettre, s'il aspirait à la réconciliation, mais quiconque passait, par la pénitence publique, et il n'y en avait pas d'autre, était disqualifié comme chrétien ; les clercs n'y étaient admis qu'en perdant leur rang et un pénitent réconcilié ne pouvait faire partie du clergé.

Cette honte, ce discrédit qui atteignait la pénitence s'effaça progressivement, 1° par la multiplication des cas où on la jugeait nécessaire 2° par ce fait que nombre de chrétiens se soumirent, en esprit de mortification, à un genre de vie fort analogue au régime de la pénitence : 3° parceque ce régime se transforma pour faire place à la pénitence privée.

3° En 1215 le quatrième concile de Latran consacre définitivement cette forme de la pénitence et la régu-

larise : tous les péchés mortels doivent être soumis au prêtre, une fois l'an, en vue de la communion pascale qui est déclarée obligatoire. Le prêtre enjoindra une pénitence proportionnée aux fautes et donnera l'absolution.

Bientôt l'absolution précède la pénitence au lieu de la suivre.

D'abord la formule d'absolution fut *déprécative* le prêtre demandant à Dieu le pardon de celui qu'il réconciliait ; puis, elle devint impérative, le prêtre disant : « Je t'absous » en imposant la main, ce qui donne désormais à la pénitence la forme d'un sacrement.

Si la pénitence a pu devenir, comme nous venons de l'expliquer un pseudo-sacrement, il n'en a pas été de même du mariage dans lequel on chercherait en vain la moindre apparence de sacrement. Voici ce qu'en dit le cardinal Gousset dans sa théologie dogmatique :

« On s'accorde généralement à reconnaître que le *contrat* est la matière du sacrement, ou que le sacrement trouve sa matière dans le contrat. Mais quand il s'agit de déterminer sous quel rapport ou comment le contrat est la matière du sacrement, les théologiens ne se trouvent plus d'accord. Les uns, distinguant le contrat du sacrement, regardent le contrat comme matière et la bénédiction du prêtre comme forme sacramentelle ; les autres, en beaucoup plus grand nombre, ne voyant dans la bénédiction nuptiale qu'une cérémonie nécessaire de nécessité de précepte et non de sacrement, pensent que le contrat ou l'acte renferme tout à la fois la matière et la forme du sacrement, sans cependant expliquer la chose de la même

manière. Ceux-ci font reposer la matière dans la tradition du pouvoir que les deux parties se donnent mutuellement l'une envers l'autre ; et la forme, dans l'acceptation qu'elles font réciproquement de ce pouvoir. Ceux-là font consister la matière et la forme dans les paroles ou les signes par lesquels les deux contractants expriment leur consentement au mariage. Ces paroles en tant qu'elles expriment la tradition du pouvoir que les parties se donnent mutuellement constituent la matière ; et en tant qu'elles en expriment l'acceptation, elles constituent la forme sacramentelle. — Quant au ministre du sacrement, plusieurs théologiens, d'après Melchior Cano, pensent que le prêtre est ministre du sacrement de mariage ; les autres, dont le sentiment est plus commun, — pensent que les parties contractantes sont elle-mêmes ministres du sacrement de mariage. » Nous voilà édifiés sur le prétendu sacrement. Les théologiens n'en connaissent ni la matière, ni la forme, ni le ministre, c'est-à-dire que le sacrement de mariage n'est pas un sacrement.

Les protestants ont donc bien fait de rejeter la pénitence et le mariage comme sacrements et les gnostiques se rangent de leur côté. Mais ont-ils bien fait de rejeter la confirmation, l'ordre et l'extrême-onction, pour ne conserver que le baptême et l'eucharistie.

La raison qu'ils donnent de la conservation de ces deux derniers, c'est que Jésus-Christ les a administrés lui-même tandis que les autres il ne les a pas administrés. C'est toujours une conséquence de l'erreur qui veut ne rechercher l'origine des institutions chrétiennes que dans les évangiles ou les épîtres. Cependant il est dit dans l'évangile que les apôtres oi-

gnaient d'huile les malades pour les soulager et les guérir ce qui n'a pu se faire que si Jésus leur a enjoint ou tout au moins permis de faire cela. Et dans l'épître de saint Jacques on lit : « quelqu'un est-il malade parmi vous, qu'il fasse venir les ministres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière et la foi sauvera le malade, et le seigneur le soulagera ; et s'il est en état de péché, ses péchés lui seront remis. » On est donc d'abord étonné de ce que les protestants n'aient point conservé ce sacrement. Mais on le sera moins lorsqu'on réfléchira que les protestants ne sachant pas plus que les catholiques expliquer ce que c'est qu'un sacrement, ils n'ont pu reconnaître pour tel les onctions données par les apôtres. Ils ne voient d'ailleurs dans le baptême et la sainte cène que des rites symbolisant des transformations purement spirituelles. D'un autre côté on s'étonne à bon droit que le catholicisme n'ait pas conservé parmi ses sacrements, le baptême du feu et du souffle divin, administré autrefois chez les abyssins, et dont l'évangile fait aussi mention. « Pour moi, disait Jean-le-Baptiste, je vous baptise d'eau pour vous porter à la repentance ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, c'est lui qui vous baptisera du feu et du souffle divin. » Les gnostiques ont toujours administré ce dernier sacrement.

L'Initiation gnostique enseigne quelle est la nature et le mode d'action des opérations théurgiques que les catholiques ont appelé sacrements. Elle nous fait connaître ce que saint Paul appelle *le corps du péché*, comment le sacrement dissout ce corps du péché et quelle est la nature de la force qui opère cette dissolution. Elle nous enseigne que cette force qui n'est

qu'une forme de l'énergie universelle n'agit pas directement sur l'esprit (le noûs) que les catholiques nomment l'âme, mais sur la partie bien plus grossière de ce que les anciens appelaient psychê (l'âme.) De toutes les opérations théurgiques, l'extrême-onction est celle où il est le plus facile de reconnaître les différents éléments dont nous parlons, car elle est une vraie cure magnétique pour employer un langage moderne et vulgaire.

Les opérations théurgiques ressemblent aux opérations métallurgiques. Tandis que ces dernières ont pour but de purifier les minerais, les premières ont pour but de purifier la psychée.

Les minerais sont soumis à des préparations mécanique, puis chimiques.

1° On concasse les minerais pour en séparer la gangue pierreuse puis on *les lave* pour en séparer la gangue terreuse. Le baptême d'eau peut être comparé à ce lavage.

2° On soumet le minerai ainsi préparé à l'action du feu et du vent et on obtient le métal pur débarrassé de tout autre corps en combinaison avec lui. Le baptême de feu et de soufle peut être comparé à cette opération.

3° Les alchimistes prétendaient posséder une pierre (l'enfant royal) qui projetée dans un métal fondu, le transformait en or pur. La théurgie possède aussi une pierre (enfant royal) qui projetée dans la psychée, transforme sa substence en une substance qui est par rapport à elle, ce que l'or est par rapport au plomb.

Les opérations théurgiques sont donc rationnelles et aussi efficaces que peuvent l'être l'action de l'électricité, des pointes de feu, des médicaments en méde-

cine. Il n'y a que ceux qui ne les connaissent pas qui peuvent les railler ou nier leur efficacité. Mais n'y a t-il pas aussi des personnes qui raillent la médecine et nient l'action bienfaisante des médicaments?

Le lecteur peut maintenant se faire une idée claire des analogies et des différences qui existent entre les trois religions : catholique, protestante et gnostique. Sans en connaître davantage, il peut déjà sentir de quel côté son esprit doit pencher.

DEUXIÈME PARTIE

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous nous sommes assuré, dès la première heure, la collaboration directe de savants lettrés de l'Extrême-Orient, qui, sachant garder la prudence, n'ont aucune raison de garder l'anonyme. Le premier est le xuatdoi,Nguyen van Cang, fils puîné du docteur Nguyen the Duc Luat, Tongsang de l'école de Laotseu. Luat, qui occupe, dans la hiérarchie taoïste, un grade élevé, et dans la caste des lettrés, des fonctions importantes, est l'un des cinq tiensi de la Chine méridionale. C'est Luat et son fils Cang, dans la demeure de ce dernier, qui ont puissamment aidé Matgioi dans la seule traduction ésotérique qui existe des trois grands textes taoïstes(la voie-la-vertu, les influences errantes), qui ont paru autrefois dans la Haute-Science.

N. D. L. R.

Signe de reconnaissance des sociétés secrètes chinoises.

On sait que la société secrète la plus nombreuse, et la plus répandue hors de Chine est celle du Thien dianhien (littéralement: ciel-terre-homme) et qui est appelée indifféremment, dans les traductions occidentales : la société du véritable ou de la Triade. Voici la description du signe qui est délivré aux adeptes, et qu'ils doivent toujours porter sur eux.

Sur une toile ou en papier de bambou très solide est dessiné un triangle ; les côtés de ce triangle sont formés par trois préceptes.

— Premier précepte de gauche : La force est dans la réunion de Kouang et Shi. — Deuxième précepte ; de droite : celui pui parlera mourra et n'aura pas de sépulture. — Troisième précepte, à la base : la lampe brille, aveugle qui ne la voit pas. — Dans le centre de l'espace inclus entre ces trois préceptes, est écrit le numéro d'ordre de l'adepte.

Au verso de la toile ou du papier, se trouvent dessinés, dans le sens des côtés, et la tête en bas, deux Dragons. Du milieu de la ligne de base partent trois lignes, deux allant au centre des Dragons, la troisième, celle du milieu, allant perpendiculairement entre les Dragons. Au centre se trouve dessinée la fleur à cinq pétales, qui signifie Kouang-Shi a également une portée politique secrète. On n'aura d'ailleurs la signification complète du symbole, que si on remarque qu'il doit toujours être dessiné sur une surface transparente, et que, en l'examinant par transparence, le recto et le verso se complètent parfaitement l'un l'autre.

N. V. C.

La Néo-Astrologie

C'est avec le plus vif plaisir que nous saluons l'apparition de la néo-astrologie. Quelques astrologues ont, enfin, découvert qu'à notre époque il ne suffisait pas de dire : « La maison II signifie les biens et les richesses, la maison VIII la tristesse et les héritages », qu'il importait d'en fournir, au moins d'en chercher, l'explication, qu'il connaît, pour que l'on prît ces maisons au sérieux de s'entendre une bonne fois sur la façon de les établir, qu'il fallait opter, sous peine de n'inspirer pas confiance, entre la méthode d'égalité, la méthode de Porphyre, la méthode d'Alcabitius, la méthode de Campanus, la méthode de Monteregio !

Il était temps, en effet, de faire pour l'astrologie ce que nous avons fait pour l'alchimie. La néo-alchimie essaye d'adapter la tradition au goût et à l'esprit actuels, traduisent en langage chimique la pittoresque phraséologie des vieux maîtres, les déchiffrant, tenant compte et des antiques manuscrits et des travaux de M. et Mme Curie. Or l'astrologie s'en tenait à la tradition ; un astrologue, gêné par Neptune et Uranus, ne craignait pas d'écrire ; tel le clergé catholique : « Il y a une partie immuable formant la base de la tradition, et elle doit être respectée sous peine de franchir les limites posées à l'application et aux commentaires personnels » !

L'on démontrait la signification des maisons à l'aide seule de ce tableau :

VIE	ENFANCE	PRINTEMPS	MAISONS I,IX,V
ACTION	JEUNESSE	ETE	MAISONS X,VI,II
ACCOMPLISSEMENT	AGE MUR	AUTOMNE	MAISONS VIII,VII,X1
PASSION	VIEILESSE	HIVER	MAISONS VIII,XII,IV

Franchement, l'analogie, la Table d'Hermès, l'onomancie ne suffisent plus. Il faut trouver mieux. Laissons la graphologie aux experts, laissons les tribunaux rire de l'envoûtement et écouter gravement dire : « X... a des instincts de valeur, il barre les T de cette façon » ! (Procès Humbert).

Aussi bien, quel besoin de s'occuper des « ennemis » des « longs voyages » des « courts voyages », des « prisons », comme les astrologues de journaux de modes ? je m'étonne que des hommes de valeur s'entêtent dans ces charlataneries.

Les maisons astrologiques, simples divisions de l'espace, ne sauraient avoir d'action déterminée, pas même quelconque elles se sauraient non plus déterminer l'action des planètes ; dire : « Mars en maison II présage Mars riche, pauvre ou préoccupé par l'argent » est aussi ridicule que de dire : « Au printemps, tous les hommes sont amoureux, l'automne, ils sont tous tristes ».

Que, jusqu'à nouvel ordre, l'on abandonne les maisons astrologiques, que l'on n'en fasse pas plus de cas que des décans, termes, faces, heures planétaires et autres niaiseries, que l'on ne considère dans un thème de nativité, que les planètes, leurs qualités propres, leurs aspects mutuels et leurs places dans les signes zodiacaux.

Les planètes correspondent aux différentes facultés : Mars à la Volonté, le Soleil à la Conscience, à la Sagesse, Mercure à l'Intelligence, Vénus à l'Amour, Jupiter à la Liberté, Saturne à la Prudence, à la Réflexion. Leur propriété est exaltée ou diminuée selon le signe zodiacal dans lequel elles se trouvent, elle est influencée par les rayons qu'elle reçoit.

Et le schéma des rayons indique l'harmonie du caractère.

Cela ne suffit pas?

Ainsi comprise, ainsi débarrassée des puérilités, l'astrologie devient psychologie. Il ne s'agit plus de savoir si M. X. vivra longtemps, s'il aura beaucoup d'enfants ! il s'agit de disséquer son âme.

Qu'on examine, d'abord, Mars ou la volonté. Il faut, en effet, avant toute chose, établir si M. X. aura de la volonté, s'il sera assez fort pour se servir de ce libre arbitre que l'on jette si souvent à la tête des astrologues, et qui, avec notre méthode, loin de contredire leur science, la confirme. Quand l'on

aura établi le degré, le but, l'ennemi (Vénus, généralement) de la volonté de M. X. on examinera ses autres facultés. Alors, seulement, pourra-t-on s'amuser à pronostiquer, à condition, toutefois, de connaître le milieu dans lequel il évoluera.

Que MM. les astrologues ne se préoccupent donc pas tant de la précision dans les calculs astronomiques, qu'ils s'accordent un peu plus de liberté dans ces opérations et un peu moins dans l'interprétation d'un thème : n'est-il pas bizarre de les voir chicaner pour une différence d'un degré dans la position des planètes et accorder tranquillement des orbes de 17 degrés ? n'est-il pas bizarre de les voir attaquer les éphémérides (pourtant suffisamment exactes) et multiplier les aspects (vigintile, quindécile, semi-sextile, décile, quintile, trédécile, etc., etc.,) jusqu'à ce qu'ils en rencontrent un à leur convenance ?

L'astrologie doit demeurer psychologique, rien de plus. Alors même que ni la science ni l'expérience ne l'expliqueraient et la confirmeraient, l'interprétation d'un thème telle que nous la concevons, est un excellent exercice de psychologie, forçant par la comparaison qui naturellement s'impose à son esprit, l'astrologue à regarder ce qui se passe en lui, à se connaître lui-même.

Applaudissons donc à cette néo-astrologie, applaudissons à M. Flambart qui semble en être l'heureux *ascendant*.

DUTAIRE.

Un Montreur du Diable au XVIIe Siècle

Il s'agit d'un nommé César, mort à la Bastille en 1615 dont nous avons retrouvé la confession :

« A un quart de lieue de Paris, vers Gentilly, j'ai trouvé une carrière fort profonde qui a de longues fosses à droite et à gauche. Quand quelqu'un veut voir le diable, je l'amène là-dedans, mais, avant d'y entrer il faut qu'il me paie pour le moins 45 ou 50 pistoles ; qu'il me jure de n'en parler jamais ; qu'il me promette de n'avoir point peur ; de n'invoquer ni les dieux ni les demi-dieux, ni de prononcer aucune sainte parole.

« Après cela, j'entre le premier dans la caverne ; puis, avant de passer outre, je fais des cercles, des fulminations, des invocations et récite quelques discours composés de mots barbares ; lesquels je n'ai pas plus tôt prononcés qu'on entend remuer de grosses chaînes de fer et gronder de gros mâtins. Alors, je demande au curieu s'il n'a point peur : s'il me dit que oui, comme il y en a quelques uns qui n'osent passer outre, je le ramène dehors ; et lui ayant fait passer ainsi son impertinente curiosité, je retiens pour moi l'argent qu'il m'a donné.

« S'il n'a point peur, je m'avance plus avant en marmottant quelques effroyables paroles. Etant arrivé à un certain endroit, je redouble mes invocations et pousse des cris de fureur. Incontinent, six hommes que je fais tenir dans cette caverne jettent des flammes de poix résine devant, à droite et à gauche de nous. A travers les flammes, je fais voir à mon curieux un grand bouc chargé de grosses chaînes de fer peintes de vermillon, comme si elles étaient enflammées. A droite et à gauche, il y a deux gros mâtins, à qui on a misla tête dans

de longs instruments de bois, larges par le haut, fort étroits par le bout. A mesure que ces hommes les piquent, ils hurlent tant qu'ils peuvent, et ce hurlement retentit de telle façon dans les instruments où ils ont la tête qu'il en sort un bruit si épouvantable que les cheveux m'en dressent à moi-même d'horreur. Pendant ce temps, le bouc remue ses chaînes et branle ses cornes...

Histoire de Nicolas Flamel

Voici la très véridique histoire de Nicolas Flamel, telle que lui-même l'a contée en son livre des *Figures*.

Nicolas Flamel, écrivain d'abord au Charnier des Innocents puis à l'église Saint-Jacques, bon époux de dame Pernelle « femme chaste et sage, discrette et secrette », acheta un jour pour deux florins un livre doré fort vieux et beaucoup large, fait de déliées écorces, avec une couverture toute gravée de figures étranges. Le livre contenait trois fois sept feuillets, le septième sans écriture mais montrant peints une verge, des serpents se combattant, un autre serpent crucifié, des déserts, des fontaines. Et au premier feuillet il y avait écrit en grosses lettres : *Abraham le Juif, prince, prestre lévite, astrologue, et philosophe, à la gent des Juifs par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules. Salut. D. I.*

L'auteur enseignait la transmutation métallique en paroles communes, avertisait de tout sauf du premier agent qu'il avait peint et figuré par très grand artifice.

Ayant chez lui ce beau livre, Flamel ne fit nuit et jour qu'y étudier, entendant très bien toutes les opérations qu'il démontrait, mais ne sachant avec quelle matière commencer. Et quand Pernelle vit le livre elle en fut autant amoureuse, prenant un extrême plaisir de comtempler ces belles gravures d'images et portraits.

Il fit peindre toutes ces figures et les montra à plusieurs grands clercs qui n'y entendirent jamais plus que lui. L'un, cependant, Maître Anseaulme, dit que véritablement le premier agent y était indiqué, le vif argent qu'il fallait fixer par longue décoction dans un sang très pur de jeunes enfants.

Cela fut cause que durant le long espace de vingt-et-un ans Flamel fit mille brouilleries, non toutefois avec le sang, ce qui est méchant et vilain. Enfin ayant perdu espérance de jamais comprendre ces figures, il fit un vœu à Dieu et à Monsieur Saint-Jac-

ques de Gallice pour demander leur interprétation. Donc avec le consentement de Pernelle, portant sur lui l'extrait d'icelles, ayant pris l'habit et le bourdon, il se mit en chemin, et tant fit qu'il arriva à Montjoye, et puis à Saint-Jacques. (Santiago en Espagne) où avec une grande dévotion il accomplit son vœu. Cela fait, dans Léon au retour il rencontra un médecin juif de nation, et alors chrétien, lequel était fort savant en sciences sublimes, appelé Maître Cauches. Quand Flamel lui eut montré les figures de son extrait, il lui demanda incontinent, ravi de grand étonnement et joie, s'il savait nouvelle du livre duquel elles étaient tirées (livre que les cabalistes croyaient à jamais perdu). Et notre pèlerin lui ayant répondu qu'il avait espérance d'en avoir de bonnes nouvelles si quelqu'un déchiffrait ces énigmes, tout à l'instant Maître Cauches commença de les déchiffrer.

Tant il y a que par la grâce de Dieu et intercession de la bienheureuse et Sainte Vierge et benoits Saint Jacques et Jean, Flamel sut ce qu'il désirait, c'est-à-dire les premiers principes, non toutefois leur première préparation qui est une chose très difficile sur toutes celles du monde. Mais il l'eut à la fin après les longues erreurs de trois ans ou environ, durant lequel temps ne fit qu'étudier et travailler.

Finalement il trouva ce qu'il désirait. La première fois qu'il fit la projection, ce fut sur du mercure dont il convertit demi-livre en pur argent, meilleur que celui de la minière. Ce fut le 17 de Janvier un lundi environ midi, en sa maison présente Pernelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil trois cent quatre-vingt-deux.

Flamel et sa femme fondèrent et rentèrent plus de quatoze hôpitaux dans la ville de Paris, bâtirent tout de neuf trois chapelles, décorèrent de grands dons et bonnes rentes sept églises avec plusieurs réparations en leurs cimetières, outre ce qu'ils firent à Boulogne qui n'est guère moins. Puis Flamel fit peindre en une arche du cimetière des Innocents les plus vraies et essentielles marques de l'art, sous néanmoins des voiles et couvertures hiéroglifiques, pouvant représenter deux choses selon la capacité, premièrement les mystères de notre résurrection future au jour du jugement du bon Jésus, et encore toutes les principales et nécessaires opérations du magistère de la philosophie naturelle.

Voilà l'histoire véridique.

Maintenant, que Flamel soit né à Pontoise ou à Boulogne, en 1330 ou en 1331, peu importe ; retenons seulement ceci : Nicolas Flamel apprit d'un manuscrit le moyen de faire de l'or. A ceux qui souriraient je conseillerai de lire l'interprétation que lui-même

a donnée de ses symboles alchimiques, et je dirai qu'au nom du pittoresque ce serait vraiment grand dommage de détruire la partie légende, Flamel et Pernelle vivant toujours aux Indes, une provision de pierre philosophale cachée par eux en leur maison de la rue des Escripvains, (aujourd'hui rue Nicolas Flamel), etc. ; plus d'un curieux des choses moyen-âgeuses se plaît encore à passer devant le 51 de la rue de Montmorency, une des propriétés de notre alchimiste, le logis dit du *Grand Pignon* (le pignon a été remplacé par un étage) sur lequel on a conservé cette inscription en lettres gothiques : *Nous hommes et femmes laboureurs demourans au porche de ceste maison qui fut faite en l'an de grâce mil quatre cens et sept, sommes tenus chascun en droit, soy dire tous les jours une pate nostre et un ave maria, en priant Dieu que sa grâce face pardon aus povres pêcheurs trespassez. Amen.* J'avoue ne connaître d'autres propriétairss se faisant payer en *pate nostre* et *ave maria.*

Revue des Revues

Le dernier no du *Déterminisme astral* contient une très intéressante étude de M. J. Stéphane sur « Les révolutions solaires qui précèdent la mort » ; une remarquable étude de M. H. Selva sur « Les conditions astrales à la naissance de sujets caractérisés par la puissance intellectuelle » dans laquelle l'auteur déclare ne s'attacher qu'aux aspects classiques. Voilà qui est bien : l'astrologue sérieux ne multiplie pas les aspects jusqu'à rencontrer celui qu'il désire. Voir également, dans le même numéro, des documents astrologiques (thème de nativité de personnes connues) presque probants, et une table d'abréviations et symboles fort pratique.

∴

Rosa-Alchemica,, l'organe de la société hermétique de Franc, vient de recevoir de son très savant directeur, M. Jollivet-Castelot, une nouvelle impulsion ; sous le nom de *les nouveaux horizons de la science et de la pensée*, elle devient une revue d'avant-garde scientifique et philosophique. Dans le numéro de Mai, M. Sage continue d'éreinter les spirites : « Quand on a, dit-il, expérimenté quelque temps avec les médiums, on est frappé de deux faits : d'abord du caractère profondément humain des personnifications ce qui n'a rien de surprenant si ces personnifications sont des créations plus ou moins subconscientes du médium ou des assistants ; on remarque, ensuite, combien ces personnifications sont fragmentaires, lucides sur certains points, bornées sur d'autres... ». Dans le même numéro, M. Jollivet-Castelot étudie les rayons N dont il attribue la paternité au docteur Char-

pentier ; en changeant le titre de sa revue, M. Jollivet-Castelot a-t-il oublié les vieux alchimistes au point de ne plus se rappeler que Paracelse, en son traité de *l'Essence de la nature*, a parfaitement décrit ces rayons ?

∴

Le dernier nº du *Spiritualisme moderne* est des plus intéressants : il contient un bel article de M. de Komar sur « Le bonheur ! », la suite de la forte étude de L. Chevreuil sur la matière, des remarquables cas de clairvoyance et de télépathie, « la *réincarnation à travers les âges* » de M. L. Revel dont voici un trop court extrait :

La Théosophie moderme fait reposer la base de toutes ses doctrines sur les trois lois suivantes : 1º la Réincarnation : 2º la Loi de causalité ou de Justice immanente (Karma) suivant laquelle chacun récolte ce qu'il a semé ; 3º l'Evolution. Ces trois lois sont inséparablement unies entre elles et forment la base absolue et nécessaire de toute idée de justice et d'impartialité la plus stricte dans le gouvernement du Monde. La destinée de l'homme est liée à la loi ; mais l'homme est *libre* de faire lui-même sa destinée. C'est lui qui en tisse les fils et s'enveloppe dans le filet de ses propres actes ; c'est de ses propres mains qu'il en trace le cours sinueux trop souvent inextricable et sombre. C'est nous-mêmes — nous les nations et les individus — qui faisons agir notre destinée et lui imprimons sa direction. Les divisions, les haines, la férocité des races, des nations, des sociétés, des familles, des individus, créent les forces de destruction et de désolation dans les laboratoires secrets de la nature.

———

BIBLIOGRAPHIE.

L. REVEL. — Les Mystiques devant la Science, ou essai sur le mysticisme universel. — Paris, LUCIEN BODIN, éditeur, 5, rue Christine, 1903, un vol. in-12 broch. . . 2 fr.

Cette étude mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent au problème religieux et à celui de la destinée humaine. C'est une analyse très condensée de la question mystique faite à un point de vue impartial et complètement dégagé de toute confession religieuse. L'auteur édifie sa thèse en s'appuyant sur l'opinion des plus illustres penseurs, tant anciens que modernes, et met en lumière la différence essentielle qui existe entre les traditions religieuses et la tradition ésotérique. Il cherche aussi à démontrer qu'il existe un lien secret et mystérieux entre toutes les écoles mystiques et que celles-ci reposent sur un fond commun de dogmes essentiels qui forment un fond permanent de mysticisme spéculatif.

C'est ainsi qu'après avoir recherché l'origine du mysticisme catholique et alexandrin, il fait un très curieux rapprochement entre les doctrines mystiques des Gnostiques, des Bardes gallois et des Hindous.

L'auteur n'a fait qu'esquisser ces rapprochements voulant sans doute laisser au lecteur le soin de les établir lui-même ; mais on reste frappé de l'identité, quant au fond, de ces diverses conceptions. Qu'importe que la sphère divine s'appelle *Ceugant* chez les Bardes gallois, *Plérôme* chez les Gnostiques ou *Atmique* chez les Indous ; que le cercle d'Abreb soit celui des transmigrations ou de la réincarnation chez les gnostiques et autres mystiques, que le cercle de la félicité (Gwynfyd) des Bardes soit celui des Pneumatiques, des Gnostiques, ou encore la sphère bouddhique ou nirvanique des Hindous, qu'importe enfin la forme des idées, si toutes expriment, sous différents aspects, les rayons de la Vérité Une et indestructible.

H. Selva. — La Théorie des Déterminations Astrologiques de

Morin de Villefranche conduisant à une méthode rationnelle pour l'Interprétation du Thème astrologique.

Un beau vol. in-8° carré, enrichi d'un portrait reproduit en fac-similé et de 2 planches représentant 6 thèmes astrologiques, hors texte.

Cet ouvrage est la reproduction de la partie *capitale* de l'*Astrologia Gallica*, œuvre monumentale que nous a laissée le plus grand, peut-être le seul grand des astrologues : *Morin de Villefranche.*

Cette partie contient la *Clef* de l'interprétation du thème astrologique.

Et c'est ici qu'éclate toute la brillante supériorité de Morin, esprit bien français par son besoin de clarté et d'ordonnance. Il est le premier et le seul qui ait su *systématiser* la matière astrologique et donner une *méthode générale* pour l'interprétation du thème astrologique. Car avant lui, les auteurs les plus autorisés n'ont procédé que par aphorismes et ainsi leurs préceptes furent nécessairement des plus incomplets. De là ces obscurités et ces incertitudes qui font le désespoir de l'étudiant dès qu'il veut aborder cette partie si essentielle de l'Astrologie, qui est l'explication du thème céleste.

Avec Morin les voiles se lèvent : l'étudiant, qui jusque-là *sentait* bien la vérité astrologique, la *voit* enfin de face. C'est pourquoi nous sommes persuadés qu'après avoir lu l'ouvrage qui lui est offert aujourd'hui, il en saluera l'apparition avec joie, et que ce volume deviendra bientôt pour lui un véritable livre de chevet, car il lui donnera la *clef absolue de l'Horoscopie.*

Extrait de la Table des matières.

Déterminations *essentielles* et *accidentelles* du Ciel et des corps célestes. — Résumé des règles d'interprétation. — Manière de procéder. — Des divers éléments à déterminer pour chaque planète. — Gradation des présages. — Significations des maisons astrologiques. Significations et analogies, des Planètes. — Planètes bénéfiques et maléfiques. - Dignités et débilités essentielles des Planètes, etc., etc.

Bulletin Financier

Deux mots de Finance

Le marché de Paris présente en ce moment de mauvaises dispositions. Cette phrase revient malheureusement trop souvent depuis quelque temps sous la plume du publiciste financier.

La guerre russo-japonaise en est indéniablement la cause car le marché financier Français abondamment pourvu de capitaux ne demanderait pas mieux que de réserver d'agréables surprises aux capitalistes et aux détenteurs des meilleurs titres français assez durement éprouvés depuis déjà longtemps.

Notre *rente 5 o|o* qui essayait de regagner assez péniblement du reste le cours de 98 me paraît devoir abandonner cet espoir. Ce sera un succès s'il garde celui 97.

Les rentes étrangères, *Espagne extérieure*, *Turque*, *Brésilienne* et *Argentine* sont plutôt faibles.

Leur marché est tout à fait au second plan, laissant le premier rang aux fonds russes qui sont, et très justement, sur la sellette.

Heureux les vendeurs de rentes Russes 4 o/o à 100 fr. ! Dans quelles bonnes conditions vont-ils pouvoir racheter ! La rubrique des fonds Russes va s'enrichir prochainement d'une nouvelle rente à 5 o|o, s'il vous plaît, qu'on dénommera, très adroitement « *Bons du Trésor* » et, dame, la nouvelle venue pourrait bien faire du tort à ses voisines.

La place me manque, ici, pour émettre quelques réflexions à propos de ce nouvel emprunt. Mon avis est, d'ailleurs, qu'il sera largement souscrit d'abord parce qu'un 5 o|o tente toujours et qu'ensuite nous aimons bien les Russes.

Le nouveau *Russe 5 o|o* pourrait aussi, à mon avis, provoquer à son profit des arbitrages avec les *Rentes Italienne*,

Suédoise, *Egypte privilégiée* qui pourraient de ce fait baisser quelque peu.

Les valeurs industrielles sont calmes après leur modeste hausse des mois derniers.

Il y a toujours là quelques bons titres : *Chantiers de la Loire*, *Chantiers de la Méditerranée*, *forges du Nord et de l'Est*, *forges Châtillon-Commentry*, *Dyle et Bacalan et quelquesautres*.

Les plus saines des sociétés industrielles russes sont également à mettre en portefeuille.

Les mines d'or ont conservé leur très bonne allure. Elles monteront encore. Je ne parle en ce moment que des bonnes, les « laissés pour compte » étant dans ce compartiment de valeur plus dangereux que partout ailleurs.

5 mai 1904. J. G. Dargent.

Il est répondu à toutes demandes de renseignements accompagnées d'un timbre-poste.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la Voie, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr-in 8° avec figures (*très rare*).

St. Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in. *8°* (*très rare*) 24 francs.

Les 22 Arcanes du Tarot Kabbalistique, dessinés à l'usage des initiés sur les indications de Stan. Guaïta par O. Wirth dans un étui (*fort rare*) 20 francs.

Court de Gibelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777,9 forts vol.-in 4° rel. avec figures. (*Vaste monument la Science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr

DEMANDES

On demande à acheter un Paracelse complet (édition de Genève).

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de.................................... à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom...

Qualité...

Adresse...

Signature :

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.

15 JUIN 1904

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE :

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO........................ **Un Franc.**

Abonnements :

France...	UN AN............	12 Fr.	Union postale.	UN AN.. ...	15 Fr.
—	SIX MOIS..........	7 Fr.	—	SIX MOIS ...	8 Fr.

RÉDACTION — ADMINISTRATION
5, Rue du Pont de Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire-Editeur
rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉ

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteur que M. Bodin notre éditeur commence la publi cation des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à l première édition de 1813. Cette œuvre paraîtr en fascicules de 16 pages imprimés sur papie de luxe dont il sera publié un exemplair chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revu recevront à titre gracieux ces fascicules qu seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.

PREMIÈRE PARTIE



LES GRAPHIQUES DE DIEU

Comme un enfant, à qui l'on apprend mieux à nager en le jetant brusquement à l'eau qu'en le soutenant par des ceintures et des leçons de maîtres plongeurs, il vaut mieux nous précipiter, au risque même d'y perdre pied parfois, dans la métaphysique sacrée des Jaunes. Après quelque étonnement et beaucoup d'attention, tout esprit réfléchi et sensé retrouvera sa voie.

La différence entre les conceptions, occidentale et orientale, de Dieu et de l'origine des Dieux, et de l'idée de Dieu, est primordiale et absolue. En Occident, nos langues alphabétiques donnent, à notre sujet d'études, le nom de quatre lettres, Dieu, qui est d'un concré-



tisme merveilleux et si précis, qu'on en voit partout les bornes ; et,insatisfaits encore de cette désignation, es occidentaux l'illustrent par un vieillard barbu tenant en main une poignée d'éclairs, ou par un triangle, au milieu duquel il y a un œil. Ici, ce que nous appellons Dieu n'a pas de nom ; il est représenté par un caractère appelé Thien (qui, en langage mandarin parlé, se traduit : ciel) ; ce caractère suppose et comprend une quantité de propriétés spéciales, non pas au ciel, mais à ce qui est dans le ciel ou derrière le ciel. Ainsi le Dieu des Jaunes, dans son appellation, n'est pas un nom particulier : c'est une idée générale. Et cependant, Fohi, le premier mage historique de la Chine, jugea que cette « idée générale » était tout à fait insuffisante, injuste, et génératrice d'erreur ; et il remplaça le caractère par un dessin géométrique, inspécialisé, aussi généralisé que possible, et dont la forme serait représentative des raisonnements qu'on peut faire pour approcher d'une idée qu'on ne saurait concevoir ; ainsi ce dessin géométrique prend la valeur d'un arcane métaphysique.

L'ambition de l'Occidental est d'être compris : l'ambition de l'Oriental est d'être vrai : en théogonie comme en métaphysique, comme en toute science transcendentale, ces deux ambitions sont exclusives l'une de l'autre. Nous ne pouvons saisir le vrai que s'il est entouré et comme emmailloté d'erreurs. Notre devoir est de toujours distinguer cette erreur, inconsciente et nécessaire, de la vérité qu'elle recouvre : il est aussi d'en diminuer l'épaisseur et la quantité, afin que, à travers cette enveloppe de plus en plus amincie, la vérité éclate enfin.

C'est dans cet état d'esprit que les mages Jaunes ont

construit les graphiques de Dieu. Ces graphiques portent le générique déterminatif de « Perfection » On énumère deux perfections, (et par suite, deux graphiques de Dieu) : la perfection active et la perfection passive (1). Mais il n'y a, en réalité qu'une seule perfection ; et lavons de suite la métaphysique Chinoise du reproche de dualisme que lui font, à cette occasion, des esprits insuffisamment documentés.

Il n'y a qu'une seule perfection, qu'une seule idée de Dieu, qu'une seule « cause initiale de toutes choses ». Cette perfection, dite « active », est génératrice et réservoir potentiel de toute *activité ;* mais elle n'agit point. Elle est et demeure en soi, sans manifestation possible ; elle est donc inintelligible à l'homme, en l'état présent du composé humain.

Lorsque cette perfection s'est manifestée, elle a, sans cesser d'être elle-même, subi la modification qui la rend intelligible à l'esprit humain ; peu importe que cette manifestation soit un acte simple de volonté, ou une action véritable ; du fait même que la perfection a agi, elle est propre à entrer dans la conceptualité ; et elle se dénomme alors la perfection passive (Khouen). La Perfection est une et inintelligible à l'homme : pour qu'on puisse en parler, il faut qu'elle

---

(1). Khièn et Khouèn. Ces deux termes généralisateurs sont employés pour désigner l'idée de Dieu ; nous continuons à la rendre par Perfection, terme inférieur. Mais nous répugnons à charger la métaphysique transcendentale d'une nouvelle terminologie, nous rappelant que les terminologies sont des sujets de discussions, d'erreurs, et de discrédit ; ceux qui les créent, pour les besoins apparents de leurs démonstrations, en hérissent incompréhensiblement leurs textes, et s'y attachent avec tant d'amour que souvent ces terminologies, arides et inutiles, finissent par constituer l'unique nouveauté du système proposé :

devienne, ou du moins qu'on suppose qu'elle peut devenir intelligible. Et ainsi on la représente par deux graphiques différents. Mais il n'y a tout de même qu'une seule et unique perfection, et qu'une seule cause initiale.

Retenons bien que notre esprit ne saisit que le nombre, qu'il n'est pas apte à saisir l'Unité, et moins encore le zéro, qui est l'unité avant toute manifestation. Retenons aussi qu'on ne peut dire qu'il y a dualisme que là où il y a deux principes contraires ou différents ; et que deux ou cent aspects d'un seul principe ne sauraient constituer ni dualisme ni multiplicité. — Ici, comme partout ailleurs, le Grand Principe est un, et c'est pour situer son unité non manifestée au-dessus de toutes les tentatives possibles de l'intelligence humaine, que le sage propose, à notre contemplation et à notre étude, non pas le principe en soi, qui ne saurait être nommé seulement sans être défiguré, mais....., l'aspect du Grand Principe, manifesté et reflété dans la conscience humaine.

Je suis obligé d'insister là-dessus d'une sorte presque excessive, et je recommencerai à le faire pour l'Inyang, ou symbole du Grand-Extrême. Car il est étonnant et presque ridicule de voir des esprits excellents faire, à un système de métaphysique, ou à une tradition occulte, le reproche d'un dualisme, qui n'y a été introduit que à cause de l'imperfection actuelle de la la mentalité humaine, et pour se laisser approcher de cette mentalité. Il y a un reproche à faire, en effet : mais c'est à eux-mêmes que ces excellents esprits doivent l'adresser, en se gourmandant d'être encore demeurés des hommes. Il faut nous y résigner : nous ne saurons jamais, comme hommes, la vérité, et ce que

nous croyons la vérité n'est pas la vérité, précisément parce que nous comprenons qu'elle l'est ou qu'elle peut l'être (1). C'est donc avec une précaution infinie, que la Tradition comporte un aspect de la vérité — ou de Dieu — capable enfin d'être saisi par notre intelligence. Et afin que cet aspect ne soit pas prononcé (et ne donne pas lieu, par suite, à une phrase fausse ou à des interprétations mensongères) cet aspect n'est pas un caractère, n'est même pas une idée : c'est un dessin. Tel est l'arcane linéaire et métaphysique, de la Perfection Passive (Khouen).

Et, pour pénétrer à fonds cette question et n'y plus revenir, cet aspect n'est pas un reflet. La perfection passive n'est pas un reflet de la perfection active, comme serait, dans l'eau, le reflet d'un astre, c'est-à-dire la moitié d'une fiction. La Perfection passive est absolument une entité, une entité identique, ou mieux, qui doit être identique à l'entité de la Perfection active, sauf par cette circonstance, que nous pouvons approcher d'elle. Autrement dit, la Perfection active, saisie par notre entendement imparfait, voilà la Perfection passive ; cependant elle demeure la Perfection, et c'est en cela qu'éclate sa mystérieuse réalité abstraite.

Si nous transposons la vérité numérale dans le plan divin (ou métaphysique transcendentale) nous pouvons dire que la Perfection passive est à la Perfection active comme le *un* est au *zéro*, lesquels, tout en étant des *chiffres* différents, ne sont qu'un seul *nombre*, et le premier des nombres, et le *seul nombre*.

(1) Note. Car, si la vérité est parfaite, et que nous ayions la vérité, nous participons à la perfection, et nous sommes des dieux : cette supposition paraît ridicule ; ou bien, si nous sommes imparfaits, et si nous possédons la vérité, c'est alors que la vérité n'est point parfaite ; et cette fois, la supposition est vraiment ridicule

On ne saurait trop combattre cette erreur instinctive et formidable, de l'Esprit humain, qui prête à la Vérité cette multiplicité, sans laquelle il ne comprend rien et dont il est le seul exemple dans l'universalité des Esprits,et qui, par un orgueil inconscient, projette son imperfection mentale sur la face même de la divinité. Ce dualisme est à la base de toutes les erreurs métaphysiques. L'esprit humain, oubliant de raisonner la nécessaire juxtaposition de deux principes identiques absolument (juxtaposition nécessaire, afin que,par la compréhension de l'existence du second, il puisse admettre, sans le comprendre, l'existence du premier) l'esprit humain,porté à la division et à la différenciation, donne bientôt, à ces principes juxtaposés, des propriétés diverses, des apparences dissemblables, et de suite après, des sens contraires et des conséquences ennemies. Et dès lors le mal est fait; il est irréparable, et il pourrit, à leurs racines, les sciences et les religions. Et il y a pis : l'homme, qui ne peut demeurer constamment un métaphysicien,un logicien et un raisonneur, devient rapidement un sentimental, un sensitif, un sensuel. Il traîne avec lui, dans ce nouveau domaine, l'erreur qu'il a créée dans le plan mental, et dont il est le seul responsable. Et sur ce plan inférieur, il crée, à l'image monstrueuse de son dualisme métaphysique, les relativités du Bien et du Mal; et il dresse des lois; et il érige des conventions, et il se martyrise lui-même de ses préjugés, et avec les larmes et le sang qu'il fait ainsi répandre, il consolide son œuvre détestable: il met ce dualisme moral sous la protection du dualisme métaphysique inventé par son ignorance et son orgueil; et ainsi, gardien de sa propre prison, il construit, de

ses mains illogiques, la géhenne imcompréhensible stupide et mensongère qu'est l'agrégat social contemporain.

La représentation graphique de la Perfection, telle qu'on la voit en tête de cet article, est conçue d'après le symbolisme le plus simple. Le *dessin* de l'idée infinie étant indéfini, ne comporte rien de mieux qu'un élément sans commencement ni fin ; et ainsi c'est la ligne droite indéfiniment prolongeable de part et d'autre : elle se termine bien entendu dans le graphique, par la limite de la nécessité matérielle, mais elle ne se termine point dans la pensée, ni dans la supposition. C'est en cela que, malgré l'apparence, le symbolisme de la ligne droite est supérieur à celui de la ligne courbe fermée, ou de la circonférence : celle-ci, semblable au serpent qui se mord la queue, populaire et fausse apparence de l'Eternité, semble ne se point terminer en circonvoluant indéfiniment sur soi-même ; mais, en réalité, et avec précision, elle enclôt un espace, elle détermine une surface, qui est le cercle, qui a une mesure, et qui est donc fini. Et rien ne peut empêcher cette détermination, c'est-à-dire cette infériorité et cette insuffisance notoire du symbole.

Au contraire la ligne droite, à mesure qu'on la prolonge, par une supposition perpétuelle, se *dépersonnalise*, et est la propre image de l'*indéfini*, puisqu'elle ne détermine, n'enserre, *ne définit rien*. Bien mieux : si je suppose un plan quelconque engendré par cette droite, j'ai l'indéfini de l'espace ; et si je suppose simultanés *tous* les plans engendrés par cette droite indéfinie, j'ai le « *volume universel* », c'est-à-dire le symbole de l'infini. Et c'est pourquoi on voit la supériorité, presque toujours méconnue, de la ligne droite sur la circonférence, en tant que représentation symbolique.

Si maintenant nous pensons la Perfection, c'est-à-dire si notre pensée fait, de la Perfection active, la Perfection passive, nous reconnaissons l'identité absolue de ces entités quant au fond, sinon quant à la forme ; et nous attachons, par le seul fait de notre pensée, à la perfection passive, l'idée de notre multiplicité et de notre divisibilité (caractère spécial de la modification humaine et de la pensée, spécial à l'état humain.)

Ainsi le symbole de la perfection passive doit être en tout point celui de l'active, et doit engendrer en plus l'idée de la multiplicité (le « *plus* » déterminatif est un « *moins* » métaphysique). C'est pourquoi le symbole de la Perfection passive sera la ligne droite indéfinie, avec une série indéfinie de solutions de continuité. Telle est la signification du trait brisé au point de vue de la divisibilité de l'Etre, c'est-à-dire au point de vue de la multiplicité des actions et des formes. Et ainsi nous possédons deux symbolismes justes, puissants, et simples : c'est sur eux que sont construits les trigrammes de Fohi, les hexagrammes du Yiking, et les soixante-quatre arcanes de l'Evolution.

Comme nous l'avons déjà dit, la Perfection active n'agit pas, mais elle est « grosse » de toute action, et, *au point de vue humain*, le *principe action* est la preuve de sa perfection, et le commencement de la possibilité de son intellection. C'est pourquoi, s'adressant à des êtres humains, et désirant leur faire comprendre la plus haute portée humaine de la Métaphysique, le mage chinois met en première ligne *l'activité* (1) : et

(1) Le caractère Khien qui représente la Perfection dans l'idéogrammatique, se traduit en langage, par ce terme ; *l'Activité du Ciel*.

la suprême marque de l'activité, pour la perfection, est la faculté *d'engendrer parfaitement*, c'est-à-dire de se reproduire soi-même sans secours. Cette idée, toute naturelle et que, sans faire le moindre jeu de mots, on peut appeler *l'idée-mère* — se traduit dans le symbolisme graphique, en doublant le signe de la perfection (active ou passive, trait continu ou trait brisé) par un trait semblable. Ainsi est formé le digramme. Ce digramme est précisément la représentative symbolique du Père et de la Mère, c'est-à-dire des moyens de la conception; ainsi les deux traits conçoivent le troisième; le Père et la Mère engendrent l'enfant; et, dans le symbolisme, le trigramme immédiatement sort du digramme, qui n'est pas un état permanent, mais un *passage* de l'Unité à la Triade. Telle est la genèse des trigrammes de Fohi.

Appuyons sur ce fait, d'une profonde conséquence métaphysique et morale, que l'état digrammatique n'existe que comme un instant. Dans l'œuvre formidable du Yiking et de tous ses commentaires, l'existence du digramme est mentionnée une fois, sur la valeur typographique d'une ligne de lettres occidentales. Ainsi il est précisé, par un volontaire silence; que ce n'est pas un état logique, mais seulement un instant nécessaire entre l'Unité et la Trinité. Seul le Père vaut d'exister: et l'androgyne éternel ne se sépare que pour se féconder lui-même. Et l'instant est *mathématique*; le père et la mère n'existent pas pour créer: au moment de la création, ils sont unis et ne forment qu'un : au moment où ils se séparent, le germe existe, et ils sont déjà trois (1). — On peut s'intéres-

(1) Et dans la pratique, le Jaune calcule ses années de telle sorte qu'il compte dix mois au jour de sa naissance.

ser à pousser ce principe dans tous les mondes : ainsi il n'est point de bien et de mal hors de la relativité humaine ; ainsi il n'est point d'union de l'âme et du corps hors de l'esprit : ainsi, pour parler catholique et Kabbale, il n'est point de Père et de Fils sans Saint-Esprit : le mystère chrétien de la Trinité devient un axiome ; et les sociétés et les religions qui négligent le Verbe de Saint-Jean et le Paraclet ne sont que d'illogiques et monstrueuses agglomérations. Nous laissons à nos lecteurs, qui sont évidemment informés sur toutes ces questions, le plaisir, à la fois délicat et facile, de tirer de ce théorème métaphysique toutes les déductions qu'il comporte.

Naturellement les trigrammes composés des mêmes traits sont ceux de la Perfection. En composant ensemble, dans toutes positions possibles, le trait continu et le trait brisé, on obtient huit trigrammes, qui sont les « Trigrammes de Fohi » et la base de tout le symbolisme métaphysique des Jaunes.

De ces trigrammes sortent les hexagrammes qui constituent la trame du Yiking. Pratiquement, mécaniquement pour ainsi dire, ils « évoluent » les uns par les autres. En doublant les trigrammes initiaux, c'est-à-dire en les écrivant deux fois l'un sur l'autre, et en les inscrivant comme on inscrit un octogone dans un cercle, on obtient le tableau magique, appelé dans le peuple : *Hado*. Si, autour du centre unique, on fait tourner de gauche à droite le cercle des trigrammes extérieurs, et simultanément, de droite à gauche, le cercle des trigrammes intérieurs, on obtient soixante-quatre situations de six traits, différentes les unes des autres, qui constituent les soixante-quatre

arcanes de l'Evolution, la soixante-cinquième situation étant exactement la première, et reproduisant les deux hexagrammes de la Perfection. L'explication, les formules et les commentaires de ces séries forment précisément le Yiking, dont est justifié ainsi, même graphiquement, le titre de : « *Changements dans la révolution circulaire* », en même temps qu'est symbolisé, dans toutes ses modifications et dans sa transformation finale, le dogme fondamental de la Tradition extrême orientale. Nous développerons d'ailleurs en son temps ce symbolisme si simple et si parfait.

Il y a une raison profonde au doublement des trigrammes et à leur conversion en hexagrammes ; cette raison, à la fois humaine et métaphysique, est familière à chacun. Le trigramme — ou pour généraliser, l'idée ternaire qu'il représente — est l'image d'une entité métaphysique réellement existante, mais éloignée de l'humanité à l'infini, et tout au bout et au-dessus de son horizon intellectuel. Il se reflète dans notre entendement comme un objet se reflète dans l'eau qui baigne sa base, ou comme, en pleine mer, la lune, dans l'océan où elle va sombrer. Ainsi, le trigramme céleste et son reflet dans notre raison produisent l'hexagramme. Et ici encore éclate le principe ternaire ; car le ciel ne se reflète sur la terre qu'à travers le cœur de l'homme ; car le monument ne se réfléchit dans l'eau que grâce à la lumière du jour : car l'âme n'influe sur le corps que par l'intermédiaire de l'Esprit ; car le Fils ne communique la grâce du Père, et le Père ne répand les mérites du Fils que par la vertu de l'Esprit-Saint — *Trois* fait *un*, par l'effet d'un *deux* fugitif et latent. Et l'hexagramme est un *ennéagramme*, dont le trigramme céleste est réel, dont

le trigramme humain est un reflet, et dont le trigramme spirituel s'inscrit en des milieux si ténus et si fluides qu'il ne laisse nulle part de trace et de témoin, et que la logique seule indique la nécessité de son existence.

On peut remarquer dès maintenant, on remarquera davantage encore par la suite, à combien de pensées universelles la tradition extrême orientale, pour lointaine et reculée qu'elle soit, a donné naissance. A chaque instant, dans le cours de ces études, qui paraissent plus rébarbatives qu'elles ne le sont en réalité, l'application de l'ancien principe jaillira, claire et indubitable, à nos propres méthodes et à nos traditions occidentales, que des siècles de civilisation blanche ont transformées, en les croyant perfectionner ou expurger. Et ce sera à la fois une grande facilité pour la compréhension de la doctrine, comme ce sera aussi un puissant réconfort pour les intelligences synthétiques à qui nous voulons nous adresser, de voir que le lien n'est pas rompu, et que jamais il ne pourra l'être, qui nous rattache à la commune origine, d'où nous venons tout aussi bien que Fohi lui-même, et où nous retournons tout aussi bien que les plus respectueux tenants de Fohi. Nous n'avons rien à créer, rien à inventer, rien même à expliquer par de nouveaux moyens : nous n'avons qu'à ne point perdre ce qui nous reste, et à retrouver ce que nous avons égaré. Et qu'on nous permette de dire ici tout haut ce que pensent tout bas, et ce que savent tous les métaphysiciens et les occultistes de tous pays. Dans l'obscuration et l'oubli des sciences sacrées, il y a une question de race et de latitude. Les savants de la Chine et de l'Inde n'ont rien oublié, mais nous avons été séparés d'eux

par des barbares. Seuls les Ninivites, destructeurs des sciences chaldéennes, et les Sémites, copistes insuffisants et cruels des sciences égyptiennes, ont créé un hiatus entre l'antiquité et la contemporanéité, entre la science orientale et la recherche occidentale. C'est en passant à côté, à travers, ou par dessus ces races médiocres, que nous retrouverons notre voie, et que l'humanité moderne se rattachera dignement à ses ancêtres du cycle de Ram. Si la suite de ces études parvient à prouver les propositions au plus grand nombre, nous aurons commencé notre œuvre par le meilleur.

Mais dès aujourd'hui, après cette simple détermination des « *graphiques de Dieu* » précisons combien admirable est la science que nous suivons, combien simple est la méthode que nous employons. Nous avons déclaré l'Etre-Dieu, ou la Perfection, inintelligible à l'homme. Et il l'est en réalité. Nous avons constaté combien les systèmes religieux, en honneur parmi le gros de l'humanité, cherchaient à défigurer Dieu, à le rapprocher de nous, afin de le faire pénétrer par notre entendement. Ces systèmes détruisent volontairement l'idée métaphysique, et ne nous offrent donc plus que l'erreur ; ou bien en établissant l'anthropomorphisme ils nous présentent une thèse aussi grossière que le fétichisme des races non cultivées. — Et malgré ces déformations, ils n'arrivent point à nous satisfaire.

A la suite de la Tradition Primordiale, nous n'avons pas voulu, nous n'eussions pas pu d'ailleurs, imiter ces transformations amoindrissantes. Dieu — la Perfection — nous demeure et nous demeurera inintelligible tant que nous-mêmes nous demeurerons des hommes.

Mais cette perfection que nous n'avons pu comprendre, que nous n'avons pu ni discuter, ni raisonner, ni nommer, nous l'avons dessinée ; et en la dessinant, *nous ne lui avons point donné de contours ;* nous ne l'avons pas *finie* ; mais nous la connaissons de nos yeux. Par une suite de raisonnements logiques et métaphysiques, sans avoir établi une seule proposition *a priori*, sans avoir exigé l'acceptation d'un seul *postulatum*, sans avoir imposé la croyance au moindre mystère, nous avons, en six lignes, symbolisé parfaitement, sans la détruire et sans l'amoindrir, cette notion de Dieu que nul, sauf Dieu lui-même, ne saurait nommer et comprendre. Ce tracé simple, cette abstraction linéaire, cet arcane métaphysique, nous sentons profondément qu'il est, et ne saurait être autrement qu'il n'est ici présenté. Et nous tenons en main cet instrument merveilleux, par lequel nous pouvons poser sûrement la représentation idéale, entière et axiomale de l'inintelligible. Nous ne le comprenons pas : nous ne le nommons pas : nous ne l'écrivons pas — Nous le voyons.

Et c'est lui, ce symbole plus admirable que les plus magnifiques idées concevables au cerveau humain, qui sera ici la base et le départ de toutes nos propositions, de même que ce qu'il représente est le but immanquable de notre existence et de nos efforts.

MATGIOI.

La Médecine Synthétique

△

Hippocrate dans ses aphorismes dit que l'Art suppose une chose déjà créée par la seule nature, et que l'Art aide la nature, et la nature l'Art.

La médecine n'a pas et ne peut avoir pour but de prolonger l'existence au-delà de ses limites naturelles, elle la protège toutefois, la rend plus aisée, et en assure la pleine consommation.

La médecine synthétique repose sur la connaissance des lois vitales ; c'est en quelque sorte la Science de la Vie et de la Génération. Elle ne borne pas son concept à de vagues généralisations métaphysiques, puisqu'elle définit le processus vital, quoiqu'en termes suffisamment voilés pour empêcher les profanations.

La génération est ininterrompue et universelle comme la Révélation, et le Verbe s'incarne continuellement.

Les lois de la Génération sont les mêmes sur tous les plans ; c'est dire qu'il n'y a qu'une Loi de la Vie, laquelle peut se formuler en termes très simples. Mais comme ces termes renferment une grande synthèse, ils ne peuvent être immédiatement compréhensibles. J'essaierai néanmoins dans ces quelques lignes de dire

clairement ce que je vois; mais bien que mon opinion soit appuyée sur les dires d'une foule d'auteurs antérieurs qu'elle explique dans une certaine mesure, je ne puis malheureusement me flatter de communiquer nécessairement à tous mes lecteurs les fruits d'une étude véritablemeut considérable, que chacun doit faire soi-même.

Mais je me console en pensant que d'autres sont beaucoup plus avancés que moi, qu'ils me rectifieront et m'éclaireront au besoin, et que certains d'entre eux n'ont pas peiné autant que moi dans l'étude, dans la réflexion, dans l'observation. ayant des inspirations bien supérieures. Je ne parle pas de ceux qui déclarent *a priori*, absurdes ou même folles et chimériques toutes ces conceptions de la philosophie dite naturelle, qu'ils n'ont pas suffisamment étudiées.

Le père de la médecine synthétique est Hermès, qui n'a probablement jamais existé, mais qui fixe en quelque sorte un état de la science, comme le prouvent des livres anciens.

Il paraît que dans l'exposition de Clavetus sur la table, on le qualifie de triple, car il exerçait la triple médecine universelle, celle des trois règnes, minéral, végétal et animal. Tout organisme vivant comportant trois principes qui correspondent à l'esprit, à l'âme et au corps, que les anciens appelaient soufre, mercure et sel pour le règne minéral, il suffisait dans cette doctrine hermétique de vivifier, d'exalter l'esprit, afin que, réagissant sur le mercure, qui façonne le corps ou le sel, celui-là fît cesser la stagnation maladive de celui-ci.

Dans l'Asch Mezareph, il est dit au chapitre premier que, pour guérir les animaux il faut rectifier par l'in-

fluence de l'esprit universel les forces de l'âme, et rétablir son action sur le corps.

Mais quel que soit l'auteur consulté, il est à remarquer que tous sont muets ou véritablement très énigmatiques sur la « chose déjà créée par la nature » dont nous parlons au début de cette note, sur la matière première des êtres. Nous allons essayer d'en dire quelques mots.

1 △ La matière première des êtres émane de la Substance-Mouvement Une qui se révèle dans le double mode dispersif et coagulant, avec une double polarité qui ne se résout pas dans le néant, mais toujours dans la Substance-Mouvement Une. C'est le Kether des Hébreux, « ce qui est en haut » comme dit Hermès.

2 ▽ « Ce qui est en bas », toujours d'après Hermès, est en quelque sorte le reflet de ce qui est en haut comme le montrent les deux figures symétriques ci-jointes; cette seconde figure correspond au Mercure des anciens auteurs, mais ce n'est pas encore la véritable matière première des êtres.

3  Cette matière première est figurée par l'étoile de Salomon, et correspond à l'union du soufre-Kether et du Mercure. Elle renferme les deux principes mâle et femelle.

C'est alors que commence la génération proprement dite avec son processus quaternaire, et nous avons ainsi le ternaire et le quaternaire dont M. Barlet parle dans sa note du mois dernier, et dont j'ai moi-même aussi tiré un certain parti, il y a quelques années, dans une étude de sociologie.

J'observe en terminant que l'œuvre de la génération se poursuit avec une seule matière, et non pas

avec trois matières correspondant respectivement au soufre, au mercure, et au sel des anciens.

Lorsqu'on a obtenu la véritable matière première double, mâle et femelle à la fois, on peut la spécifier au soufre par la putréfaction et les opérations qui suivent.

△ Ce soufre est ainsi figuré : Un triangle dont
✝ nous venons de voir la signification, et une croix, laquelle correspond au passage de la matière par les quatre formes élémentaires.

Je ne me dissimule pas que certains lecteurs parcourant ces lignes beaucoup trop sommaires, je le répète, riront beaucoup, mais qu'importe si d'autres y trouvent quelque profit. Ce sera double bénéfice, et pour la science et pour la médecine, car le rire désopile la rate, comme disaient nos pères.

Clavenad.

L'ÉVOLUTION DE LA CONSCIENCE

Qu'est-ce que l'âme ? Si on la considère comme une formule synthétisant tous les mouvements qui se passent dans le système nerveux, et si l'on délimite le « moi » individuel comme la résultante de ces mouvements, il faut admettre que cette résultante changera à chaque instant par suite de l'extrême mobilité des phénomènes psychiques, et, par conséquent que le « moi », extrêmement variable, n'est pas une unité, mais une multiplicité. Si l'on considère l'âme comme une partie éthérée, impondérable, une substance qui nous fait sentir, aimer, penser et vouloir, on divise l'âme en plusieurs domaines particuliers qui sont tellement dissemblables, que l'on ne peut les rattacher à une substance unique. Où trouver l'unité, l'individualité humaine dans cet assemblage complexe de faits, de sensibilité, de sentiments, d'émotions, d'intelligence et de volonté, dans ces phénomènes innombrables de la vie psychique, qui vont du génie à l'idiotie, de l'altruisme à l'égoïsme, de la volonté la plus énergique capable de réprimer l'émotion et d'être ferme devant la souffrance et la mort, à l'automatisme instinctif de l'animal, quelquefois même au-dessous de l'instinct de la brute ? Où trouver l'unité dans

une âme qui est dans un perpétuel devenir, dans ce temple de la pensée qui demande tant de soins à édifier, et qui parfois semble se fissurer de toutes parts au point de paraître une ruine lamentable ? Mais si l'on trouve dans les animaux les mêmes phénomènes psychiques que chez les hommes, à un degré inférieur, le problème se complique encore. De quel droit refuserait-t-on une âme aux animaux ?

Un célèbre philosophe et naturaliste suisse, Charles Bonnet, écrivait en 1769 : « On a soutenu l'anéantissement de l'âme des bêtes, comme si le dogme de l'immortalité de notre âme était lié à l'anéantissement de celle des bêtes. Il serait bien à désirer que l'on n'eût jamais mêlé à cela la religion. Vouloir que l'âme des bêtes soit mortelle, précisément parce que la bête n'est pas l'homme, ce serait vouloir que l'âme de l'homme fût mortelle, précisément parce que l'homme n'est pas ange. L'âme des bêtes et l'âme de l'homme sont également indestructibles par les causes secondes. Il faut un acte aussi positif de la Divinité pour anéantir l'âme du ver, que pour anéantir celle du philosophe. Mais quelle preuve nous donne-t-on de l'anéantissement de l'âme des bêtes ? On nous dit qu'elles ne sont pas des êtres moraux. N'y a-t-il donc que les êtres moraux qui soient capables de bonheur ? Les êtres qui ne sont pas moraux ne sauraient-ils le devenir ?... Un philosophe ne peut nier que l'animal ne soit un être perfectible, et pourquoi un être si perfectible serait-il anéanti pour toujours, tandis qu'il possède un principe de perfectibilité dont nous ne saurions assigner les bornes ? »

Schopenhauer, se révoltant contre la vivisection, s'est écrié : « Il faut être complétement aveugle pour ne

pas voir que l'animal est la même chose que l'homme, et qu'il n'en diffère que par accident. »

Ballanche, philosophe français, qui fut membre de l'Institut, a dit « : Les animaux sont sans individualité ; et néanmoins le principe immatériel qui est en eux ne peut être anéanti... On peut concevoir que l'essence de toutes les espèces gravite de proche en proche vers l'essence des animaux domestiques, et que le progrès pour les animaux est l'approche de l'homme ; mais auparavant, il faut que l'homme cesse d'être le tyran des espèces domestiques... Nous pénétrons de nos facultés assimilatrices le règne animal, le règne végétal, le règne minéral. Evidemment, notre sphère d'activité étend son domaine. Jusqu'à quel point l'affranchissement des formes pour l'Universel et pour l'homme peut-il être l'ouvrage de l'homme même ? »

Novalis, le mystique allemand, attribue à l'homme le rôle de civilisateur à l'égard de la nature en général.

« Le monde animal, dit Lamartine, est un océan de sympathie dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des torrents. » (1)

Si l'on constate que de l'homme brut à l'homme pensant, il y a une échelle composée d'innombrables échelons, et qu'il y a un flux perpétuel de tous les individus de l'humanité pour s'élever par une ascension extrêmement lente d'un échelon à un autre sur l'échelle de perfection ; et, si d'autre part, la science constate une échelle de progression, non seulement pour les formes des animaux, mais encore pour le sys-

---

(1) Préface des *harmonies*.

tème nerveux qui est l'instrument servant à l'animal et à l'homme pour exprimer les pensées, les sentiments, les émotions et la volonté, de quel droit pourrait-on assigner le point précis où finit l'échelle de l'animalité ?

Leibnitz n'assigne pas de limite à l'ascension des animaux, mais admet que le passage de l'animal au règne humain ne peut se faire sans l'intervention d'un afflux divin.

Nous verrons plus loin que la science orientale, dans la forme théosophique moderne, suit l'évolution de la conscience à travers tous les règnes de la nature et admet un processus cosmique particulier, émanant du 1er Logos de la Trinité divine, pour le passage du règne animal au règne humain.

Du moment que toutes les existences paraissent être reliées par la vie à des degrés de conscience s'étendant à l'infini, est-il possible de séparer le règne végétal de la chaîne des êtres qui lui sont supérieurs ? Les plantes et les arbres manifestent des phénomènes de sensibilité et des rudiments de mentalité pour assurer le développement de leur vie, ainsi que le démontrent tous les grands naturalistes, (1) feuilles qui se referment au toucher, crochets très sensibles des plantes grimpantes qui s'agrippent quand ils rencontrent un point d'appui, racines qui se dirigent du côté où elles trouvent les éléments de subsistance, fleurs qui ouvrent leurs corolles pour y enfermer des insectes et en faire leur nourriture, etc., etc.

Un exemple frappant de l'épanouissement de la vie

---

(1) Darwin entre autres.

dans la nature est incidemment donné par M. Maspéro, le savant Egyptologue : « La crue du Nil, dit-il, offre un spectacle grandiose lorsque le fleuve roule et s'avance majestueusement par delà les sables altérés des immenses solitudes, au milieu d'arbres couverts de poussière qui apparaissent à travers une atmosphère poudreuse, aveuglante et enflammée... A sa première invasion dans l'un des grands canaux de son débordement annuel, *toute la nature en crie de joie...* Et cette fête de la nature n'est pas restreinte aux ordres les plus élevés de la création. » (1).

Si le souffle puissant de la vie fait communier tous les êtres vivants dans un sentiment massif de plénitude et de joie, c'est qu'il y a un lien commun qui les relie.

Il semblerait que la chaîne des êtres finisse au règne végétal, et que le règne minéral, la pierre, la matière brute, n'offre aucune manifestation de vie et surtout de conscience. La science orientale a affirmé depuis longtemps que tout, dans l'univers et dans tous ses règnes, possède la vie et la conscience. Nos savants modernes commencent aussi à rejeter l'idée d'une matière sans vie, et découvrent, même dans la matière brute, les rudiments d'une conscience.

Il y a une quinzaine d'années, une éminente théosophe, qui s'est inspirée de la science orientale, disait qu'une étincelle qui jaillit de la pierre, c'est de la vie ; et, commentant les philosophies de l'Inde dans le sens ésotérique, elle faisait remarquer que pour cette science, tout vit, tout est conscient, sans que, pour

(1) L'Égypte ancienne chap. Ier (Histoire ancienne des peuples de l'Orient.)

cela, toute vie et toute conscience soient semblables à celles des êtres humains ou même des animaux. « La matière dit-elle, (1) est le véhicule par la manifestation de l'Esprit... L'idée de la vie cristalline qui est maintenant familiale à la science, aurait été rejetée avec mépris, il y a un siècle... Chaque particule — que vous l'appeliez organique ou inorganique — est *une vie*... les mêmes vies *infinitésimales et invisibles* composent les corps de la montagne et de la marguerite, de l'homme et de la fourmi... Tout dans l'univers, dans tous ses règnes, est *conscient*, c'est-à-dire doué d'une conscience qui lui est particulière sur son propre plan de perception. Il faut nous rappeler, nous autres hommes, que, parce que *nous* ne percevons aucun signe de conscience dans les pierres, ce n'est pas une raison pour dire *qu'il n'y existe pas de conscience*. »

Cette vie dans la matière, qui semble une absurdité au commun des hommes, est maintenant couramment acceptée par les plus éminents physiologistes. « Rien n'est mort, dit M. Dastre, la vie est universelle, tout est en travail, tout peine, tout fatigue dans la nature, à tous les degrés, à tous les échelons. L'immobilité, le repos, ne sont le plus souvent dans les choses naturelles qu'une fausse apparence ; le prétendu quiétisme de la matière n'est fait que de notre impuissance à saisir ses agitations intestines... Nos savants modernes découvrent dans les cristaux les principaux attributs des êtres vivants ; la forme définie rigoureusement, l'aptitude à l'acquérir et à la rétablir en réparant les mutilations qu'on leur inflige ; l'ac-

(1) La Doctrine secrète par Mme Blavatsky (1er vol. page 30.

croissement nutritif aux dépens des eaux-mères qui forment leur milieu de culture, et enfin, chose plus incroyable, tous les caractères de reproduction par génération. » (1).

Qu'on ensemence de cristaux certaines solutions chimiques (salol, bétol, sulfate de soude etc.) et les germes cristallins détermineront une cristallisation immédiate. On peut même stériliser des milieux cristallins comme des milieux vivants. Ainsi en exposant un cristal de salol à la flamme, on le stérilise et on peut impunément le plonger dans une solution de salol, sans provoquer de cristallisation. On ne sait pas comment la glycérine a pu cristalliser spontanément mais on utilise comme germes les cristaux qui se sont formés et on les sème sur de la glycérine pour la reproduction; aujourd'hui on en pratique l'élevage en grand dans certaines usines.

Les ingénieurs parlent couramment de la fatigue des métaux, du tact électrique d'un fil métallique se comportant mieux après un repos, des procédés *de défense héroïque* de barres d'acier ou nickel dont certaines molécules viennent renforcer le point de striction qui s'est formé après une traction intense. Certains géologues divisent les minéraux en roches vivantes et en roches mortes; et certains lapidaires prétendent que les pierres précieuses souffrent la maladie, la vieillesse et la mort. Les physiciens démontrent les rudiments de la vie par les phénomènes de diffusion, d'électrolyse, de pression mécanique au moyen de laquelle on soude les métaux et fait suinter

(1) La vie et la mort par M. Dastre, (professeur de physiologie à la Sorbonne).

du mercure au travers d'un bloc de fer. Les chimistes ont les phénomènes d'affinité, d'incompatibilité, de mutation des corps, etc. ; bref, il y a dans le monde minéral un instinct vague d'adaptation, un embryon de conscience.

Donc, tout se suit, tout s'enchaîne ; toute manifestation est solidaire d'une autre sans qu'il y ait d'abîme entre le monde organique et le monde inorganique, entre le règne minéral et les deux règnes vivants « entre un caillou inerte et immuable et l'animal qui bondit et la plante qui s'étend » (1).

Quelle est donc la conception scientifique sur cette Energie universelle qui fait évoluer les formes innombrables de l'Univers ?

Une énergie, dite universelle, se localise à l'origine d'un univers dans une portion de l'espace, sans que l'on puisse savoir d'où elle vient et pourquoi elle se manifeste, agit sur un quelque chose d'invisible, d'inconnaissable dans son essence, que l'on appelle la matière cosmique, condense celle-ci en nébuleuse, et crée des mondes qui, d'abord incandescents, se refroidissent ensuite de manière à former une croûte solide dont une *savante trituration* préalable fera ensuite des terrains de culture. Des germes qui étaient primitivement invisibles, et survenant nul ne sait d'où viennent ensemencer ces terrains, sans que l'on puisse expliquer comment ils ont pu résister à l'énorme température de ces globes incandescents. Les uns en font des cosmozoaires, c'est-à-dire des particules vivantes enfermées dans des pierres tombées du ciel et ayant échappé à la destruction au moment de leur passage

(1) M. Dastre op. cité.

dans la zône terrestre, par le fait que l'échauffement n'a lieu qu'à la surface de la pierre ; les autres en font des pyrozoaires, véritables germes volcaniques capables de résister au feu ; ou bien on les suppose mélangés aux poussières cosmiques. En admettant même que ces germes soient venus d'autres mondes, le problème est reculé et non résolu, car on pourra toujours se demander comment ces germes ont pu exister et se développer dans ces autres mondes, qui ont passé par les mêmes phases d'incandescence. Comment admettre que ces germes aient été véhiculés par le hasard ou renfermés à l'origine dans des pierres tombées du ciel? c'est faire jouer à l'aérolithe un rôle prodigieux de puissance occulte et le croire capable d'être le vaisseau magique, d'où sortiront les centres de vie qui du minéral passeront au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme sauvage et de l'homme sauvage à l'homme de génie. Enfin, suivant la conception scientifique, ces germes dont on ignore la première origine, se développent grâce à l'énergie qui, une fois pour toutes, produit le mouvement et la vie. Cette énergie aveugle et inconsciente va produire des développements sériels par des combinaisons offrant tant d'ordre, d'harmonie et de symétrie, qu'on arrive, comme Claude Bernard, le grand physiologiste intuitif, à soupçonner un plan directeur à l'évolution. Il faut cependant admettre un terme à cette évolution de notre univers et à la loi de perfection. Si l'on suppose que l'humanité doive atteindre un jour le terme ultime du bonheur et de la perfection, par le plein développement des énergies intellectuelles et par un sentiment d'amour tellement désintéressé que la fraternité devienne une réalité, alors il faut concevoir que

cette admirable énergie, en se retirant de la matière, fera retourner celle-ci à son état primitif dans la non-existence. Après avoir tiré de cette matière inerte les puissants génies, les merveilleux artistes, les grands philosophes, qui furent les gloires de l'humanité, cette énergie qui aura tout créé, tout façonné, ira s'évanouir dans le gouffre insondable de l'espace pour recommencer les mêmes cycles, créer de nouveaux mondes, développer de nouvelles humanités. Dans quel but? Pour quel motif? Nul savant ne peut le dire. C'est en vain que la science aura reconnu que l'amour est le plus grand levier du monde, que l'esprit est capable de transformer radicalement la matière, qu'en vertu de la loi de conservation de l'énergie, rien ne se perd, que la pensée intangible est un héritage transmissible.

Que deviendront les mondes et l'humanité? De la poussière cosmique. Que les mondes disparaissent par désintégration, par extinction d'énergie solaire ou par cataclysme cosmique, il ne restera rien qu'une nébuleuse froide, insensible et inconsciente, et de l'énergie aveugle disponible.

Que les hommes de science qualifient cette vie répandue dans l'univers d'énergie universelle, et la considèrent comme l'unique facteur de toutes les séries phénoménales, en lui attribuant la propriété organogénérique en vertu de laquelle la vie se transmet à travers toutes les formes ; qu'ils découvrent à travers les innombrables transformations quelque chose de permanent et de constant, et des phénomènes de conscience à tous les degrés, depuis le règne minéral jusqu'au règne humain ; qu'ils concèdent à cette énergie suprême en action dans la matière, l'unité, l'ordre,

la symétrie, l'harmonie, l'idée de continuité et de perfection, ils divinisent cette énergie en lui accordant tous les attributs divins. En effet, si d'une part on reconnaît que les états affectifs, intellectuels et volontaires d'un groupement humain particulier, se synthétisent pour former le caractère d'un peuple, d'une race, on ne peut rejeter l'idée que toutes ces innombrables unités de conscience ne forment à leur tour une intégrale représentant une conscience, d'abord particulière à chaque règne, ensuite une conscience générale, supérieure, réunissant toutes les consciences élémentaires humaines ou stage humain ; et enfin, une conscience universelle synthétisant la conscience dans l'univers. Concevoir la conscience, si rudimentaire qu'elle soit, comme une propriété du mouvement, c'est introduire bénévolement un élément étranger aux deux éléments fondamentaux du mouvement, qui sont la masse et la force qui la meut. Tout ce que la science peut connaître sur ce sujet, c'est que la caractéristique de la masse est l'inertie, et celle de la force, c'est d'être aveugle. Mouvement et conscience sont inséparables, mais non identiques. Aux phénomènes de conscience, il faut ajouter la série particulière des phénomènes psychiques de l'amour dont la formule génératrice est nécessairement dans l'Energie universelle. Ainsi donc, on est amené à reconnaître la permanence, la constance, la conscience, l'amour, la puissance, l'unité, l'ordre, la symétrie, l'harmonie, un plan directeur dans le déroulement des séries phénoménales de l'univers. Ce sont sous ces attributs que les philosophes alexandrins, les mystiques et les théosophes ont groupé en trois attributs particuliers : la volonté ou puissance, l'Amour et l'Intelligence, Tri-

nité divine par laquelle se manifeste la synthèse suprême, ou l'Unité dans l'Univers. Qu'on l'appelle le Verbe, le Logos ou l'Energie, Dieu ou Brahma, que l'on donne à *la Vie une* le nom que l'on voudra, il ne s'agit plus d'une simple formule pouvant servir aux spéculations de l'esprit,ni d'une divinité plus ou moins anthropomorphe, mais de la Force cosmique agissant au-dehors et au-dedans de nous-mêmes, d'un flux d'énergie pénétrant toutes choses, d'une substance indivisible et se trouvant à la racine de toute forme manifestée. L'idée est la même quant au fond, et, loin d'être une cause de division parmi les hommes, elle devrait, au contraire, les unir.

Des philosophes français, Pierre Leroux et Emile Barrault ont compris que la *Vie une* était le seul élément fondamental de la solidarité.

« C'est, dit Pierre Leroux (1), par l'effet même de la Vie que l'homme est uni à ses semblables, de telle façon qu'il ne peut agir sur eux en bien et en mal sans agir par là même sur sa propre nature, soit pour la perfectionner, soit pour la détériorer, et que le bien et le mal sortent de là. »

« Nous avons trop aimé Dieu en lui-même, dit E. Barrault (2) nous ne l'avons pas encore assez aimé dans les hommes. Que dis-je ? par amour de Dieu, nous avons haï nos frères jusqu'à la mort. Jamais la solidarité humaine ne s'est révélée plus pleinement à moi que depuis le jour où je sens que *la même vie* circule en nous, comme la sève alimente le tronc du chêne, ses vastes rameaux que la tempête ne tord pas,

---

(1) L'humanité par P. Leroux.
(2) Le Christ par E. Barrault.

la plus frêle de ses feuilles qu'un souffle fait trembler. »

Ces philosophes, comme en général les Saint-Simoniens, les palingénésistes, et les Fourriéristes, s'étant fortement pénétrés des doctrines de la science, orientale, (1) ont reproduit l'idée capitale de la philosophie hindoue. Celle-ci est presque entièrement d'accord avec les derniers enseignements de la science, qui ne reconnaît dans l'univers qu'une série d'énergies transformées continuellement.

Ainsi que le fait remarquer le Brahmacarin Chatterji (2) « l'un des termes sanscrits qui désigne l'univers est le terme « Jaggat » qui signifie le mouvement et la transformation continuelle ; il signifie quelque chose qui n'est jamais le même à deux moments consécutifs quelconques, mais qui passe d'une forme à l'autre. « Les sages de l'Inde disent qu'il n'y a pas de chose immuable dans toute l'étendue de l'Univers manifesté, qu'il n'y a que du mouvement, de la transformation, et que toutes ces séries de transformations sont reliées les unes aux autres par un rapport de cause à effet. »

La parité de conception n'existe pas seulement sur la manière d'être de l'univers en tant que mouvement, mais aussi sur l'homme en tant que centre de vie, non pas isolé dans l'univers et vers lequel tout doit converger, mais comme un centre immergé dans un milieu où travaillent, dans une perpétuelle évolution, les énergies de la nature, et étant lui-même en transformation permanente,

(1) La Bhagavad-gita a été traduite en 1785.
(2) Visions de l'Inde.

Les sciences orientale et occidentale, tout en étant d'accord pour repousser l'idée de la création directe des âmes par la Divinité, se séparent radicalement sur les motifs qui leur font admettre une telle conception. La science occidentale ne voulant connaître que le côté expérimental des phénomènes, n'aperçoit que l'évolution des formes, tandis que la science orientale étudie le problème du côté de la vie, en ne considérant la forme que comme un incident.

Celui, qui ne veut connaître ni âme, ni Dieu, ne peut évidemment admettre une création d'âmes par une Divinité. Mais comment admettre qu'une âme puisse être créée par Dieu à chaque conception pour le corps qui se produit, alors que l'être humain présente, dès l'enfance, un assemblage de germes héréditaires absolument hétérogènes, et dont les développements, dans les mêmes milieux, donneront des états de conscience les plus dissemblables ? Où chercher dans cette immense variété d'âmes le principe unique qui les unit ? A quoi reconnaître la substance divine dans des âmes qui présentent toute la gamme des états intellectuels, depuis le génie transcendant jusqu'à l'idiotie, depuis le vice le plus abject jusqu'à la vertu la plus sublime, depuis celui de l'artiste dont la vue distingue des infinités de nuances, jusqu'à celui du sauvage qui ne peut distinguer la perspective dans un tableau. Nos philosophes modernes démontrent par de nombreux exemples que toutes les formes de l'activité mentale sont transmissibles par hérédité et atavisme, et que l'hypothèse d'une âme est absolument inutile pour expliquer les phénomènes psychiques.

La science orientale n'admet pas qu'une âme cons-

ciente puisse être créée, attachée à un véhicule de matière, et qu'après quelques années de vie matérielle, elle atteigne le plein épanouissement de tous les germes divins qu'elle possède. Elle n'admet pas non plus qu'un être humain soit le simple fruit de germes héréditaires, et soit ainsi voué à la chance ou à la malechance d'une bonne ou d'une mauvaise combinaison de germes. Elle prétend que la conscience, pour être éveillée dans un véhicule de matière, demande de nombreux stages intermédiaires dans les règnes inférieurs; et ce qui prouve cette théorie, ce sont les degrés innombrables qui vont de la conscience des règnes inférieurs au règne humain.

Comment faire éclore en une seule existence les germes innombrables de l'omniscience, alors qu'il faut des années d'un labeur opiniâtre pour faire épanouir en soi les germes de quelques talents ou prédispositions naturels? Comment admettre que la substance pure et divine transforme un cerveau de sauvage en celui d'un intellectuel ou d'un saint, alors qu'il faut plusieurs générations pour éveiller seulement chez les esclaves le goût et l'amour de la liberté? Un proverbe hindou dit que les eaux pures et cristallines ne peuvent se mêler aux torrents boueux de la mousson. De même la substance pure ne peut se mêler à l'être sans lui avoir fait subir une longue transformation. Dire que la puissance de Dieu est infinie, sans que l'on puisse concilier cette déclaration avec la raison et la justice absolue, est une idée inconcevable pour les philosophes d'Orient et les théosophes modernes. Ce n'est ni en imposant sa volonté qu'on éveillera dans l'homme le libre arbitre, ni en lui donnant son amour qu'on lui inspirera ce sentiment, ni en cherchant à lui

infuser son intelligence qu'on la lui donnera. Cet éveil est absolument personnel. Pourquoi exigerait-on de la puissance divine qu'elle fit instantanément de l'homme sa propre image, alors qu'elle a l'éternité devant elle, et que l'étude de la nature démontre que rien n'est créé, que tout se déroule comme une chaîne sans fin et se développe lentement par une progression continue? Pour le théosophe-oriental, un être soi-conscient ne peut être créé; il le devient par l'évolution qui est le travail divin permanent dans le sein de l'univers.

La science occidentale, en s'appuyant sur l'hérédité, fait reposer son édifice sur une base bien fragile, pour expliquer les activités psychiques humaines. M. Ribot (1), l'éminent philosophe moderne, a effectivement démontré par de nombreux exemples que toutes les formes de l'activité mentale sont transmissibles, mais il reconnaît qu'un doute peut être porté sur les *caractères très individuels*. Un tel doute a une très grande importance, car, d'une part, il sape par la base le principe de l'hérédité, et d'autre part, il confirme la théorie de l'évolution dans ce sens que les activités psychiques sont d'autant plus transmissibles que les entités sont d'autant moins conscientes, intellectuelles, volontaires et spirituelles.

Il est possible qu'au stage actuel de l'évolution les caractères fortement individualisés soient en infime minorité, mais il faut prévoir qu'à un stage plus avancé, ces caractères seront en majorité, et qu'alors l'hérédité sera un facteur de moins en moins prépondérant. Si

---

(1) L'Hérédité.

l'on suit, d'ailleurs, l'évolution de la conscience des êtres, on s'aperçoit que le taux de l'hérédité baisse au fur et à mesure que les degrés de conscience montent. Un seul doute exprimé sur un tel sujet équivaut à la certitude que l'hérédité n'est qu'un facteur dans la vie, et non la cause fondamentale de la transmission des activités psychiques. On doit donc faire déchoir l'hérédité du rôle souverain et presque créateur qu'on lui attribue, et réduire son action à la transmission des instruments de la conscience.

Que dans la vie courante les imperfections de l'instrument limitent son expansion, et que parfois des félures le détériorent et détruisent l'harmonie des vibrations, ce n'est pas une raison pour croire que, dans certains cas, la conscience, qui se trouve le plus généralement sous la dépendance de son instrument, ne puisse s'en libérer. Dans les transes hypnotiques comme dans les états extatiques, il y a des explosions d'énergies internes insoupçonnées de ceux qui connaissent le sujet ; qu'on relègue ces phénomènes dans les altérations ou les dédoublements de personnalité, dans l'Inconscient ou la conscience subliminale, et qu'on explique par des tautologies de tels phénomènes, il n'en reste pas moins vrai que si la mémoire acquiert subitement une étendue extraordinaire, si la raison devient d'une profondeur et d'une subtilité nullement en rapport avec ce que montrait l'instrument physique, si de nouvelles facultés de s'exprimer se manifestent : éloquence, don des langues, etc., il faut en conclure que la conscience, suivant l'expression de Mme Besant, est un vaste océan dont une partie seulement s'infiltre dans nos cerveaux. Les philosophes d'Orient les théosophes modernes, et les mystiques sa-

vent parfaitement discerner l'unité de l'âme au milieu de la multiplicité des activités psychiques. Dans le domaine tumultueux des émotions, des sentiments, dans le mental concret, dans le mental abstrait, et même dans la nature spirituelle de l'homme il y a des changements, des transformations ; mais au-dessus de ce « moi apparent » distinct et différent dans chaque personne, il y a un « moi » qui perçoit tous ces changements, qui est immuable, égal, identique chez tous les hommes, et qui assiste comme témoin impassible à toutes les transformations successives, à l'accroissement et à la diminution des activités psychiques ; on sent qu'on aime mieux ou moins, on a conscience que l'esprit, dans les conceptions artistiques, a des envolées superbes ou des obscurations ; on se rend compte qu'on perd la mémoire, que l'esprit s'affaiblit, que des voiles de plus en plus épais viennent l'obscurcir. Quel est ce témoin silencieux ? C'est, pour les mystiques, le « moi supérieur » ou « transcendental », le « soi divin » ou « Givâtmà » chez les Hindous, la conscience supérieure ou monade divine chez les théosophes modernes. Tel est le grand principe d'unité, le seul et véritable principe commun à tous les hommes et qui les rend solidaires les uns des autres ; chaque unité de conscience est une cellule de l'âme universelle : et cette âme, n'étant qu'une infime partie de la vie divine enclose dans la matière, le Logos garde sa merveilleuse individualité propre et son indépendance absolue (1).

En m'inspirant des enseignements de l'Ecole théo-

(1) Versets de la Bhagavad-Gita, Chap. IX et X.

sophique orientale, je vais pouvoir décrire le triple processus cosmique qui donne lieu à l'évolution de la conscience, et établir les distinctions à faire entre les doctrines des mystiques, des théosophes anciens et modernes, en même temps que je mettrai en lumière les curieux rapprochements qui existent entre les théories récentes de nos savants, tant sur la condensation de l'énergie que sur la constitution de la matière, dans les phénomènes de cohésion, et les théories développées dans les enseignements théosophiques.

L. Revel.

(*A Suivre*).

Sociologie Synthétique

La distinction des trois sortes de fonctions (de nutrition, d'activité et d'évolution) avec leurs trois éléments (de substance, de force et de spiritualisation) est encore trop générale pour rendre un compte suffisant du fonctionnement social ; il faut y ajouter au moins le jeu réel de ces éléments mis en mouvement par la vie nationale.

Il correspond aux trois éléments qui viennent d'être rappelés, et se modifie seulement dans la forme suivant qu'il s'agit du corps, ou de la volonté, ou de l'âme sociale : il y a donc trois temps physiologiques successifs ; on devrait même en compter quatre, mais, comme précédemment, pour la simplification de l'exposition, on rassemblera en un seul les deux temps intermédiaires qui sont de même ordre.

Le premier de ces trois moments est la création de la substance qui sert de base au fonctionnement général ; le second, celui de l'application de la force qui rend cette substance profitable à l'organisme ; et le troisième, l'assimilation par cet organisme de la substance vivifiée, en vue de son triple développement.

Une simple énumération de ces actes successifs va suffire à les faire reconnaître immédiatement et terminera les classements quelque peu arides qui devaient précéder la description plus suivie de la physiologie sociale.

L'acte de nutrition va se trouver décrit par les divisions de la science moderne désignée sous le nom d'économie politique. Elle a pris de notre temps une importance exceptionnelle, parce que nous nous trouvons dans la période particulièrement matérielle en vertu de lois cycliques qui seront rappelées plus loin ; mais le sociologue ne devra pas oublier que les trois ordres de fonctions sont également essentiels à la vie sociale ; ils ne sont ni comparables entr'eux, ni préférables les uns aux autres ; aucun d'eux ne peut sans de graves inconvénients prendre un développement exagéré.

Le premier devoir du système nutritif est la récolte de la substance nutritive telle qu'elle est fournie par la nature ; c'est ce que l'on connaît sous le nom d'extraction des matières premières : comprenant la chasse la pêche, l'exploitation des mines et la culture même, dans laquelle la Nature joue le plus grand rôle. Ce temps correspond à ce que la physiologie animale nomme l'absorption. C'est la première prise de possession, le premier acte d'*appropriation* sociale.

Il est suivi d'un deuxième, double, correspondant à la digestion et à la circulation, réunies ici en une seule fonction : celle par laquelle le travail humain rend les matières premières utilisables par l'organisme, en fait des *richesses*, selon la terminologie économique. On a reconnu déjà l'industrie qui transforme les matières premières et le commerce qui les

distribue à tous les individus, comme le sang du corps physique va porter jusqu'au centre de la moindre cellule le suc nourricier des substances transformées par la digestion.

C'est à la cellule même qu'appartient le dernier travail qui de ce suc fera des os, des muscles, des nerfs et jusqu'à ce fluide nerveux qui est comme l'âme matérielle du corps. De même l'individu social devra tirer, de la richesse créée, non seulement sa subsistance corporelle, mais aussi la réserve de force nécessaire soit à la création ultérieure de richesses, (c'est ce que l'économie nomme le *Capital*), soit à la protection de la société ou à son développement (c'est ce qui constitue l'impôt), soit même à son évolution (tant par la monnaie et la réserve de finance économique que par l'entretien de tous les individus consacrés aux fonctions d'activité et d'évolution).

Il est superflu sans doute d'ajouter que, dans chacune de ces fonctions, il faudra répartir encore les individus en trois degrés correspondants à ceux de la constitution totale de l'organisme, c'est-à-dire que ni pour l'extraction, ni pour le commerce ou l'industrie, ni pour l'assimilation, les simples travailleurs ne peuvent suffire, à moins que la société ne soit encore rudimentaire ; il leur faut encore des directeurs, qui sont comme les organes de volonté du travail nutritif, et des théoriciens qui en sont comme les organes psychiques. Il suffit, du reste, dans cette brève étude, d'indiquer ce détail, qu'il faudra appliquer aussi aux deux autres ordres de fonctions.

Les trois moments de l'Activité sociale correspondant à ceux qui viennent d'être énoncés pour la nutrition, sont : la délibération, l'ordre d'exécution, et

l'accomplissement lui-même. On y retrouve, comme on le voit, les éléments que les psychologues sont accoutumés à distinguer dans la volonté; car la volonté sociale ne doit pas différer de la volonté individuelle.

Cette même distinction est, du reste, généralement observée aujourd'hui par les sociétés modernes : la délibération des affaires publiques est confiée à des conseils de divers ordres, tels que les conseils consultatifs des ministères, des préfectures françaises, ou des communes ; et les intérêts privés eux-mêmes suivent la même conduite en instituant par exemple, pour les grandes sociétés industrielles des conseils, des assemblées ou des syndicats directeurs.

Cependant une part plus ou moins grande est laissée à l'initiative privée dans l'exercice de cette importante fonction ; on a rappelé déjà l'énorme influence de la presse chez les nations modernes, et celle que les sociétés secrètes ont exercée de tous temps sur les déterminations sociales. C'est encore une des questions les plus discutées et les plus passionnantes que celle de la liberté qui doit être laissée à l'individu dans cette manifestation publique de sa propre volonté, par la presse, par la parole ou par son affiliation en groupes collatéraux à ceux reconnus par l'état.

Au contraire il est à peu près incontesté et incontestable que le commandement doit être confié solennellement par la société à un ou plusieurs citoyens désignés à l'exclusion de tous autres, avec des pouvoirs nettement définis et le droit de les appuyer de la force matérielle. Le nom latin *d'imperium* et les attributs qui l'ont symbolisé de tous temps le caractérisent assez ; il est, pour ainsi dire, la garantie matérielle de

l'unité sociale, comme la décision volontaire est la garantie de la personnalité individuelle ; sans elle la société périt dans l'esclavage ou dans l'anarchie, comme l'individu reste le jouet misérable de ses semblables ou de la fatalité.

Il est inutile enfin de s'étendre sur les agents d'exécution de la volonté nationale ; le leeteur les a désignés déjà par les diplomates, l'armée, la magistrature, la police et tout l'ensemble des fonctionnaires administratifs de tous grades.

Quant aux trois moments de la fonction d'évolution, ils ne demandent que quelques mots après ce qui en a été dit précédemment, car il faut reconnaître, malheusement, que cette partie de l'organisme social est encore la plus incomplètement constituée.

Pour être tout à fait normale elle demande d'abord une formation constante et progressive de l'esprit social. Elle supposerait une organisation suffisante des idées individuelles, propre d'abord à favoriser leur éclosion, et correspondant à la délibération de la volonté et à la formation de la substance nutritive. C'est de ce besoin que sont nés, par exemple, nos académies et les corps savants officiels, mais comme des organes vraiment rudimentaires. Les Eglises de tous genres sont encore aujourd'hui les agents principaux de cette fonction, mais elles ne l'accomplissent véritablement qu'à la condition de savoir conserver la foi publique, qui les met à la tête de la pensée sociale, et de tous temps elles ont fini par faillir à ce rôle, comme on le verra plus loin ; et de nos jours spécialement, nous subissons la crise due à cette faiblesse des clergés.

La fonction d'éducation et celle de législation vien-

nent en second lieu dans la vie psychique sociale pour pénétrer les âmes individuelles de la pensée qui doit être élaborée et unifiée par le travail de création et de développement.

Enfin, cette pensée ainsi formée, pour ainsi dire, dans le cerveau national, descendue dans toutes les consciences par l'éducation ou formulée par la loi, doit trouver son expression réelle et positive dans la parole donnée au peuple tout entier pour exprimer ses sensations, ses désirs et ses inspirations propres, en réponse à celles de cet esprit national. C'est ce qui constitue le droit de pétitionnement, de remontrance, de contrôle même représenté par des *Etats généraux*, car la société est un être qui doit être libre et responsable de ses propres décisions, comme étant constituée de cellules intelligentes, libres et responsables de leur propre conduite.

Cette dernière observation qui doit être rappelée sans cesse domine toute la physiologie sociale, comme elle explique toutes les variétés de sociétés et tous les drames de l'histoire. En effet, on ne peut trop le répéter, l'organisme social diffère radicalement en ce point de tout autre organisme vivant ; dans tous ceux que nous connaissons, non seulement la cellule qui en est l'élément primordial est nettement limitée et déterminée dans ses attributions, mais ses relations mêmes sont tellement fixées, que la physiologie normale s'en trouve réglée d'une manière invariable. Il est vrai que la fonction cellulaire est susceptible de progrès par évolution ; mais c'est un progrès si lent, que pour un espace de temps donné et fort étendu, on peut, sans erreur sensible, le regarder comme nul et considérer la fonction comme invariable. Au con-

traire, dans l'organisme humain, toute individualité qui en est l'élément primordial peut changer de rôle à chaque instant et brusquement ; c'est ainsi que l'on voit constamment quelque citoyen s'élever des situations sociales les plus inférieures aux plus hautes. Une classe entière pourra même très rapidement passer d'une fonction à une autre complètement différente ; c'est un effet fréquent des révolutions qui, par exemple, d'une monarchie font une démocratie ou inversement.

Il faut même dire plus ; la distribution des diverses fonctions sociales n'est pas seulement une faculté pour l'homme, elle est une obligation : c'est à peu près à lui seul qu'elle appartient, bien qu'il s'abandonne trop souvent en ce point à la nature, du moins dans l'état primordial de la société.

Ainsi on se trouve ici en présence de ces problèmes, inconnus dans tout autre organisme : qui sera chargé de chacune des fonctions principales ou des diverses parties qui les constituent?

Seront-elles réglées par la loi sociale, et comment? ou faudra-t-il qu'elles soient imposées par quelque volonté étrangère, et laquelle?

Or on sait que la plupart de ces questions sont encore si controversées, non seulement en théorie, mais aussi dans la pratique, que les solutions variées qu'on en adopte produisent de profondes modifications sociales, souvent même des révolutions. Elles composent l'ensemble du droit public.

Il est encore une question qui prime toutes celles là, c'est de savoir qui aura le droit même de les décider, d'établir l'ensemble de l'organisme social. C'est elle que résout ou que traite du moins le droit cons-

titutionnel, car il ne semble pas qu'une solution prédomine encore sur les autres.

Est-ce donc à dire que tous ces problèmes doivent être nécessairement abandonnés à tous les caprices des passions populaires, ou à la fatalité des circonstances plus ou moins accidentelles, de sorte qu'il ne soit pas permis d'en attendre la solution de principes généraux et évidents? Nous ne le pensons pas ; nous croyons au contraire que ces principes peuvent ressortir précisément de cette sociologie qualifiée ici de synthétique, parceque sa tendance est de donner satisfaction à tous les instincts au moyen des lois les plus universelles, parmi lesquelles domine celle du quaternaire pythagoricien.

Il est essentiellement composé de deux éléments de nature complémentaire (thèse et antithèse d'Hegel) qui tendent à se résoudre en une unité harmonieuse ou synthèse dans laquelle chacune des deux trouve par l'autre la satisfaction de ses aspirations, c'est-à-dire ce qui lui manquait pour s'identifier à son contraire. Cette union s'opère par l'intermédiaire de deux autres éléments également contraires, mais moins radicalement que les premiers, parce qu'ils participent chacun en quelque chose de la nature de ceux-ci.

C'est ainsi que nous avons signalé comme éléments fondamentaux extrêmes de l'organisme social, en premier lieu l'Esprit ou âme supérieure de la nation, son idée, son verbe, incarné dans les intelligences les plus élevées, dont l'ensemble forme la caste supérieure ou sacerdotale (en prenant ce mot dans son acception la plus élevée et comme sacrée, sans rien préjuger sur la nature de cette spiritualité ou le genre de ses représentants).

En face de cet esprit s'est trouvé le corps social producteur de nutrition matérielle formant la classe des travailleurs voués à l'œuvre toute physique avec le minimum d'intelligence et d'initiative.

Un organisme social normal doit unir ces deux extrêmes de telle façon que l'âme s'incarne dans ce corps plein de force et de vigueur pour se manifester par lui tout en le spiritualisant, en un mot, pour réaliser par lui cet idéal de la vie humaine : *Mens sana in corpore sano.*

La conception la plus simple d'une pareille union se trouve précisément dans la coopération des deux intermédiaires signalés précédemment : le vœu public, confié aux représentants du peuple pour signaler ses aspirations ou ses besoins, et le pouvoir public qui traduit en règles et en commandements sociaux ce vœu étudié à la lumière de l'esprit. C'est le rôle des deux classes de la bourgeoisie et de la noblesse.

Que l'esprit public, sans avoir aucun pouvoir matériel, c'est-à-dire sans participer au gouvernement politique, ait la charge d'éclairer à la fois la conscience publique et la science du pouvoir ; que de son côté le peuple ait la faculté d'exprimer le plus librement possible les décisions de son âme ainsi éclairée et responsable ; qu'enfin le pouvoir traduise la volonté populaire en lois inspirées par la sagesse spirituelle : voilà la charpente de la constitution synthétique.

Ce doit être au peuple entier qu'en appartient l'établissement, parce que l'unité de l'organisme responsable traduit se par sa volonté qui a la mentalité et la conscience pour s'éclairer.

Dans cette constitution la lumière spirituelle doit pouvoir se distribuer aussi librement que la volonté

populaire ; le sacerdoce aura donc la pleine liberté de critique sur tous, mais sans commandement sur aucun ; *l'autorité sans le pouvoir temporel.*

En face de lui, des *États généraux* devront pouvoir exposer, constamment et avec la même facilité, les besoins, les sensations et les volontés populaires, mais sans droit de les accomplir par eux-mêmes.

Ce droit ne peut appartenir qu'au pouvoir proprement dit (parlement et souverain), constamment soumis au double contrôle du sacerdoce et des États généraux, et lié par l'expression de la volonté nationale.

Seulement une pareille constitution suppose une nation arrivée au dernier terme de son développement, une nation dont toutes les classes soient majeures, capables par conséquent de la responsabilité qu'elles doivent encourir. Or c'est à peine si nous arrivons au début de cet âge de majorité générale. Il a donc dû se présenter et il s'est, en fait, présenté toute une variété de constitutions correspondant aux diverses proportions déséquilibrées des éléments sociaux.

L'étude méthodique de ces variétés est indispensable à l'intelligence de cette constitution synthétique, dont les principes fondamentaux viennent d'être esquissés. Il faut voir d'abord comment et pourquoi l'on s'en est écarté, avant de dire à quel point de son évolution se trouve actuellement l'humanité, et quelle doit être sa tendance actuelle.

F. Ch. Barlet.

La Théorie Hermétique

Parmi les nombreux Traités d'alchimie et d'hermétisme que j'ai lus, il en est un qui m'a particulièrement frappé par la profondeur et la simplicité de sa doctrine.

Il a pour titre : *Via Veritatis unicæ* et on le trouve dans la collection *Musæum hermeticum* imprimée à Francfort en 1677.

Je vais en traduire et en commenter quelques passages. Ma traduction s'efforce d'être fidèle au sens plutôt que minutieusement littérale. Car le latin de l'auteur se montre parfois un peu traînant et embarrassé et, si on le calquait mot à mot, laisserait mal saisir l'idée qu'il exprime.

Voici donc la traduction que j'accompagnerai et ferai suivre de brefs commentaires :...

« C'est pourquoi, cher frère, je t'avertis que si tu veux obtenir quelque chose dans un art si excellent, tu ne t'engages pas le moins du monde dans le régime sophistique de la sublimation du soufre ou du mercure ou dans la solution des corps ou la coagulation des esprits. Et ne t'occupe pas davantage des précieux alambics qui ne sont nullement propres à l'art véritable. Tant que tu n'exploreras point la sincère essence

de la nature, tu resteras sans consolation, et tu trouveras nul, fictif et menteur l'art alchimique. Si tu cherches quelque résultat, tu dois renoncer à la sublimation, à la calcination, à la solution, à la coagulation et à la putréfaction elle-même, et alors tu deviendras un disciple capable de tendre au vrai fondement de la philosophie. »

« Tu vois que la nature, dans son essence, n'a qu'une substance où toutes les choses se trouvent cachées (renfermées). Cette substance n'a besoin d'aucune autre élaboration que de la cuisson par laquelle, de plus en plus et jusqu'au suprême degré, elle s'élève, A propos de cette simple cuisson graduée, les sophistes subtils ont imaginé les noms de solution, coagulation, calcination, putréfaction et autres fantômes... Et ils ont précipité l'art simple et vrai dans une extrême difficulté, comme s'il exigeait tant d'ennuis, de labeurs et de dépenses... Ils s'excuseront difficilement de cela devant Dieu. Car ils ont peu considéré ce que dit le Christ : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ils foulèrent aux pieds la vérité et lui substituèrent des mensonges qu'ils ornèrent d'une façon étonnante et sur lesquels ils écrivirent de gros livres, de même que si la correction des métaux était une œuvre laborieuse, et difficile alors que c'est une simple cuisson. »

« Car en cuisant tu pétrifies, et la substance devient soumise à la putréfaction, à la ressemblance du grain de froment qui, enfoui dans la terre, y est conservé par la chaleur du soleil et doit se putréfier sous l'influence de la pluie naturelle avant que de lui naisse un épi nouveau. Et voilà ce que les alchimistes ont appelé putréfaction et solution. Et, dans la cuisson, tu sublimes : puisque afin de mieux décevoir les simples

les alchimistes ont nommé sublimation et multiplication la correction de la substance. Pareillement tu coagules : car lorsque l'humidité est changée en la nature du feu au point qu'elle lui résiste et ne se consume plus ou ne s'évanouit plus en fumée, alors ils appellent cela coagulation. Et, dans la cuisson, les philosophes opèrent la *circulation*. « Car, dans cette cuisson, l'eau prend soin du feu, et s'unit à lui, de sorte qu'elle devient pur feu et c'est ce que les anciens auteurs ont nommé circulation ou conjonction. »

« Ainsi tu vois comment, à propos de cette simple cuisson, les alchimistes imaginèrent tant de noms et, pour abuser les hommes, instituèrent tant de régimes trompeurs. Ils imposèrent donc ces diverses dénominations à une substance unique, de peur qu'on ne découvrît quelle était la chose d'où (par la grâce divine) on pouvait extraire un si grand nombre de biens excellents et supérieurs. Ils désignèrent la substance unique par les termes : Notre Mercure, ce qui ne signifiait rien autre que l'humidité commençant à s'unir légèrement avec le feu et, dans cet état, comparée au mercure. Ils ont aussi appelé la substance unique : Notre Soufre, ce qui n'est rien autre que le feu lui-même caché sous l'eau ou humidité, et cuit par l'eau jusqu'à ce qu'il atteigne son plus haut degré. Ils dirent aussi que leur substance était Hylé, (ou le principe de toutes choses) parce que toutes les choses s'engendrent primordialement du feu et de l'eau. Quant aux noms comme l'orpiment, l'arsenic, la marcassite etc... ils furent imaginés non par les philosophes mais par des travailleurs incapables et sophistes qui ne connurent pas la vérité. »

« Les anciens auteurs ont fait, en outre, mention de nombreuses *couleurs*, soit du noir, du blanc citrin, et enfin du rouge, du vert et d'autres couleurs. C'est pure imposture... »

« Comme fait un ami fidèle, je t'exhorte encore et encore à ne pas te laisser décevoir. Lorsqu'ils mentionnent une couleur noire, ne va pas supposer que tu dois avoir ou te procurer une substance noire ou que la matière devienne, au cours du travail même noire, blanche et rouge. Mais s'ils ont parlé de couleur noire, c'est que l'essence, au commencement de l'œuvre se mêle à un certain feu corporel ardent, ensuite de quoi une liqueur, ressemblant à une fumée noire, se sépare de l'essence. Et cette noire fumée, les anciens auteurs l'appelèrent le noir Corbeau..... »

« Tel règne de la Nature est cuit davantage qu'un autre...

Le règne végétal est le moins avancé en cuisson. Car son essence brûle facilement et sa liqueur est très facilement séparée, au moyen du feu vulgaire, de son feu élémentaire (1) ».

« Le règne animal ne diffère pas beaucoup du végétal au point de vue de la cuisson. Car son essence brûle aussi très facilement. Le règne minéral est donc

(1) *Commentaire.* — Il y a ici comparaison entre l'art hermétique et la nature. De même que la nature a trois règnes où la *cuisson* (c'est-à-dire la *cohésion* mutuelle de la matière et de la force) est plus ou moins avancée, de sorte qu'elle l'est davantage dans le minéral que dans l'animal et surtout le végétal, de même l'essence qui fait l'objet de l'art hermétique doit, selon notre auteur, passer d'un état de cohésion végétal et animal à un état de cohésion extrême, minéral et supra-minéral.

A. J.

le plus élevé en cuisson. Car la liqueur métallique est plus et mieux unie par la cuisson, avec le feu élémentaire, que les liqueurs des deux autres règnes. C'est pourquoi les métaux résistent mieux au feu que les corps qui appartiennent aux règnes végétal et animal. On peut voir que les métaux placés dans le feu ne jettent pas la même flamme que le bois. Car l'essence de celui-ci n'est pas aussi cuite avec sa liqueur que l'humidité (ou liqueur) métallique avec son essence, et, dans le bois, il y a conjonction de la liqueur avec une essence non métallique, mais simplement végétale qui se consume en fumée noire. Mais lorsque une essence est parvenue, par nature, à un degré de cuisson où elle n'est pas végétale, mais métallique, alors elle se consume, dans le feu vulgaire, en fumée blanche, comme on voit que les métaux imparfaits, lorsqu'ils se liquéfient dans le feu vulgaire, exhalent une blanche fumée. De même que l'essence végétale est purifiée par la cuisson naturelle et la fumée noire se change en une certaine fumée blanche, de même et pour la même raison les anciens sages ont dit : Il faut noircir avant de blanchir et, ensuite, blanchir avant de rougir. Par rougeur on doit entendre une opération pleine et parfaite, ainsi que le soleil et la lune (l'or et l'argent) ces deux métaux supérieurs, lorsque par la cuisson ils sont rendus parfaits, leur essence étant unie absolument à leur liqueur, le tout devient purs feux. Et voilà ce que les anciens alchimistes dénommèrent rougeur (1) .»

---

(1) *Commentaire.* — Pour bien comprendre ce passage, il ne faut pas perdre de vue ma note précédente sur la comparaison établie par l'auteur entre l'art hermétique et la nature. Le mot *essence*

« Et, pour cette cause, cher ami et frère, de peur que les livres des anciens alchimistes, écrits avec assez d'altération, ne t'induisent en erreur, apprends simplement à connaître jusqu'au fond la nature métallique, et tu comprendras très-aisément les discours et les phrases de ces anciens auteurs ; et tu ne regarderas pas ça et là comme le reste des chimistes, qui, d'après les sentences des anciens auteurs, comprennent ou, du moins, se persuadent qu'il faut prendre une substance et la putréfier et dissoudre tellement qu'elle noircisse ; après quoi il faudrait la laver, la calciner et la travailler jusqu'à ce que la noirceur s'évanouisse et que la matière commence à blanchir ; enfin il faudrait augmenter le feu pendant si longtemps et tant calciner et travailler que la matière rougisse. Mais tout cela est absolument erroné, labeur non philosophique mais sophistique.

---

que l'auteur emploie en des sens divers, peut causer une confusion que la réflexion attentive dissipera. L'essence veut dire ici tantôt la substance du végétal, de l'animal, du métal imparfait, du métal supérieur à laquelle sont mêlées une liqueur élémentaire (humidité vitale) et un feu élémentaire (électricité vitale), tantôt la substance. objet de l'art hermétique, à laquelle sont mêlées pareillement une liqueur et un feu élémentaires, mais qui est successivement végétale, animale et métallique.

En effet, chez elle, la liqueur, le feu et la substance sont d'abord dans un état de cohésion faible, analogue à celui qui existe en le végétal, ou l'animal (chez lequel il est un peu plus fort qu'en le végétal). Mais ultérieurement, sous l'action de la *cuisson* hermétique, cette même liqueur, ce même feu, cette même substance atteignent un état de cohésion analogue à celui qui existe en les métaux imparfaits, puis analogue à celui qui existe en les métaux supérieurs (argent et or). Enfin dépassant cet état même, ils arrivent à celui d'élixir, à l'état de cohésion ardente, indivisible où tout est *pur feu*. et auquel ils pourraient élever, par contagion, l'or et l'argent et les autres métaux.

A. J.

« Tous les anciens auteurs nous indiquent les métaux, et ils font une fréquente mention du Mercure et du Soufre, mais c'est seulement pour décevoir. Et bien que l'essence métallique devienne la vraie matière qu'il faut exalter, par une certaine cuisson naturelle, du plus bas degré jusqu'au plus élevé, et qu'à cet égard les anciens auteurs n'aient point mal parlé pour les hommes capables et qui comprennent mieux la question, cependant cette mention des métaux est une source d'erreurs pour les ignorants qui tirent, de leurs hypothèses sur les livres des anciens auteurs, cette conclusion que l'on doive prendre des métaux (1). »

« Les anciens alchimistes dirent que le Soufre n'était en aucune chose, hormis les métaux, et appelèrent, en conséquence, argent vif la liqueur métallique. Cela est de peu d'intérêt, d'aussi peu que les noms quelconques donnés par ces alchimistes à leur Mercure. Car il n'est rien autre qu'un aigle aux ailes déployées, c'est-à-dire un feu élémentaire accompagné de sa liqueur élémentaire laquelle, comme je l'ai dit, doit être conjointe avec son feu par une cuisson naturelle jusqu'à ce que tous deux deviennent indivisibles. Car la liqueur préserve le feu de la combustion, de sorte que tous deux restent inaltérables dans le feu vulgaire. Et c'est là ce que les anciens auteurs nommèrent Elixir, qui est simplement un certain *feu cuit*. A ce sujet les anciens auteurs ont bien parlé et le nom d'élixir était celui qui convenait : vu que, par

(1) *Commentaire.* — La substance objet de l'alchimie ne serait donc pas à proprement parler métallique, mais devrait être amenée d'un état de cohésion végétal, à un état de cohésion minéral, puis supra-minéral, avant d'agir sur les métaux proprement dits.

la cuisson se parfait et achève de se cuire la matière qui était crue. Et cet Elixir entièrement cuit est la force qui brise les métaux imparfaits et les dénude à ce point qu'ils ne peuvent résister au feu. »

« Donc ne te repens jamais de t'occuper de la cuisson, puisque tous ces labeurs auxquels s'occupent les chimistes s'accomplissent par cette simple cuisson. Par la cuisson, on purifie, on sublime et on dissout et les diverses opérations se font par elle seule. Et si tu es bien convaincu de cela, tu seras favorisé. Et rejette toutes les autres putréfactions, solutions, coagulations, et calcinations ou sublimations. En effet elle n'amènent aucun bon résultat, mais enfantent le dommage et précipitent dans le malheur beaucoup d'hommes.

Cependant scrute et examine avec diligence en me lisant ce que je t'ai prescrit certainement ici. Et ne t'étonnes pas que je t'éloigne tout à fait de la voie commune et erronée. Car il est nécessaire que tu marches dans une voie différente, si tu veux parvenir à la vérité naturelle.

C'est pourquoi prie fidèlement avec des supplications Dieu trois fois très-bon et très grand, pour qu'il te donne, très miséricordieusement, un véritable esprit philosophique, qui t'apprendra à connaître droitement la lumière de la nature, connaissance qui te fera atteindre enfin le but désiré. »

Commentaire final. — Quelle est donc cette essence ou substance à laquelle fait allusion l'auteur, et qui serait l'objet des théories et des travaux hermétiques ? A mon avis la substance en question, était d'après les \chimistes, double, à la fois micro et macrocosmique.

Elle était, dans l'homme, le magnétisme humain, l'électricité vitale, la force psychique et, plus généralement, *l'unité des forces* vitales humaines. Dans le monde, elle était le magnétisme terrestre et solaire, l'électricité et la force psychiques universelles. Il s'agissait donc, d'une part, prenant la vitalité humaine telle qu'elle est, dans son état de cohésion faible, végétale et animale, de l'amener à un état de cohésion extrême, ardent et fixe, *métallique*, engendrant une santé et une longévité supérieures ; et, d'autre part, prenant l'électricité, la vitalité atmosphérique et solaire, dans leur état d'activité relativement peu cohésif et dispersé, de les concentrer par des appareils et des opérations appropriés, de les amener ainsi à un état de cohésion extrême ardent et fixe, *métallique*, ayant une puissance supérieure, et exaltant, peut-être transmuant les métaux. Voilà à mon sens, la théorie hermétique. Les progrès scientifiques diront si elle est réalisable.

Albert Jounet

Errata. En mon article de Mai page 114, ligne 15 lire « étrangers » et page 117, ligne 12, lire : « éclair »

Gnosticisme et Libre Pensée

L'Association nationale des libres-penseurs vient de publier un manifeste qui expose les véritables principes de la libre-pensée, qui « ne vient pas substituer un catéchisme à un autre, ni promulguer de nouveaux dogmes en opposition aux dogmes anciens, ni réveiller les vieilles haines religieuses ou *antireligieuses* », mais qui « affirme le droit et le devoir, pour tout esprit humain, de remplir sa fonction d'esprit, rien de plus, rien de moins. »

La libre-pensée « n'est pas une doctrine, elle est une méthode.

Elle ne demande à qui vient à elle qu'un engagement : « celui de remplir son devoir d'homme, de faire son métier d'homme, et par conséquent de ne jamais consentir à l'abdication de sa raison ou à la mise en tutelle de sa conscience, de ne se laisser déposséder ni par la pensée, ni par la peur, ni par l'intérêt, du gouvernement de sa pensée et de la direction de sa vie. »

Elle ne s'enferme dans aucun *credo*, « théiste ou athée ».

Le libre-penseur ne veut et « il ne se laisse imposer ni Dieu ni maître ; il ne veut rien croire *a priori* ; il n'y

a pas pour lui de dogme intangible, pas d'absolu indiscutable, pas d'autorité infaillible ».

Cette définition a besoin d'explication.

I.

Lorsque nous sommes enfants, nous avons une foi absolue en la parole de nos parents ou de nos maîtres. Tout ce qu'ils disent est pour nous la vérité. Plus tard, nous avons besoin d'explications pour croire ; il est vrai que souvent nous nous contentons de peu de raisons. Mais il arrive un âge, où nous ne croyons rien sans discussion et où nous avons tendance à ne jamais ajouter fois à la parole d'autrui, fût-elle des plus autorisées; nous aimons à critiquer, à discuter tout ce que les autres ont dit, ont fait et nous préférons nous en rapporter à notre propre raisonnement qu'à celui des étrangers. Telle est à peu près l'histoire de chacun de nous.

Parmi les matières qui s'offrent à notre examen à notre critique et à notre discussion, à la période du raisonnement à outrance, se trouve la doctrine religieuse dite catholique. C'est avec ardeur, avec fougue, que nous la critiquons et que bien entendu nous la réfutons (ou croyons la réfuter), car à cette même période de la vie, les sens, les passions parlent haut, et la religion qui nous désapprouve est une gêne dont nous sommes heureux de nous débarrasser.

Notre réfutation de la religion, catholique ou protestante, est-elle fondée ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir.

Remarquons d'abord que la doctrine catholique est un système philosophique qui n'a point pour au-

teur un seul métaphysicien, mais qu'elle a été élaborée pendant dix-huit siècles, par une série d'hommes éminents, quelques uns de génie ; il me suffit de citer St-Clément d'Alexandrie, St-Augustin, St-Thomas, Bossuet. Une doctrine à l'élaboration de laquelle de tels hommes ont prêté leurs concours, ne peut pas être un tissu d'inepties, comme on l'entend dire tous les jours par des ignorants. Il peut y avoir des points faibles, quelques absurdités disséminées ça et là ; mais dans l'ensemble, il est incontestable que c'est une doctrine savante et élevée, et dans tous les cas fort respectable, puisqu'elle a procuré l'apaisement de la pensée et la paix du cœur à une multitude de générations, nos mères.

Pour examiner, critiquer, discuter la doctrine catholique, il faut donc s'y être préparé par de longues études spéciales. Il faut connaître les différents systèmes philosophiques, et l'histoire des religions anciennes. *Il faut surtout bien connaître la doctrine catholique* elle-même. Comment veut-on, en effet, faire une judicieuse critique de cette doctrine, si on ne la connaît que très imparfaitement? Je fais ici appel au témoignage de tous les savants, de tous les philosophes qui ont l'habitude de la critique et de la discussion ; tous me répondront que pour discuter une question quelconque, il faut commencer par la connaître et par conséquent l'avoir étudiée. Or ce qui est vrai pour une question quelconque philosophique ou scientifique est également vrai pour la doctrine catholique.

Eh bien ! je demande aux libres-penseurs de me répondre en toute sincérité ; combien y en a-t-il parmi eux qui étudient la doctrine catholique et qui la connaissent à fond ? Un sur cent mille ? je n'oserais l'affir-

mer. Ceux qui en ont des notions plus ou moins erronées sont plus nombreux, il est vrai ; mais l'immense majorité des libres-penseurs est composée de gens qui la connaissent par ouï-dire et à travers un épais brouillard qui la déforme complètement à leurs yeux, car ils ne se souviennent même pas du catéchisme qu'on leur fit apprendre dans leur enfance.

Il faut dire, pour être juste, que si la doctrine catholique est si peu connue, la faute en est en grande partie aux Evêques. Si ceux-ci croyaient réellement avoir charge d'âmes comme ils le prétendent, ils mettraient à la disposition de ceux qui veulent étudier, un *traité de théologie catholique,* complet, avec plans, figures intercalés dans le texte, etc., comme il existe des traités de physique, de chimie, d'histoire naturelle, etc. De cette manière, quiconque voudrait étudier la religion aurait sous la main les moyens de le faire. Mais il n'en est pas ainsi. Les traités sérieux de théologie sont en latin et rédigés pour les élèves des grands séminaires. Qui voulez-vous qui aille se livrer à une lecture aussi fastidieuse ?

On nous répond, que s'il n'y a pas de traités méthodiques et complets de théologie, il existe au moins des *Apologies du christianisme.* En voyez-vous beaucoup dans les vitrines des librairies ? La plupart des catholiques, savent-ils seulement qu'il existe des apologies ? Quels sont ceux qui ont lu Grotius, Pascal, Samuel Clarke, Paley, Chateaubriand (c'est le plus connu), Grégory, Frayssinous, Thomas Chalmers, M. Nicolas, Chandler, Sherlock, West, Butler, Lyttleton, Campbell, Jenyns, Watson, Wilberforce, de la Luzerne, Sumner, Channing, Wilson, Henri Martin, etc ?

Concluons donc que le plus grand nombre de nos libres-penseurs ne connaît pas la doctrine catholique ou n'en a que des notions fort inexactes ; et qu'en matière de religion tout le monde n'est pas capable d'être libre-penseur.

Il existe, dans nos villes, des sociétés de libres-penseurs ; regardez ceux qui les composent : ce sont l'épicier du coin, le cordonnier de telle échoppe, le garçon coiffeur, un commis-voyageur, le limonadier de la place etc., tous braves gens ; mais se sont-ils jamais livré à l'examen rationnel du catholicisme, sont-ils capables de le faire ? Et alors ?..... Ils se disent anticatholiques, pourquoi ? parce que tels et tels savants, tels et tels philosophes sont libres-penseurs et anticatholiques. Mais dans ce cas, que devient la définition, donnée en commençant, de la libre pensée ? Ces gens-là *ne pensent pas par eux-mêmes* : ils s'en rapportent à ce que disent *des gens qui, pour eux, font autorité ;* ils imitent les fidèles qui s'en rapportent à ce que disent les prêtres qui, eux, ont étudié à fond le catholicisme et qui, pour eux, font autorité. Ces prétendus libres-penseurs, ne sont en réalité que des *fidèles* qui ont abandonné l'autorité des théologiens pour adopter celle d'un certain nombre de savants ou de philosophes. Voilà tout. Ce ne sont pas des libres-penseurs. Ce sont des anti-catholiques, des anti-protestants, qui, s'imaginant que toute religion est semblable au catholicisme ou au protestantimes, ils s'intitulent bêtement *anti-religieux*. Or nous avons vu que la libre-pensée n'est point l'anti-religiosité mais une *méthode*.

Le gnosticisme est une religion, et cependant il ne reçoit parmi ses membres que des hommes capables

d'être libre-penseurs, c'est-à-dire des hommes ayant fait des études suffisantes pour comprendre l'enseignement de la doctrine.

On ne demande pas au gnostique de croire d'après l'autorité des maîtres; on lui présente la doctrine par portions, on la lui explique ; on lui donne les preuves rationnelles, scientifiques, historiques de ce qu'on avance ; on lui laisse tout le lemps d'examiner, de discuter, de se convaincre ; et ce n'est que quand il est bien convaincu et qu'il a accepté cette portion de doctrine, qu'on lui en présente une autre de la même manière. C'est ce qu'on appelle *Initier*.

II

La plupart des apologistes, se font tellement illusion sur la valeur de leurs arguments, qu'ils provoquent eux-mêmes la discussion. Ils déclarent à l'envi qu'ils ne craignent pas la lumière, qu'ils sont prêts à répondre à toutes les objections, et qu'ils ne proposent nullement de croire sans examen.

Eh bien, je ne puis pas ici passer en revue tous les arguments que des apologistes invoquent en faveur du christianisme, mais je vais en prendre quelques uns au hasard.

Les apologistes, enclins à voir partout des miracles, s'émerveillent de la durée du christianisme, qui compte, en effet, plus de dix-neuf cents ans d'existence. Seulement ils se gardent bien de tenir compte de la durée bien supérieure de l'ancien paganisme ou du bouddhisme ; de tout cela ils ne disent mot. Par une des plus sages lois de la providence, il n'est pas

un seul culte qui n'ait vu passer plusieurs dynasties, et qui n'ait survécu à un nombre de révolutions politiques. Le merveilleux serait de citer une religion positive qui n'ait eu qu'une durée éphémère ; aussi, avec ses dix-neuf cents ans, le christianisme est-il une des plus jeunes religions aujourd'hui connues. Les prêtres catholiques disent volontiers que le Seigneur a promis à leur Eglise la perpétuité et l'universalité. La perpétuité consiste jusqu'ici en un peu plus de dix neuf siècles ou un point dans l'éternité. Quant à l'universalité, on peut dire que la promesse n'a jamais été accomplie, et que le christianisme envahi, démembré, morcelé en tous sens, n'a pas même conservé le terrain qu'il avait conquis primitivement.

L'établissement du christianisme offre, sans aucune exception, toutes les phases communes aux institutions humaines; une origine humble et obscure; une marche graduelle, souvent interrompue: de continuelles divisions intérieures, de grandes vertus et de grands caractères suivis d'une corruption hâtive ; une longue alternative de succès et de revers, selon le caprice des empereurs ; une supériorité décisive, après trois siècles d'enfantement, et, après trois autres siècles, un échec irréparable devant les conquêtes de l'islamisme; bientôt un démembrement fatal par le célèbre schisme de l'Orient; plus tard encore un nouveau morcellement par l'invasion de la réforme; une vie de labeurs et de combats sans trêve avec les hérésies, les sectes et le libre examen ; un affaiblissement presque général en Europe, aux dix-huitième siècle, et, après des épreuves accablantes, un retour inespéré de crédit et de fortune dans la première moitié du dix-neuvième siècle, pour retomber vers la fin dans un

discrédit qui augmente tous les jours. Au point de vue philosophique, il n'y a rien là qui ne s'explique naturellement, sans recours à une intervention miraculeuse, rien qui ne rentre dans le cours habituel des enseignements de l'histoire.

L'histoire nous montre donc que, loin d'être perpétuelle et universelle, l'église catholique peut-être entamée et disparaître à un moment donné, sinon de tous les pays où elle existe actuellement, du moins de quelques uns. A l'heure où nous sommes, son discrédit en France est l'avant-coureur des événements qui la chasseront de ce pays. Une partie de ses membres les plus dévoués vient d'être forcée de s'exiler ou de disparaître dans la laïcité. Bientôt, séparée de l'état, l'église sera livrée à ses propres ressources, aux schismes et aux hérésies, pendant qu'une autre forme religieuse, plus adoptée aux idées et aux mœurs modernes, s'organisera pour la supplanter tout à fait.

Un mouvement, pareil à celui du protestantisme au seizicme siècle, envahira l'Europe, au vingtième.

Vers le milieu du seizième siècle, le protestantisme semblait sur le point d'envahir l'Europe. Maître presque absolu de l'Allemagne et de l'Angleterre, il s'était introduit en France, en Pologne, en Suisse, en Hollande et jusqu'en Espagne et en Italie. « *Quelques années suffirent*, dit l'historien Hoffmann,pour amener des millions d'hommes à déserter leurs outils et abjurer leur foi, à mépriser, renier et insulter leur culte. Ces expressions ne paraîtront pas trop fortes, si l'on songe, combien la Vierge et les Saints avaient été honorés dans leurs images, et dans quel discrédit ils tombèrent alors. » Il est vrai que ce mouvement ne se soutint pas : il fut convenu par *l'autorité tempo-*

relle, par les rigueurs de *l'inquisition* et par la *réforme intérieure de l'Eglise.*

Aujourd'hui ces causes n'existent plus. L'autorité temporelle abandonne l'Eglise catholique, l'inquisition ne saurait reparaître, et l'Eglise ne veut pas se réformer. Nous la voyons tous les jours au contraire réprimer énergiquement toute tentative de prêtre intelligent qui veut mettre en harmonie la vieille théologie avec l'érudition et la science moderne. L'histoire de l'abbé Loisy en est un exemple tout récent. Le gnosticisme peut donc se développer en paix et faire des prosélytes parmi les classes éclairées.

A l'heure actuelle le plus grand obstacle à sa propagation est l'opposition des femmes.

Les femmes catholiques, avec l'instruction superficielle et congréganiste qu'elles ont seule reçue jusqu'ici, sont des partisans effrénées du culte et de la morale. La femme ne se rend guère au raisonnement, elle ne se rend qu'au sentiment ou à la force. Or le culte catholique avec ses pompes, sa musique, ses chants et ses cérémonies, fait éprouver aux femmes les plus douces des émotions, l'émotion religieuse. C'est surtout par là que l'Eglise catholique tient la femme. D'un autre côté la femme trouve que l'enseignement de la morale chrétienne est le meilleur des biens. Quant au dogme, il n'a pas pour elle grande importance, et elle ne comprend pas celle qu'au contraire l'homme lui accorde. Le culte et la morale sont pour elle choses si bonnes et si belles qu'elle n'admet pas que, pour quelques discussions métaphysiques qui ne lui disent rien, on puisse abandonner la religion catholique. Tout homme qui n'assiste pas aux cérémonies religieuses est regardé par elle comme un athée

tout au moins un impie, un malheureux égaré, qu'elle cherche à ramener vers l'Eglise par tous les moyens à sa disposition. C'est ainsi qu'elle veille au chevet de ses parents dangereusement malades, et qu'elle emploie tour à tour les pleurs et les câlineries pour le déterminer à admettre le prêtre qu'elle a prévenu et qu'elle se hâte d'appeler, aussitôt que la volonté du moribond faiblit ; et c'est le plus souvent ce qui arrive.

Le gnosticisme, qui exige avant tout la connaissance raisonnée de la doctrine, ne peut pas être compris par les femmes ayant reçu l'éducation cléricale ; il ne convient qu'à celles qui ont reçu l'enseignement des lycées. Les premières ne peuvent pas admettre que des savants enseignent quelque chose de sensé en matière religieuse, il n'y a, croient-elles, de compétents en cette matière que les curés. Tout ce qui contredit le catéchisme des curés n'est que sottise, absurdité. Les secondes, au contraire, qui n'ont plus foi en la parole des prêtres, et qui sont plus habituées aux procédés scientifiques pour la recherche de la vérité accepteront fort bien le gnosticisme. Elles trouveront d'ailleurs dans cette religion la morale évangélique la plus pure, dégagée de toute prescription sémitique, et les émotions religieuses d'un culte qui par son esthétique est supérieur au culte catholique, et qui n'a pas le défaut, comme ce dernier, de descendre jusqu'aux plus basses superstitions.

Tous les arguments des femmes cléricales, aussi bien que ceux des apologistes du catholicisme ou du protestantisme tombent devant le gnosticisme ; et celui-ci peut-être envisagé comme la religion de l'avenir.

III.

Nous avons vu que la plupart des sociétés de libre-penseurs s'intitulent volontiers sociétés antireligieuses. C'est qu'en effet,ces sociétés sont composées d'athées et de matérialistes. Pour le public même,la dénomination de libre-penseur est synonyme de celle de matérialiste.

Nous avons vu aussi que la libre-pensée est une méthode, que c'est *l'emploi de la logique*. Or rien de plus illogiques que les libres-penseurs matérialistes.

La *morale* qui est l'ensemble des lois qui régissent les actes des *esprits* les uns vis-à-vis des autres,est une conséquence logique du spiritualisme.

La conséquence logique du matérialisme, au contraire, est l'absence de morale. Le bien est pour chacun ce qui lui fait plaisir ; le mal, ce qui lui cause de la peine. Aucune chose n'est bonne en elle-même, mais seulement par rapport à nous.Ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre. Et comme tout être agit selon sa nature,l'homme n'a d'autre but à remplir que de chercher la plus grande somme de jouissances. C'est là, son droit, son devoir, sa destinée. Cette destinée même lui est imposée, il ne pourrait s'en affranchir. *il n'est pas libre*, puisqu'il est matière ; il est l'esclave de ses sens. Epicure et Hobbes sont parfaitement d'accord sur tou ces points.

Il est vrai que les matérialistes protestent contre ces conséquences et qu'ils préconisent une *morale indépendante* de tout système religieux ou philosophique, basée sur le calcul qui transforme le plaisir en *intérêt bien entendu*. Ici la ruse, l'adresse rempla-

ceraient la force brutale ; pour arrêter en effet l'impulsion des sens et rejeter un plaisir actuel en faveur d'un plaisir futur plus important, il faut de la réflexion. Pratiquement ce système ne vaudrait guère plus que le premier ; celui-ci servirait toujours de règle à la majorité des hommes, le second ne serait pratiqué que par une infime minorité.

Ensuite, puisque l'homme n'est pas libre, qu'il n'est qu'une machine montée, pourquoi les matérialistes se font-ils les apôtres de la liberté de conscience, de la liberté de penser etc.? Pourquoi emploient-ils à chaque instant les mots de responsabilité, de mérite, de vertu, de devoir, qui ne signifient rien, si l'homme n'est pas libre ?

Si, comme le veulent les matérialistes, l'homme n'est qu'une machine, que deviennent la justice et le droit, principe de la vie sociale? Protagoras confondait le droit avec la loi, la légitimité avec la légalité, et disait que toutes les lois sont bonnes pour le peuple qui les adopte, quelque contraires qu'elles puissent être entre elles. C'est la théorie du fait accompli, la justification du succès, abstraction faite des moyens. Hobbes l'accepte et la développe avec sa rigueur ordinaire, sans la moindre hésitation,

La distinction du bien et du mal, du juste et de injuste n'est pas la source, mais l'effet de la loi.

Il faut tenir pour bon tout ce que la loi permet ou commande, pour mauvais tout ce qu'elle défend, alors même qu'elle ordonnerait d'exposer les enfants ou de massacrer une classe de citoyens. L'assassinat n'est pas coupable en lui-même, mais il le devient par la défense de la loi. C'est pure convention. Pour que les hommes n'osent pas obéir à l'inspi-

ration de la nature, il leur faut la crainte de la loi.

La crainte est la sauvegarde de la société, le contrepoids de l'instinct. La meilleure société sera celle où la loi inspirera la crainte la plus vive. Organiser l'Etat lui donner tous les pouvoirs, laisser à son chef le droit de vie et de mort sur les citoyens, sur les sujets, afin que personne ne se permette de parler ni d'agir contre l'ordre établi, que personne ne s'avise d'avoir une opinion ou une croyance sans l'autorité du chef. L'Idéal de la société est le *despotisme* et *l'absolutisme*, la seule forme de gouvernement qui soit conforme à la nature de l'homme. Voilà les conséquences logiques du matérialisme.

Mais alors, pourquoi nos libres-penseurs matérialistes comptent-ils parmi eux de si chauds démocrates ? Pourquoi proclament-ils à l'énvi la légitimité de tous les principes si généreux, si élevés, du libéralisme moderne ? Pourquoi se révoltent-ils contre le despotisme et l'absolutisme du pape, ce chef du gouvernement de l'Eglise catholique, organisé justement selon l'idée du gouvernement matérialiste ?

Contradiction, entre la théorie et les actes, voilà le spectacle que nous offrent les libres-penseurs matérialistes ou positivistes, car ce dernier système n'est qu'un matérialisme hypocrite et honteux de lui-même.

ENORPHOS.

Le Vintrasisme

I

Nous désirons exposer ici une Gnose qui dévoile certains mystères du Kosmos supérieur et jette des vues toutes nouvelles et très profondes sur l'économie et l'ésotérisme du Christianisme.

Cette Gnose, nous fut révelée par une personnalité extraordinaire : Pierre Michel Eugène Vintras. Sans naissance, sans fortune, sans éducation, dépourvu de tout ce qui paraissait indispensablement nécessaire à l'accomplissement d'une aussi grande œuvre, l'Esprit révélateur le cultiva lui-même, le façonna, le pétrit pour ainsi dire, l'éleva à toute la hauteur de sa grande mission, et de ce degré d'ignorance, le fit arriver à la perception, à l'intuition d'une immense Vérité.

Que l'on juge du changement profond opéré en lui par ces traits caractéristiques que nous empruntons à un auteur du temps :

« Occupé, lors de son appel, à une petite fabrique de papiers au village de Tilly-s-Séulles, accusé, jugé, condamné en 1843 ; le premier mis en liberté en 1848, il est connu dans le monde sous les prénoms de Pierre

et de Michel, et hors le monde par le nom de Strathanaël, c'est-à dire clairon de Dieu.

« Cet homme si extraordinaire, si prodigieux, de quelque côté qu'on le considère, étonne quand il ne ravit point... Il était l'homme illettré par excellence ; nul ne lui vit jamais un livre à lui, et sans avoir jamais rien appris humainement que ce qu'on enseigne à l'enfant du pauvre, il est aujourd'hui, de par Dieu, l'homme universel !

« Appelé à tonner dans les nues le vendredi-saint, ou à ravir dans le ciel l'esprit de son auditoire le jour de la Sainte-Trinité,il s'était montré la veille ingénieux artiste à tresser des couronnes de fleurs, à improviser des autels. Chantre et poète comme le doux St-François d'Assise, il sera, s'il le faut demain, Saint-Bernard sublime !

« Etudié comme orateur et théologien, la voix ne lui manque jamais, non plus que l'exactitude la plus orthodoxe ; tantôt devinant la langue de l'Académie et tantôt créant celle du peuple, comme n'eussent pas fait le Dante ni Shakespeare, jamais ses longueurs n'ont trouvé d'auditoires impatients.

« C'est bien autre chose quand il est à l'état de prophète : jamais, peut-être, parole humaine n'a été, dans un auditoire, en même temps et tour à tour, plus naturelle, plus consolante, plus poétique, plus à l'ordre du jour, de l'heure, des yeux qui voient, des oreilles qui entendent, de l'âme qui a besoin, du cœur qui désire et de l'esprit qui comprend !

« Nous n'avons jamais ouï Pierre-Michel, un des grands jours de la foi chrétienne, sans nous figurer un archange en pleines nues, faisant entendre la voix de Dieu à tout le globe, et sans nous dire : Je voudrais

que la terre entière pût l'entendre ! Et cependant, dans ses élévations, dans ses instructions les plus ravissantes du jour, lorsqu'il était pour ses auditeurs à l'état céleste, il était le seul à s'ignorer ! C'était le soir, dans le cénacle privé, qu'il était à apprendre telle ou telle de ses magnificences, et le plus simple de ses auditeurs faisait pour l'homme de Dieu office de Dieu ! (1). »

Il ne nous appartient pas de définir la mission de Vintras, plus merveilleuse encore que sa personne. Qu'il nous suffise de dire pour l'instant que ce mouvement prodigieux connu sous le nom d'*Œuvre de la Miséricorde*, à la tête duquel il marchait, et auquel tant de prêtres prirent part, fut comprimé comme l'avaient été auparavant tous les grands mouvements gnostiques par les efforts combinés de l'Eglise Romaine, de l'Université, des milices monacales et du pouvoir civil. La force brutale le brisa, comme elle avait brisé les premiers ; mais qui dit briser ne dit pas détruire.

L'Œuvre de la miséricorde a sa vitalité en elle-même qui lui assure l'avenir pour sa manifestation. Le temps d'arrêt qu'elle a subi dans son extension extérieure était prévu, d'ailleurs, et le 10 octobre 1856, voyant le peu d'adhérents qui resteraient aux temps qui précéderont celui où « s'élèvera une nouvelle voix en faveur de l'Œuvre, » Vintras écrivait : « Ne vous comptez pas, il ne restera que ceux qui sont sortis d'eux-mêmes dans l'orbe du nom de Dieu et dans le vrai de sa volonté ».

(1) Le Grand Prophète et le Grand Roi, 1851.

II

Il nous est impossible, en quelques pages, d'exposer la Gnose de Vintras, nous nous bornerons à indiquer les points principaux de son enseignement.

A un point inconnu du temps sans limite, une entreprise scélérate, une révolte abominable se perpétra dans les sphères supérieures de la nature universelle.

La Matière alors n'existait pas ; il n'existait que des Forces intellectuelles et vivantes, qui, du fait de leur révolte, produisirent une catastrophe qui les précipita du sommet spirituel des mondes, pour s'arrêter providentiellement dans une station proportionnelle à la *compacité physiologique* qui venait de s'opérer dans leur propre substance, par suite de leur *refroidissement* que causa leur éloignement du Pôle Nord spirituel.

Le monde où furent relégués les coupables (c.-à.-d. les éléments de l'univers) qui n'étaient autres que *nous-mêmes*, n'était pas encore le monde que nous voyons aujourd'hui. Beaucoup moins compact, il pourrait bien être la sphère hyperphysique dont parle Platon, cette « terre divine » que d'autres ont appelée *Adamah* et d'autres encore l'*Evadam*. La Planète-Terre, et les autres aussi, ne furent solidifiées que plus tard par suite d'une seconde chute.

Nous sommes obligés de passer sous silence une masse de notions contenues dans l'*Evangile Eternel*, l'ouvrage capital de Vintras, sur les facultés prodigieuses dont l'*Evadam* était doué naturellement, avant la seconde chute, sur ses générations semi-spirituelles, alors que les deux principes, masculin et féminin

n'étaient pas séparés : bornons-nous à dire qu'il était doué d'un organisme composé de matière astrale ou éthérée, comme sera celui de l'Evadam reconstitué au terme de l'évolution rédemptrice.

L'âbîme appelle l'abîme, les chutes succèdent aux chutes, de plus en plus terribles, dit l'*Evangile Eternel.*

Une nouvelle rébellion se produisit donc.

Mais le fait extraordinaire qui détermina la seconde chute fut, d'après l'*Evangile Eternel*, le résultat d'une *suggestion* puissante, ou d'une véritable *hypnotisation* exercée sur l'Evadam tout entier par les mêmes influences qui avaient provoqué la première révolte.

L'Orgueil, ce ferment actif, vivante, racine de tout mal, comme dit saint Paul, se propagea par suggestion dans tous les membres de l'androgyne édénal, en gagnant d'abord la partie féminine, (le cœur, l'âme, l'Eve) pour s'étendre ensuite à la partie masculine (le cerveau, l'esprit, l'Adam.) Et c'est ainsi que le cœur entraînant la tête, le principe féminin séduisant le principe masculin, *l'Evadam* succomba tout entier.

Précipité des hauteurs de la sphère Divine, l'Androgyne édénal se divisa ; les molécules qui le constituaient physiologiquement se désagrégèrent en tombant du Pôle Nord au Pôle-Sud, où elles restèrent englouties au sein des éléments qu'elles entraînèrent avec elles. Parmi ces éléments, ceux qui leur étaient inféodés de plus près, s'épaissirent en se concrétant autour d'elles, solidifiés par le froid glacial qui avait tout envahi ; ils formèrent la matière dans laquelle ils nous emprisonnèrent, les uns dans les végétaux, les autres dans les minéraux ; ils nous enveloppèrent comme de langes et devinrent notre tombeau, ou pour mieux

dire, la matrice charnelle, d'où nous avons à nous dégager lentement, l'un après l'autre, en évoluant par la naissance, monade par monade, cellule par cellule, selon la grande loi de l'Evolution, pour reconstituer le grand corps brisé dans l'Eden. Tel est le dogme de la chute, de la Déchéance, (la loi de l'Involution) auquel répond le dogme opposé de la régénérescence, de la Rédemption, (la loi d'Evolution).

III

Cette évolution, s'est faite, et se fait,laborieusement, péniblement, depuis les origines de notre monde terrestre.

Cette évolution a eu plusieurs phases. Dans les premières, l'humanité avait besoin d'être conduite, d'être guidée, d'être cultivée, instruite. Ce fut l'ère des voyants et des prophètes ; ce fut l'ère où Dieu vint à l'homme; se proportionnant à sa faiblesse et aux ténèbres de son ignorance.

Mais voici que s'ouvre une nouvelle ère, dans laquelle ce n'est plus Dieu se rapprochant de l'homme, mais l'homme justifié, régénéré, brisant lui-même les liens de son assujettissement, et dans la liberté et la suprême énergie de son amour, s'élançant dans les souveraines profondeurs de l'infinie lumière de Dieu.

C'est cette ère qu'annonçait Vintras par son Œuvre de la Misécorde.

Le Règne du Père, et le règne du Fils sont passés, disait-il. L'Ère nouvelle, qui s'ouvre maintenant et

dans laquelle nous allons entrer, est le Règne du Saint-Esprit. Cette Ère sera celle de la régénération de l'humanité, sa réhabilitation dans la sainteté de sa dignité première ; ce sera la destruction du mal et le règne de la justice par l'amour qui, unissant et unifiant tous les hommes, les reconstituera dans l'harmonie de leur création.

Le but de la gnose vintrasienne est donc de reprendre le christianisme dans sa suprême essence et de le résumer en trois chapitres, dont les titres sont : Amour, Justice et Liberté. Ce qui arrêtait l'influence du christianisme et paralysait son efficacité pour le bien de l'humanité, c'était l'insuffisance de son enseignement, ne pouvant satisfaire les désirs de l'intelligence dans la recherche de la vérité ; c'était l'opposition trop manifeste de son sacerdoce avec l'esprit du Christ, détruisant lui-même par ses exemples toute l'influence de ses enseignements ; c'était encore l'étroitesse de ses formes, si peu en rapport avec les vastes et généreuses aspirations des cœurs vraiment chrétiens.

Avec la nouvelle révélation. quelles lumières sur ces obscurités, quelles vives et harmonieuses clartés elle projette ; écoutons Vintras annoncer les prophètes de ces temps nouveaux :

« Voici qu'ils s'avancent, ceux que ma grâce a choisis, ceux que mon amour a prévenus, ceux que mon esprit a éclairés. Je les ai faits, *par la science*, contemporains de tous les âges, en mettant dans leurs mains les fils de toutes les traditions, la clef qui ouvre tous les sanctuaires. Je les ai initiés à tous les secrets de la nature. Les Bibles de tous les peuples, les livres saints de tous les Temples, sont lisibles pour leurs

yeux. Leur pensée est en *communion* avec la pensée universelle de l'humanité. Sur leurs fronts rayonne la synthèse de toutes les connaissances dont s'est enrichi le génie de l'homme, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours. Pour eux, les hiéroglyphes, les symboles, les figures, les paraboles n'ont plus de secrets. Le *sphinx* a parlé, les voiles d'Isis sont tombés, la nature s'est dévoilée et la création se montre à leurs yeux ce qu'elle est, en vérité : un poème divin dont ils connaissent la langue, le rythme, la cadence, l'harmonie ! »

Et plus bas :

« La théurgie, la haute magie, la psychurgie, l'alchimie, l'astrologie, toutes les sciences occultes sont redevenues pour eux expérimentales et rationnelles. Ils ont trouvé l'échelle de Jacob ; ils en montent, ils en descendent les degrés ; les secrets rapports du Ciel et de la Terre, de l'invisible avec le visible, se sont montrés à leurs regards. Les rêves profonds de l'Orient, les aspirations ardentes de l'Occident, toutes les espérances de l'Humanité, seront pour eux réalisées sur la Terre » *Tablettes d'Henoch, p. 687 et suivantes, 1857, chez Trubner et Cie à Londres.*

*
* *

Tel était l'enseignement de Vintras, qui a été méconnu par presque tous les ésotéristes modernes (1).

---

(1) Vintras attribuait cette opposition de la part des occultistes, aux Esprits qu'ils évoquaient et qui se jouaient de leur naïve crédulité. Au cours d'une vision de nuit, Elie (Vintras) disait qu'il n'y avait alors (19 décembre 1872) pas moins de 300 principaux chefs qui l'évoquaient :

Il est juste, d'ajouter que presque tous, — si l'on excepte le savant abbé Roca et le patriarche gnostique Synésius, les seuls qui se soient informés de la révélation ésotérique de Vintras — en ont parlé, qui n'en ont jamais lu le premier mot,

« On parle à son aise de ce merveilleux enseignement, disait l'abbé Roca, quand on le rejette en bloc, sans se donner la peine d'aller au fond et peut-être même de lire. Mais, c'est tout autre chose quand on l'examine sérieusement : alors, on s'aperçoit que loin de porter atteinte à la gnose sacrée de la tradition canonique, il en élargit au contraire le monument, il l'éclaire, l'embellit, le glorifie et le couronne. Il n'en détache pas une seule pierre, il n'en brise aucune

---

« Ils ne savent rien comme cela, ce sont des Esprits qui répondent, se disant être moi ou dans mes affinités..,

Ils ne peuvent rien obtenir de moi, mais ils ne parviennent pas moins jusqu'à moi, ce qui ne laisse pas que de me fatiguer et de prendre sur mon temps de repos... Ces Esprits les trompent et se moquent d'eux, ils leur disent que j'ai des secrets, de grandes connaisssances, des secrets de la science. Puisque je ne me cache ni sous un pseudonyme, ni dans des retraites cachées, qu'ils envoient quelqu'un d'éprouvé, en qui ils puissent avoir confiance si des raisons attribuées au rang social ou autres les empêchent de se présenter eux-mêmes, mais, d'une manière ou d'une autre, d'agir : *homme à homme, à découvert.* »

C'est ainsi que Vintras a été représenté, en image, tenant dans sa main gauche un espèce de sceptre, surmonté d'une main ayant les trois doigts du milieu de la main fermés, et le pouce et le petit doigt ouverts. Or, ceci est faux.

Nous ne savons pas que Vintras ait jamais eu un sceptre semblable, mais ce que nous savons, c'est qu'une nuit, pendant une vision, Vintras, vit un des Esprits évoqués, affirmer aux évocateurs, qu'il tenait dans la main un sceptre aux doigts fermés et le pouce et le petit doigt ouvert, et qu'il y puisait, disait cet Esprit, « une grande force et puissance autoritaire. »

pièce. Reprenant un à un tous les matériaux de l'ancien édifice, il reconstruit le Temple, en le transfigurant de la base au sommet...

L'on se demande comment a pu faire un illettré pour écrire ou dicter 50 ou 60 volumes dans ces conditions ? Comment expliquer qu'il ait pu parler ainsi *religion, dogme, morale, culte, exégèse, patrologie, ésotérisme*, sans études préalables ? cela d'une manière brillante, supérieure, pendant des heures entières et pendant plusieurs années, devant un auditoire difficile, où se mêlaient des prêtres, des savants, versés dans ces matières, sans que personne ait pu relever, un écart, un lapsus, une parole malsonnante ?...

Et l'abbé Roca ajoute :

« Je défie un Saint-Thomas d'en faire autant ! »

J. des Esseintes.

DEUXIÈME PARTIE

A nos Lecteurs

Nous commencerons dans le prochain, numéro la première traduction française des œuvres de Paracelse.

Nous aurions voulu publier la traduction des œuvres complètes. Malheureusement, ces œuvres sont trop nombreuses. Au reste, quantité de pages ne sont pas de Paracelse, et quantité d'autres n'offrent aucun intérêt.

Cette traduction sera précédée d'une très curieuse biographie de Paracelse.

La Médecine actuelle

(A propos d'un jugement)

Le 11 Mai dernier, une Chambre du Tribunal correctionnel de Paris condamnait à deux cents francs d'amende et à deux cents francs de dommages-intérêts en faveur du Syndicat des médecins du département de la Seine (lequel poursuivait) le docteur X*** « attendu que le docteur X*** hypnotise la dame Z***; qu'en sa présence il reçoit des clients et recourt à son diagnostic; que le fait de collaborer avec un sujet hypnotisé constitue l'exercice illégal de la médecine ; que, toutefois, les malades ont éprouvé du soulagement, soulagement que, d'ailleurs, ils ne devaient, qu'à leur imagination... »

Ainsi, en 1904, très gravement, un Président et deux juges déclarent : « ... soulagement que, d'ailleurs, ils ne devaient qu'à leur imagination... » ! Mais, que ce Président, soit malade demain et qu'après-demain il éprouve un soulagement ; à

quel signe reconnaîtra-t-il la cause de ce soulagement? Comment saura-t-il s'il vient de son imagination, de celle de son médecin, de celle de son valet de chambre, des drogues frelatées vendues par le pharmacien, de la pluie, du beau temps ou simplement du cours naturel de sa santé ?

Molière et M. Brieux n'auraient pas trouvé mieux. Dans tous les cas, M. Brieux n'aurait pas pensé à exhiber un médecin condamné pour guérir ses malades ! Ah ! si le docteur X*** avait ouvert le ventre de douze personnes — histoire de voir si, par hasard, elles n'avaient pas l'appendicite, s'il avait ordonné à vingt malheureux de prendre pour guérir leurs yeux un peu de pilocarpine qui leur aurait à tout jamais détruit l'estomac, il eut été acquitté par le Tribunal et félicité, sans doute, par le syndicat des médecins!

Mais, guérir un malade ! Les malades ne courent pas les rues ! Ce sont les médecins qui courent les rues, soit que, le matin, ils visitent et flattent les pipelets du quartier, leur payant, s'il le faut, l'apéritif, soit que, l'après-midi, ils quémandent des emplois à l'Assistance publique qui ne leur rapporteront qu'un fixe de quinze cents francs par an mais pourront les aider à écouler — à crédit — les fioles qu'avec la complicité du pharmacien du coin ils remplissent d'eau et auxquelles ils attachent leur nom, soit qu'encore, l'après-midi, ils examinent les pieds de juifs qui leur auront fait obtenir la place de médecin attaché à un vague café-concert des boulevards extérieurs.

Paracelse voulait que le médecin fût sain et robuste de corps afin de n'affaiblir pas le malade par de pernicieuses exhalaisons incorporelles et de le tonifier par son trop-plein de vie; il voulait aussi qu'il fût sain et robuste d'esprit afin de ne l'affaiblir pas par de pernicieuses exhalaisons incorporelles et de le tonifier par son trop-plein de foi.

Et pour que cette foi, pour que la volonté du thérapeute demeurât plus pure, s'affirmât plus active, Paracelse (qui exigeait de ses clients des honoraires que n'oseraient demander

(1) Une théorie, pas plus bête qu'une autre, prescrit aux vieillards et personnes affaiblies de s'entourer de jeunes gens sains et robustes, à la rigueur de bêtes vigoureuses ou de plantes vivaces, dont ils pourront pomper le trop plein de vie.

nos plus illustres extracteurs d'ovaires, et ne craignait pas de poursuivre judiciairement les insolvables) désirait que le médecin se montrât désintéressé, qu'il ne fit pas de la médecine un métier mais bien un sacerdoce, qu'il se détachât des marchandages et tripotages. Hélas ! nos médecins, forcés, pour épater la clientèle, d'habiter des appartements convenables, se demandent jour et nuit comment ils payeront leur terme, se préoccupent nuit et jour d'empêcher leurs malades d'invoquer la prescription ou le pharmacien de ne pas les voler sur la vente du corricide ou du dentifrice de leur invention...

Les belles cures sympathques qu'ils doivent obtenir ! Voyez-vous, essayant la transplantation d'une maladie, un homme haï et haïssant, colère, cocu, s'adonnant aux plaisirs solitaires lesquels attirent les larves, un homme qui refuse du sérum au père d'un gosse atteint du croup sous prétexte qu'il ne partage pas ses opinions politiques, qui ne respecte pas le secret professionnel, bavarde comme une vieille concierge ou qui diagnostique au premier coup d'œil et, par orgueil, ne veut point démordre de son diagnostic ?

Celui-là n'influence pas le malade, il est influencé par le malade ! Ou il subit le choc en retour : car il n'exhale pas l'amour, il exhale la haine; et cette haine n'atteint pas même le malade, elle ne va pas jusqu'à lui, elle se retourne contre le destinateur ou son entourage intime, plus particulièrement ses bêtes, s'il en possède.

Que nous voilà loin du médecin qui disait à son client :

— Avez-vous un ennemi ?

— Non.

— En êtes-vous sûr ?

— Et bien ! oui, j'eu ai un.

— Courez l'embrasser, et je réponds de votre guérison !

... Quant à nous, nous nous contenterons de demander respectueusement aux magistrats français ceci : lequel d'entre eux ne s'estimerait pas heureux d'être guéri, alors même qu'il ne devrait sa guérison qu'à son imagination ?

L'Hypnotisme chez les Japonais (1)

La pratique de l'hypnotisme revêt au Japon une forme partilière. Depuis longtemps, les Japonais ont compris l'influence que l'intimidation peut jouer dans les relations sociales — et ils recourent à son emploi d'une façon systématique. — Le Yiujutsu, tel est le nom de cette vieille coutume des Samouraïs de combattre sans armes. Il signifie « victoire en sachant céder ou plier. » En résumé, le Yiujutsu n'est que la mise en pratique de véritables manœuvres d'hypnotisme, auxquelles ils associent l'emploi de la force physique. Ces procédés sont enseignés dans de véritables écoles désignées sous le nom d'Ecoles du Saule.

La grande Ecole du Saule de Yokohama est bondée chaque nuit d'élèves qui viennent y apprendre « l'art de vaincre les Occidentaux. »

Tous les agents de police de Yokohama, Tokio et Kobé sont tenus d'avoir des notions de *Kakouda* et de *Kaoutsou ;* mais au moment de prendre leur première leçon, ils font le serment solennel de ne jamais dévoiler les secrets qu'ils vont apprendre.

Souvent, il arrive que, dans les rues de Yokohama, un agent de police, de taille insignifiante, s'approche d'un matelot étranger, à la carrure de colosse, lui reproche sa turbulence et, après l'avoir à peine touché, ce semble, le ramène à son navire, sans que celui-ci, ahuri et impuissant, fasse la moindre résistance.

Les grands secrets du Yiujutsu ne sont révélés qu'à des hommes d'esprit pondéré et de moralité irréprochable. Cet art entre les mains de ces hommes est plus puissant que l'hypnotisme.

En effet, par un seul attouchement, ils peuvent paralyser le cerveau de leur victime, lui démettre l'épaule ou la hanche, lui distordre un tendon d'un seul coup, toujours porté avec la rapidité de l'éclair, et la rendre absolument inoffensive.

Plus le non-initié offre de résistance, plus sa défaite est rapide, et ce sont les sujets les plus faibles dont l'initié a le plus difficilement raison.

Celui qui possède bien son Yiujutsu a pour premier principe de ne pas se fatiguer, et de ne pas se laisser toucher. Il tend à la

(1) Extrait de la Revue de l'Hypnotisme

partie adverse des pièges et cherche à se faire porter des coups qu'il évitera et saura rendre fatals à celle-ci.

Jamais de corps à corps avec l'initié. Celui-ci suit, dans une impassibilité hypnotisante, les mouvements de l'adversaire pour lui porter au moment propice tel ou tel coup favorisé par tel ou tel mouvement.

Jamais la pratique du Yiujutsu n'a été aussi populaire qu'à l'heure actuelle et l'État favorise de son mieux son développement Tous les officiers de l'armée du mikado sont initiés à ses secrets. C'est là la principale raison de la bonne discipline dans les rangs et de l'audace et de la jactance de ces petits hommes aux yeux obliques.

La supériorité que lui donne l'art du Yiujutsu, supériorité à la fois physique et psychique, est incontestable, aussi le Japonais se compare volontiers au saule qui plie et ne rompt pas.

En résumé, ces manœuvres de Yiujutsu témoignent d'une connaissance de l'art de l'hypnotisme. Souhaitons que la civilisation apprenne aux Japonais que l'hypnotisme comporte des applications plus morales et plus utiles que celle de vaincre et de dominer son prochain.

Distraction de Spirite

D'une brochure *Grandes révélations spirites* de M. Henri Ferlin nous extrayons le passage suivant : que nous reproduisons, sans commentaires.

Concours de belles lettres entre les Esprits ; *grand concours de poésie* 30 novembre 1897. Présidence de Radziwil (3600 concurrents et 25 épreuves) prix: Un objet d'art.

Le Très-Haut a donné pour sujet de la dernière épreuve : « La bataille des Elus ».

1. Godson. — 2. J.-J. Rousseau. — 3. Duc de Ravignan. 4. Clotaire Ier. — 5. V. Hugo. — 6. Lafontaine. — 7 Chateaubriand et Lamartine, *ex-æquo*. — 8 Michelet. — 9. A. Thiers. — 10. G. Sand. — 11. Mme de Staël.

Concours de littérature. 15 janvier 1898, Présidence de l'Archange Saint-Julien (3002 concurrents) prix : La coupe d'Hersepolis.

1.J.-J. Rousseau. — V. Hugo. — 3. Byron. — 4 Lafontaine. — 5. Chateaubriand et Lamartine, *ex-æquo*. — Homère. Fragonard. — 8 Caïus Gracchus. — 9. Musset. 10. Adélaide de Rousqueterre.

Concours d'éloquence 13 avril 1899 Présidence de l'ancien Archange Charles (2709 concurrents) plusieurs prix : Ascension de un à trois ciels.

1. Archange Saint-Julien. — 2. Démosthènes. — 3. Ex-Archange Raphaël. — 4. Ex- archange Gabriel. — 5. Mirabeau — 6. Byron. — 7. Gambetta. — 8, Michelet. — 9. J.Favre. — 10. Clotaire Ier. — 11. Gladstone. — 12. Chateaubriand. — 13. Lamartine.

Très grand concours d'éloquence inter-ciels, 28 mai 1899, Présidence du Très-Haut (268.703 concurrents)prix nombreux : Ascension de 10 à 2.500 ciels.

1. Radziwill. — 2. Boiëldieu. — 3. Velléda. — 4. Ancie Archange Charles. — 5. Bajoula. — 6. Namourra. — 7. Archange Saint-Julien. — 8. Godson. — 9. Ex-Archange Marius. — 10. Godson.

A propos d'une Mandragore

Si invraisemblable, que ceci paraisse, ceci est pourtant: le dessin ci-contre reproduit fidèlement une racine de mandragore! racine trouvée telle quelle dans la terre, en Palestine, il y a quelques années. On ne saurait prétendre qu'elle est truquée : la pellicule extérieure la recouvre encore!

Défi évident au bon sens humain, à ce gros bon sens cher au positivisme moderne! la nature, parfois, s'amuse à étonner le savant officiel (autant qu'elle peut étonner un homme qui préfère nier à croire ce qui ne lui apparaît pas croyable).

Cette racine — trouvée, telle quelle — figure trois têtes humaines et une paire de mains.

Qu'en déduire? Que chaque animal a son correspondant dans les deux autres règnes, que l'homme et la mandragore cristallisent, si j'ose m'exprimer ainsi, dans un même système? qu'entre l'homme et la mandragore une certaine attraction circule? qu'homme et mandragore se complètent au point

qu'on arriverait à l'homunculus si, par méthode alchimique (aujourd'hui, l'on dit biologique), l'on animait celle-ci avec le principe de vie de celui-là! ou que l'animal descend de la plante?

J'avoue naïvement qu'il ne me répugne pas plus de supposer que l'homme et la mandragore ont de l'affinité, l'homme étant le soufre philosophique et la mandragore le Mercure, que d'apprendre que nous descendons du singe (certains disent des poissons, parce que les poissons vivent dans l'eau salée qui serait notre milieu originel), et que nous finirons oiseaux (parce que les oiseaux ont trois éléments à leur disposition : ils nagent, volent et marchent).

L'on me dirait que le cheval èt l'hippocampe ont de l'affinité, je n'y verrais pas d'inconvénients.

Je ne déduirai donc rien, sinon que les médecins qui pratiquent encore la cure sympathique (j'en connais) s'adresseraient avec plus de succès peut-être à la mandragore qu'à telle autre plante.

Revue des Revues

La Revue de l'hypnoptisme publie un article ayant pour titre Les « Miracles du Curé d'Ars devant la Science » dont nous extrayons les passages suivants:

« Le premier de ces miracles se produisit dans la ville de Saint-Laurent-le-Maçon, en l'année 1862. Claude-Léon Roussat, enfant de six ans, atteint d'épilepsie, ayant les nerfs malades et épuisés, les membres paralysés et ayant perdu l'usage de la parole, traînait une vie misérable et en était arrivé au point de ne pouvoir retenir sa salive. En vain, on avait employé tous les remèdes ; la violence de la maladie croissait de jour en jour, et les médecins avaient perdu tout espoir de sauver l'infirme.

Alors les parents conduisirent l'enfant au tombeau de Jean-Baptiste Vianney, se proposant d'adresser au vénérable serviteur de Dieu une neuvaine de prières. Le bras paralysé de l'enfant fut approché du sépulcre, et aussitôt la guérison commença : en effet, de cette même main, l'enfant donne une aumône à un pauvre qu'il rencontre, puis il enflamme des allumettes ; bientôt il court sans difficulté jusqu'à sa demeure ; enfin les neuf jours écoulés, il jouit du plein usage de sa langue, et il a recouvré son ancienne santé.

« L'autre miracle se produisit en l'année 1862 à Lyon, dans l'asile de jeunes filles de Saint-Jean. Adélaïde Joly, âgée de neuf ans, qui, en tombant s'était heurtée contre un mur, fut atteinte d'une tumeur blanche au bras gauche. Les médecins, désespérant de la guérison, un lacet des souliers du vénérable

Jean-Baptiste Vianney fut appliqué sur le bras de la patiente pendant une neuvaine de prières. La guérison s'ensuivit sur le-champ et elle fut tellement complète que bientôt il ne subsista plus aucune trace de la maladie.

∴

Le Spiritualisme Moderne contient une excellente étude de M. L. Lamy sur *Le danger de la mort apparente*, l'auteur s'exprime en ces termes.

« Il est un fait qui domine la question, c'est l'impossibilité pour la science de définir physiologiquement et la vie et la mort.

La mort apparente est donc simplement la « vie sous les dehors de la mort. »

Or, si l'on veut se donner la peine de rechercher les cas authentiques de personnes enterrées vivantes, les preuves fourmillent à l'envi pour démontrer que c'est là un danger réel contre lequel jusqu'à présent la science était impuissante à se prononcer. Les états civils des communes, les assemblées législatives elles-mêmes sous la pression de journaux, ont dû étudier cette importante question, tout en reconnaissant d'ailleurs leur impuissance à la résoudre. »

M. Lamy passe en revue les moyens proposés par divers savants pour tuer sûrement l'individu avant de l'enterrer pour ne pas s'exposer à l'inhumer vivant. Il présente en conclusion un moyen proposé par M. le Dr Icard à l'Académie des sciences qui consiste à injecter dans le sang, une matière colorante qui dénonce si oui ou non la circulation du sang autrement dit *la vie*, existe encore.

Si donc nous mettons au contact du sang une substance fortement colorée, s'il y a encore vie, s'il y a encore circulation, même alors qu'elle échappe à nos moyens d'investigation habituels, parce que trop ralentie, il y aura diffusion de la substance colorée et nous devrons la retrouver en divers points de l'organisme surtout au niveau des muqueuses et encore plus facilement au niveau du globe de l'œil.

Et c'est ainsi que le Dr Icard a résolu la question : Il injecte une certaine quantité d'un produit par lui inventé, sous le nom de Karminine qui, absolument inoffensif, lorsqu'il se dif-

fuse dans l'organisme, colore en jaune la peau, les muqueuses et surtont le blanc de l'œil·

Si la circulation n'a été que momentanément arrêtée, on devra retrouver dans les heures qui suivent la coloration caractéristique des yeux; si au contraire, la mort est définitive, nulle coloration n'apparaît en dehors du point où l'injection a été faite.

Nous sommes donc en possession d'unmoyen rationnel d'éviter les enterrements d'êtres, en état de léthargie.

∴

Dans Les Nouveaux Horizons de la Science, et dela Pensée nous trouvons la continuation de l'étude de M. Sage sur le *spiritisme et le psychisme* l'auteur se révèle de moins en moins tendre pour les spirites nous pouvons le constater par l'extrait suivant :

« Je suis venu chez les spirites semer la discorde et tout désorganiser : c'est ce qu'on m'a dit. En effet, j'ai dérangé et je promets de déranger encore pas mal de petites et très intelligentes combinaisons. Telle femme par des coups dans sa table entre le dîner et le thé, remplit son salon, s'entoure d'hommages et marie ses filles : telle autre élève ses enfants sans trop de peine ; telle autre se fait octroyer de larges sommes pour répandre la doctrine par la brochure et par le livre et ne répand rien du tout. Chaque prêtre ou prêtresse. en un mot, vit de son mieux de l'autel. »

Nous remarquons encore dans ce numéro un excellent article très documenté de M. Jollivet Castelot sur les Rayons N.

La Revue documentaire des Religions reproduit une lettre de l'abbé Loisy,que nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux cette lettre a été adresée à M. Barley Saunders correspondant du *Times.*

Monsieur,

Il m'est assez difficile d'apprécier maintenant soit la juste portée, soit les conséquences probables de la condamnation qui vient d'atteindre mes ouvrages. La forme de cette condamnation est insolite. Au lieu d'un jugement sur mes écrits ou mes opinions, la Congrégation du Saint-Office a émis un

arrêt d'insertion au catalogue de l'Index, sans spécifier les motifs de cette décision. Elle dit seulement que le cardinal secrétaire d'Etat sera chargé de donner, sur ce sujet, des explications au cardinal archevêque de Paris.

Vous avez pu voir comment le cardinal Merry del Val s'est acquitté de cette mission. Il reprend les considérants allégués par le cardinal Richard dans l'interdiction de mes articles sur la *Religion d'Israël*, en octobre 1900, et dans la censure de *l'Évangile et l'Eglise*, en janvier 1903, la lettre de Mgr Merry del Val nous renseigne officiellement sur les intentions du Saint-Office mais elle n'est pas un jugement officiel de cette congrégation. Des décrets du Saint-Office et de l'Index commentés par le cardinal secrétaire d'Etat, il résulte que l'on a voulu couvrir de l'autorité pontificale les mesures antérieurement prises contre mon enseignement et contre mes écrits par le cardianal Richard et d'autres prélats français. On dénonce mes opinions et mes livres comme dangereux, et Mgr Merry del Val parle même des erreurs dont mes livres « regorgent ». Le monde catholique, le clergé français surtout sont invités à se défier de mes doctrines, et pour les en préserver, on leur défend de lire mes livres; voilà, me semble-t-il ce que signifient les documents romains que le cardinal Richard a communiqués aux curés de son diocèse et à moi-même le 13 décembre dernier.

Je n'ai pas à discuter en ce moment l'opportunité d'une telle monition. J'ai dit assez clairement dans mes deux petits livres ce que je pense touchant le rôle enseignant de l'Eglise, et les inconvénients que peut présenter ce que je me suis permis d'appeler le régime intellectuel du catholicisme, pour que vous deviniez sans peine comment je pourrais parler de la censure si c'était un autre qui fût censuré. J'estime que je dois témoigner du respect pour cet acte d'une autorité que je crois nécessaire au maintien de la vérité chrétienne dans le monde. Mais ce respect ne fait pas tort à celui que je dois à la vérité même. Catholique j'étais, catholique je reste ; critique, j'étais, critique je reste.

Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis lire la Bible sans que mon expérience d'historien me la montre sous un jour assez différent de ce qu'elle paraît à la plupart des théo-

logiens. Quand je lis, dans le quatrième Evangile : « Au commencement était le Verbe », je comprends, avant d'aller plus loin, que ce livre est autre chose qu'une simple histoire de Jésus-Christ.

Je sais fort bien que mes opinions sont imparfaites, pleines de lacunes et même d'erreurs — je les corrige moi-même tous les jours. Mais, je ne puis les corriger dans l'ordre de l'histoire que par le progrès de mes recherches. La tradition de l'Eglise me vient en aide pour interpréter religieusement l'histoire ; elle ne peut changer dans mon esprit les conditions réelles des témoignages concernant le passé de la religion et la vie de Jésus. Je n'ai pas interrompu mes travaux critiques sur les Evangiles, et je n'ai pas l'intention de les interrompre. Mon commentaire de Jean est publié. J'achève maintenant mon commentaire des Synoptiques. La censure dont mes écrits on tété frappés ne gênera pas et je ne crois pas même que, dans la pensée de ses auteurs, elle soit destinée à entraver mon activité scientifique.

Tant de bruit s'est fait mal à propos autour de mes dernières publications, des contre-sens si extraordinaires ont été commis à leur occasion, l'on a si bien réussi à créer le scandale des ignorants, que la mesure de haute police dont les Congrégations romaines ont assumé la responsabilité n'est que trop aisée à expliquer. Ceux qui ont cru l'Eglise en péril la croient maintenant sauvée. Ne leur envions pas cette consolation. Au fond, rien n'est changé dans la situation du catholicisme; il n'y a que cinq livres de plus au catalogue de l'index. Ce qui peut se trouver de bon dans ces livres ne sera perdu pour personne, et quelques-uns de ceux mêmes qui m'ont combattu sont tout prêts à le faire valoir. Je n'ai jamais envisagé l'avenir avec plus de confiance que dans ce temps où l'on dirait que l'Eglise à laquelle j'appartiens condamne l'œuvre de toute ma vie.

Peut-être ne la condamne-t-elle pas autant qu'il le semble. Pour un peu, j'oserais dire qu'elle ne la condamne pas autant qu'elle-même le croit.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

A. Loisy.

Bulletin Financier

Paris, le 5 juin 1904,

Le mois qui vient de s'écouler depuis la date de mon dernier bulletin n'a vu se produire aucun événement de nature à impressionner les marchés financiers. Aussi est-ce à peu près le *statu quo* sur toute la ligne. La guerre Russo-Japonaise se poursuit sans nouvelles sensationnelles. Ainsi se confirme que le conflit sera fort long et par conséquent très coûteux pour les finances des deux pays.

Notre *3 o/o français* stimulé par le détachement au 15 juin prochain d'un coupon de 0, 75 s'avance dans les environs du cours de 98. A ce cours de nombreuses réalisations le guettent et arrêtent ainsi tout essor vers des cours supérieurs.

Les Rentes Etrangères sont stationnaires quoique plutôt bien disposées. Les *Rentes sud-américaines*, *Brésil*, *Argentine, Mexique* sont fermes. Elles continuent à offrir un choix intéressant aux capitalistes désireux de relever un peu le revenu de leurs portefeuilles sans grands risques.

Nous avons toujours dit et pensé que la haute finance avait sur ces pays des projets importants en vue et que la consolidation de leurs finances respectives serait poursuivie sans relâche et avec succès. Les capitalistes français devraient un peu obliquer les yeux de ce côté et s'arrêter un moment de s'hypnotiser sur les fonds Russes. Puisque je parle des fonds Russes je dois annoncer que le nouvel emprunt placé en *Bons du Trésor 5 o/o* par le Crédit Lyonnais a été suffisamment bien accueilli. Il se cote aux environs de 500 francs,

Les autres séries de *Rentes Russes 4 o/o* peuvent paraître et sont, je le crois, chères à 90 francs.

Mon avis est que la Russie devra recourir à un second emprunt de guerre aussi important que le dernier. Et la mauvaise tactique qui l'a conduit à ne s'adresser pour ses besoins d'argent qu'au seul marché français pourrait bien un jour lui coûter fort cher à elle et à nous. Notre marché est bien près d'être las et les places étrangères à qui on devra fatalement s'adresser, dicteront alors des conditions plus dures que nos grands banquiers.

Le groupe des Etablissements de Crédit est peu animé. A propos de la *Banque de Paris* on annonce aujourd'hui que le gouvernement marocain et les banques françaises, à la tête desquelles se trouve cet établissement, sont d'accord pour l'emprunt de 50 millions. Allons-y pour le Maroc !

Il a circulé divers bruits concernant *la Banque française du Commerce et de l'Industrie, alias Banque Rouvier*. Aucune nouvelle n'a été confirmée, ce qui ne prouve pas qu'aucune ne soit vraie. Il est avéré que cette Banque au programme trop vaste se meut dans un rayon trop étroit. Elle fut, toute jeune abandonnée par son père et les marraines qu'elle eut à sa naissance n'étaient intervenues que pour faire plaisir. Que vouliez-vous en attendre dans ces conditions! Nous attendrons une fusion ou... autre chose, qui ne peut manquer de se produire.

Le groupe des valeurs industrielles est calme mais ferme. Les titres des sociétés de Constructions navales nous paraisses toujours intéressants. Leurs taux de capitalisation sont d'ailleurs assez attrayants et d'autre part la situation financière de la plupart est très bonne. Citons les *Chantiers de la Loire*, *Chantiers de la Gironde*, *Chantiers de la Méditerranée*.

Les valeurs industrielles russes sont indécises. Nous avons déjà dit que les plus saines d'entre elles nous paraissaient avantageuses étant donnée l'activité industrielle qui surgira certainement après la guerre russo-japonaise je n'ai rien à dire du groupe des *Chemins français* et *étrangers* et des *Tramways*. Les porteurs de leurs titres peuvent les conserver mais je ne conseille pas d'y rentrer maintenant. Trop de points noirs sont encore à l'horizon de cette industrie.

Sur le marché en Banque les *Mines d'Or* semblent enfin vouloir se réveiller un peu.

L'arrivée des premiers Chinois aux mines est un fait accompli, d'autres convois suivent.

On annonce aussi l'embauchage de nombreux indigènes Cafres. Il convient toutefois de rester très prudent sur ce groupe de valeurs. Au cours actuel d'environ 200 francs je signale la *Gotden Horse Shoe*, excellente mine australienne qui paie régulièrement des dividendes.

A signaler la hausse importante des *Pétroles de Grosnyi* à 460 francs qui confirme ce que nous savions de la réorganisation financière de cette société et surtout de l'excellence au point de vue rendement de l'industrie pétrolifère. Je parlerai un jour ici de cette question car le marché de Paris verra plus ou moins prochainement apparaître de nombreuses valeurs de cette catégorie et il pourra y avoir à ce mement des placements très fructueux à opérer.

J. G. Dargent.

Il est répondu à toutes demandes de renseignements accompagnées d'nn timbre poste.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la Voie, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr-in 8e avec figures (*très rare*).

St. Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in. *8°* (*très rare*) 24 francs.

Les 22 Arcanes du Tarot Kabbalistique, dessinés à l'usage des initiés sur les indications de Stan Guaïta par O. Wirth dans un étui (*fort rare*) 20 francs.

Court de Gibelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777,9 forts vol.-in 4° rel. avec figures. (*Vaste monument la Science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr

DEMANDES

On demande à acheter un Paracelse complet (édition de Genève).

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de.. à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

....

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom..

Qualité..

Adresse...

....

Signature :

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Graphologie

Quand par suite du manque d'affinités, tant de douleurs, de déceptions, d'amertumes sont épandues, pour le plus grand nombre, sur le Chemin de la Vie, tant au point de vue social qu'au point de vue sentimental, l'art de bien connaître son semblable devient une nécessité de plus en plus pressante pour atteindre l'état de PAIX et d'HARMONIE rêvé par tous ceux qui aspirent à une humanité meilleure, partant plus heureuse.

A cet effet, adresser à Mme Bagnetz, 5, rue Christine, Paris, un spécimen de l'écriture *courante*, en n'importe quelle langue, pour recevoir un portrait graphologique *complet*, (caractère, aptitudes, santé, etc.) aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr. de 8 jours, 5 fr. ; en un mandat ou bon de poste.

Le Gérant : Lucien BODIN.

IMPRIMERIE CHAMUEL, 5, RUE DE SAVOIE. — PARIS.

N° 5 15 Aout 1904

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE :

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO.......................... **Un Franc.**

Abonnements :

France...	Un An.............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois..........	7 Fr.	—	Six Mois ...	8 Fr.

RÉDACTION — ADMINISTRATION

5, Rue du Pont de Lodi

PARIS

VENTE ET DEPOT

Lucien BODIN

Libraire-Editeur

5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.



PREMIÈRE PARTIE

LES FORMES DE L'UNIVERS

Je n'ignore pas que, dans leur extrême généralisation, les « Symboles du verbe » ont pu paraître plus vagues encore qu'abstraits. — Mais outre que leur éclat ne se manifeste, que si on le provoque en consultant le texte général en vue d'une adaptation particulière et précise (1), nous pouvons éclairer immédiatement le Khien et le symbole de la marche des Dragons, par l'étude de la formule tétragrammatique, que le prince Wenwang, beau-fils de Fohi, instaura en tête du Yiking, sous l'idéogramme même du Khien.

Le tétragramme de Wenwang donne, avec une

(1) Il faut retenir cette phrase faite ici à dessein Car elle est le commencement de toute la science divinatoire du Yiking entendue naturellement au point de vue magique, et non pas au point de vue « horoscopique » dont les praticiens de l'Extrême Orient savent, tout comme leurs confrères d'occident, se faire des rentes.

forte concision, la clef du phénoménisme universel, qu'on est convenu d'appeler : la création du monde. Cette appellation, qui énonce un fait (la création, c'est-à-dire vulgairement la sortie hors du néant) prépare aux races qui l'emploient une inconsciente pétition de principes et une innombrable quantité de difficultés métaphysiques et logiques. Avoir inventé ce mot, avant d'avoir prouvé qu'il répond à une conception intellectuelle ou à un évènement matériel, est un symptôme tout à fait caractéristique de l'état du cerveau aryen déformé par le coup de pouce sémitique(Et Jéhovah seul sait de quelle force fut le coup de pouce !)

Préparons-nous immédiatement à ne pas sacrifier notre logique à cet *apriorisme* inouï et tout à fait discutable. Le tétragramme de Wenwang, dont la généralité seule ne le cède pas à l'abstraction, ne nie pas (n'affirme pas non plus d'ailleurs) le fait en lui-même ; il paraît que la réalisation ou la non-réalisation matérielle de l'idée importe excessivement peu à la tradition ; mais le tétragramme situe l'événement en dehors du temps et de l'espace ; c'est-à-dire qu'il lui enlève toute objectivité, et le maintient dans ce domaine dont nous, occidentaux, n'avions point le droit de le faire sortir : le domaine de l'idée pure et de la logique métaphysique.

Peut-être toutes les cosmogonies, et même la sinaïtique pourraient se résumer en une seule doctrine, si nous voulions bien ne pas entraîner, sur le plan de la création universelle, l'anthropomorphisme dont nous avons souillé le plan divin, et si, sous prétexte de rendre hommage à un créateur que nous faisons homme, nous n'installions pas le matérialisme le plus concret au cœur de nos modernes et singulières religions

Il nous faut donc tâcher d'oublier la médiocrité conventionnelle dont fut bercée l'enfance des nations occidentales. Et si l'on suit dès maintenant ce conseil, il paraît certain que l'on retirera, à l'application, le plus grand fruit de la montée des Dragons à travers les graphiques de Dieu.

Mais, et surtout, on sera préparé à saisir, dans tout son abstrait métaphysique, le tétragramme de Wenwang, la cause initiale, la modification et la transformation finale de l'Univers.

Le tétragramme, arcane de l'Univers, a encore une autre portée. Et elle n'est peut-être pas moins considérable au point de vue de l'unification des systèmes philosophiques de l'Orient. C'est en effet du tétragramme de Wenwang, c'est-à-dire de la moelle même du Yiking, que tout le taoïsme est issu. Lorsque nous étudierons cet admirable système de logique et de morale pure, nous reviendrons sur cette filiation. Il nous suffira aujourd'hui de l'affirmer, et de préciser même que, en formulant ces tétragrammes, Wenwang fut le Précurseur de Laotseu. Toute la cosmogonie taoïste y est contenue, et tout ce qui va suivre est du taoïsme pur.

Nous avons déjà vu trois fois ce mystérieux hiérogramme du Tao, qui est si longtemps resté incompréhensible. Disons immédiatement, et sans entrer dans des aperçus qui auront leur place en une autre partie de ce travail, que nous devons entendre par *Tao* (qui se traduit communément et assez exactement : *la Voie*) la série, la somme et le résultat de toutes les modifications de l'Univers, ou, si l'on aime mieux présentement, les divers états de Khien manifesté, indépendamment de toutes relations objectives.

Uyan : Heng . Li : Tsheng. Cause initiale : liberté ; bien ; perfection. Tel est le tétragramme idéogrammatique de Wenwang. Et le Yiking ajoute ces simples mots qui sont le « commentaire traditionnel » de la formule : « Qu'elle est grande, la cause initiale de l'activité ; toutes choses lui doivent le commencement de leur éther constitutif ; c'est tout le ciel. Les nuages marchent : la pluie étend son effet ; les germes des êtres se perpétuent dans la forme. La vie universelle agit dans un mouvement sans fin. La fin et le commencement sont éclairés d'une grande lumière.
« La voie, c'est la modification et la transformation : cha-
« que chose se conforme exactement à sa nature et à sa
« destinée et maintient, en s'y accordant, l'extrême
« harmonie ; voilà le bien et la perfection.

La tradition explicative de ces arcanes, que nous allons exposer, est l'œuvre de Tsheokong, fils de Wenwang, elle a été recueillie, codifiée pour ainsi dire par Tshengtse et par Tsouhi. Nous l'avons dit : la qualité objectivement prédominante du Khien est l'activité ; et l'activité radie l'énergie et la volonté, grâce à quoi l'Etre commence à montrer qu'il est. Là est tout l'Univers visible actuellement dans notre cercle évolutif et dans la stase humaine qu'on appelle : la création.

La formule déterminative ainsi précisée par Wenwang, en ses quatre idéogrammes, manifeste et « accompagne » l'Univers, depuis le germe-volonté, qui fut sa Genèse, jusqu'à son épanouissement complet.

A. La cause volontaire (commencement) de tous les êtres.

B. La possibilité de création (croissance) de tous les êtres.

C. La faculté de satisfaction (action) des conditions de tous les êtres,

D. Le développement normal et parfait (évolution) de tous les êtres.

Ces quatres idéogrammes, qui ouvrent et renferment sur eux-mêmes les cycles de l'*Univers* sont aussi populaires que le croissant chez les Turcs ou la croix chez les chrétiens. Ils ont, sur les autres symboles de l'humanité, l'avantage de contenir en eux, d'une façon explicite, le résumé de toute la doctrine applicable à l'actuelle humanité.

Ils ont leur expression *sigillaire plane* dans le symbole graphique de l'Inyang (Taiky ou Grand-Extrême) dont nous donnerons l'explication au chapitre traitant de la condition humaine.

Les quatre états signalés par la formule du tétragramme de Wenwang sont appelés : qualités de la *substance*, (Khièn), mais qualités tout à fait inhérentes, et intégrant à l'entité de la *substance* (en quoi précisément elles diffèrent du sens occidental attaché au mot, *qualité*, que nous ne pouvons cependant remplacer par aucun autre). Mais nous n'en retirons aucun inconvénient, car suivant l'excellente méthode chinoise, cette qualité intégrante est prise comme la *substance* elle-même, et s'y identifie au moins momentanément pour la facilité de la compréhension : cette identification est d'ailleurs d'une justesse absolue.

Nous ne donnerons pas de terminologie nouvelle au système cosmogonique que nous étudions ici.

Il est inutile d'essayer de familiariser le lecteur avec les énonciations des idéogrammes; et, pour imprécises qu'elles soient, nous nous en tiendrons à une traduc-

tion en langage ordinaire : cause initiale : liberté, bien, perfection (1).

La *Cause initiale de la Perfection* (Khièn-uyan) est, dit Tsouhi, le Grand Principe d'où découle la vertu du ciel ; c'est surtout l'omnipotence de ce principe que l'on considère ; là sont inclus potentiellement la Volonté et la Force. Le principe étant actif, la possibilité de la naissance de tous les êtres en constitue la puissance et la grandeur ; et c'est cette grandeur qui constitue le commencement. Le commencement de l'Etre est le point de départ de son objet, c'est-à-dire le principe de causalité, première manifestation de la Perfection, genèse de tout, et spécialement des trois termes suivants du tétragramme. De plus, c'est le principe de causalité considéré dans sa grandeur efficiente, c'est-à-dire la *Cause Universelle*. Dès lors, la *Liberté* n'est que la libre expansion: le *Bien* et la *Perfection* ne sont que la juste conséquence. C'est à la fois la pureté de la substance, l'universalité de la cause, et l'infinité de l'effet. Telle est la doctrine métaphysique. Au point de vue cosmogonique, c'est la *position* (constatation) de la possibilité de l'Univers.

Il y aurait ici — et ici comme ailleurs on s'en apercevra bien vite — des volumes de déductions et de considérations à écrire. Nous n'en avons ni le loisir, ni la place : nous n'en avons surtout point le goût. C'est dans l'esprit du lecteur, répétons-le une fois de plus, que ces déductions et ces réflexions doivent se

---

(1) Toutes fois que ces expressions indiqueront, l'une des parties du tétragramme, elles seront imprimées en *italiques*.

faire. Nous le contraignons ici à n'être pas un lecteu ordinaire, mais un studieux et un attentif. Il faut, com me dit la tradition, qu'il soit, pour sa personnell éducation, son propre maître et le collaborateur d ses guides. Le travail que volontairement, nous lu laissons ici à accomplir, est un sûr garant de cett collaboration indispensable, et de la fructueuse excellence de ses dispositions.

On peut ici, on doit toujours se rappeler la tenu générale et certaines phrases spéciales du Programme qui a ouvert cette revue.

« Nous estimons que le bénéfice de notre travail « n'est applicable qu'à des esprits préparés depuis « longtemps par la nature et par eux-mêmes. Par « l'ablation des spécialisations et des analyses, les sys- « tèmes se présentent dans leur pureté native : C'est « dans l'esprit du lecteur que les applications peuvent « seulement s'opérer. Et nous devons bien dire que « c'est un tel travail que nous attendons de lui. »

Le lecteur trouvera ici, non pas la première, mais la plus complète application de ce programme.

Ainsi la *cause initiale* est l'attribut premier de la Perfection (Khien), et il y a identité entre la perfection et la *cause initiale*. De la *cause initiale* sortent potentiellement tous les univers, qui y sont contenus en germe. Que l'on veuille bien presser l'un contre l'autre ces deux principes : on en déduira l'impossibilité métaphysique de l'existence du mal, en soi. Nous verrons des multiplications, des divisibilités, des divisions : d'où des insuffisances, des obscurations objectives, des absences relatives. Nulle part nous ne verrons le mal *comme principe*. Et partout comme

preuve de notre donnée métaphysique, nous reconnaîtrons qu'il n'existe point. Et ainsi, avec ce honteux dualisme, cette erreur funeste, ce malentendu initial, disparaissent tous les systèmes inventés pour l'abolir, et toutes les répressions célestes imaginées pour le punir.

Il n'y a pas là de paradoxe Nous croyons voir le mal dans les choses dont nous souffrons : c'est une preuve de notre égoïsme ; c'est aussi une marque de notre insuffisance. Le mal n'existe que par l'idée que nous nous en faisons, par la croyance que nous lui donnons : il n'existe qu'en nous. Et nous voyons le mal relatif, là où nous sommes incapables de voir un chaînon dans la suite du Bien universel. Toute erreur vient donc de notre insuffisance et de notre incapacité. Cette insuffisance vient donc de notre relativité c'est-à-dire de notre forme, c'est-à-dire de notre division analytique, c'est-à-dire de la multiplicité des êtres. On va voir que cette multiplicité s'écoule continuellement, qu'elle est dans le temps, qu'elle es objective. Toutes les conceptions qui sont créées dans son milieu et dans son plan ne sont pas, par suite, des Idées pures.

Elles sont fugitives, instables, erronnées. Et, parmi elles, la conception du mal est la conception-type de l'insuffisant état de conscience où nous sommes. Et pour préciser métaphysiquement un état mental, qui n'est dangereux que parce qu'il est généralement répandu, il faut dire que notre conception de l'existence du mal est uniquement créée par ce non-sens intellectuel et cette fondamentale erreur, que nous attribuons inconsciemment à l'objectif, aux relativités, le carac-

tère et les fonctions du subjectif et de l'absolu (1).

Appliquée à l'humanité existante, la *cause initiale*, telle que nous venons d'en développer l'expression métaphysique, n'est autre que l'*Idée de Vie*, principe en vertu duquel les êtres sont engendrés. « L'idée de vie, dit Tsouhi, c'est précisément l'humanité (Gén.) » dans le sens de « *Solidarité de l'espèce*. » Ce mot de *gèn*, qui implique au même titre que la perpétuité la communauté de l'existence des êtres, est le mot le plus répété, même dans la conversation ordinaire.

Tous ceux qui ont parcouru la Chine remarquent avec étonnement combien cette notion impersonnelle délicate, et *contraire à l'individualisme*, tient de place dans l'esprit de tous les Chinois (2). Il ne faut pas croire pourtant que ce soit une simple observance du souvenir traditionnel, sans consécration pratique.

Avec son habitude de l'application stricte, le Jaune

---

(1) Nous parlerons davantage de ce sujet dans l'étude du confucianisme. Mais répétons ici une comparaison grossière même médiocre, mais très frappantes La lumière existe ; *on la voit* ; les ténèbres n'existent point. Il y a plus ou moins de lumière ; Il n'y a pas d'obscurité. Dans les nuits les plus profondes, il y a un terme de comparaison avec les nuits moins profondes. Ce terme de comparaison est précisément la *lumière* qui subsiste, diffuse, même dans la pire opacité. Mais les ténèbres absolues n'existent pas ; elles sont même inconcevables, puisqu'elles ne pourraient exister que si on ne les voyait pas, c'est-à-dire si elles échappaient au seul sens qui les peut co. naître ; et cela est un non-sens dans le domaine objectif.

(2) En consulter de remarquables exemples, dans la *Cité Chinoise*, de M. G.E. Simon, consul de France en Chine (Nouvelle Revue : 1885)

a tiré, de la notion, sa conséquence immédiate la plus haute, celle de la *solidarité humaine*, dont le *gèn* est devenu l'expression directe, et dont les fraternels préceptes sont journellement et partout appliqués, comme le premier et aussi le plus naturel des devoirs.

C'est ainsi que, d'un dogme métaphysique, descendu au plan psychologique, et mis en pratique sur le plan social — d'une façon si continue que cette pratique est devenue une habitude et un besoin — découlent la prospérité relative et la féconde stabilité du peuple et des institutions . Il serait curieux de prouver la constatation de cette vérité appliquée jusqu'à ces derniers corollaires, et de montrer là une résolution originale, mais aussi simple et aussi parfaite que possible, de ces qustions sociales qui bouleversent si inconsidérément l'Occident d'aujourd'hui ;

Voilà comment, à ce sujet, parle la Tradition (1).
« Si, en regard de l'Idée de la vie, on présente les
« maux d'autrui, la pitié se fait jour immédiatement;
« s'il s'agit de la répulsion qu'inspire le vice, le de-
« voir s'élève; s'il s'agit de la modestie, c'est la bien-
« séance et l'obéissance aux Rites; s'il s'agit du pour
« et du contre, c'est la Raison. »

Ces alternances ainsi posées, donnent l'explication des conséquences logiques et merveilleuses qui naturellement s'en déduisent. Nous les étudierons au moment où nous aborderons la philosophie confucéenne, mais déterminons de suite que la conduite générale du peuple et des citoyens se déduit de la façon suivante : les nécessités relatives de l'existence et de la cohabitation des êtres, et de la connexion des intérêts

---

(1) Tsouhi ; sujet de dissertations,

étant reconnus, on y applique le même principe, qui se transmue suivant chaque particularisme en des qualités spéciales, ayant toutes pour base essentielle la vertu du tétragramme. Ainsi l'homme sage détermine son action en appréciant les objectivités matérielles et sociales à travers le subjectif scientifique et métaphysique. C'est donc du *Gen* (ou Khien uyan social) placé en face des états de la vie humaine, que dépendent la naissance et l'exercice des qualités qui rendent l'homme bon, c'est-à-dire heureux.

Tandis que le premier terme du tétragramme indique « l'Origine ou don de l'être » le second terme (heng) exprime la « Liberté de l'Action du ciel. » Les êtres, dit le Grand Commentaire, commencent à entrer dans le courant de la forme. Il n'y a pas de distinction entre eux, mais ils vont se saisir, d'abord de l'existence *uniformelle,* puis des formes extérieures qui les distingueront à nos yeux. Il y a donc une existence *uniformelle* puis des existences *multiformes* ; quant à l'existence *informelle* elle n'est pas mentionnée ici, car elle est précisément dans la perfection. Et elle ne peut être mentionnée que dans la perfection. C'est l'Eternité. L'existence en soi ne fait pas, et ne peut logiquement faire partie d'aucune espèce de création ; on ne peut supposer, sans tomber dans l'absurde, une « génération spontanée » sur le plan métaphysique et peut-être aussi sur quelque autre plan que ce soit. La « racine » de l'Univers est éternelle, et par suite inéluctable, tout ce qui existe, existe en dehors des formes. Ici éclate comme un axiôme cette vérité, obscurcie et violée si souvent, que : tout ce qui est immortel est éternel.

Si ce n'était employer un terme impropre pour exprimer l'image fausse d'une idée juste, on pourrait dire que cette « *Liberté* » représente l'instant de la volonté créatrice précédant immédiatement l'instant de la création effective; entre le premier et le troisième terme du tétragramme; le second est humainement impalpable, mais nécessaire à la logique des concepts

Une grossière comparaison fera mieux ressortir la valeur du symbole : L'eau d'un canal, retenue de trois côtés par des parois de pierre, et du quatrième côté par les portes d'une écluse, est stable et immobile. Vienne l'écluse à soudainement s'ouvrir, l'eau change d'équilibre, et tombe brusquement dans le bief inférieur. Or, on peut supposer que la paroi de l'écluse soit enlevée en un instant mathématique ; cet instant n'est pas celui où l'eau commencera de couler, mais le précédera tant soit peu : car l'eau ne tombe que parce que l'obstacle a disparu, et l'effet ne peut jamais coïncider exactement avec la cause qui le produit. Il y a donc un moment imperceptible et fugitif, où l'eau n'est plus en équilibre, mais ne tombe pas : elle *va* seulement tomber. C'est le moment qui, dans le tétragramme de la Formation de l'Univers, constitue la *Liberté (heng)* entre la potentialité de la volonté créatrice, et l'apparition des formes.

Mais, sur le plan métaphysique, ce moment, qui est à la fois un lieu géométrique et un « état de conscience universelle » est illimité. S'il nous paraît court et ténu au point d'être insaisissable, c'est seulement parce que la force qui l'emplit nous est inintelligible, et que nos sens impuissants confondent à cette hauteur, les notions de l'être et du temps, dégagées des imperfections de l'action.

Le troisième terme (li) et le quatrième terme (tsheng) du tétragramme, *bien*, *perfection*, paraissent connexes immédiatement. Le troisième terme exprime la modification que la forme apporte aux êtres: le quatrième terme exprime l'avantage qui doit résulter de cette modification, si ceux qui l'ont reçue se conforment chacun à leur voie: « La voie de l'autorité, dit Tsouhi, est la modification et la transformation progressive ; la transformation est l'accomplissement parfait (ou la fin) de la modification. »

Avant le troisième terme, la création, à l'état volitif, était identifié à l'Etre (volonté créatrice, Perfection active, Khièn) et non sortie de lui après le troisième terme, elle est toujours l'Etre (Khièn) mais écoulé dans le courant des formes, et par suite, dans les différents êtres que nous connaissons. L'avantage qui résulte de l'apparition des formes, suivant la volonté du ciel, voilà le quatrième terme.

« L'œuvre de la création, dit Tshouhi est la raison d'être de la vie. » La vie n'est pas, en effet, un corollaire inévitable mais bien seulement une variété, un accident de la création(1) L'acte de la création ne comporte pas du tout, essentiellement du moins, celui de donner la vie ; car à cause de la Perfection active (Etre en soi) il n'y a pas de place pour une existence analogue et parallèle ; *donner la vie* est une grossière traduction de *créer la forme*. L'une des formes dans lesquelles l'Etre et les êtres s'écoulent peut être la vie, telle que nous, terrestres l'entendons. Mais

---

(1) Voir les intuitifs occidentaux : Et le mal appelé vivre est enfin vaincu. (E Poë)

elle n'est que l'une des innombrables formes de la création (modifications). Donc la création ne comprend-pas seulement tous les êtres vivants : elle comprend aussi tous les non-vivants, c'est-à-dire toutes les formes. Et notons donc en passant, que la conscience n'est pas du tout inhérente à la vie. La forme est le moyen direct de la modification ; la transformation est le but définitif c'est-à-dire la réintégration hors des formes (unité). C'est en suivant cette voie et en atteignant son couronnement, que la volonté du ciel est accomplie et que le quatrième terme du tétragramme est réalisé.

Le sage Shipingweng a exprimé d'une façon précise, bien rare en Extrême-Orient, l'œuvre entier compris dans le tétragramme. « La modification, dit-il, est le mécanisme qui produit tous les êtres ; la transformation est le mécanisme dans lequel s'absorbent tous les êtres. » C'est là toute la genèse orientale. Il n'y a pas création (dans le sens mécanique et matériel attaché d'habitude à cette expression) ; mais il y a production des Etres par modification de l'Etre, et il n'y a rien de plus ; une modification constitue le moment présent, dont nous voyons une parcelle infinitésimale dans la vie terrestre ; la transformation indique le retour des êtres en modification dans l'Etre immodifié, et elle est le mécanisme qui préside à cette résorption. La voie du ciel comprend donc à la fois l'émission dans les formes et le retour hors des formes.

Au point de vue humain, la mort est donc un des moments de la création, sans qu'on puisse affirmer si elle est le vestibule de la transformation, ou seulement une modification, qui, dans la suite normale de

l'activité, suit immédiatement la modification de la vie.

Au point de vue de la « marche » suivant la volonté du ciel, le texte de Shipingwen, établit le principe de l'involution et de l'évolution non pas peut-être dans le sens de descente et de remontée ni même explicitement dans le sens de désintégration et de réintégration, mais dans le sens de « voyage au dehors et de retour au dedans, » par le courant des formes, dont la source et l'embouchure se confondent (et ceci n'a point, pour image mathématique, une circonférence).

Or, modification et transformation comportent, dès l'émission de la volonté du ciel (cause initiale) tous les phénomèmes, matériels ou immatériels, de la création : la première modification est le commencement des phénomènes ; l'accomplissement de la transformation, par la terminaison de la dernière modification, est (le but) la fin de la création. Tout cela est compris dans le troisième terme du tétragramme ; et la suite normale, conforme à la *cause initiale* et suivant la *Liberté*, des modifications et transformations (3e terme) produit la *perfection* (4e terme), prévue dans l'œuvre du ciel.

Le terme 4 est donc l'émanation immédiate, et comme imminente, du terme 3 non empêché, c'est-à-dire que, au plan humain, l'homme n'a qu'à se développer suivant sa voie, pour que le bonheur survienne. C'est pourquoi l'on dit que les deux derniers termes de la formule sont intimement liés l'un à l'autre, et doivent être étudiés ensemble.

La conséquence des paroles de Shipingwen est visible et voulue, elle est d'ailleurs explicite dans les textes des autres commentateurs ; après l'accomplis-

sement parfait de la transformation, l'absorption des modifications étant faite, il y a retour au commencement de la formule, c'est-à-dire avant la cause initiale. Or, tous les êtres revenant à la Perfection active (khién) et celle-ci étant essentiellement l'Activité du ciel, la *Voie* qui a fait traverser les termes de la formule existe toujours et existera éternellement. Il y a donc départ dans un nouveau cycle, qui se modifie et se transforme comme nous l'avons vu par un cycle quelconque pris au hasard ; mais il n'est dit nulle part que les mêmes êtres doivent s'écouler dans la même partie du courant des formes. Traduite au plan humain, cette vérité se dit que les formes subsistent, modifiées et transformées par le même mécanisme, mais que les êtres formels ne peuvent se prévaloir de leurs formes passées présentes pour présager leurs formes future, ou que la création ne change point, mais que les parties formelles qui nous la révèlent, sont l'objet d'échanges, ou si l'on veut, de progressions, et que *l'essence* subsiste une, sous des apparences diverses dans l'éternelle succession des cycles, comme elle était une, avant que la *cause initiale* n'ouvrît aux formes de l'Univers les portes de la *Voie*

Poussons mathématiquement la formule, et disons que l'on conçoit la transformation, comme un dernier cycle, que franchiraient les quatre termes du tétragramme, sans sortir absolument du sein de la *Perfection*. Et ainsi nous touchons à la vérité totale sur les destins finaux de l'Univers et de l'Humanité, suprême et triomphante application de la Tradition Primordiale.

MATGIOI.

La Radioactivité l'Od et l'Alchimie

Le Dr Gustave le Bon a démontré par l'expérience et le raisonnement que les propriétés radiantes insignes de l'uranium et du radium se révélaient à un degré plus faible, dans tous les autres corps, « qu'il ne s'agissait pas là d'un phénomène exceptionnel, mais, au contraire, d'un ordre de phénomènes aussi répandu dans la nature que les manifestations calorifiques. électriques ou lumineuses. » Et M. Lodge, adoptant la doctrine de Gustave Le Bon, déclarait, au Congrès de Belfast, que le difficile n'était pas de rencontrer des corps radio-actifs, mais bien des corps qui ne le soient pas à quelque degré.

Cette radio-activité universelle ne saurait, à mon avis, ne pas être rapprochée des émanations de l'Od, universelles aussi, et que les sensitifs, interrogés par Reichenbach, voyaient rayonner de tous les corps.

L'od et la radio-activité ne sont peut-être pas identiques.

Tant qu'on n'aura pas étudié simultanément, dans le même laboratoire et à propos des mêmes corps, les phénomènes radio-actifs enregistrés par des appareils, et les phénomènes odiques perçus par les sensitifs, on restera dans les hypothèses. Elles sont au

nombre de quatre : 1° l'od et la radio-activité ne diffèrent pas. L'od n'est que la radio-activité perçue par les sensitifs humains. 2° l'od est une impression mêlée d'erreur, que les sensitifs éprouvent à l'occasion de la radio-activité. 3° l'od et la radio-activité sont deux forces analogues mais distinctes. 4° la radio-activité est réelle mais l'od, est une pure illusion.

La quatrième hypothèse me semble difficile à admettre ; la première n'est pas improbable. Je trouve cependant fort possible que d'une part, les sensitifs mêlent quelques erreurs à leurs perceptions ; qu'ils perçoivent d'autre part, certaines forces ou certains états de force que les instruments n'enregistrent pas. Il y aurait donc à admettre, provisoirement, la seconde et la troisième hypothèses combinées ; les sensitifs percevraient la radio-activité, non sans quelques erreurs, et percevraient, en plus, une force ou un état de force distincts de la radio-activité ; ou, si l'on aime mieux, ils percevraient la radio-activité avec moins de certitude mais plus d'étendue que les appareils ne la constatent.

A prendre dans un sens large le terme : radio-activité, on peut y faire rentrer les rayons N et N' ; les récentes expériences de M. Jean Becquerel montrent que l'action des rayons N et N 1 ne se produit plus lorsque le faisceau de rayons traverse un champ magnétique, même peu intense, dans la direction normale aux lignes de force. Au contraire l'action se transmet sans altération apparente, parallèlement au champ. Ces expériences permettent un rapprochement plein d'intérêt entre les effet produits par les sources de rayons N et par les subtances radio-actives. (1). »

---

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 20 Juin 1904

J'estime donc que les rayons N N ɪ et la radio-activité proprement dite, réunis dans une seule classe générale de phénomènes, justifient Reichenbach d'avoir affirmé l'existence d'une radiation universelle. Et, pour pousser le raisonnement à l'extrême, je dirais qu'en supposant (supposition très-probablement erronnée) les sensitifs incapables de perception exactes, et leurs récits dénués de toute vérité, il faudrait conclure que, d'après des illusions et des erreurs, Reichenbach créa une théorie confirmée aujourd'hui, dans ce qu'elle offre de général, par des appareils et par des expériences.

Il serait d'ailleurs, peu équitable de suspecter, à ce point le témoignage des sensitifs.

Reichenbach, M. de Rochas l'a remarqué, connaissait la suggestion (la chose, sinon le mot) et s'en méfiait. Il n'employait pas, à cause de cette méfiance, de sujets somnambules.

Dans plusieurs expériences du chimiste autrichien, la sensitive était placée sur les marches d'un escalier obscur, au dessous du laboratoire dont la porte était fermée. Un fil de fer, long de trente mètres, passait par le trou de la serrure, soigneusement bouchée autour du fil. La sensitive tenant le fil à la main, Reichenbach exerçait, de l'autre côté de la porte, diverses actions sur l'autre extrémité de ce fil conducteur. Et la sensitive voyait alors se produire à l'extrémité, qu'elle pouvait regarder, des phénomènes calorifiques et lumineux, toujours en rapport exact avec les diverses actions exercées par Reichenbach. Ces actions étant multiples, variables, imprévues, la divination par raisonnement, ni même la suggestion mentale ne me semblent expliquer une telle exactitude. Et jusqu'à preuve ri-

goureuse du contraire, je considérerai comme particulièrement probante cette série d'expériences.

Comparer le radio activité et l'od serait un rapprochement fécond en idées et en découvertes.

Un rapprochement, plus paradoxal mais non moins fécond, associerait la théorie odique à la théorie alchimique.

Ainsi que j'ai essayé de le montrer (1), la théorie alchimique hermétique visait une transformation de la force vitale humaine et une appropriation de la force vitale atmosphérique. Il s'agissait de prendre ces forces dans leur état natif et de les amener à un état supérieur.

Chez l'homme, ce processus déterminerait une santé et une longévité exceptionnelles. Dans le monde il permettrait de produire des centres de force ardents et fixes, modifiant les métaux, les corps chimiques et les énergies naturelles.

L'hermétisme étant, à la différence des recherches modernes, une doctrine très-synthétique, englobait, dans la force vitale humaine, tous les dynamismes humains, depuis les plus apparents, comme l'électricité vitale, jusqu'aux plus délicats, tels que l'od, les rayons N humains et la radio activité humaine. Pareillement l'hermétisme englobait, dans la force vitale atmosphérique, tous les dynamismes naturels, depuis les plus apparents, comme l'électricité atmosphérique, jusqu'aux plus délicats, tels que l'od universel, la radio activité universelle, et les rayons N extra-humains.

Cette manière synthétique de penser expliquerait

---

(1) La *Voie* No du 15 Juin 1904.

la discrétion des alchimistes. Car on ne voit pas pourquoi ils auraient tû des découvertes uniquement favorables à la santé de l'homme ou à l'amélioration de la nature. Tandis que, s'ils donnaient, dans un seul processus général, le moyen, à la fois de vérifier, d'utiliser ces découvertes bienfaisantes et de manier, par exemple, l'électricité atmosphérique avec des effets aussi dangereux que ceux indiqués par M. Guarini en ses études de télégraphie sans fil, alors on s'explique fort bien, au contraire, que les alchimistes aient enseveli, sous des énigmes et des fables, le secret de leur processus général.

Quoi qu'il en soit il est admissible que les plus délicates et subtiles des forces qu'étudiaient les alchimistes ne différaient pas de l'od.

Le dualisme si marqué des symboles alchimiques et le dualisme de l'od, le caractère universel du Mercure des philosophes et l'universalité de l'od, le rapport entre les variations de l'od humain et les variations de la vitalité humaine, en même temps la production considérable d'od par les opérations chimiques, par les forces physiques, toutes ces analogies et beaucoup d'autres que l'on peut relever quand on parcourt simultanément les œuvres de Reichenbach et les traités d'Hermétisme, corroborent l'hypothèse qu'il serait fructueux d'approfondir l'Alchimie à la lumière de l'od. La mystérieuse eau hermétique « qui ne mouille pas les mains » et qui « coule de la lune et du soleil » n'est-elle pas l'od, qui, selon Reichenbach, s'écoule du soleil et de la lune ?

L'Alchimie ajoute aux études odiques cet intérêt qu'elle propose une *modification* des forces, un but à poursuivre d'après un processus général.

L'alchimiste ne se contente pas d'observer l'od dans la nature et chez l'homme. Il veut modifier l'od humain, avec le concours des autres forces humaines (peut-être aussi avec le concours de l'électricité extra humaine), pour obtenir une santé et une longévité exceptionnelles. Il veut aussi attirer, concentrer l'od de la nature et, avec le concours des autres énergies naturelles, (particulièrement de l'électricité atmosphérique) établir des centres d'une exceptionnelle puissance.

Je ne prétends pas qu'il faille croire sur parole ces ambitions de l'Alchimie. J'estime, au contraire qu'en science, moderne ou hermétique, il faut tout vérifier patiemment, inexorablement. Mais j'indique là une voie de recherches ouverte, et il serait intéressant de la suivre.

Je pense, au reste, que l'on devrait vérifier l'Hermétisme en tant qu'applicable à la *physiologie* et à la *physique*, avant de le vérifier en tant qu'applicable à la *chimie*.

Les étudiants contemporains de l'Hermétisme consacrèrent, sans résultats bien frappants, beaucoup de temps et de peines à des travaux *chimiques*. Je peux me tromper, il me paraît néanmoins que le même temps et les mêmes peines consacrés à adapter l'Hermétisme aux expériences *physiologiques*, médicales et aux *expériences physiques*, eussent donné des résultats meilleurs. Une fois la *physique hermétique* retrouvée, on serait mieux armé pour tâcher de retrouver la *chimie hermétique*.

Albert Jounet

LA PENSÉE

La plus grande révélation du Bouddha est celle-ci. le seul créateur des mondes est la Pensée.

Pour les Brahmanes, c'était là le grand secret du sanctuaire que concevaient dans sa simplicité nue seulement quelques élus qui devaient cette conception à une réflexion obstinée. Pour la masse de la caste, l'idée était présentée sous des déguisements qui la rendaient d'autant plus imposante qu'ils la faisaient plus inconnue. Les déguisements verbaux des idées fondamentales des religions ont pour symboles les vêtements sacerdotaux qui semblent, pour le vulgaire, donner au prêtre, qui est un homme comme les autres, un caractère supérieur à celui des membres vulgaires du troupeau des fidèles.

Bouddah dévoila devant la masse humaine le secret des Brahmes :

Le seul créateur est la Pensée.

Trop vaste pour l'intelligence ordinaire des hommes, ce secret n'a pas été compris par les masses, qui d'ailleurs furent toujours et probablement seront à jamais incapables de comprendre quelque chose, en dehors des moyens de satisfaire les besoins journa-

liers par lesquels se manifeste et se perpétue la vie inférieure.

La Pensée est le seul créateur ; c'est elle qui crée même les dieux, même le Dieu, unique des déraisonneurs monothéistes.

Tout ce qui existe est pensé et ne peut exister que parce qu'il est pensé et ne peut continuer à exister qu'aussi longtemps qu'il est pensé. Qu'un instant la Pensée cesse et tout s'abolira. Il s'ensuit qu'il y a toujours eu de la Pensée et qu'il n'y pas eu de commencement. Il s'ensuit aussi qu'il n'y aura jamais de fin, parce que tout ce qui existe pense. Comme avant la fin il y aurait de l'existence et conséquemment de la pensée, la fin ne peut pas apparaître.

Les choses changent mais ne deviennent pas du néant. La pensée du néant elle-même est une force créatrice qui dissout de l'existant pour permettre à du non-existant d'apparaître.

Il n'y a d'immortel et d'éternel que la Pensée ; ses productions — tous les êtres, toutes les choses — sont changeantes, les productions de la pensée meurent pour faire place à d'autres. Vico en eut la vision et l'exprima en deux mots : *Eterno ricorso.*

La Pensée produit toutes les choses existantes, puis elle les dissout, puis elle en produit d'autres, éternellement.

Elle produit des organes pour ses fonctions diverses ; le genre humain est un organe pour la pensée reflétante principalement ; il est avant tout perceptif, réflecteur des choses ambiantes, puis imaginatif, réflecteur des perceptions ; les aptitudes de dissolution et de construction sont très faibles chez nous.

Cette remarque nous conduit à penser qu'il y a des

êtres qui sont les organes de la pensée productrice et d'autres qui sont les organes de la pensée dissolvante, comme nous sommes ceux de la pensée reflétante.

Une chose empêche le genre humain d'arriver à cette conception, c'est la bonne opinion qu'il a de lui-même. Puisqu'il pense, il doit penser d'une façon également parfaite dans tous les modes ; il n'est pas difficile en fait de perfection.

C'est l'idée de cette perfection par lui possédée qui l'a poussé à se croire le pivot du monde, le centre au tour duquel tout gravite, même le dieu suprême qu'il a parfois imaginé et dont la faculté créatrice atteint son but dans la production du genre humain. Le noyau du monothéisme, c'est la croyance que Dieu a sa raison d'être dans l'homme, malgré les affirmations contraires dont le noyau est enveloppé, pulpe illogique dont se nourrit notre paresse mentale.

La pensée, c'est la formation des idées.

Les premières de nos idées, celles qui sont des perceptions sont des images, des représentations des objets perçus ; le mental est, dans la production des perceptions, quelque chose d'analogue aux eaux tranquilles reflétant les objets qui les entourent, le bleu du ciel, les nuages qui le parcourent, les oiseaux et les insectes qui traversent l'air, les arbres, les buissons, les plantes des bords des étangs et des rivières.

Dans l'eau les images des objets sont renversées. En serait-il de même dans notre mental? Galilée a osé le soutenir pour l'aspect du ciel. Si Galilée a eu raison, nous devrions, pour connaître la situation réelle des objets qui nous entourent, prendre le contrepied des perceptions que nous en avons.

Pourquoi, parmi toutes nos perceptions, celle du

ciel seulement serait-elle renversée? Si le soleil et les étoiles que nous percevons en mouvement sont immobiles et si la terre que nous percevons immobile est en mouvement, comme rien ne distingue ces deux perceptions des autres, nous devrions logiquement penser que toutes nos perceptions sont dans le même cas, par exemple que les choses par nous perçues comme solides sont fluides, et que les choses perçues comme fluides sont solides.

Lentement les physiciens sont arrivés à la moitié de cette conception avec l'idée que les objets solides sont constitués par des molécules distantes les unes des autres, oscillantes, avec un champ de course qui varie suivant la température.

Une chose embarrassante pour l'optique et dont elle n'a fourni pour explication que de vagues verbosités, c'est que dans notre œil, comme dans les eaux, les images sont renversées et que cependant nous percevons les choses comme droites.

Une image qui apparaît renversée dans un premier miroir apparaît renversée dans un second miroir reflétant l'image du premier.

Le mental, miroir perceptif, redresse l'image renversée dans l'œil, miroir sensitif.

Galilée a mis derrière la perception, un troisième miroir, le conceptif qui a renversé l'image comme dans les miroirs sensitifs. Mais si l'image sensitive fait une erreur de position, l'image conceptive aussi. Pour que celle-ci fût juste, il faudrait que les objets ne fussent eux-mêmes que des images renversées de la réalité.

La première couche de notre pensée est celle des perceptions ; elles répondent aux objets qui nous entourent,

La perception est le produit du rapport de notre mental avec l'ambiance au moyen des sens. Nous sommes conscients du monde par la perception.

Les perceptions peuvent reparaître en l'absence des objets dont elles sont l'image : cette réapparition est ce que nous nommons le souvenir.

Dans notre mental les images ne restent pas fixes invariables ; elles peuvent se décomposer en éléments qui peuvent être regroupés dans des rapports différents de ceux qu'ils avaient dans l'image première ; ce regroupement des éléments des images en images nouvelles est ce que nous appelons l'imagination.

Une image de perception peut se décomposer en éléments assez nombreux ; quelques-uns de ces éléments peuvent être groupés à part pour former une nouvelle image, pas toujours actuelle, le plus souvent virtuelle, et cette image nouvelle, surtout virtuelle, est ce qu'on nomme une conception abstraite, qui serait mieux nommée, comme le disait Strada, *conception extraite*.

La même opération peut être effectuée sur les images du second degré ou images imaginaires pour donner des conceptions extraites, imaginaires comme celles qu'on emploie en mathématiques par exemple, et aussi en philosophie.

Les images de perception sont ce qu'on appelle des faits positifs parce qu'elles correspondent aux objets de l'ambiance.

Les images d'imagination sont également des faits d'ordre mental, et dans cet ordre ces faits sont non moins positifs que les autres. Mais l'esprit humain non philosophique pense que les faits perceptifs et les choses extérieures sont identiques, sont les mêmes

choses ; pour lui le monde est fait des objets qui concourent à sa perception et il n'a pas le moindre soupçon qu'il connaît de ces objets uniquement la perception qu'il en a, et non les objets en eux-mêmes.

Ne trouvant pas pour les faits imaginaires une condition extérieure semblable aux objets du monde physipue, il croit que ces faits sont non réels, sont produits par une seule condition interne, l'imagination, et qu'ils n'ont rien qui leur corresponde en dehors de la conscience humaine.

Lorsqu'on sait que tout fait est produit par un rapport et conséquemment exige au moins deux termes pour apparaître, on ne pense plus de même, et on conçoit que les faits imaginaires ont pour condition quelque chose de différent d'eux, que ce quelque chose soit interne ou externe à la conscience.

Ce que l'esprit humain, inéduqué, ne saisit pas, c'est qu'il y a plusieurs ordres de faits, et que c'est par choix irraisonné qu'il attribue aux faits d'un seul ordre la qualité d'être des réalités, et par suite aux faits des autres ordres, explicitement ou implicitement, la qualité d'être des faussetés ou des non réalités.

La qualité de réalité, s'applique à ce qui est existant ; or il ne peut pas exister de non existence ; il y a seulement des existences de différents ordres et c'est par décision arbitraire qu'on attribue la réalité aux faits d'un seul ordre.

Tous les faits sont réels, aussi bien ceux qui sont qualifiés de faux que ceux qui sont qualifiés de vrais ; une erreur n'est pas moins un fait qu'une vérité et il y a des erreurs qui ont eu de plus graves conséquences que des vérités et qui, conséquemment, existaient davantage que celles-ci, car l'intensité de l'existence

d un fait doit être mesurée par la quantité de ses tenants et aboutissants. Par exemple l'erreur qui faisait attendre la fin du monde pour l'an mil a eu de plus formidables conséquences que bien des vérités elle était, au fond, plus réelle que ces vérités. Les erreurs qui forment le tissu de la légende chrétienne n'ont pas manqué de réalité non plus.

La pensée produit des vérités comme des erreurs, et celles-ci ne sont pas moins réelles que les autres ; elles sont seulement d'une réalité différente.

Tous les faits de pensée sont des faits ; tous les faits sont réels. La vérité est une qualité sentimentale qu'on attribue aux faits, mais pas aux mêmes faits partout ; « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » C'est une question de goût.

Il ne suffit pas de déclarer qu'une chose est vraie pour qu'elle reçoive, du fait de cette déclaration, plus de réalité que les autres qu'on déclare fausses.

La pensée produit des faits et tous ces faits sont réels, aussi bien ceux qu'on déclare des erreurs que ceux qu'on proclame des vérités. Ils sont équivalents pour celui qui ne veut rien faire ni des uns ni des autres ; ils ne le sont pas pour ceux qui veulent arriver à des résultats déterminés.

Lorsqu'on veut arriver à des résultats déterminés, sont vérités tous les faits qui peuvent conduire à ces résultats ; sont erreurs tous les faits qui peuvent empêcher d'y parvenir.

Il n'y a de vrai et de faux qu'à l'égard des buts à atteindre.

La vérité et l'erreur dépendent donc des circonstances , elles n'existent point par elles-mêmes, intrinsèquement.

Depuis que le monde est monde, chacun pour sa vérité qui est l'erreur de l'adversaire, les hommes ont bataillé dans la brume sentimentale. Quelques uns sont montés au-dessus de la région anuitée par cette brume, et ont vu que la croyance à l'existence d'une vérité intrinsèque était le ressort qui poussait les hommes à lutter les uns contre les autres. Les hommes ne sont pas tous aptes à pouvoir admettre ce fait comme une vérité. S'ils l'étaient, il y aurait des changements dans le caractère de l'existence humaine.

Ils croient profondément à la vérité qu'ils ont choisie, à leur critérium, disait Strada, et ils veulent faire de tout le monde des croyants à cette vérité. Mahomet voulait purger la terre des chiens à forme humaine que sont tous ceux qui ne sont pas de vrais croyants. Le catholicisme voulait convertir toute l'humanité, c'est-à-dire la rendre croyante à sa vérité. Calvin faisait mettre à mort Michel Servet parce que celui-ci avait pour vérité que Jésus était fils de Dieu unique, tandis que la vérité de Calvin était que Jésus-Christ était fils unique de Dieu.

Les faits du monde mental, les phénomènes de pensée, sont répercutés dans le monde physique. La croyance à l'existence d'une vérité intrinsèque est une condition très importante de cette répercussion. Il y a des apparences qu'elle doive l'être longtemps encore.

GUYMIOT.

Notes d'un Métaphysicien

Les sept voiles d'Isis sont lourds au bras humain.
Es-tu lassé d'avoir levé ces voiles sombres
Que gardent les vingt-deux Anges maîtres du Nombre
Et les trois cent soixante archontes du Destin ?

— Ayant franchi l'abîme, où nul homme n'atteint
Sans y perdre une part de son être en décombres,
La lumière, plus mystérieuse que l'ombre
Me revêt d'un tragique et permanent matin.

Dans la réalité, qu'on juge imaginaire,
J'ai vécu : Je reviens, ébloui, d'une sphère
Où tout m'est révélé formidable et géant.
Je garde sur la terre, où plus rien m'émerveille,
En stigmates de feu dans l'âme et dans l'oreille,
Un souvenir de voix dans un buisson ardent

∴

Toute connaissance est personnelle, ésotérique et intransmissible.

∴

Chacun de nos gestes est un acte de foi à un axiome. Sans ces actes de foi, la vie serait impossible. Supposez qu'un homme agisse en refusant de se fier à cet axiome : « Le tout est plus grand que la partie. » Il ne pourrait vivre.

∴

Entre la foi comme point de départ et la foi comme aboutissement, il y a le monde. Thomas d'Aquin et Fichte sont là-dessus d'accord.

⁂

L'aboutissement de Hegel : « Tout est identique ».

⁂

A travers l'esprit humain, la vérité se différencie en erreurs, comme à travers le prisme la lumière s'irise. Elle transparaît intégrale à travers l'esprit des forts... et encore...

⁂

Quel homme saurait demeurer fidèle au miracle de son idéal conquis ?

Au-dessus de ton sommeil, au-dessus de ta couche
La vie et la mort se sont baisé la bouche.
Mais tu n'entendais leur dialogue léger
Comme un essor d'anges voltiger
A l'entour de ton sein maîtrisé par leurs charmes.
Au-dessus de ta couche elles ont versé des larmes,
Car leur miséricorde a vaincu leur courroux,
Car leur étreinte te ballotte en ses remous.
En ses transports heureux comme en ses rythmes tristes,
Et c'est de leur baiser que tu existes.

⁂

La violente extase de l'amour emporte les âmes hors de la vie, au bord de la mort. Car posséder un idéal, c'est modifier la forme de sa vie aussi profondément que par la mort.

⁂

Un idéal ne se peut manifester qu'en constituant sa proportion par une réalisation.

⁂

Pour une intelligence, le secret de se créer, c'est adapter sa personnalité à une tradition.

⁂

La norme violée prend d'autant plus fortement possession de son violateur.

⁂

La joie appartient à l'homme assez fort pour invoquer un monde fidèle à son juste idéal.

*
* *

La sérénité, cette joie d'avoir souffert, contient toute la douleur humaine, — transmuée.

*
* *

La caractéristique du génie, c'est la catholicité et l'unanimité.

*
* *

Tout ce que nous pouvons faire pour les hommes, c'est leur révéler la forme de notre espoir... ou la beauté de notre angoisse.

*
* *

— D'un être à un autre s'étend un désert infranchissable, et qu'est-ce qu'une âme pourrait pour une autre âme ?
— Elle peut l'amour.

*
* *

Jésus a formulé l'unique principe de l'esthétique : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses : or une seule est nécessaire. » L'artiste ne doit s'occuper que de l'essentiel.

*
* *

« Je pense,donc je suis ». Cette parole suffit-elle à distinguer le moi du non-moi ? Non. Descartes a bâti son édifice sur du sable mouvant.

*
* *

Ce qui n'a pas une perfection dans son principe ne peut prétendre à une perfection dans sa fin. Le naturalisme philosophique ne s'aperçoit pas de ça...

*
* *

Il est des sommets d'où la vérité et l'erreur apparaissent équivalentes. « J'aime tous les biens et les maux, les bienfaits et les forfaits. Rien ne trouble pour moi l'harmonie », dit Angèle de Foligno.

*
* *

Le beau : splendeur du vrai; dit Marsile Ficin, (et non Platon). Le joli : éclat du faux.

∴

La beauté dure, adamantine, de la sensibilité véritable...

∴

« Tu es ton propre géant » se dit le monde moderne. Il est son propre nain.

∴

A l'artiste, l'habileté doit être, comme la science des luxures à la courtisane amoureuse : elle les oublie dans la pureté de l'amour.

∴

Un homme n'est que l'ombre projetée par son essentiel désir Seul le parfait serait l'homme lui-même, non son ombre.

∴

Les Egrégores du Respir sont moins redoutables encore que ton propre désir.

∴

Si ton idéal est mortel, tu mourras de l'atteindre. Si ton idéal est immortel, tu deviendras immortel pour l'atteindre.

∴

L'effort de Taine consiste à déterminer comment un carré de choux a produit l'aérolithe qui y est tombé.

∴

Il ne suffit pas de créer le dieu en soi (enthousiasme). Il faut le situer dans l'harmonie universelle.

∴

Notre vie est une incantation aux forces qui lui obéissent ou lui commandent. C'est pourquoi la mort d'un homme ressemble à sa vie et à sa conception de la vie.

∴

... Si le Destin a fixé le Volatil, la Providence volatilisera le Fixe...

∴

Il est possible de tout exprimer par les analogies et les correspondances. Le génie consiste à les percevoir et à les révéler.

∴

En dépit des apparences, nul être n'est seul dans la vie. Sur chacun veillent des forces au cœur du Mystère, jusqu'à l'heure où il se confondra dans l'épousaille de son idéal.

∴

... L'homme ne bâtira pas sur un sol instable,
Et le mensonge est un sol incertain
Où nul ne bâtit le palais de son destin,
Ni l'amour, ni la beauté, ni la joie...

∴

La vie d'une foule va, comme celle d'une femme, vers ses fins mystérieuses, par la trahison.

∴

Tu prétends occuper la pensée des autres ! Insensé ! Les êtres et les choses n'existent aux yeux des hommes que tels qu'ils les créent, à leur ressemblance. Comment te créeront-ils ? Ils te déformeront.

∴

Si tu cueilles sur cette terre la fleur de ton espoir, elle te sera vénéneuse et mortelle.

∴

Ne t'offre au martyre que si tu as le pouvoir, que tu dédaignes, de pulvériser tes bourreaux.

∴

Ainsi l'ordonne la Norme : Nul homme ne vient à la vie sans que du sang soit répandu. Nul idéal non plus.

∴

Horus souleva le ciel d'en haut à hauteur de ses bras, pour y loger sa tête.

∴

Le style, c'est le signe de l'alliance de l'homme avec l'âme du monde. C'est l'arc-en-ciel qui va joyeux d'un point de la terre au cœu du firmament.

***

La symétrie est l'accord d'une réalisation avec son idéal.

***

Est artiste l'homme qui peut, par la révélation d'un rythme, invoquer une catholicité. (Invoquer et non évoquer : l'allégorie n'est pas la fantasmagorie).

***

La survivance, c'est la mémoire qui s'irradie.

***

L'homme de génie est celui qui jette un pont du pavé de la rue au cœur du ciel, au centre du monde.

***

La canaille philosophante de ce temps-ci s'est exercée au renversement des notions. Elle nomme positif le négatif de la Réalité. Trois lignes de Lacuria ont suffi à remettre les choses en ordre.

***

Le mépris est peut-être une forme d'amour,
Car tout sentiment est une forme d'amour au positif ou au négatif, sauf l'indifférence, qui est l'équilibre, c'est-à-dire la mort.

***

Ton domaine est à toi : l'as-tu tout visité ?
Qu'il y demeure un coin désert, une retraite
Où le silence et l'ombre espèreront leurs fêtes.
N'y porte pas le mystère de la clarté.

Dérobe à tout effort de curiosité
Une part de ton âme à toi-même secrète.
Que le divin oubli en fasse la conquête,
Ainsi que d'un tombeau par des bois abrité !

Laisse que là les vents soufflant de loin rassemblent
Les semences de toute une flore, où, très bas,
Une voix chantera que tu n'attendais pas.
Et détourne les yeux si parfois il te semble
Qu'un fantôme étranger tout en noir est venu
Préparer un autel pour le dieu inconnu.

Victor-Emile MICHELET.

Sociologie Synthétique

Distinction des Constitutions.

L'organisation synthétique de la société dont les principes ont été esquissés à la fin du chapitre précédent ne semble avoir été réalisée, en fait, par aucune des nations dont l'histoire nous est complètement connue (1).

Au lieu de cet ensemble équilibré des organes sociaux, on trouve partout l'exagération de quelqu'un ou de quelques uns d'entre eux, accompagnée de la compression ou de l'atrophie des autres.

En en parcourant les variétés, on croit voir, pour ainsi dire, le centre de gravité de la société se déplacer de façon à lui donner une assiette et une balance toujours différentes, soit que les tendances publiques les modifient petit à petit, soit que quelque révolution vienne les bouleverser brusquement.

Il ne faut pas croire que ces variétés et ces changements soient complètement abandonnés aux caprices des lois humaines ; il est possible, au contraire,

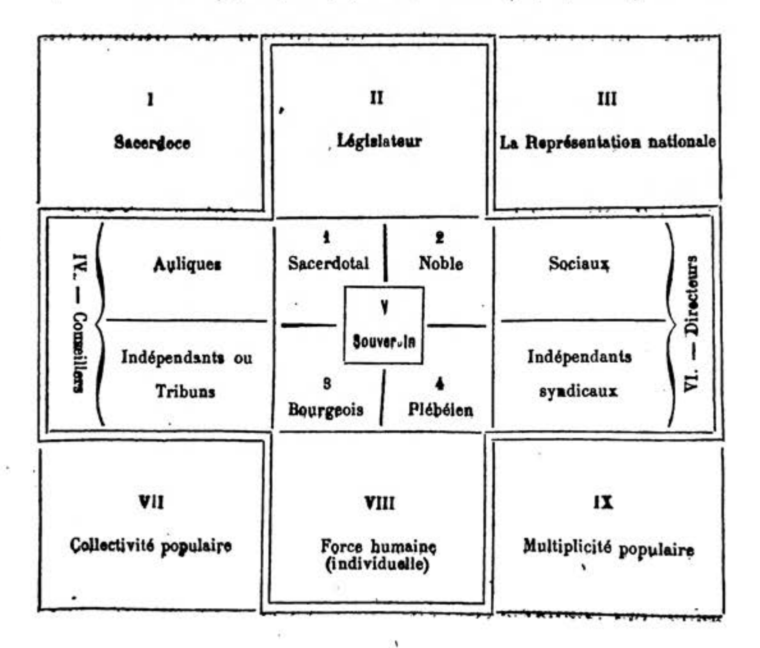
---

(1) La *Mission des Juifs* du Mis de St-Yves, l'*Histoire philosophique du genre humain* par Fabre d'Olivet nous en fournissent des exemples chez les Egyptiens, les Assyriens, les Juifs, avec quelques modifications, cependant, que la suite de cette étude fera comprendre.

d'en limiter le nombre, de les classer pour s'en rendre un compte précis ; d'en trouver les causes, d'en déduire même, avec l'aide de l'histoire, des lois cycliques capables de nous éclairer sur le but et sur les moyens immédiats de la sociologie.

Pour distinguer les diverses sortes de constitutions nous reprenons le tableau donné plus haut de l'organisme spécial, en y accentuant seulement quelques remarques essentielles, comme voici :

Seconde (IV, V, VI) est celle de la volonté nationale ; la troisième (VII, VIII, IX), celle du corps social. D'autre part lu dans le sens vertical, le tableau représente les trois élements du fonctionnement physiologique : la première rangée en est le mobile, ou l'initiative (I,IV,VII) ; la seconde (II,V,VIII) en est



le moteur, ou moyen d'action ; et la troisième (III, VI, IX), la substance, c'est-à-dire ce qui y est mis en œuvre pour la production réelle du travail social.

Les traits renforcés partagent le tableau en deux quaternaires bien distincts : le premier, au milieu duquel est le souverain, forme la croix centrale (II,IV, VI,VIII) ; le second, extérieur à celui-là, se croise avec lui (I, III,VII,IX). Il y a là une distinction essentielle donnant lieu en politique à l'une des plus grandes difficultés sociales, et dont la théorie synthétique donnera une solution simple.

En effet, le quaternaire extérieur est celui *des gouvernés*, de la masse de la nation, par conséquent ; le quaternaire intérieur (de la croix) est celui des *gouvernants*, c'est-à-dire des organes à qui incombe la mise en mouvement de la vie sociale : on voit en effet qu'il se compose : d'une part. de la *volonté* sociale (IV,VI) de l'autre, du *moteur* social (II,VIII) ; leur superposition centrale constitue le souverain (V) qui est en même temps au centre des organes gouvernés.

Une dernière remarque : les deux organes de volonté (conseillers et directeurs) se dédoublent naturellement, selon que leurs rôles sont universels et impersonnels, c'est-à-dire faisant partie de l'ensemble hiérarchique du gouvernement, ou, au contraire, individuels et indépendants, comme s'appliquant à des intérêts privés (collectifs ou personnels).

Il y a donc des conseillers officiels (que nous nommons *auliques*) et d'autres indépendants ou tribuns, défenseurs des personnes sociales ; de même il y a des directeurs sociaux (ministres et leurs subordonnés, généraux, magistrats, etc...) et des syndicats, défenseurs d'intérêts individuels. Les fonctions univer-

selles et la législation exigent des qualités morales et intellectuelles spéciales qui constituent ce que nous nommons ici la *noblesse :* tandis que celles individuelles et l'exercice de la force en demandent d'autres que nous dirons caractéristiques de la *Bourgeoisie* en prenant ces mots dans le sens large que nous avons déjà expliqué plus haut (1) et la suite justifiera mieux, d'après l'histoire même.

En dehors de ces deux classes, sont celles des gouvernés : *Sacerdoces* (Sacerdoce du clergé, I, et Sacerdoce de la représentation nationale, III) ; au-dessous est la *plèbe ;* plèbe inférieure, organisée en collectivités, et plèbe supérieure composée de l'ensemble des travailleurs de tout ordre considérés isolément, comme simples cellules sociales.

Le Souverain (V) rassemble nécessairement en soi et reflète ces quatre ordres d'activité sociale ; c'est-à-dire qu'il doit être sacerdotal, noble, bourgeois et plébéien, parce que c'est à lui qu'incombe la manifestation de toutes les fonctions correspondantes ; mais il est bien entendu que rien n'est préjugé par là sur la nature de ce souverain.

Ces distinctions établies, il semble que toutes les formes possibles de constitution vont se trouver dans la suite des combinaisons que l'on pourra faire entre tous ces organes, en supposant successivement qu'un seul, ou deux, ou trois, ou tout autre ensemble dominent les autres. Le nombre de ces classes serait alors considérable ; mais il peut être réduit par un examen plus attentif.

---

(1) Voir page 28, nº 1er de la *Voie.*

Une première observation très simple se présente tout d'abord :

Les gouvernés ne peuvent réaliser aucune société sans le secours des gouvernants. Ceux-ci, au contraire, peuvent constituer par eux-mêmes un organisme social capable de s'imposer à tous.

Que l'on considère, en effet, soit le sacerdoce, soit le public multiple, soit les collectivités mêmes ou la représentation populaire ; on voit bien qu'ils ne peuvent aboutir à aucun organisme général, capable de fonctionner comme nation, sans remettre le pouvoir suprême à un souverain avec le droit de légiférer, d'administrer et de disposer de la force matérielle. Cette assertion n'est que la constatation, sous une forme sociale, de l'impuissance native de l'idée du désir à se réaliser, sans le secours de la volonté et ou du monde physique.

Au contraire, il est toujours possible à la volonté et à la force d'accomplir la réalisation sociale qui leur convient, soit qu'elles s'emparent des idées et des désirs des gouvernés soumis par la contrainte, soit qu'elles se bornent à leurs propres aspirations. Car la matière même est naturellement agitée de tendances instinctives réalisables ; ce sont elles qui agitent la foule multiple du peuple, isolé de ses guides. Seulement les réalisations ainsi accomplies par la volonté sont toujours individuelles, imparfaites et par conséquent vouées à une mort fatale.

Le déséquilibre social vient toujours de l'ignorance ou des égarements de la *volonté* sociale, puisqu'elle est toujours indispensable à l'organisation. La réalisation d'une société n'est possible que par la combinaison d'une *initiative* avec une mise en mouvement dynami-

mique. Normalement l'initiative appartient à l'ensemble des gouvernés, et la décision réalisatrice à la volonté, qui peut accepter cette initiative ou s'y refuser ; c'est ainsi, que dans l'organisme humain individuel, l'acte du sage, avant d'être décidé, est éclairé par la raison qui discute, au moyen de l'intelligence, les suggestions de la passion.

Mais la volonté peut se laisser surprendre par les erreurs de l'intelligence, comme elle peut aussi s'affranchir du joug de la raison pour s'abandonner à la fatalité des impulsions extérieures ; dans l'un et l'autre cas, il y a tyrannie et désordre.

Il peut y avoir tyrannie des gouvernés sur les gouvernants, soit par l'excés d'un fanatisme sacerdotal, soit par l'emportement des passions populaires, collectives ou individuelles ; alors l'idée ou l'instinct affolle ou subjugue la volonté ; le spirituel désordonne le temporel.

Il peut y avoir à l'inverse tyrannie dès gouvernants sur les gouvernés, soit de la part du législateur, soit de celle des conseillers (politiciens), ou des directeurs (économistes), soit de la force elle-même (anarchie militaire, pronunciamentos) ; alors la passion impose ses violences à la raison où à l'instinct naturel lui-même ; le temporel opprime le spirituel, sauf à en périr à son tour.

Telles sont du moins les divers désordres possibles dans la société adulte, dans la nation dont toutes les classes sont majeures, car si l'on considérait un peuple en formation, il faudrait dire que, chez lui, l'absence de jugement, d'intelligence ou de volonté doit exiger une distribution différente des fonctions organiques, une *constitution* qui, pour l'adulte serait anor-

male ; mais nous reviendrons plus tard sur cette considération spéciale qui éclairera la marche de l'Histoire humaine ; pour le moment nous n'avons à parler que de la nation majeure, adulte.

La classification des diverses *constitutions*, plus ou moins normales, qui peuvent présider à sa vie, se trouve donc réduite à cette triple question.

A qui sera confiée cette distribution des fonctions physiologiques d'où résulte ce que l'on nomme la *constitution* politique ?

A qui appartiendra dans cette Constitution l'initiative de l'action sociale ? aux gouvernants, ou aux gouvernés, et auquel d'entre eux ?

A qui sera confié l'action volitive et motrice du gouvernement ? Telles sont en effet les questions qui dominent généralement le problème principal de la sociologie ; et souvent l'on s'enferme en une seule d'entre elle comme étant la fondamentale. Examinons quelles solutions en ont été données.

Les réponses au dernier de ces problèmes sont très simples et bien connues :

Le gouvernement peut-être confié : ou à une seule personne, c'est la *Monarchie*, ou à quelques unes (indiduelles ou collectives) ; c'est *l'oligarchie* (du grec oligos : un petit nombre) Ou aux délégués de tous ; c'est le *gouvernement représentatif*, qu'il faudrait selon les mêmes idées, appeler la *presbytarchie* (de *presbos*, délégué) si le néologisme n'était pas à craindre. Ou au peuple lui-même, ce qui donne la forme de la *démocratie* (qu'on devrait plutôt nommer démarchie du grec *démos*, peuple).

Ce ne sont là, du reste que des formes pour ainsi dire extérieures ; elles peuvent dissimuler des distinc-

tions organiques bien plus profondes qui dépendent des deux autres questions ; c'est ainsi par exemple, qu'une démocratie peut être la pire des tyrannies, bien qu'elle semble correspondre à la plus grande somme de liberté, tandis que la monarchie, dont le nom rappelle volontiers le despotisme, peut être au contraire des plus libérales. Il faut donc se garder de s'arrêter à ces formes qui ne devront être que des divisions secondaires dans la classification des tempéraments sociaux.

Il est facile de voir encore à qui peut être confié l'établissement de la constitution ; en effet on n'aperçoit que quatre sortes de source à l'organisation sociale : Ou les hommes l'acceptent d'enthousiasme d'un seul d'entre eux doué d'un génie spécial, surpassant tellement ses semblables qu'ils lui ont souvent attribué le rang divin ; tels furent les fondateurs originaires de nation ; les Ménès, les Manou, les Orphée, les Moïse, les Lycurgue, les Solon, les Numa, les Mahomet.

Ou ce pouvoir est accordé par l'élection des citoyens, comme il le fut, par exemple, aux décemvirs de Rome, auteurs de la loi des douze tables. Dans cas, c'est ordinairement à une assemblée plus ou moins nombreuse qu'il est confié, parce qu'il comporte une tâche qui surpasse les capacités ordinaires d'un seul homme. On a vu, cependant, la Suisse demander à J.J. Rousseau sa loi constitutionnelle.

Ou bien encore l'organisation sociale est imposée par la contrainte à la nation, soit qu'un despote se soit emparé du pouvoir, soit que le peuple, à la suite d'une guerre étrangère, ait été obligé de se soumettre à la loi du vainqueur. Pierre le Grand est un exem-

ple frappant du premier cas, le second se retrouve à chaque pas dans l'histoire.

Enfin les hommes ont bien souvent abandonné au hasard des circonstances, à l'influence des événements, à la suite variable des coutumes, le soin d'organiser leur état social ou de le modifier.

En résumé la fonction constitutive peut donc être accordée soit par l'*enthousiasme*, soit par l'*élection*, ou bien imposée soit par la *contrainte* de quelque volonté personnelle, étrangère ou non, soit simplement par la *fatalité* de circonstances que ne règle ni la volonté nationale ni aucune volonté individuelle.

La question de l'attribution de l'initiative dans l'acte social est plus délicate et plus importante aussi ; c'est d'elle que naissent les plus grandes difficultés politiques, et particulièrement cette rivalité des classes qui, de notre temps, s'accentue d'une façon particulière.

Au contraire de la réalisation sociale, l'initiative peut être exercée aussi bien par les gouvernés que par les gouvernants, et également par chacune des personnes qui en remplissent les diverses fonctions ; on n'aurait que l'embarras du choix pour en trouver des exemples dans l'histoire de toutes les époques : initiative des clergés, de la représentation nationale, des collectivités, du peuple, du législateur, du souverain, de ses ministres, des tribuns, des comités, des chefs d'armée ; il suffit de les énumérer pour que le souvenir en revienne à toutes les mémoires. C'est donc ici que semble se présenter la plus grande complexité.

Cependant notre tableau des organes physiologi-

ques va nous permettre d'en réduire le nombre à quelques classes.

Si l'on recherche d'abord les mobiles qui déterminent les hommes à accepter une initiative plutôt qu'une autre, on trouve en premier lieu l'entraînement vers quelque idée importée, pour ainsi dire, de l'extérieur au peuple et qui soulève son enthousiasme. Il obéit alors spontanément à l'initiative de ceux qui l'incarnent, la proclament ou l'enseignent : c'est-à-dire : au clergé s'il s'agit d'une idée religieuse ; à la représentation publique si c'est une doctrine philosophique propagée dans l'âme publique (comme par la révolution de 1789) ; aux collectivités sociales ou même directement à la foule, s'il s'agit d'intérêts individuels ou simplement de passions populaires ; c'est ce que l'on vit en 1793 dans les comités et les clubs qui dominaient la Convention.

L'initiative est ainsi laissée ou par un effet de la *foi*, au sacerdoce clérical, ou par suite de l'*autorité morale* que le public leur reconnaît, à quelque personnalité individuelle ou collective, soit de la noblesse (dans le sens que nous avons attribué à ce mot), soit de la bourgeoisie, soit du peuple, selon que l'idée admise est philosophique, économique ou simplement passionnelle.

Cependant l'*autorité* qui décide de l'attribution d'initiative peut être fondée simplement sur des considérations personnelles au lieu de s'appuyer sur une idée. C'est ainsi, par exemple que les Barbares, au commencement de notre ère s'abandonnaient au chef qu'ils jugeaient le plus capable de les guider dans l'accomplissement de leurs désirs.

Quantité de nos sociétés modernes n'ont pas d'au-

tre origine, et c'est encore là le sentiment qui décide le plus souvent de l'attribution du pouvoir dans les mouvements révolutionnaires. Il est vrai qu'il ne donne souvent naissance qu'à une dictature destinée à être temporaire ; mais combien de dictatures se sont confirmées en gouvernements stables.

Il est assez rare que la puissance conférée par ce sentiment d'autorité soit limitée à l'initiative ; le pouvoir gouvernemental s'y ajoute presque toujours, ou partiellement, ou dans sa totalité, c'est-à-dire avec l'exercice de la souveraineté plus ou moins complète. Ainsi l'initiative peut être accordée soit au législateur, comme aux premiers temps de la République romaine, soit aux tribuns, comme à la fin de cette même république, soit aux représentants des intérêts économiques, comme dans les républiques emporocratiques, soit même aux chef militaires.

Dans ces cas, où la volonté plus ou moins passionnelle et la Force l'emportent sur l'idée ou l'instinct moral, l'initiative se trouve encore exercée soit par la noblesse (législateur, chef d'armée, magistrat), soit par la bourgeoisie, soit par le souverain.

La *contrainte* est donc une troisième manière d'obtenir l'initiative sociale ; elle constitue alors une tyrannie, un despotisme plus ou moins accentué, plus ou moins favorable ou nuisible, selon les circonstances.

Il est clair que ce moyen n'est guère à la portée que de ceux qui disposent de la force. c'est-à-dire des gouvernants ; il ne peut s'exercer sans l'occupation de la souveraineté. Cependant il est possible à tous ceux qui savent susciter une passion ou un sentiment quelconque de se faire accorder cette souveraineté en usurpant d'abord l'autorité morale.

C'est ainsi que les maires du palais par exemple se sont substitués à la race de leurs rois ; c'est ainsi, surtout, que la Papauté a pu dominer souvent les Princes régnants par les armes alors si redoutables de l'excommunication ou de l'interdit.

Par un effet inverse, la foule peut exercer réellement la souveraineté quand elle s'impose, ou par la terreur de ses soulèvements ou par l'appât de ses faveurs aux magistrats ambitieux qu'elle a placés à sa tête.

L'usurpation même est donc encore possible aux quatre classes sociales, et peut mettre la souveraineté réelle, si non nominale, entre les mains de ceux à qui elle ne doit ou ne peut pas appartenir par nature. C'est qu'en fait, la souveraineté, centre de l'organisation sociale, affecte aussi le caractère de ses quatre classes ; ainsi qu'il a été dit plus haut :

Normalement elle doit être à la fois sacerdotale, noble, bourgeoise et plébéienne ; artificiellement, elle peut n'avoir qu'une de ces qualités ou tout au moins l'avoir en excès.

Enfin, il arrive souvent encore que l'attribution de l'initiative est laissée à la *fatalité*, comme celle de la puissance constitutive. C'est ce qui a lieu, notamment quand on l'accorde à la fortune, ou, par l'hérédité, au hasard de la naissance. Mais en fait, ce dernier cas ne se distingue pas assez nettement dans ses effets de ce que nous avons dit de l'autorité morale, pour qu'il soit nécessaire d'en surcharger les détails précédents déjà si abondants. On peut dire que l'on est alors en présence d'une autorité accordée par la nonchalance ou la routine habituelle aux peuples, plutôt que par l'enthousiasme qui a toujours un caractère de rareté.

En résumé cette revue nous a montré : L'initiative de l'organisation constitutionnelle ou de l'action accordée d'après quatre sortes de considérations : la *Foi*, *l'Autorité*, la *Fatalité* ou l'*Usurpation* ;

Le Pouvoir suprême obtenu par l'une des quatre classes sociales : *Sacerdoce noblesse*, *bourgeoisie* ou *Plèbe ;*

L'organisme social susceptible de quatre formes : *Monarchie*, *oligarchie*, *représentation* ou *démocratie ;*

Mais nous n'apercevons pas encore comment ces distinctions doivent être combinées pour fournir une classification naturelle et unique ; ni si l'une d'elles n'emporte pas les autres ; s'il n'y a pas entre elles cette *subordination des caractères* si précieuse en biologie.

Or si l'on examine attentivement les causes énumérées tout à l'heure qui déterminent l'attribution des pouvoirs, on s'aperçoit bientôt que cette cause est réellement dans un état psychologique spécial de la nation : idée, sentiment ou désir, et que cet état détermine aussi bien la forme du gouvernement. Si, par exemple, la Foi domine dans une nation non seulement elle règlera sa constitution sur ce sentiment, mais elle confiera aussi le Pouvoir à celle des classes sociales qui représentera son genre de foi, et la forme organique elle-même en sera déterminée ; elle sera caractérisée par le principe d'unité parce que la foi s'impose et qu'elle sera la même pour tous ; la nation sera monarchique ou tout au plus oligarchique.

On en pourra dire de même de chacun des mobiles d'attribution constitutionnelle.

L'esprit public apparaît donc comme ce caractère

auquel les autres se subordonnent et qui doit dominer la classification.

Toutefois il reste encore à remarquer que cet esprit public peut être d'intensité différente dans les divers organes sociaux, de façon que le plus fort domine les autres ; il y faut donc faire encore cette distinction ; elle sera empruntée naturellement au tableau des organes donné en tête de ce chapitre, c'est-à-dire qu'il faudra prévoir en premier lieu que l'Esprit public soit dominé ou par les gouvernés — ou par les gouvernants — ou par le souverain. Comme on l'a vu, chacun des organes principaux se partage en un quatenaire correspondant précisément aux quatre mobiles qui déterminent le choix, l'action, ou la forme sociale.

On trouvera donc en définitive trois fois quatre (ou douze) classes principales de constitutions que le tableau suivant permet de saisir au premier coup d'œil.

	PRINCIPE DIRECTEUR	ORGANE DOMINANT	
(*Foi*) Les *Gouvernés* réglant l'esprit public, s'inspirent d'un principe :	Supérieur (impersonnel)	Le Sacerdoce (I)	
	Raisonné (universel)	La Représentation (II)	
	de Sentiment (général)	Les Collectivités (VII)	
	Instinctif (personnel)	La Multiplicité populaire (IX)	
(*Autorité*) Les *gouvernants* accaparent l'idée motrice, laquelle est :	Supérieure (impersonnelle)	Le Législateur (II)	Noblesse
	Raisonnée (universelle)	Les Conseillers auliques (IV)	
	Economique (générale)	Les Directeurs sociaux (VI)	Bourgeoisie
	Instinctive (impérative)	La Force (VIII)	

(Usurpation) Le *Souverain* s'empare de la direction sociale en se référant à une idée : (V)	Supérieure (morale)	Souverain sacerdotal
	Raisonnée (philosophique)	Souverain noble
	Sentimentale (économique)	Souverain bourgeois
	Purement personnelle	Souverain populaire

Il reste à définir nettement chacune de ces douze classes ; ce sera l'objet d'un autre article.

F. Ch. Barlet.

PARACELSE

Introduction

Vie de Paracelse

Pas de médecine sans alchimie, *pas de médecine sans astrologie ;* il faut imiter la Nature, ce qui est en Bas est comme ce qui est en Haut. Tel est l'enseignement de Paracelse. En plusieurs passages il ajoute : pas de médecine sans magie.

Paracelse n'appartient donc à aucune école. Ou, plutôt, il appartient à toutes les écoles.

. . . .

On a des œuvres de Paracelse deux éditions, l'une allemande, l'autre latine, la première dûe à Jean Huser qui, sur l'ordre de l'archevêque de Cologne attroupa les traitésde notre auteur, non sans interpoler nombreux chapitres d'autre origine (de là, peut-être, les contradictions), et non aussi sans scrupuleusement respecter les étourderies et fautes du maître et de ceux qui se mêlèrent de fixer ses paroles ; que dis-je? à leurs étourderies Jean Huser ajouta les siennes, omit de reproduire les figures auxquelles, parfois, le texte renvoie ! Afin de présenter des traités de Paracelse à

peu près convenables, il nous a donc fallu collationner ou faire collationner les deux éditions, prendre à l'une, enlever à l'autre.

Au reste, nous n'avons traduit ni la partie thérapeutique ni la partie chirurgie : à la vérité, thérapeutique et chirurgie de Paracelse, encore que prouvant son universelle science, voire sa prescience, pourraient paraître aujourd'hui légèrement naïves.

Nous nous contenterons de produire une partie du tome II des œuvres complètes de l'édition latine de Genève de 1658.

Cette édition comprend 3 tomes (en 2 vol. in. f.).

Le tome I contient les traités de médecine.

Le tome II contient les traités de philosophie occulte.

Le tome III contient les traités de chirurgie.

Parmi les traités du tome I citons : *Paramirum de quinque entibus omnium morborum* : *de ente astrorum* (comment les astres agissent sur les trois règnes), *de ente veneni, de ente naturali, de ente spirituali, de ente Dei* (Paracelse assure être bon chrétien ; il prétend que c'est Dieu qui envoie la plupart des maladies, punissant les uns pour leurs fautes, les autres pour celles de leurs ancêtres. C'est Dieu aussi qui guérit : et s'il se sert des médecins c'est qu'il ne veut rien faire que par l'homme) ; *De rebus ex fide homine accidentibus* (la foi rend malade et guérit) ; *Paragranum in quo columunæ quator ut sunt Philosophia, Astronomia, Alchymia et Proprietates Médici, quibus suam Medicinam superinstruxit, solide discribuntur* (Paracelse définit et étudie la philosophie, l'astronomie, l'alchimie, il indique les vertus que doit posséder le médecin) ; *Libri quatuordecim Para-*

graphorum (traduits en français par G. de Sercilly. Paris. Guillemot. 1631) ; *De podagricis* (il y est question de chiromanie, pyromantie, nécromantie, géomantie, hydromantie).

Parmi les traités du tome III citons : *Chirurgia magna* (traduite en français par C. L. Darist. Lyon. A. de Harsy. 1589.) Paracelse y dénonce longuement les rapports de l'astrologie et de la médecine, l'influence particulière de chaque saison, l'influence thérapeutique et morbifique de chaque astre, l'analogie du microcosme et du macrocosme) ; *Chirurgia minor ; De médicamentis,*

Parmi les traités du tome II voici ceux que nous traduirons :

De nymphis, sylphis, pygmæis, salamandris et cæteris spiritibus ; De rerum naturalium generatione ; de crescentibus earum ; de conservationibus earum ; de vita earum : de ressucitatione earum ; de earum signatura ; De occulta philosophia ; De mysterio microcosmi ; de separatione elementorum ; de quinta essentia ; de arcanis ; De vita longa ; De tinctura physicorum ; Cœlum philosophorum ; De viribus magnetis ; Liber meteorum ; De arte præsaga ; De obsessis et dæmoniacis ; De animabus hominum post mortem apparentibus ; De characteribus ; De homunculis et monstris ; De natis animalibus ex sodomia ; Explicatio totius astronomiæ ; Practica in scientiam divinationis ; Azot sive de ligno et linæ vitae ; Archidoxis magicæ libri (*De sigillis signorum ; de transmutatione metallorum ; de sigillis planetarum*).

Des Nymphes, Sylphes, Pygmées, Salamandres, et autres êtres (1).

Nous produisons d'abord ce livre (livre III du tome IX des *Paradoxes*) non comme le plus élevé mais comme le plus connu — de nom au moins, *puisque personne ne l'a traduit.* Les ennemis de Paracelse, qui furent et sont nombreux, s'en voudraient de ne point invoquer ce traité et ses rêveries, de ne point relever l'aimable désinvolture avec laquelle Théophraste décrit le physique, la taille, le régime, le langage, le vêtement des Sylphes, Salamandres et compagnie, et avec laquelle il met tous ces êtres sur le compte de Dieu.

Mais, pourquoi ne pas accuser un peu aussi le XVI[e] siècle si friand de diableries ? Et puis, pourquoi chercher dans ce livre autre chose qu'un charmant paradoxe ?

... Nous ne traduisons pas la préface parce que comme la plupart des préfaces de Paracelse, elle ne contient que des considérations d'ordre général sans intérêt.

---

(1) La traduction de notre collaborateur est volontairement dénuée de tout commentaire. C'est au lecteur qu'il appartient de discerner ce que Paracelse entend par les Nymphes, Sylphes, Pygmées, Salamandres, et par les quatre chaos qu'ils habitent.

N. D. L. R.

TRAITÉ I

CHAPITRE PREMIER

Je me propose de vous entretenir des quatre espèces d'êtres de nature spirituelle, c'est-à-dire des Nymphes, des Pygmées, des Sylphes et des Salamandres ; à ces quatre espèces, à la vérité, il faudrait ajouter les Géants et plusieurs autres. Ces êtres, bien qu'ayant apparence humaine, ne descendent point d'Adam ; ils ont une origine absolument différente de celle des hommes et de celle des animaux. Ils s'accouplent pourtant à l'homme, et de cette union naissent des individus de race humaine ; je dirai pourquoi tout-à-l'heure

Voici comment j'ai divisé ce livre : dans le premier traité, j'étudierai la génération et la nature de ces êtres ; dans le seeond, leur milieu et leur régime ; dans le troisième, ceux d'entre eux qui nous apparaissent et se mêlent à nous ; dans le quatrième, les miracles dont ils sont capables ; dans le cinquième, la génération, l'origine et la fin des Géants.

Encore que rien n'empêche de s'inspirer des livres d'autrui, je ne le ferai pas — pour l'excellente raison que les philosophes n'ont point parlé de ces êtres, fourni sur eux aucun renseignement,car,ils ne croient que ce qu'ils voient. A peine, a-t-on dit quelques mots des Géants. Pourtant, il est permis de traiter ce sujet puisque l'Ancien et le Nouveau Testaments décrivent certaines merveilles que Dieu oppose à la

raison. Et s'il n'est pas défendu d'admettre l'existence des diables et des esprits, il n'est pas défendu non plus d'étudier leur nature. Examinons donc toutes les créations de Dieu, et avouons qu'il y a ici-bas des choses inexplicables : voyez plutôt Samson qui, tout homme qu'il était, puisait dans sa chevelure une merveilleuse forcc ; voyez plutôt David qui, malgré sa petite taille, tua Goliath.

Pour croire à une chose il suffit d'en connaître le but. Le lecteur pourra trouver mon livre inutile et vain tant qu'il ne sera pas arrivé au traité VI dans lequel j'expose clairement les fins de ces êtres ; quand il aura lu ce traité, il me félicitera d'avoir le premier étudié un tel sujet et relira attentivement mon livre. Qui regarde voit.

CHAPITRE II

CE QUE SONT L'ESPRIT ET L'AME

Il y a deux espèces de natures : la nature d'Adam et celle qui ne lui appartient pas. La première est palpable, saisissable, épaisse parce que formée de terre. La seconde n'est ni palpable ni saisissable, elle est subtile parce que pas formée de terre. La nature d'Adam est compacte ; l'homme qui est de cette nature — ne peut passer à travers un mur, s'il n'y a percé une ouverture. Pour l'être de l'autre nature, les murs n'existent pas, il pénètre les obstacles les plus denses sans avoir besoin de les détériorer.

Enfin, il y a une troisième nature participant des deux.

A la première nature appartient l'homme qui est formé de sang, de chair, d'os, qui porte des enfants, boit, évacue, parle ; à la seconde appartiennent les esprits, qui ne peuvent rien faire de tout cela. A la troisième appartiennent les êtres qui sont légers comme les esprits et qui engendrent comme l'homme, ont son aspect, son régime.

Cette dernière nature participe de celle de l'homme et de celle de l'esprit, sans devenir nature de celui-ci ou nature de celui-là : en effet, les êtres qui lui appartiennent ne sauraient se classer parmi les hommes puisqu'ils volent à la façon des esprits ; ils ne sauraient non plus se classer parmi les esprits

puisqu'ils évacuent, boivent, ont chair et os à la fafacon des hommes. L'homme a une âme, l'esprit n'en a pas besoin ; les créatures en question n'ont point d'âme et, pourtant, elles ne sont pas semblables aux esprits : ceux-ci ne meurent pas, celles-là meurent. Ces créatures, mourant et n'ayant point d'âme, sont donc des animaux ? Elles sont plus que les animaux : en effet, elles parlent et rient, ce que ne font point ceux-ci. En conséquence, elles se rapprochent plus des hommes que des animaux. Mais, elles se rapprochent des hommes sans devenir hommes, comme le singe s'en rapproche par ses gestes et son industrie, et le porc par son anatomie, sans cesser de demeurer singe et porc. L'on peut dire aussi qu'elles sont supérieures aux hommes puisqu'elles sont insaisissables comme les esprits ; mais, il convient d'ajouter que le Christ étant né et mort pour racheter les êtres ayant une âme et qui descendent d'Adam, n'a point racheté ces créatures qui n'ont point d'âme et ne descendent point d'Adam.

Personne ne peut s'étonner ou douter de leur existence. Il faut seulement admirer quelle variété Dieu apporte dans ses œuvres. A la vérité, l'on ne voit pas quotidiennement ces êtres, on ne les voit même que rarement. Moi-même je ne les ai vus qu'en une sorte de rêve. Mais, l'on ne peut sonder la profonde sagesse de Dieu, ni apprécier ses trésors, ni connaître toutes ses merveilles. Ceux qui gardent ces trésors et nous

---

(1) Sinistrari d'Ameno, qui prit sa *Démonialité* dans Paracelse sans seulement le nommer, prétend, pourtant, qu'elles sont rachetées.

les découvrent de temps en temps n'appartiennent pas à la nature d'Adam ; je le redirai dans mon dernier traité.

Nos créatures enfantent des êtres qui leur ressemblent et ne nous ressemblent pas. Elles sont prudentes, riches, sages, pauvres, folles ainsi que nous autres. Elles sont l'image grossière de l'homme, comme l'homme est l'image grossière de Dieu. Elles demeurent telles qu'elles ont été conçues par Dieu qui ne veut point que ses créatures puissent s'élever à un rang supérieur, poursuivre un autre but que le leur, qui leur interdit d'obtenir une âme et défend à l'homme de chercher à l'égaler.

Ces êtres ne craignent ni le feu, ni l'eau. Ils sont sujets aux maladies et aux indispositions humaines. Ils meurent en bêtes, leur chair se putréfie (1) comme la chair animale. Vertueux ou vicieux, purs ou impurs, meilleurs ou pires, comme les hommes, ils en ont les mœurs, les gestes, le langage ; comme eux, ils diffèrent par la ligne et l'aspect, ils vivent sous une loi commune, travaillent de leurs mains, tissent leurs vêtements, se gouvernent avec sagesse et justice, font preuve en tout de raison. Pour être hommes il ne leur manque que l'âme. Et, parce que l'âme leur manque,

---

(1) Rappelons que pour Paracelse, ainsi que pour tous les alchimistes, de la putréfaction renaissent les germes, que la putréfaction n'est point la mort, mais la régénération, la résurrection. D'un morceau de viande qui putréfie naissent les sporules, les vers, les mouches, les papillons, comme d'un métal qui putréfie naît un autre métal. C'est la 13[e] lame du Tarot. la mort qui fauche et derrière luquelle renaissent des fleurs.



ils ne pensent ni à servir Dieu ni à suivre ses commandements ; l'instinct seul les pousse à se conduire honnêtement.

Ainsi, de même que parmi les créatures terrestres l'homme est celle qui se rapproche le plus de Dieu, parmi les animaux ce sont nos êtres qui se rapprochent le plus de l'homme.

TRAITÉ II

De leur habitation.

Nos créatures ont quatre sortes d'habitations (1); aquatique, aérienne, terrestre, ignée. Celles qui habitent dans l'eau s'appellent *Nymphes*, dans l'air *Sylphes*, dans la terre *Pygmées*. dans le feu *Salamandres*. Je ne pense pas que ces noms soient vraiment ceux dont elles se servent entre elles, je pense qu'ils leur ont été attribués par des gens qui ne se sont point entretenus avec elles ; mais, puisqu'ils sont en usage parmi nous, je les conserverai, bien qu'on puisse aussi appeler les créatures aquatiques *Ondins*, les aériens *Sylvestres*, les terrestres *Gnômes*, et les ignées *Vulcains*. Au reste, peu importent les noms ; ce qu'il faut savoir, c'est que ces quatre sortes d'êtres habitant des milieux bien distincts, que les Nymphes, par exemple, n'ont point commerce avec les Pygmées.

---

(1) Paracelse, comme tous les alchimistes, enseigne qu'il y a quatre éléments: Terre, Air, Feu, Eau. La Terre correspond au Solide, au Sec, au Carbone, elle est habitée par les Gnômes: l'Air correspond au Gaz, à l'Humide, à l'Hydrogène, il est habité par les Sylphes; le Feu correspond à la Matière radiante, au chaud, à l'oxygène, il est habité par les Salamandres; l'Eau correspond au Liquide, au Froid, à l'Azote, elle est habitée par les Ondins.

Ainsi, les hommes comprennent la sagesse de Dieu qui n'a point laissé un seul élément vide ou stérile.

On sait qu'il y a quatre éléments : Air, Eau, Terre, Feu. On sait aussi que nous, hommes, descendants d'Adam, vivons dans l'air, que nous en sommes entourés, comme les poissons sont entourés d'eau. Pour les poissons l'eau remplace l'air, pour les hommes l'air remplace l'eau. Chaque créature est appropriée à l'élément dans lequel elle est plongée ; les ondins, conçus pour vivre dans l'eau, s'étonnent de nous voir vivre dans l'air, comme nous nous étonnons de les voir vivre dans l'eau. De même, les Gnômes traversent sans la moindre difficulté les rocs les plus denses, comme nous nous traversons l'air, parce que la terre est leur *chaos*, parce que ce chaos est formé de pierres et de rocs, comme le nôtre est formé d'air.

Plus le chaos est épais, plus ses habitants sont subtils, et vice-versa. Les Gnômes, habitant un chaos épais, sont subtils ; l'homme, habitant un chaos subtil, est épais. Ce sont les Sylvestres qui se rapprochent le plus de nous : ils vivent dans l'air, suffoquent dans l'eau, étouffent sous la terre, brûlent dans le feu.

Que cela ne vous étonne pas. Dieu prouve qu'il est Dieu en créant des choses que nous ne pouvons comprendre : car, si nous pouvions comprendre tout ce qu'il a créé, il apparaîtrait bien faible et nous voudrions nous comparer à lui.

Pour saisir ce que nous allons dire au sujet de la nourriture de nos êtres, il faut savoir que chaque chaos a au-dessus de lui un ciel et au-dessous une terre ; notre chaos a au dessus de lui le ciel, et au dessous, la terre ; aussi, ciel et terre nous nourrissent-ils. Les habitants de l'eau, c'est-à-dire ceux qui ont l'eau

pour chaos, ont au-dessous d'eux la terre; et au-dessus le ciel. Les Gnômes qui ont la terre pour chaos ont au-dessous d'eux l'eau et au-dessus la surface de la terre, car la terre repose sur l'eau; aussi, Ondins et Gnômes se nourrissent-ils en conséquence. Les Sylphes qui ont même chaos que les hommes ont même régime. Les Salamandres, qui ont le feu pour chaos, ont au-dessous d'elles la terreet au-dessus l'air; aussi, leurs aliments se composent-ils de terre et de feu. J'en reparlerai. Nous avons l'eau pour apaiser notre soif; pour apaiser la leur, nos êtres ont une eau qui nous est inconnue et que nous ne pouvons voir. Ils ont donc besoin de manger et de boire, mais ils mangent et boivent ce qui est aliment et boisson pour eux.

Ils se vêtent et cachent les parties honteuses à leur façon, non à la nôtre. Ils se donnent des gardes, des magistrats, des chefs comme les abeilles élisent une reine, ou les bêtes sauvages se choisissent un guide. Dieu a caché les parties secrètes de tous les animaux, il ne l'a point fait pour ces êtres qui, comme l'homme doivent s'adresser à leur propre industrie. Comme à nous, Dieu leur a donné de la laine de mouton; Dieu, en effet, peut créer des moutons différents de ceux que nous voyons et qui paissent dans le feu, l'eau ou la terre.

Ils dorment, reposent, veillent à la façon des hommes, ils ont un soleil et un firmament comme eux. Les Gnômes voient à travers la terre comme nous à travers l'air, ils aperçoivent à travers la terre le soleil, la lune et les étoiles; de même, les Ondins découvrent le soleil à travers l'eau, les Salamandres le voient féconder et réchauffer leur chaos, y ramener l'été, l'hiver, le jour, la nuit.

Comme nous, ils sont sujets à la peste, aux fièvres, à la pleurésie et autres maladies envoyées par le ciel parce qu'ils sont hommes, ou plutôt, parce qu'ils le seront : car, jusqu'au jugement dernier, ils resteront animaux.

Quant à leur physique, il est bien évident qu'il varie : les Ondins des deux sexes ont l'aspect humain, les Sylvestres sont plus épais, plus grands, plus robustes, les Gnômes plus petits, hauts environ de deux palmes (1), les Salamandres minces, graciles, maigres. Les Nymphes habitent dans les rivières, près des endroits où les hommes se lavent, baignent les chevaux. Les Gnômes habitent dans les montagnes : c'est pour cela que si souvent l'on y trouve des trous et des excavations de la grandeur d'une coudée. Au mont Etna, on entend les cris des Salamandres, le bruit de leurs travaux qui secouent leur élément. On connait plus aisément les demeures des Sylvains, on peut les voir.

Je pourrais ajouter plusieurs autres choses admirables touchant la monnaie, les mœurs de ces êtres. Je le ferai quand le moment en sera venu.

(1) Mesure romaine.

TRAITÉ III

POUR QUELLE RAISON CES ÊTRES NOUS APPARAISSENT

Tout ce que Dieu crée finit par se manifester à l'homme. Dieu lui produit quelquefois le diable et les esprits afin de le persuader de leur existence. Du haut du ciel, il lui envoie aussi des Anges (1), ses serviteurs. Ces êtres nous apparaissent donc, non pour demeurer avec nous ou s'allier à nous, mais afin que nous les puissions connaître. Ces apparitions sont rares, à la vérité. Mais, pourquoi ne le seraient-elles pas ? ne suffit-il pas que l'un de nous aperçoive un Ange, pour que nous tous croyions aux autres Anges ?

Au reste, pour que la preuve de leur existence apparaisse plus éclatante, Dieu permet que des Nymphes soient vues non seulement de certains hommes, mais qu'encore elles entretiennent commerce charnel avec eux et en aient des enfants. Il permet également que des hommes ne voient pas seulement les Pygmées mais qu'aussi ils en reçoivent de l'argent, et que d'autres voyagent avec les Sylphes.

---

(1) Paracelse n'est pas le seul à proclamer l'existence des Anges. Le Concile de Latran décida : « Les Anges sont de sintelligences non tout à fait dépourvues de corps et non insensibles : ils ont un corps subtil, de la nature de l'air ou du feu. On les a vus sous la figure humaine ».

De même qu'un homme n'apparaît pas semblablement à deux personnes, les Nymphes nous apparaissent autrement que nous leur apparaissons : les Nymphes et nous ne jugeons point pareillement, car nous différons de milieux, et chacun juge selon les idées de son milieu. Les Nymphes et les Pygmées ne se rendent pas compte qu'ils peuvent venir demeurer, aimer et vivre parmi nous parce que, étant subtils, ils supportent notre chaos, tandis que nous, étant épais, ne saurions supporter le leur.

Nous avons dit que ces êtres pouvaient entretenir commerce charnel avec les hommes et en avoir des enfants (1). Ces enfants sont de race humaine parce que le père, étant homme et descendant d'Adam, leur donne une âme qui les rend semblables à lui et éternels. Et je crois que la femelle qui reçoit cette âme avec la semence est, comme la femme, rachetée par le Christ. Nous ne parvenons au royaume divin qu'autant que nous communions avec Dieu. De même, cette femelle n'acquiert une âme qu'autant qu'elle connaît un homme. Le supérieur, en effet, communique sa vertu à l'inférieur. Voilà donc encore une raison de l'apparition de ces êtres : ils recherchent notre amour pour s'élever (2), comme les païens recherchent le baptême pour acquérir une âme et renaître avec le Christ.

(1) Paracelse omet de dire que l'Eglise ne condanne pas le commerce charnel d'un homme et d'un de ces êtres dont elle reconnaît l'existence. Elle ne condamne le commerce charnel de l'homme et de l'incube que lorsque l'incube est démon.

(2) Paracelse a dit le contraire tout à l'heure.

Il est juste d'ajouter qu'ils ne se rapprochent ainsi de nous, que parce qu'ils nous ressemblent comme le loup ressemble au chien sauvage. Tous ces êtres, en effet, n'ont pas des rapports charnels avec l'homme. Les Nymphes sont ceux qui en ont le plus ; après les Nymphes, ce sont les Sylphes ; quant aux Pygmées, ils n'ont point de ces rapports avec l'homme ; ils se contentent de le servir. On considère généralement les Pygmées et les Etnéens comme des esprits, parce qu'ils apparaissent brillants et éclatants : l'on ne réfléchit pas que leur chair et leur sang sont de nature lumineuse. Les Pygmées et les Etnéens sont agiles et légers comme les esprits, ils connaissent le présent, le futur et le passé, révèlent aux hommes ce qui est caché ; ilsont la raison de l'homme sans en avoir l'âme, ils ont la science et l'intelligence des esprits sans posséder leur connaissance de Dieu.

Nous avons dit que les Nymphes quittaient les eaux pour venir nous voir, nous entretenir et s'allier à nous. Les Sylphes sont plus grossiers, ils ne connaissent point notre langue. Les Gnômes parlent la même langue que les Nymphes. Les Etnéens parlent peu. Les Sylphes sont plus timides que les hommes. Les Gnômes sont plus petits, on les prend souvent pour des flammes errantes, des esprits, des âmes en feu ou des fantômes. Les flammes qui volent au-dessus des prairies, s'écartant et se rapprochant, ne sont autres que les Gnômes. Les Vulcains sont semblables ; mais, à cause de leur nature, ils fréquentent peu l'homme, ils préfèrent les vieilles femmes et les sorcières. Aussi, leur voisinage est-il dangereux : en eux le diable bouillonne. Au reste, le diable s'immisce quelquefois dans le corps des Gnômes, des Sylphes, surtout

dans celui des femelles,qu'il s'amuse à faire accoucher de fœtus atteints d'une lèpre, gale ou teigne inguérissable.

Que l'homme qui a des rapports avec une Nymphe ne la tourmente pas près de l'eau ; que celui qui a des rapports avec un Pygmée ne le moleste pas près de ses cavernes : Nymphe et Pygmée disparaîtraient. Cette disparition ne peut s'accomplir qu'autant que le couple se trouve près de l'élément de la Nymphe ou du Pygmée ; loin de cet élément, l'homme peut toujours les forcer à demeurer à ses côtés. Les Gnômes, lorsqu'ils se sont rendus à notre appel, nous servent fidèlement à condition que nous contentions leurs désirs. Si nous tenons nos promesses, ils tiennent les leurs, ils nous donnent de l'argent : Ils ont, en effet, beaucoup d'argent à leur disposition, l'extrayant et le travaillant eux-mêmes. Mais, ils ne nous en donnent qu'à charge par nous de ne pas le garder, de le répandre.

TRAITÉ IV

Nous avons dit que ces êtres s'alliaient aux hommes, en avaient des enfants ; nous avons dit aussi que, si l'homme les irritait près de leur élément, ils disparaissaient. Ajoutons que ce qui arrive à la Nymphe arrive à son époux : si elle suffoque, il suffoque. Lui croit qu'elle a disparu dans l'eau simplement, il ne se doute pas que sa propre vie est en danger, que son union avec la Nymphe n'est pas plus dissoute, que ne l'est l'union d'une femme et d'un homme par la seule fuite de celle-là. Il faut, en effet, pour qu'une telle union soit dissoute, le consentement des deux époux. Or, l'on se rappelle que la Nymphe qui s'est unie à un homme sera présente au jugement dernier parce qu'elle a gagné une âme dans ce commerce ; elle est donc femme, et son union avec un homme n'est dissoute que si elle y consent. Si le mari prend une autre épouse sans sa permission, elle réapparaît et le tue.

Les Syrènes nagent plutôt à la surface de l'eau qu'à l'intérieur, elles vivent à la façon des poissons, et bien que n'ayant pas l'aspect de la femme, elles lui ressemblent en partie. Ce sont des monstres, comme les monstres qu'engendrent les hommes et les femmes. Supposons, en effet, que les Nymphes, qui s'engen drent entre elles comme le font les hommes, engendrent des monstres nageant à la surface de l'eau : ce seront les Syrènes. Ces Syrènes savent chanter et jouer de la flûte. Les Nymphes et les Gnômes engendrent

encore d'autres monstres, les Monaches, qui ressemblent aux hommes et habitent leur milieu. De même, les étoiles engendrent des monstres, les comètes, qui ne suivent pas leur cours. Dieu, vous le voyez, crée des choses admirables.

Ces êtres ont chacun plusieurs épouses; chez eux, en effet, il y a plus de femelles que de mâles. Ils ont donné naissance à la race dite du *Mont de Vénus*, race tenant des Nymphes, mais vivant dans le chaos des hommes. Les individus de cette race atteignent un très grand âge sans présenter signe de vieillesse; jusqu'à la mort ils conservent le même aspect. La Vénus tient de la Nymphe et de l'Ondine, cependant elle leur est infiniment supérieure; elle vit fort longtemps, mais, n'étant pas immortelle, meurt. Une autre Vénus lui succède, différente de caractère, mais qui vit aussi longtemps. Au reste, il y a plusieurs versions: les uns disent qu'il n'y a qu'une Vénus et qu'elle vivra jusqu'au dernier jour de la création: car, prétendent-ils, par les Vénus suivantes il faut entendre, non d'autres individus, mais bien des aspects divers de l'unique Vénus. Ceux-là oublient qu'ici-bas tous et tout doivent mourir et que les générations ne se succèdent que par la force de la semence. D'autres assurent que, jadis, une reine qui demeurait en cet endroit fut submergée ou s'enfonça dans une grotte et donna naissance à cette race. Moi, je pense qu'une Nymphe, se trouvant là, pénétra dans le mont, sous un marais ou sous un lac, s'y arrangea une habitation et que, brûlant d'amour, elle creusa à travers le roc un couloir jusqu'à l'extérieur, afin de permettre à ses adorateurs et à ses amants de l'approcher plus facilement. A la vérité, personne ne peut se prononcer.

Mon explication, pourtant, me semble préférable : chaque siècle voit des hommes remarquables, et ces hommes sont bien des individus différents. Nous dirons donc que ce lieu abrita les Nymphes, et que, par la suite, il fut nommé Mont de Vénus, du nom de la lascive Vénus.

Il ne faut point se moquer de ces merveilles ni les mépriser. Les théologiens ignorants les regardent comme jeux et illusions diaboliques. Si ces merveilles étaient l'œuvre du diable, il n'y aurait qu'à les mépriser et à les rejeter. Mais elles sont l'œuvre de Dieu, de Dieu seul, et il importe de les considérer attentivement. Témoin l'aventure de Stauffenbergensus : celui-ci entretenait commerce charnel avec une Nymphe ; mais, pensant la Nymphe créature diabolique, c'est-à-dire méprisable, il prit une autre femme. La Nymphe, voyant qu'il avait manqué à son serment de fidélité, le fit mourir trois jours après. Cela prouve, d'abord que la violation d'un serment est toujours punie, ensuite, que les Nymphes sont bien l'œuvre de Dieu ; car, si les Nymphes n'étaient qu'illusion, elles ne pourraient nuire au corps de l'homme, et si elles étaient des créatures du diable, elles porteraient sa marque.

Nous allons dire quelques mots de Mélosine. Elle ne fut point ce que les théologiens disent, elle fut vraiment Nymphe. Nous avouons qu'elle a été la proie du malin esprit. Elle était une créature de Beelzebubus, de telle sorte que, comme les magiciennes, elle pouvait changer de forme, devenir chat, loup, chien. Elle connut les arts magiques. De là est venue la légende racontant qu'elle se changeait en serpent cha-

que jour de Saturne. (1) Elle fut, d'abord, Nymphe, d'un sang et d'une chair remarquable, féconde mère, puis elle quitta les Nymphes pour aller habiter sur la terre des hommes, spécialement aux endroits fréquentés des gens superstitieux.

(1) Chaque Samedi.

TRAITÉ V

Des Géants.

Il nous faut parler de deux races qui se rattachent à celles des Nymphes et des Pygmées, les Géants et les Nains. Les Géants et les Nains ne descendent pas d'Adam. Saint Christophorus, il est vrai, fut un géant : mais, il fut de nature humaine, et ne doit pas être rangé parmi ces êtres, dont un des caractères est de n'être pas de cette nature. Témoins les Géants Bernensis, Sigenottus, Hildebrandus, Dietricus. Nous en dirons autant pour les Nains : témoins Laurinus et autres.

Nous n'ignorons pas que beaucoup de personnes ne croient ni aux Géants ni aux Nains. Elles se contentent de dire : Les Géants sont extraordinaires et trop forts, nous les repousserons donc et les tiendrons pour illusions.

Les Géants sont engendrés par les Sylphes, et les Nains par les Pygmées. Géants et Nains sont les monstres des Sylphes et des Pygnées, comme les Syrènes sont les monstres des Nymphes. Voilà pourquoi ils sont rares ; cependant, l'on en a vu assez pour ne pas douter de leur existence. Ils sont remarquables par leur solide constitution.

Voici ce qu'il faut penser de leur âme : Ils sont des hommes issus d'animaux et ils sont des monstres : ils n'ont donc point d'âme. L'on croirait pour-

tant qu'ils en ont une, à voir leurs bonnes actions et leur amour de la vérité. Car, ainsi que le singe copiant les gestes de l'homme, ils peuvent agir comme l'homme

Dieu aurait pu donner à ces êtres une âme s'il l'avait voulu, comme il en a donné une à l'homme en communiant avec lui, comme il en a donné une aux Nymphes en les mariant à l'homme. Il ne l'a pas voulu, pour ne pas créer une race semblable à la race humaine. Malgré leurs bonnes actions, je ne pense donc pas que les Géants et les Nains participent à la rédemption. Mais, s'ils n'ont pas la foi, ils sont sages, à la façon des animaux.

Les Nains naissent des Pygmées. Voilà pourquoi ils n'ont pas la taille des Géants : car, les Sylphes dont naissent ceux-ci sont plus grands que les Pygmées.

Les Géants et les Nains peuvent entretenir commerce charnel avec les femmes descendant d'Adam et les satisfaire. Mais, ils ne sauraient avoir d'enfants de leur propre race, qu'ils se marient entre eux ou qu'ils s'allient à l'homme : en effet, ce sont des monstres, ei ils ne peuvent pas plus engendrer entre eux que ne le peuvent des consanguins; d'autre part, s'ils s'allient à l'homme, le fœtus sera d'une double nature, c'est-à-dire de la leur et de celle de l'homme, et par conséquent l'enfant sera de race humaine puisque, lorsqu'il a pour parents un être sans âme et un être avec une âme, il appartient à la race de ce dernier. Les Géants et les Nains meurent donc sans héritiers. De même, les comètes n'engendrent point d'autres comètes, les tremblements de terre d'autres tremblements de terre.

TRAITÉ VI

Pourquoi Dieu crée ces êtres.

Dieu a fait ces êtres pour donner des gardes à ses créations. C'est ainsi que les Gnômes gardent les trésors de la terre, métaux et autres; Ils les empêchent de voir le jour avant le temps voulu. Car, ces trésors, or, argent, fer. etc., ne doivent pas être trouvés tous le même jour, ils doivent être distribués petit à petit, et, non pas à quelques personnes seulement, mais bien à toutes. Les Salamandres gardent les trésors des régions ignées, les Sylphes gardent les trésors que portent les vents, les Ondins, ceux qui se trouvent dans l'eau. C'est dans les régions ignées que sont fabriqués, par les soins des Salamandres, tous les trésors, pour être ensuite répandus et gardés dans les autres milieux.

Les Syrènes, les Géants, les Manes et les Scintilles (qui sont les monstres engendrés par les Salamandres) ont été créés dans un autre but : ils doivent prévenir des événements graves les hommes, leur indiquer qu'un incendie éclate, les avertir de la ruine d'un royaume. Les Géants annoncent plus spécialement la dévastation d'un pays, les Manes la famine, les Syrènes, la mort des rois et des princes.

La cause initiale de l'Univers dépasse notre entendement. Mais, à mesure que le Monde approche de sa fin, les choses se manifestent à nous de plus en

plus clairement ; nous voyons leur nature, leur utilité. Au jour dernier, tout apparaîtra clair, tout sera connu, rien ne sera ignoré, chacun recevra la récompense de ses efforts et de son amour de la vérité. Alors, ne sera pas médecin ou professeur qui voudra. L'ivraie sera séparée du grain, la paille du froment. Alors, se taira celui qui crie aujourd'hui. Celui qui compte déjà le nombre de pages qu'il a encore à écrire succombera sous le poids de son œuvre. Alors, seront heureux ceux qui en ce moment cherchent à voir. Et l'on verra ce jour-là si j'ai menti.

Traduction et notes de

René Schwaeblé.

DEUXIÈME PARTIE

Ethique

Affiche-toi comme étant l'homme des légendes
Comme le commandeur d'un ordre disparu,
Que ta maison soit un manoir parmi des landes
Au bord de l'Océan sur un rocher abrupt.

Pendant que la tempête ébranlera ta porte,
Que sur les toits les girouettes grinceront,
Lugubre évocateur d'une science morte,
Tu feras dans ta tour quelque incantation

Gigantesque vieillard de plus de cent années
Dont le verbe orgueilleux commande aux éléments,
La nuit, assis devant tes hautes cheminées,
Ton ombre révoltée effraiera les passants

Parcoureur inspiré des carrefours sublimes,
Philosophe, astrologue et nécromancien.
Agé dans les vertus comme âgé dans les crimes,
Tu garderas pour tous un front large et serein

Tu seras le docteur qui cueilles sous la lune
L'herbe dont il veut faire un philtre de beauté,
En écoutant la mer déferler sur la dune
Et chanter un hibou sur un arbre à côté.

Raoul Gaubert.

Le Mouvement des Idées

Les Revues et les Livres

L'Initiation. (Juin) contient un très intéressant article de Maurice Bransiet sur la religion et la sorcellerie, qui ne font qu'un, dit l'auteur, comme chez tous les peuples sauvages, à Madagascar. Cette étude, qui sera continuée, est remplie de faits et d'anecdotes qui paraissent recueillies à une source directe et sont très caractéristiques.

Suite et fin de *Batailles* et dont j'ai déjà parlé, à quoi je continue à ne pas comprendre grand chose. Ce jeune horloger illettré, qui cause avec le Christ pour savoir si la communion protestante vaut la communion catholique, qui s'entretient familièrement aussi avec Luther, apaise la tempête, fait cesser la pluie, guérit tous les malades, ce jeune homme, dis-je, agit dans un monde que je me garde de nier, mais où ma pauvre intelligence n'a pas son entrée. D'ailleurs nous avons déjà dit que Papus avait noté que *Batailles* pourrait, devrait se sous-titrer les : *Dangers de la Pratique*... sur certains cerveaux, sans doute, et cela explique bien des choses. Par exemple, une fois qu'on en a pris son parti, *Batailles* est une choses tout-à-fait curieuse à lire.

Recommandée tout particulièrement la relation de très sérieuses et exactes expériences sur *l'extériorisation* de la motricité, de l'ingénienr qui signe Siffar.

Dans le même numéro de l'*Initiation* à remarquer aussi dans la *Revue des Revues*, une note de G. Phaneg répondant à

l'article que M. Jollivet-Castelot avait fait paraître dans un précédent numéro de sa Revue les *Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*. On sait de quoi il s'agit. Après avoir longtemps suivi l'enseignement et les méthodes du groupe occultiste, dont Papus est le chef, M. Castelot n'y aurait pas trouvé satisfaction, et il annonçait son intention de chercher une autre méthode. Il convient au rédacteur du *Mouvement des Idées* de la *Voie* de signaler une scission qui a son importance pour tous ceux qui s'intéressent aux études dont nous nous occupons. Il y aura lieu un jour, de faire l'historique de ces orientations diverses, de ces bifurcations de l'Esotérisme ; et les tendances présentes qui semblent multiplier les points de vue et différencier les méthodes radicalement, ne fourniront pas un des moins importants problèmes à l'historien, le jour ou le Psychisme sera une chose qui s'imposera par soi. Ici il m'appartient donc de documenter le lecteur, mais non de juger entre les deux parties. Tout au plus me permettrai-je une conclusion personnelle de trois lignes. Précédemment d'ailleurs disais-je, M. Castelot est inattaquable au point de vue où il se place, mais ce point de vue n'est-il pas terriblement étroit et ne laisse-t-il pas rien des choses en dehors de son programme, et des choses qui importent ? Quoiqu'il en soit, voici les arguments, que Phaneg oppose à la thèse de M. Castelot :

« Notre science actuelle qui compte à peine deux siècles
« d'existence ne peut lutter avec la science profonde, héritage
« de deux civilisations remarquables (la rouge et la noire) syn-
« thétisées par Moïse. Etudié à l'aide de la grammaire de Fabre
« d'Olivet, le Sepher Bereschit ne peut laisser aucun doute à ce
« sujet. Il existe dans Moïse des mots dont l'analyse prouve
« qu'il connaissait des forces que nos savants ne découvriront
« peut-être que dans une centaine d'années. Quant aux incan-
« tations, aux évocations et aux élémentals, il suffit de six mois
« d'étude sincère pour se convaincre de leur réalité et de leur
« existence. Il y a assez de faits pour prouver cela. Je me con-
« tenterai d'ajouter que loin de suivre « un mysticisme vague
« et imprécis », tout dans la tradition occulte est *expérimen-*
« *tal*... »

Mais M. Castelot revient à la charge dans le fascicule de Juillet :

« Les doctrines modernes des occultistes, des théosophes, des spiritualistes, sur la cosmogonie, les sphères universelles la correspondance des choses, la naissance, la mort, l'amour mystique et mondial, sont par certains côtés très intéressantes, très élevées et vraisemblables. Elles apparaissent possibles (tout est possible d'ailleurs...), *mais qu'est-ce qui permet d'assurer qu'elles sont exactes*? où le critérium? La voyance. mais n'est-ce pas une simple illusion? Le voyant voit-il autre chose que ses idées? Chaque voyant, chaque inspiré a vu et dit à sa manière propre. Aucune concordance n'existe entre les révélations des visionnaires : toutes les religions, tous les systèmes, toutes les doctrines sur l'au-delà sont contradictoires et s'éliminent l'une l'autre. »

Plus loin M. Castelot dira que les hébraïsants modernes ne font aucun cas de Fabre d'Olivet.

« Si nous voulons sérieusement étudier la nature, il faut suivre sans détour la voie scientifique et écarter de ce domaine les suggestions de la croyance et de la foi, dont la vanité est complète au point de vue du fait rigoureux » dit encore M. Castelot.

Enfin il critique la « voie *cardiaque* (des occultistes) pour laquelle ne comptent plus la raison et l'observation, la science vérifiable et la critique impartiale. »

On lira avec intérêt dans le no de Juillet de l'*Initiation* un article de Papus : *Ceux qui savent* où, sans nommer M. Jollivet Castelot il nous paraît lui répondre.

L'écart est grand entre la voie scientifique *externe* où s'engage M. Castelot et l'expérimentation *interne* familière aux occultistes actuels. Les deux termes sont-ils irréductibles l'un à l'autre? Je ne saurais ni suivre les audacieuses affirmations des derniers, ni me restreindre aux formules prohibitives du premier. Le Comtisme du « tu n'iras pas plus loin » est mort, décomposé même. Je pense qu'entre la vie initiative et la classification mentale, il y a interpénétration, et que l'un ne vit guère sans l'autre. Or au lieu de créer des zones et des démarcations, fictives, me semble-t-il, ne vaudrait-il pas mieux essayer une synthèse de ces deux forces? d'autant qu'au surplus dans la vie les intellectuels puisent dans l'inspiration

comme les intuitifs et que les intuitifs organisent leur idéation grâce au mental. C'est du moins mon opinion.

On pourra dans *l'Initiation* de Juillet lire la suite du *livre des secrets de la nature ou de la quintessence* traduit de l'arabe par Ange Bossard, et extrêmement curieux.

Dans les *Nouveaux horizons* les travaux de MM. Sage sur le *spiritisme* et le *psychisme*; et de Delobel, son *Energie et matière*.

J'ai sous les yeux tout ce qui a paru cette année de la vivante revue d'Albert Jounet : La Résurrection. Le premier no (janvier-février) est totalement consacré à une étude sur l'abbé Loisy. L'auteur, l'abbé C., considère les mouvements actuels contre la routine de l'Eglise comme les prodomes d'une rénovation chrétienne. « Ce n'est pas dit-il, les découvertes scientifiques qui peuvent détruire le christianisme; elles ne peuvent que le ramener à sa pureté originelle, à sa substance et à sa forme authentiques.

Dans les deux numéros suivants, M. Jounet se préoccupe de toutes les questions religieuses qui passionnent un peu tout le monde en ce moment, et donne des conclusions qu'il base sur un ésotérisme très élevé.

Dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* signalons d'abord la *Régression de la mémoire* étudiée par M. de Rochas: Certains sujets magnétisés par lui se sont trouvés reportés à l'état d'enfance, ayant perdu tout souvenir du temps actuel. Un jeune étudiant se croit en huitième; une femme de 35 ans a été ramenée à 20, puis 15, puis 4 ans. L'étude n'est pas finie et nous n'avons pas encore les conclusions du savant expérimentateur Nous y reviendrons. M. Delanne dans *Extériorisation de la Pensée* s'appuie sur la déclaration de M. D'Arson val « qui affirme que l'existence de cette sorte d'atmosphère fluidique, de cette émanation humaine, est rigoureusement scientifique » Le travail de M. Delanne sur la force psychique est poussé à fond, et pour lui et malgré certains ostracismes, il n'y a qu'à s'incliner devant « le nombre de preuves de toute nature qui démontrent l'existence des fluides.

M. G. Méry traite dans *l'Echo du merveilleux* la question si souvent reprise de l'envoûtement, qui existe, dit-il, mais

dont le secret est perdu. De Vanki, l'intéressant horoscope de Guillaume II, Nicolas II et Victor Emmanuel.

Le Déterminisme astral contient : Essais de théorie astrologique, (l'influence électro-dynamique des astres) par E. G. — de l'Ecole polytechnique. — Relations entre le Zodiaque et l'anatomie humaine, par G. Viertelbrod. — Etudes sur les révolutions solaires ayant précédé la mort, par J. Stéphane. — Recherches sur la situation de la Lune, de Mercure et de Mars dans la naissance des criminels, par M. Selva. De Selva également : les heures planétaires et domification et figuration d'un thème céleste, puis quantité d'observations intéressantes.

Nous parlerons prochainement de la *Science Astrale* de notre éminent collaborateur F. Ch. Barlet.

Tout-à-fait complète et intéressante la *Lumière* que dirige Mme Lucie Grange. Nous y relevons : la médecine dans les sanctuaires d'Egypte, du Dr Thomas ; l'Enigme astronomique posée à Hérodote et la Précession des Equinoxes ; enfin une étude sur la nouvelle théorie du sommeil, du P. Claparède, qui expose que le sommeil « n'est pas la conséquence d'un simple arrêt de fonctionnement, il est une fonction positive, un instinct qui a pour but cet arrêt de fonctionnement : ce n'est pas parce que nous sommes intoxiqués, ou épuisés que nous dormons, mais nous dormons pour ne pas être... »

(Cl. Archiv des sc. phys. et nat. de Genève, 15 mars 1904.*)*

La Revue de Philosophie dirigée par E. Peillaube donne en juin la fin d'une étude très documentée et poussée jusqu'au bout de l'analyse, de P. Duhem professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux. M, Duhem est physicien et métaphysicien aussi, il est même historien, quand il le faut, et son information est sûre. Nous signalons ce travail comme un des plus complets qu'il nous ait été donné de lire sur ce sujet. La *théorie physique* est à retenir. Voir aussi un curieux article de F. Mentré sur le *hasard dans les découvertes scientifiques*, et, de Reja, une contribution intéressante sur la *littérature des fous*.

La *Grande Revue* nous offre une critique remarquable des théories de M. Félix Le Dantec, par M. G. de Fontenay qui fait

bien apparaître ce qu'il y a de hasardeux dans les œuvres de l'éminent professeur.

Enfin la *Revue de Paris* a publié en juin une étude de J. Péladan sur l'œuvre de Félicien Rops, Voilà maintenant, et de main de maître, Rops expliqué et commenté comme il convient.

Edgar Jégut.

P. S. Chez Alcan une nouvelle édition augmentée de l'*Autoscopie* du Dr. Sollier. On nous affirme qu'il y rapporte avec force détail les expériences du Dr Comar qui, dit-il, aurait été le premier (?) à constater la faculté qu'ont certaines personnes d'apercevoir et de décrire l'intérieur de leur corps.

Revue Philosophique. D. Parodi : *Morale et Biologie*. Pieron : *des méthodes de la psychologie zoologique*

A la Société nouvelle de librairie on nous signale (*Cf. Rev. Phil*) un très remarquable travail de M. Rodrigues sur l'*Idée de Relation* thèse philosophique propre à modifier quelques manières de voir. Nous espérons pouvoir y revenir.

Malheureusement nous n'avons pas reçu ces publications assez à temps pour en parler cette fois.

E. J.

BIBLIOGRAPHIE

La Science alchimique, par F. Jollivet Castelot, président de la Société alchimique de France, directeur de la revue « Les Nouveaux Horizons de la Science et de la pensée ». 1 vol. in-18 carré, de 380 pages, avec nombreuses gravures. Prix : 5 fr — Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris-Ve. 1904.

Ce très intéressant volume apparaît juste à son heure et l'on peut assurer qu'il trouvera un accueil empressé auprès des savants, des philosophes et du public instruit. Les récentes découvertes du radium, des rayons N, les travaux de von-Schronn sur la vie des cristaux, de N. Lockyer, de Crookes de Lodge, de G. Le Bon sur la constitution de la Matière et des Atomes, démontrent l'Unité de la Matière, l'évolution et la transmutation, ainsi que l'Hylozoïsme.

Les anciens alchimistes avaient, depuis de longs siècles déjà, abordé ces problèmes repris par la science moderne. Leur Synthèse, à la fois positive et idéaliste, fut très puissante, voisine de la nôtre La fameuse « Pierre philosophale », la transmutation des métaux, ne semblent plus des chimères, mais bien au contraire des découvertes attendues et prochaines,pressenties par les blus grands savants d'aujourd'hui.

M. Jollivet, connu par ses précédents et substantiels ouvrages : *La Vie et l'Ame de la Matière ; Comment on devient alchimiste ; l'Hylozoïsme ; Le Grand-Œuvre alchimique ; L'Hyperchimie ; Rosa Alchemica ;* etc., qui contribuèrent, depuis dix ans, à répandre les doctrines de l'unité de la Matière et du transformisme chimique, expose dans la *Science Alchimique* l'ensemble de cette vaste Philosophie de la Nature esquissée

par les alchimes, complétée par les physiciens actuels; il analyse les textes anciens, démontre l'accord entre la synthèse alchimique et la synthèse chimique, retrace la curieuse histoire de l'Alchimie, depuis ses origine mythiques jusqu'à notre époque.

La Science Alchimique **constitue l'ouvrage le plus complet et le plus clair qui ait été écrit sur ces questions si peu connues encore.**

Bulletin Financier

Paris, le 10 Août 1904.

Le mois a été agité depuis mon dernier bulletin et les événements extérieurs ont influencé sérieusement notre marché.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que les valeurs industrielles et les fonds d'Etat sud-américains sont restés fermes au milieu du désarroi de certains compartiments de la cote.

Un resserrement monétaire constaté sur la place de Londres et confirmé par l'échec simultané de plusieurs émissions ; les incidents maritimes dans la mer Rouge et surtout la saisie du *Malacca,* froissant les susceptibilités britanniques, soulevant la question des Dardanelles, réveillant toutes les craintes de complication internationale ont vivement ému le marché de Londres et par contagion le marché de Paris.

Une baisse importante s'est produite sur les fonds d'Etat particulièrement traités par la spéculation, baisse qui s'est localisée, comme nous le disons plus haut dans ce seul groupe de valeurs.

La *Rente 3o[o,* toujours instable, a été particulièrement atteinte. Nous la laissions, il y a un mois, à 98.15, venant du cours de 98.35. Après être retombée à 97 60, dans le courant du mois, elle s'est un peu raffermie et reste à ce jour à 97.90. Comme je l'ai déjà dit dans de précédents bulletins, notre *3o[0* a beaucoup de mal à franchir fermement le cours de 98 et à chaque essai de relèvement, il est ramené en arrière par une circonstance ou une autre.

La raison principale de cette faiblesse réside dans l'abstention presque complète du comptant qui n'apporte pas l'appoint de ses achats et, mon Dieu ! la perspective d'un impôt sur le revenu n'est pas pour engager le capitaliste à se porter sur la Rente française.

Parmi les rentes étrangères, *l'Extérieure*, le *Turc unifié* ont subi les effets des mauvaises dispositions ; les *Rentes Brésiliennes*, *Argentines* et *Medicaines* ont au contraire gardé toute leur fermeté précédente.

Les *fonds Russes* restent insensibles aux graves nouvelles qui intéressent le pays : mauvaises nouvelles de la guerre, aussi persistantes que décourageantes, attentats révolutionnaires contre les gouverneurs de provinces, assassinat du ministre de l'Intérieur, difficultés internationales à la suite d'incidents maritimes, rien n'émeut plus la cote des *Rentes Russes* qu'un syndicat, puissant soutient. Nous avons déjà annoncé toutes les rumeurs d'emprunts à l'étranger ; rien n'est démenti et rien n'est confirmé. L'opération n'en reste pas moins prochaine et le traité decommerce russo-allemand qui vient d'être signé en est le prélude.

Doit-on vendre aux cours actuels les Rentes Russes ? Je n'hésite pas à répondre : oui. Les occasions de racheter ne manqueront pas et nous n'aurons pas faussé le taux du crédit russe qui n'est pas celui que les banquiers français veulent nous imposer. Doit-on rappeler que la France dut accepter, en 1870, le taux de 7 1/2 0/0 pour l'emprunt qu'elle contracta en Angleterre.

Le groupe des Etablissements de crédit est toujours brillant. L'action de la *Banque de Paris et des Pays Bas* ne paraît intéressante, malgré l'avance déjà prise, en raison de l'activité et des succès de cette maison qui assurent une augmentation du dividende pour l'exercice en cours.

On annonce également d'excellents résultats pour le *Crédit Lyonnais* qui vient d'encaisser la répartition de 100 francs sur ses 40.000 Actions Panama, sur la *Société Générale* et le *Crédit Industriel*.

Les valeurs de Chemins de fer français sont plutôt lourdes. Certaines, *l'Orléans et l'Ouest*, ont pris une légère avance à la suite de la convention de l'Etat avec ces compagnies

qu'on veut considérer comme un ajournement lointain du rachat.

Les Chemins Algériens, *Bône-Guelma, Ouest-Algérien, Est-Algérien,* dont la situation vient d'être réglée, ne pourront que tirer des avantages du nouveau régime auquel ils seront soumis et de la réorganisation de leurs lignes encore incomplètes et mal reliées.

Parmi les Chemins Etrangers, il y a peu à dire. Il faudra attendre l'amélioration du change en Espagne pour s'intéresser aux Actions des Compagnies de ce pays.

Je conseille l'obligation des *Chemins Portugais 3 % 2e rang*, dont le revenu variable est suceptible avec le temps d'une notable amélioration.

Parmi les valeurs industrielles, je reviens toujours aux mêmes titres, mais c'est parce qu'ils me donnent toute satisfaction et en donnent aussi à ceux qui en achètent. *Les Chantiers de la Loire* que je conseillais en juin à 1220 font maintenant 1300 francs. Je ne cesse de répéter que cette société est de premier ordre et ses titres verront des cours supérieurs, Je donnerai plus de détail à ceux qui en demanderont.

Dyle et Bacalan se tient ferme aux environs de 520 fr. Encore un titre que j'ai recommandé. On parle d'un dividende de 30 francs contre 25 fr. pour le dernier service.

Ougrée Marihaye, qui vaut 1400 francs, est également un titre de grand avenir.

Comme valeurs plus modestes, je signale les *Cirages Français* à 350, dividende ; 30 francs, *Matériel de chemins de fer*, à 560 dividende : 30 francs, *Compagnie Edison* à 710, dividende 40 francs.

Briansk, que je signalais le mois dernier, a repris une activité pleine de promesses. On est maintenant à 295. Il est notoire que l'exercice dernier eut permis la répartition d'un dividende plus ou moins important, mais que la Banque de l'Etat, qui a voix décisive, s'y est opposé.

Les valeurs de transport parisiennes sont toujours indécises en attendant la discussion des projets de réorganisation des services de transports en commun. Je crois qu'il faut surveiller *l'Omnibus* qui a vraiment trop baissé. La *Thomson*

Houston est également bon marché, et le _Métropolitain_ pourrait bien à l'ouverture de la ligne Courcelles-Ménilmontant qui est fixée en octobre, faire un mouvement en avant.

En Banque, _les Mines d'or_ montrent de meilleures dispositions. Les nouvelles de la main-d'œuvre sont bonnes et donnent toute satisfaction. _Rand Mines, Transwaal Land_ sont susceptibles de hausse.

Golden Horse Shoe est très recommandable par la régularité de son dividende et la bonne situation financière de la Compagnie.

On m'a donné un bon renseignement sur une affaire de Parfumerie appelée à un gros avenir.

La valeur n'étant pas cotée, je ne veux pas la citer dans mon Bulletin. J'en causerai, sur demande, à ceux que cela pourrait intéresser.

J. G. Dargent.

Il est répondu gratuitement à toutes demandes de renseignements accompagnées d'un timbre-poste.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8o avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr.-in-8° avec figures (*très rare*).

St. Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in. 8° (*très rare*) 24 francs.

Court de Gibelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. in-4o rel. avec figures. (*Vaste monument la Science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr.

DEMANDES

On demande à acheter un Paracelse complet (édition de Genève).

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de ______________________ à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

____

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ______________________________ Signature :

Qualité ______________________________

Adresse ______________________________

____

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIᵉ.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie *» reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Graphologie

Quand par suite du manque d'affinités, tant de douleurs, de déceptions, d'amertumes sont épandues, pour le plus grand nombre, sur le Chemin de la Vie, tant au point de vue social qu'au point de vue sentimental, l'art de bien connaître son semblable devient une nécessité de plus en plus pressante pour atteindre l'état de PAIX et d'HARMONIE rêvé par tous ceux qui aspirent à une humanité meilleure, partant plus heureuse.

A cet effet, adresser à Mme Bagnetz, 5, rue Christine, Paris, un spécimen de l'écriture *courante*, en n'importe quelle langue, pour recevoir un portrait graphologique *complet*, (caractère, aptitudes, santé, etc.) aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr ; de 8 jours, 5 fr. ; en un mandat ou bon de poste.

Le Gérant : Lucieu BODIN.

IMPRIMERIE CHAMUEL, 5, RUE DE SAVOIE. — PARIS.

N° 6 15 Septembre 1904

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE :

PREMIÈRE PARTIE

PRIX DU NUMÉRO........................ **Un Franc.**

Abonnements :

France...	Un An............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois.........	7 Fr.	—	Six Mois ...	8 Fr.

RÉDACTION — ADMINISTRATION
5, Rue du Pont de Lodi
PARIS

VENTE ET DEPOT
Lucien BODIN
Libraire-Editeur
5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.





PREMIÈRE PARTIE

LES ADAMITES

« O Zapetman Zoroastre ! C'était un beau pays qu'Ériène Vaedjo !... Il n'y en avait pas de plus beau au monde.?. O Zapetman Zoroastre !... »

. . . .

Quelle était cette terre bénie dont Ormuz parlait ainsi au législateur persan ?... Quel était ce paradis perdu, ce Chanaan tant regretté par Zoroastre ?...

Jusqu'à la fin du siècle dernier on ne connut l'histoire des premiers âges que d'après les récits des poètes et des narrateurs grecs, ou que d'après la légende mosaïque.

La publication des livres sacrés de la Perse, de l'Inde et de l'Egypte vint brusquement jeter une lueur nouvelle sur ces temps à peine entrevus, et montrer enfin les sources vives où les pères de notre civilisation s'en allèrent puiser leurs enseignements et leurs inspirations.

Aujourd'hui plus on avance dans la voie tracée par les Anquetil du Perron, les Sainte-Croix, les Blu-

menbach, par les orientalistes en un mot, plus on acquiert la certitude que la connaissance du premier peuple civilisateur, de ses mœurs, de son développement intellectuel et moral, est seul capable de dissiper les voiles épais derrière lesquels se cache encore, sous forme de fable, l'histoire vraie de l'antiquité.

Cette connaissance, ce n'est point à la tradition hébraïque qu'il faut la demander.

Peut-être les livres de Moïse contenaient-ils des indications plus nettes, plus précises ; mais ces livres détruits lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, profondément altérés pendant la captivité de Babylone, reconstitués à grand peine par Esdras d'après les souvenirs des anciens d'Israël, ces livres, dis-je, presque entièrement apocryphes, ne peuvent fournir nul document sérieux. Les leçons qu'ils ont transmises jusqu'à nous doivent, au contraire, être souvent évitées.

Quant au grec, il n'eut jamais qu'une pensée, faire croire à l'univers qu'à lui seul revenait toute gloire, toute initiative intellectuelle.

Sous les doigts d'Orphée, disait-il, avait vibré la première lyre ; Homère, le premier d'entre les hommes, avait disposé les mots en cadence et parlé la langue harmonieuse des Dieux ; nul avant Hérodote n'avait recueilli et buriné pour l'avenir les annales du passé ; avant Thalès de Milet aucun regard n'avait sondé l'immensité, aucun astronome n'avait osé ordonner les mondes.

Platon prétendait que les prêtres de Memphis et de Thèbes racontaient qu'avant le déluge de Deucalion et de Pyrrha avait existé une Athènes plus po-

licée et plus glorieuse mille fois que l'Athènes de Solon et de Périclès ; de là avait jailli et s'était épandue toute lumière.

L'Egypte, l'Egypte même était redevable à ces divins éducateurs de l'humanité des sciences que, jalouse, elle cachait à présent comme autant de trésors dans les profondeurs de ses sanctuaires.

Les Arcadiens ne s'appelaient-ils pas *Proselénoï*, c'est-à-dire antérieurs à la Lune, et les femmes ne portaient-elles pas une cigale d'or dans les cheveux, essayant de prouver ainsi que leur race était sortie du sol qu'elle habitait.

Ce n'est donc pas aux Grecs mais à l'Orient qu'il faut demander les premiers documents concernant l'histoire de l'humanité.

***

Les hommes, dont aucune puissance ne dirige encore les colères et les passions, se heurtent au lieu de s'unir. Mais voici que des tribus, fatiguées de ces luttes cruelles, incessantes, sans profit, cherchent un médiateur.

Sur l'un des monts aux cimes élévées qui séparent l'Afghanistan du Turquestan, vivait alors un chef fier, brave et beau comme un *Deva* ou génie du bien.

Ceux de sa race l'avaient surnommé Caï-oumors, ou mieux Caï-oum-ors nom formé de trois diphtongues mystiques signifiant : *Kaï*, le grand, le fort ; *oum*, rappelant la parole la volonté, la puissance ; *ors*, abréviation souvent répétée dans les noms antiques du mot *Ormuz*.

Tandis que ses compagnons l'appelaient le grand, le redoutable dépositaire de la science d'Ormuz, lui-

même se donnait le nom de *Guer-schah* ou roi de la montagne.

C'est à lui que les hommes offrirent le titre de Juge.

Des prérogatives véritablement royales devaient bientôt s'attacher à ce titre et en faire le point de départ du despotisme oriental.

Caï-oumors échangea son titre de Guer-schah contre celui de Pischdad (Juste Juge), puis ayant rétabli la paix parmi les tribus qu'il gouvernait, il repoussa vers le Nord et dans les gorges de l'Oural les peuples qui refusèrent de se soumettre à ses lois — Vainqueur, il prit enfin un nouveau titre, celui de Roi de la Terre.

Afin d'asseoir définitivement son empire, il bâtit Balkh aux fortes murailles, camp retranché d'où ses successeurs vont s'élancer pour entreprendre les conquêtes des plus belles et des plus riches contrées de l'univers.

Les peuples asiatiques ont pour la ville de Caïoumors un religieux respect. Ils l'appellent Balkh la sainte, et la regardent comme la demeure des premiers hommes réunis sous un même chef.

« Un jour, disent Afhgans, Perses et Tartares, un nouveau Guer-schah reconstruira l'immense cité, et ainsi sera annoncée la fin prochaine du monde, c'est-à-dire de l'âge actuel de notre humanité. »

En attendant, Balkh gît dans la plaine, oubliée, morte, bien morte, là bas au pied des monts, et les mousses frangées d'or lui tissent chaque printemps un nouveau linceul.

Le terrain qu'occupait jadis la *mère des villes* est maintenant parsemé de gibbosités, et de loin ressemble à la surface tourmentée d'un grand lac. Les

monticules que recouvrent des plantes parasites sont autant de temples, antant de monuments détruits par les hommes, ensevelis par le temps.

Les peuples qui habitent les alentours viennent là chercher la brique antique pour leurs constructions nouvelles ; cela dure depuis. plus de huit mille années, et si grande était la ville de Caï-oumors, que la mine de briques n'est pas encore épuisée.

Selon l'historien persan Tabary, Caï-oumors régna 700 années. Les longs règnes des Pischdads rappellent les longues existences des patriarches.

Caï-oumors légua le trône à son fils Houschenc lequel essaya vainement de forcer dans leurs monts les sauvages tribus du Caucase et de l'Oural. Un énorme rocher déraciné par des mains ennemies l'écrasa au moment où, à la tête de ses guerriers, il tentait d'escalader les flancs noirs du Damavend. La légende circassienne raconte sa mort digne d'un titan.

Le troisième Pischdaddien fut Tahmouras fils de Houschenc. Tahmouras vengea la mort de son père en refoulant les géants en Europe, exploit qui lui valut le surnom de *Div-bend*, vainqueur de Dives.

Je m'interromps pour faire remarquer ces deux mots ; *Géant* et *Dive* accolés l'un à l'autre pour la première fois. Nous en verrons plus tard la signification véritable.

A Tahmouras succéda Djemschid qui, abandonnant Balkh et marquant la première étape du peuple Erien vers le centre de l'Asie, construisit Persépolis.

Ici j'arrête la liste des descendants de Caï-oumors, parce que nous sommes entrés de plain pied dans

le domaine de l'histoire. Ce que je veux rappeler, ce ne sont point les noms connus des Pichdaddiens, mais les splendeurs d'Eriène-Vaedjo.

*
* *

A douze lieues de Chiraz, sur le sommet d'un rocher perpendiculaire coupé par des coulées de lave s'élève Istakar, le vieux château fort, l'aire des rois Parsis, peut-être des derniers rois Iraniens.

Par delà les murs de granit, la sentinelle persane aperçoit les débris de la grande ville où régnaient ses pères.

Parmi les ruines, au pied des monts dont il semble une des cîmes avancées, est le palais aux mille colonnes, le palais de Tsilminar. La plus haute terrasse servait de trône à Pischdad dans les grands jours d'Iram.

Les constructions de Tsilminar sont assises sur une plate-forme taillée dans le roc, et dont les côtés correspondent aux quatre points cardinaux.

Du côté sud, cette terrasse mesure huit-cents-deux pieds anglais, du côté nord neuf-cent-vingt-six et enfin du côté ouest quatre-cent-vingt-cinq.

Ce dernier côté est coupé à pic et repose sur d'énormes blocs carrés d'un marbre gris foncé, admirablement polis et liés si parfaitement entr'eux que l'œil n'en distingue pas les jointures.

On ne peut monter sur la plate-forme que du côté occidental ; là se trouve un magnifique escalier double dont les marches mesurent vingt-deux pieds de longueur, et dont dix, parfois quatorze sont taillées dans un seul bloc. Ces marches n'ont que

trois pouces et demi de hauteur et sont faites pour être gravies à cheval.

En atteignant la plate-forme, le premier objet qui attire les regards est un immense portique. Dans sa partie inférieure sont sculptés deux taureaux gigantesques dont les corps occupent toute l'épaisseur du mur, et qu'un piédestal élève à cinq pieds au-dessus du niveau de la terrasse. Jadis, ces grands symboles supportaient un couronnement monumental. Leurs têtes ont été brisées, mais ce qu'il en reste suffit pour montrer que leur taille se trouvait en parfaite harmonie avec le reste du monument. Chacun de ces animaux porte à son cou un large collier de roses, la fleur préférée des Iraniens, et travaillée ici avec une incroyable délicatesse.

A quelque distance du portique, se dressaient il y a peu d'années encore, quatre colonnes, chefs-d'œuvre d'élégance et d'audace. Deux seulement sont debout aujourd'hui, les décombres cachent en partie leur base. Le fût qui surgît du monceau de pierres va s'amincissant vers le sommet, et le chapiteau, singulière conception, est formé par trois chapiteaux réunis.

Ces colonnes supportaient, croit-on, quelque statue colossale.

Au-delà des colonnes est un second portique également sculpté, mais les animaux qui y sont représentés ne sont pas les mêmes que ceux du premier. Le corps et les jambes sont bien le corps et les jambes du taureau, mais deux ailes énormes sortant des épaules couvrent le dos et la poitrine. Les plumes de ces ailes sont d'une exécution en même temps large et fine.

Les Arabes ont mutilé les visages humains de ces animaux fantastiques, cependant on pent encore juger l'expression calme et fière donnée à la figure par l'artiste. Une barbe longue, abondante, soigneusement bouclée ajoute à cet air de calme quelque chose de fort et de majestueux. Des boucles ornent les oreilles. La tête porte le diadème cylindrique, surmonté d'une couronne de fleurs de lotus attachée avec des roses et serrée entre deux cornes puissantes partant de la hauteur des sourcils.

A la droite du second portique s'étend un espace de cent-soixante-deux pieds aboutissant à la manignifique terrasse sur laquelle était autrefois le *Takti-Djemschid*, — trône de Djemschid, — le pièdestal aux quarante colonnes sur lequel se plaçait le fauteuil d'or du roi. On y parvient par un escalier double dont la pente est aussi douce que celle du grand escalier partant de la plaine. Les marches n'ont que seize pieds de longueur, mais la rampe, de même que la face de l'escalier, est littéralement brodée au ciseau. C'est un fouillis de sculptures qui dès l'abord confond le regard.

On trouve encore cinq terrasses superposées et cinq fois l'œil est ébloui par un entassement de merveilles.

Si j'ai insisté sur ces détails donnés par Kerporter, c'est afin que l'imagination puisse plus aisément reconstruire la splendide cité aujourd'hui ignorée dans les déserts de Mardascht.

Relevez donc un instant par la pensée la ville de marbre blanc et de granit rose :

Mourghab et Mardascht, les deux villages, fils

nains de la géante, sont encore dans les siècles à venir. Nul peuple n'a violé la fille de Djemschid, Persépolis la superbe.

Le trône de Pischad se dresse fièrement au sommet des quarante colonnes ; nul pied étranger n'a profané la dalle carrée dont les quatre angles regardent les quatre angles du monde.

La cité reine occupe la plaine immense. Ses palais de marbre, ses maisons de granit se perdent à l'horizon. Le regard ne saurait embrasser ce surprenant assemblage de demeures humaines couvrant huit grandes lieues.

Les hautes terrasses, les tours géantes, les colonnes d'un seul bloc, les temples aux corniches d'or à demi noyées dans la brume se détachent lentement sur le vert sombre des montagnes boisées, qui, ainsi qu'un grand rideau se déroule sous le soleil levant.

La rose et l'oranger parfument l'atmosphère ; les lauriers-cerise écartent leurs pétales éclatants ; le feuillage de la vigne chargé de gouttes de rosée encadre les sculptures, tapisse les murailles et monte jusqu'au seuil des jardins suspendus. Les *Bulbuls-hesard dactane* — rossignols — se taisent et cherchent, sous la voûte épaisse de l'abricotier et du myrte, un refuge contre les rayons du soleil. Le chardonneret et le linot chanteur voltigent de branche en branche.

Il faudrait la lyre de Hafiz pour chanter le réveil de la cité d'Ormuz. La muse gracieuse et tendre de Sady pourrait seule décrire la vierge à l'œil voilé, à la chevelure dénouée par le sommeil, et dont la main écarte doucement la natte aux riches couleurs masquant la haute fenêtre qui s'entr'ouvre aux pénétrantes effluves du matin. . . . .

. . . .

De longues files d'hommes sortent des défilés, apparaissent aux extrémités de la plaine, vers Chiraz.

Du côté de l'Orient, ce sont les caravanes venant de la Chine.

A peine de loin reconnaît-on les marchands des rives du Hoang-ho, tellement leurs manteaux de soie jaune se confond avec les rayons d'or du soleil glissant par les découpures des monts.

Au nord, c'est la horde mongole poussant devant elle les mulets chargés de l'hermine royale qu'enveloppent des peaux de martre, ou bien encore de sacs de cuir remplis de poudre d'or, de diamants et d'onyx. Leurs armes sont sévères et soigneusement polies. O fils des steppes, combien d'empires devez-vous briser sous les sabots de vos juments à longs poils !...

Là-bas, vers le sud, arrivent à pas lents les trafiquants des pays merveilleux qu'arrosent le Gange et l'Indus. Leurs éléphants monstrueux portent la laine teinte et tissée de Kachemyr. Les ceintures des marchands hindous ont plus d'éclat encore que les manteaux des marchands chinois. Des clous de métal brillant ornent leurs carquois et le bois de leurs lances. La poignée et le fourreau de leurs sabres sont incrustés de pierres précieuses ; de longues franges d'argent bordent les peaux de tigres qui leur servent de selles. Des clochettes d'or pendent au cou de leurs chameaux et les dépouilles d'oiseaux inconnus recouvrent leurs larges parasols.

Ces cavaliers aux jambes nues, drapés dans un manteau de laine blanche et dont la troupe nombreuse monte rapidement du Sud-Ouest, sont les fils des déserts d'Afrique et d'Asie, les marchands arabes. Leurs

sabres cintrés, au manche de corne, au fourreau de bois est fixé au devant de leurs selles. Leurs longues lances, pressées les unes contre les autres simulent de loin une forêt mouvante. Brigands redoutables, pillards audacieux, terreur des caravanes, mais trafiquants infatigables, ils parcourent le monde, allant partout où l'échange est connue ; ils sont à la terre ce que les Phéniciens sont à la mer. Ils ont traversé l'Égypte et apportent les étoffes de poil de chèvre, les cuirs maroquinés, les tissus fins et blancs fabriqués à Memphis, les vases murrhins de Thèbes, les verroteries de Coptos.

Avec eux, sont leurs frères de l'Arabie Heureuse, ceux qui recueillent la myrrhe, l'encens et les épices.

A l'occident, voici les marchands phéniciens. Ils ne conduisent pas leurs produits à dos de mulets comme ceux du Turkestan et de la Mongolie, ni à dos de chameaux comme les Arabes, ni à dos d'éléphants comme les hindous, mais ils les chargent sur des chariots de cèdre solidement construits. Ils viennent offrir aux enfants d'Iram la pourpre qui doit couvrir les épaules du Pischdad et des grands dignitaires, les fourrures de l'occident sauvage, les métaux précieux de l'Hérie, les richesses des régions connues de leurs seuls navigateurs.

Tous les peuples de la terre se sont donné rendez-vous dans la ville sacrée. Nul n'y manque, pas même le Dive, géant du Caucase dont les ancêtres broyèrent au pied du Damavend le Pischdad Houschenc. Vaincu maintenant, il apporte le tribut d'ambre et d'esclaves qu'il doit payer chaque année au Pischad régnant.

Persépolis n'est pas seulement le grand marché

du monde, elle en est à la fois le cœur et la tête. Pas un de ces peuples qui ne lui soit soumis, mais aussi pas un qui ne l'envie.

Lorsqu'elle s'écroulera sous les flots de l'invasion barbare, ou plutôt sous les efforts même de ses fils, bien des nations essaieront de recueillir son magnifique héritage, mais aucune ville n'égalera en splendeurs la ville chérie d'Ormuz, pas même Babylone.

*
* *

Ainsi tous les peuples obéissent à Pischdad. Ecoutez plutôt :

La trompette de cuivre retentit du pied de Tsilminar, jusqu'à Chiraz, jusqu'à Rée, jusqu'au Taurus, jusqu'au rives de la mer Caspienne. Elle résonne encore que le peuple roi s'assemble toujours. Enfin le Pischdad Féridoun apparaît au bas du grand escalier Une armée de rois et de chefs forme son escorte.

Le *Mobed des Mobed* ou Mage des Mages marche à sa gauche. A la droite du roi est Kobad le fils aîné du forgeron Caveh, le libérateur d'Eriene. Kobad qui doit mourir plus tard pour Nevder fils de Minotscheir, arrière petit-fils de Féridoun ; Kobad qui malgré sa vieillesse acceptera le défi du touranien Barman et qui ce jour là, porte aux côtés du roi, le tablier de son père, l'étendard glorieux d'Iram.

La peau de bœuf noircie par le feu de la forge, rongée par le sang des soldats de Zohac a dominé toutes les gloires du règne qui va finir. Après chaque victoire, Pischdad l'a ornée de pierres précieuses, si bien que ce lambeau de cuir, haillon des batailles, est devenu, selon l'expression du poète, « un lac mobile de diamants et de rubis. »

Derrière Pischdad toujours vient Karen frère de Kobad. Il porte sur sa robuste épaule le *Gourz-Gaouzir*, la massue à tete de vache, et malgré sa vigueur, ploie sous le poids de l'arme que, dans sa jeunesse, Féridoun maniait avec facilité.

C'est une singulière légende que celle du *Gourz-Gadouzir* une des plus sombres et en même temps une des plus poétiques de l'Orient.

. . . .

. . . .

A Djemschid avait succédé Zohac ou Dhohac, prince d'origine arabe. Soit par haine de race, soit par instinct, il fut un tyran cruel. Adonné aux sciences occultes, il ne rêvait que débauches et tortures. Chaque matin il faisait enlever deux des plus beaux et des plus jeunes hommes de Persépolis « pour donner leur cervelle en pature, dit le poète, à deux serpents qui lui sortaient des épaules. »

Un jour, ses sicaires enlevèrent, après bien d'autres, le fils d'un forgeron nommé Caveh. Le père était à sa forge lorsqu'il apprit son malheur. Silencieux, stoïque en apparence, Caveh détacha son tablier de peau, le fixa au bout d'une lance et avec cet étendard improvisé, parcourut les rues appelant à son aide le peuple préparé à la révolte par de longues souffrances.

Le roi fut chassé de la ville et pour la première fois on pilla le palais aux mille colonnes.

Mais Zôhac gagna le Damavend, rassembla une armée et marcha contre les rebelles. Etranger, Zohac n'avait point hérité du trône, il l'avait usurpé. Afin d'en rester tranquille possesseur, il avait fait enlever le descendant immédiat de Tahmouras, Féridoun en-

core en bas âge. Mais par une faiblesse inconcevable, l'usurpateur avait épargné la vie de l'enfant, et s'était contenté de le proscrire. Des iraniens dévoués à la famille de Djemschid avaient caché chez des paysans ce dernier fils de leur roi.

Ces paysans donnèrent pour nourrice à l'enfant une vache appelée *Pourmayer* ou *Pour maya*. Le tyran eut tout à coup regret de sa clémence, fit rechercher Féridoun et l'ayant découvert envoya des satellites pour le tuer. Le fils de Tahmouras averti du danger, prit la fuite, et les hommes envoyés par Zohac, furieux de ne pouvoir rapporter sa tête au maître, massacrèrent et le paysan qui l'avait élevé, et la vache qui l'avait allaité.

Féridoun voua une haine sans merci à l'assassin de son père adoptif, et jura de venger Pourmayer. Plus tard, afin d'accomplir son vœu, il déterra le cadavre de son innocente nourrice et avec les ossements de la tête garnie de lourdes plaques de fer, il façonna le *Gourz-Gaouzir*, l'effroyante massue qu'il portait dans les combats.

Lorsque le peuple eût chassé Zohac, Caveh se souvint de Féridoun. L'ayant envoyé chercher, il lui remit les trésors et les armes conquises par la révolte, et à l'usurpateur, opposa l'héritier légitime du trône.

La cause du fils de Tahmouras devint ainsi la cause d'Eriène.

Lorsque nous retrouvons ses fils auprès de Pischdad, le forgeron Caveh est mort depuis longtemps. Il est mort gouverneur d'Ispahan, et le premier de l'empire après Féridoun qui, durant toute sa vie, n'a cessé de le considérer comme un père.

. . . .

. . . .

Ce jour-là, Pischdad monte à pas lents la haute terrasse que supportent les rois de Tsilminar. Il s'appuie sur le bâton surmonté de la pomme qui est le sceptre d'or du roi d'Iram. La fleur sacrée du lotus tremble entre ses doigts. Les siècles ont courbé la grande taille du descendant de Caïoumors.

C'est que la tâche a été rude. Il a fallu reconstruire presque en entier le colossal édifice érigé par ses aïeux! Sa femme, fille de Zohac, ne lui a point épargné les hontes, à ce point qu'il a été obligé de la répudier; les deux fils qu'il a eus d'elle lui ont déjà inspiré plus d'une inquiétude pour l'avenir.

Ces douleurs ont vieilli Féridoun bien plus que les nuits passées sous la tente, que les rudes combats, que les longues journées de marche sous un soleil ardent chauffant sa cuirasse d'or.

Les habitans de la Chine, du pays de Turr et de l'Arabie ont peine à reconnaître le héros à la lourde massue dans cet homme au front dénudé, au regard vague et rêveur, qui gravit presque en chancelant les degrés du trône. Pourtant l'amour et le respect des Iraniens entoure toujours leur chef et tous l'admirent comme au temps de sa jeunesse. C'est que le malheur et les ans n'ont courbé que son front ; s'il n'est plus le guerrier au bras redoutable, il est non seulement le plus instruit, mais le meilleur et le plus juste des hommes. Aucun n'a mieux mérité le titre de Juste-Juge, pas même Caï-oumors.

Parvenu sur la plate-forme, Pischdad s'assied, puis se relevant presque aussitôt et s'appuyant sur le Nobed des Nobed il fait signe au peuple de l'écouter.

Tout se tait. Un silence religieux plane sur la foule

innombrable à laquelle les hérauts placés aux angles des terrasses vont répéter d'une voix forte les paroles du roi.

Pischdad dit :

» A un peuple fort, il faut des chefs forts comme lui. Les jeunes sont seuls capables de travailler sans relâche, et le bonheur ainsi que la gloire d'une nation sont au prix de cette surveillance incessante, de ces soucis des jours et des nuits. L'heure de la vieillesse a sonné pour moi, et avec elle l'heure du repos. L'âge ne me permet plus d'être le gardien assidu de la gloire des grands et du bonheur de mon peuple. C'est pourquoi j'ai résolu de me retirer et de remettre l'empire en des mains plus capables.

« Hier, j'ai réuni les hauts dignitaires de l'Etat et leur ai demandé leur avis. D'un commun accord, ils ont décidé que l'empire, trop vaste pour être suffisamment défendu par un seul, serait partagé entre mes trois fils, à moins que vous ne vous opposiez, à ce partage, vous tous que je consulte en dernier lieu et qui prononcez sans appel.

« A mon fils Tour appartiendra désormais le gouvernement du Turkestan et de la Chine ; à mon fils Salm le gouvernement du pays de Roum, de Magreb et des régions habitées par les hommes à cheveux blonds (c'est-à-dire le gouvernement de l'Asie mineure de l'Afrique et de l'Europe).

« Quant à mon fils Iradj, il règnera sur la partie de l'Asie qui s'étend entre l'Euphrate, le Djihoum et l'Indus, en un mot sur le pays d'Eriène »,

Cet acte d'abdication est connu dans l'histoire sous l'appellation du testament de Minotscheir. Je l'attribue à Féridoun afin de mieux faire pénétrer le lecteur

dans l'histoire de la première ériène ; que l'intention fasse donc pardonner le léger anachronisme.

Qui disait Pischdad disait donc : Roi de la Terre.

. . . .

Mais Tour et Salm mécontents du lot qui qui leur a été assigné, envoient des Ambassadeurs à Féridoun pour lui reprocher d'avoir donné à Iradj les plus belles contrées de l'univers, et pour le menacer d'envahir Iram s'il ne fait un second partage de l'empire.

Malgré les craintes du vieux roi, Iradj se rend auprès de ses frères, il veut les supplier de ne pas troubler par une révolte sacrilège les dernières années de celui qui, malgré son abdication, est resté le roi des rois.

Au lieu de se rendre aux prières d'Iradj, Tour et Salm le font assassiner et envoient sa tête à Féridoun.

La douleur du vieillard racontée par le chroniqueur est effrayante, et sa colère terrible.

Iradj a laissé une fille dont la beauté est si éclatante, que les Dives eux-mêmes l'ont surnommée *Feritschehe*r visage de Féri. Féridoun l'adopte et dès qu'elle a atteint l'âge nubile, il la marie avec son neveu Peschang.

De ce mariage naît Minotscheir, portrait vivant de son grand-père Iradj. Féridoun élève l'enfant pour la vengeance et lui lègue le titre et la puissance des Pischdads.

Le premier acte du règne de Minotscheir est d'accomplir le serment qu'il a fait à son aïeul, et de châtier ses oncles.

Des haines terribles divisent maintenant les peuples et préparent la chute d'Ériène-Vaëdjo.

Le génie de Sam, premier ministre de Minotscheir

son énergie contiennent à grand peine les héritiers de Salm et de Tour.

Minostscheir meurt, laissant le trône à Nevder.

Aussitôt Afrasiani fils de Tour, envahit l'Iram avec une armée de cinq cent mille hommes ; Nevder est écrasé.

Des soldats conduisent le Pischdad les mains liées derrière son dos, devant le trône de son vainqueur, et celui-ci vengeant à son tour la mort de son père, abat d'un coup de sabre la tête du fils de Minotscheir.

. . . .

Quelques princes portent bien encore le titre redouté de Pischdad, mais leur pouvoir ne s'étendra même plus aux limites de l'ancienne Iram.

Malgré les efforts de Zal fils de Sam, malgré les exploits fabuleux de Roustam, le Thésée persan, les grands vassaux s'affranchiront de toute soumission, de tout tribut.

Le pays de Roum, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arabie deviendront autant de royaumes indépendants.

Les colères du maître d'Iram ne troubleront plus seules la paix du monde, et les ambitions de simples chefs de provinces suffiront pour armer les peuples les uns contre les autres.

Durant ces luttes qui effaceront jusqu'au souvenir des deux derniers Pischdads, Zar, fils de Tamasp, et Guerchah, les héros de la famille Sam, restés fidèles au sang de Minotscheir, essaieront vainement encore une dynastie, celle des Caïouniens.

Kaï Kobab et Kaï-Kaous brilleront d'un éclat trop passager pour faire pâlir l'astre toujours grandissant des rois d'Assyrie.

. . . .

. . . , ...

Telle était, tout s'accorde à le prouver, l'Eriène Vaëdjo pleurée par Zoroastre.

Les historiens sont aujourd'hui contraints de reculer jusqu'au temps de Ninus, l'apparition du prophète iranien. Or, le Ninus dont il est question n'est autre que le 2me successeur d'Assur, fondateur du premier empire d'Assyrie, et l'histoire des migrations et des luttes qui troublèrent ces époques lointaines se rattache évidemment au démembrement d'Eriène Vaëdjo.

A Persépolis s'effondrant sous les coups des premiers iraniens, allaient succéder Ninive et Babylone.

Témoin des malheurs de sa patrie, Zoroastre espère vainement en arrêter la chute. Aveuglé par le souvenir, ou plutôt le rayonnement du passé, confiant dans le respect et l'effroi qu'inspirait encore le grand nom d'Iram, ne voyant d'autre cause à l'écroulement que la corruption dans laquelle se vautraient à plaisir et les grands et le peuple, croyant enfin qu'il suffirait de relever les mœurs et les lois pour relever l'empire, Zoroastre tire de l'oubli les *Nai-Kas*, le code édicté par Djemschid.

Le *Zend-Avesta* n'est donc que l'effort suprême du patriotisme iranien. Voilà pourquoi cet Ormuz, le dieu des Iraniens, dont Zoroastre essaie de rétablir l'autel, pleure à chaque page du livre sacré l'Eriène superbe de Caïoumors et de Féridoun.

Vains efforts ! Babylone et Ninive ne feront plus que grandir, et bientôt la majestueuse figure de Sémiramis effacera jusqu'au souvenir des Pischdads.

Enfin, il ne faudra rien moins que le génie de

Kaï-Khosrou, le Cyrus des Grecs, pour reprendre l'œuvre de Zal et de Roustam. Mais Eriène-Vaedjo, la glorieuse Eriène, est à jamais ensevelie dans la nuit du passé, et l'Eriène étroite du petit-fils d'Astyage ne fera qu'exciter les regrets des mages, gardiens d'annales, dont les merveilleux récits frapperont, à la façon des contes héroïques, l'imagination des hommes dégénérés.

. . . .

Lorsque les Russes franchirent le Caucase et envahirent la Sibérie, ils trouvèrent d'abord des villes entières creusées dans les flancs des moutagnes, et plus loin dans les plaines qu'arrose le Yénisseï, de vastes champs mortuaires.

Ces tombes, dont l'architecture ne ressemble à aucune, furent regardés par eux comme les lits mystérieux des pères de l'humanité.

Je ne m'arrêterai pas à discuter les opinions des savants d'Europe. C'est au moyen des légendes asiatiques que je me suis promis de reconstituer, autant que possible, l'histoire du premier peuple.

Les chroniqueurs orientaux appellent la Sibérie méridionale le berceau de la civilisation, le sanctuaire des arts et des sciences.

Le Chinois a donné le nom de *célestes* aux montagnes qui séparent le plateau de la Mongolie du désert de Chamo ou Gobi.

De l'autre côté de ces monts, racontent les historiens chinois, sur le versant septentrional et jusque dans les grandes vallées de l'Irtisch et du Yénisseï, habitaient, dans les premiers âges, des demi-dieux, ou ce qui est même chose, des hommes ressemblant à des dieux par leur sagesse et leur savoir.

Et, les historiens chinois ajoutent que, dans des temps oubliés, ces demi-dieux pénétrèrent en Chine apportant des lois justes et des mœurs douces.

Le Tartare a conservé au lac Baïkal le nom de *mer sainte*, et il rapporte que sur ses bords escarpés vivaient des hommes riches et puissants.

Mais Caïoumors semble bien plutôt le dépositaire d'une civilisation disparue depuis longtemps déjà, civilisation dont il ne reste plus que des débris à l'état de souvenirs vagues, incomplets pour la plupart.

La tradition n'affirme-t-elle pas que le Pischdad Houschenc fit rechercher les croyances des premiers Iraniens et graver les symboles qui les résumaient dans les sanctuaires des temples.

Cette appellation des *Premiers iraniens* s'applique certainement à un peuple disparu, préhistorique, et dont Caïoumors et ses descendants prétendaient se constituer les héritiers.

« En échange de leur liberté, dit encore la chronique, des prêtres appartenant à des nations vaincues offrirent à Tahmouras de lui apprendre à tracer des lettres. »

Si l'on écarte l'existence et le rôle de la première Eriène, pour ne plus considérer que l'âge des organisations sociales, quatre peuples ou pays peuvent revendiquer la gloire d'avoir civilisé l'humanité actuelle.

Ces quatre pays sont la Chine, l'Inde, la Phénicie et l'Egypte.

Nous venons de voir la Chine reconnaître elle-même les sources étrangères de ses connaissances scientifiques et morales ; nous n'avons point à revenir sur cet aveu.

Pour ce qui est de la grande presqu'île traversée

par le Gange et l'Indus, sa population primitive fut, à n'en pas douter, d'origine noire ou chamite.

La race blanche, qui seule compose les castes supérieures, joue un rôle trop prépondérant pour n'être pas celui d'une race conquérante.

Les poèmes sacrés de l'Inde consacrent d'ailleurs l'histoire des luttes épiques que les premiers envahisseurs eurent à soutenir contre des « êtres à la peau noire, au nez épaté, pareils à des singes et cruels comme des Dives. »

L'influence phénicienne, elle, se fit sentir surtout, comme nous le verrons plus tard, dans le bassin méditerranéen.

Pourtant elle s'arrête au littoral et ne pénètre guère qu'en Bétique et en Asie-Mineure.

Arrivons à l'Egypte.

*
* *

Dans les premières années de notre siècle, les savants, que préoccupaient les origines de notre humanité, se prirent à considérer l'Egypte comme le point de départ de toute civilisation. Les travaux de Blumenbach commandaient cette mode. Puis, n'était-ce pas dans les temples de Memphis que Moïse avait appris son monothéisme sévère?

Pythagore et après lui Platon n'avaient-ils pas puisé dans les leçons des maîtres égyptiens leurs plus belles inspirations ?

Toutefois la géologie ne tarda pas à constater que la plaine resserrée entre le monts Lybiens et la Mer Rouge n'avait pas toujours été la fertile et riante contrée que les Dieux choisissaient pour refuge.

Jadis le Nil arrêté par les montagnes de Syène tra-

versait le désert de Lybie. Plus tard seulement, le fleuve grâce à des dépôts successifs de limon avait formé la cataracte et fertilisé, en les inondant, d'abord la haute, puis la moyenne Egypte.

Voici, au sujet de ces révolutions que j'appellerai géographiques, quelques considérations empruntées au travail publié sur la Nubie par un des compagnons de Champollion le jeune, et à une époque où il était de règle de rechercher les sources où avaient pu s'alimenter les civilisations relativement récentes :

L'aspect de la région du Nil à laquelle appartient le sol nubien est un des plus extraordinaires du globe, une contrée habitable et isolée au milieu de l'aridité des sables. C'est un fait curieux à observer que ce long sillon de fertilité tracé par un fleuve puissant au milieu de ces immenses plaines, vouées à une stérilité éternelle et sans cesse envahissante.

Au travers de la Zone de déserts, si bien nommés les lacunes de la nature, et qui traversent entièrement l'Afrique d'Orient en Occident, la vallée du Nil, qui dans certaines parties de la Nubie, atteint à peine quelques centaines de toises de largeur, est le seul lien qui rattache le centre de ce continent à ses régions septentrionales. Cette vallée paraît avoir été creusée à peu près entièrement au travers d'une foule d'obstacles naturels par les eaux du fleuve même, et dans une direction presque continue du Midi au Nord déterminée par l'inclinaison générale de cette partie de l'Afrique.

La configuration de la région du Nil semble, d'après beaucoup de probabilités, avoir subi des changements importants, et son état actuel, suivant de graves autorités, aurait été substitué à un ordre de choses anté-

rieur, par suite des dernières convulsions du globe, ou d'un de ces accidents de localité dont certaines contrées nous révèlent des exemples.

Dans l'antiquité, Hérodote avait avancé, comme un fait positif, que la vallée inférieure du Nil d'Egypte, autrement dit le Delta, était un présent de ce fleuve. Ses inondations transportant chaque année une quantité énorme de limon des hautes régions de l'Ethiopie, et ces dépôts successifs rehaussant le sol, auraient de plus en plus étendu la terre cultivable au delà des embouchures du fleuve, et seraient arrivées à conquérir un vaste espace sur les eaux de la mer.

De nos jours, on a été plus loin dans le domaine des conjectures. De bons esprits se fondant sur l'observation des faits physiques et de la constitution actuelle de la région du Nil ont cru pouvoir établir qu'une grande partie de la vallée d'Egypte fut occupée primitivement soit par les eaux de la mer, soit par les sables.

Dans cette hypothèse, les chaînes de montagnes transversales qui, depuis la Nubie supérieure jusqu'aux confins de l'Egypte interromptent accidentellement le cours du Nil, auraient opposé dans l'origine des digues insurmontables au cours du fleuve précipité par une pente rapide du Midi au Nord.

L'une de ces chaînes située dans une partie de la Nubie, appelée pour cette raison *la région des pierres*, devrait être considérée ainsi que les masses granitiques de Syène comme ayant formé dans le principe les barrières les plus considérables, et que le fleuve n'aurait pu franchir pendant une longue série de siècles.

Les eaux enflées, en s'accumulant contre ces bar-

rages naturels, se seraient déversées d'abord dans les déserts à l'ouest du cours qu'elles décrivent aujourd'hui. Le voyageur peut encore suivre de loin en loin la trace du lit qu'elles se seraient creusé au milieu des sables, et dont la tradition locale semble s'être transmise d'âge en âge jusqu'à nos jours, dans la désignation de *fleuves sans eau*, que les Arabes du désert donnent encore à ce qui reste de ces espèce de vallées.

De grands fossiles du règne végétal, des arbres de haute futaie qui se montrent à l'état de pétrification lorsque des ouragans les exhument des sables mouvants, viennent aussi attester de la manière la plus évidente que là, où l'on ne voit plus qu'une stérile aridité, il y eut à une époque très reculée. une végétation active, peut-être de vastes forêts alimentées par l'humidité d'une inondation bienfaisante. Enfin on ne saurait se refuser à admettre l'hypothèse, quand on observe la chaîne de ces oasis disposées les unes à la suite des autres, et dans la direction du Midi au Nord, toujours d'après l'inclinaison générale du sol dans cette partie du continent africain. Situées au milieu d'espaces immenses qui ne sont jamais humectés par les eaux du ciel, ces oasis semblent autant de jalons qui ont résisté à l'envahissement des sables, témoignages éternels de la puissante fertilité, dont les eaux du Nil sillonnèrent jadis cette partie de la région Libyque. »

A cette époque reculée l'Egypte n'existait donc pas, selon toute apparence du moins, et les éléments de la civilisation étaient retenus comme les eaux du fleuve, au-dessus de ce que nous appelons aujourd'hui les cataractes. L'Éthiopie renfermait tous

les germes qui devaient se développer plus tard jusqu'a l'Etat le plus perfectionné, sur la terre des Pharaons.

Ainsi s'expliquait la présence sur les monuments de l'Egypte d'une foule de productions et d'animaux qui n ont jamais existé dans cette contrée, et dont l'origine appartient évidemment à la haute Ethiopie. C'est un nouveau degré d'intérêt à la création de l'Egypte par le Nil qu'un mythe religieux avait consacré. Chez un peuple où les faits naturels avaient leur expression mystique, la tradition d'un événement aussi remarquable devait être enregistrée soigneusement comme se rapportant à ses origines.

L'Ethiopie devrait donc être regardée comme le berceau de l'Egypte.

*
* *

Puisque nous parlons de la Nubie, il nous faut évoquer le souvenir de cet empire éthiopien, regardé lui aussi, comme le plus ancien de tous les empires.

Dans la Nubie supérieure, entre le Nil blanc et l'Atbara se trouve la partie du continent africain désigné par les anciens auteurs sous la dénomination d'Hile de Meroë.

D'après plusieurs philosophes de l'antiquité grecque, les hommes qui peuplaient l'Ethiopie devaient être considérés comme autochtones ou nés dans le pays même.

Diodore expliquait sérieusement comment la chaleur du soleil se joignant à l'humidité de la terre, les contrées situées directement sous l'équateur de-

vaient avoir produit, plus tôt que les autres, des êtres vivants.

C'était là d'ailleurs une tradition répandue parmi les Ethiopiens eux-mêmes, qui se vantaient ainsi d'avoir précédé les autres peuples sur la terre.

Malheureusement pour de telles prétentions, une simple réflexion suffit à les mettres à néant.

Le fond de la population africaine est incontestablement formé par la race noire ; or, on connaît les caractères physiques de cette race, caractères d'autant plus accusés, d'autant plus faciles à distinguer que les individus qui la représentent se rapprochent du type primitif.

D'après Hérodote, au contraire, l'Ethiopie produisait des hommes qui surpassaient le reste de l'espèce humaine par l'élévation de leur taille, la beauté de leurs formes et la durée de leur vie.

Les anciens habitants de la vallée du Nil apportèrent même le plus grand soin afin d'éviter toute confusion aux yeux de la postérité, à noter dans leurs monuments les traits caractéristiques qui distinguaient leur famille des autres races humaines.

C'est ainsi que le monument le plus anciennement connu de statistique humaine découvert sur le tombeau d'un Pharaon, nous montre les peuples guidés par le pasteur Horus au nombre de 12, mais ne fournit en réalité que quatre familles distinctes.

Les trois premières figures, les plus proches du dieu sont de taille bien proportionnée ; leur physionomie est douce, le nez est légèrement aquilin, la chevelure est longue et nattée. Ils sont désignés sous le nom *Rot-en-né-Rome*, la race des hommes par excellence. La couleur de leur peau est d'un brun rougeâtre peut-

être exagéré avec intention par l'artiste. Le teint rougeâtre était regardé par les premiers Egyptiens comme un signe de race, et on attachait, dans la vallée du Nil autant d'importance à cette couleur de peau que les gaulois nos ancètres en attachaient à la nuance fauve de leurs cheveux,

Les documents que nous venons de citer et qui nous sont transmis par l'histoire, sont opposés on le sait, à la tradition attribuant à des populations autochtones la fondation de l'empire de Meroë.

Evidemment le *Rot-en-né-Rome* des Egyptiens fournit à l'observateur tous les signes d'un métis de provenance asiatique, et encore un tel métis ne peut-il résulter d'un premier croisement.

La race rouge appartient au continent asiatique, soit qu'elle y ait été importée à une époque des plus reculées pour la nécessité de croisements savamment calculés, soit qu'elle ait apparue spontanément sur quelque coin du sol.

En Asie seulement nous verrons ses descendants, ou pour parler plus exactement ses métis qui, tant au point de vue de la civilisation que de la grandeur des empires crées par eux ne le céderont en rien à ceux que j'appellerai les colonisateurs de la Nubie et plus tard de l'Egypte.

L'homme d'origine rouge est évidemment un étranger parmi les populations noires ou réellement africaines. Quel que soit le mélange qui ait altéré ses caractères distinctifs, il garde l'orgueil de son extraction et cet orgueil le pousse à établir de profondes différences entre lui et les véritables indigènes de l'Afrique qu'il classe dans un ordre absolument inférieur.

On retrouve chez le *Rot-en-né-Rome* à l'égard du

noir africain le même mépris que chez le Brahmane et le Tchatria à l'égard du noir qui habita d'abord la presqu'île Hindoustanique.

La tradition éthiopienne ne fût pas d'ailleurs, et dans l'antiquité même si généralement admise qu'elle s'imposât à l'esprit de tous.

Un texte de Lucain parle d'hommes partis de l'Inde abordant en Nubie et peuplant cette partie du monde.

Cette route de l'Inde en Nubie fut en effet connue et parcourue de toute antiquite.

L'organisation première de l'Egypte, j'entends son organisation sociale prouve également des origines indiennes ou analogues à celle de l'Inde. Cette organisation est essentiellement brahmanique. Les premières dynasties ou dynasties Thébaines ne sont en réalité que des théocraties fortement assises sur la division du peuple en castes comme dans l'Inde, et il faut qu'un soldat se donnant lui aussi le titre de *Méné*— remarquez ce nom —porte le glaive jusque dans les fondations de l'édifice déjà vieux pour commencer une ère nouvelle et donner à l'Egypte une existence propre, une autonomie, pour en faire une nation.

Malgré les efforts de Ménès pourtant, le prêtre gardera en Egypte une prépondérance, presque aussi grande que le Brahmane dans l'Inde. C'est que les deux théocraties, bien que l'une semble dériver de l'autre, ont simplement un même point de départ, un auteur commun.

Ainsi il suffit de se placer en présence des plus vieilles civilisations pour se voir obligé de reculer encore dans le passé où se cachent comme jadis les génies au fond des cieux, les êtres bienfaisants qui donnèrent à l'humanité les notions du vrai et du bien.

Si profonde est la nuit qui voile ces premiers civilisateurs, qu'on se sent porté à admettre la disparition, non d'un peuple, mais d'une humanité.

L'âge auquel appartiennent ces mystérieux éducateurs est un âge géologique antérieur plutôt qu'un âge préhistorique,

SIMON-SAVIGNY.

Le Jaïnisme

L'Hindoustan, est le berceau et le foyer de nombreuses religions et doctrines, dont la source commune réside dans les Védas préhistoriques

Le brahmanisme, polythéiste ou monothéiste, est actuellement le plus répandu dans l'Inde où il a fini par détrôner à peu près ses rivaux et ses concurrents. Nous aurions donc à débuter par son étude, si nos recherches devaient moins porter sur la philosophie des dogmes que sur l'histoire générale des religions. Le brahmanisme, en effet, n'a commencé à devenir un culte vraiment philosophique qu'aux époques relativement modernes, où il s'est divisé en plusieurs sectes, dont les plus importantes sont le vishnouïsme et le civaïsme.

Une autre raison fait hésiter à commencer parle brahmanisme : c'est qu'il nécessiterait une étude préalable des Védas, étude qui demanderait beaucoup de temps.

Au contraire le djaïnisme et le bouddhisme doivent préoccuper tout aussi bien le philosophe que l'historien ; ils sont antérieurs au brahmanisme sectaire : et de plus ils ont une portée morale et sociale qui fait défaut à ce dernier.

Nous nous occuperons seulement du djaïnisme dont les conceptions originales et philosophiques sont dignes d'attirer toute notre attention. Il est bon

de commencer par le djaïnisme, parce que je le crois antérieur au bouddhisme, ensuite parce qu'il constitue une doctrine relativement peu connue et qui mériterait de l'être davantage.

Avant d'entrer dans le cœur du sujet, il faut tout d'abord déblayer le terrain et répondre à deux questions :

1° le djaïnisme est-il une religion dans toute l'acception du mot ?

2° admet-il un Dieu ou est il une religion athée ? Le mot religion, tel que nous l'entendons vulgairement, ne représente rien à l'esprit d'un bouddhiste ou d'un djaïn. C'est un mot vide de sens : pour eux les Bouddhas et les Tirthamkara, Bouddha jaïnistes, les Bouddhisatvas, ne sont que des guides ou des précepteurs de l'humanité. Les rites, fort, peu nombreux, ne sont institués que pour conserver la mémoire et honorer le souvenir d'hommes parvenus au dernier degré de la science et de la sagesse : on les remercie de ce qu'ils ont fait, on ne les implore pas pour ce qu'ils feront. La prière, telle que la conçoivent les religions sémitiques et même le brahmanisme orthodoxe, est totalement inconnue. Il n'y a pas de marché passé entre l'homme et un Dieu fait à son image et parfois, hélas, trop ressemblant.

Ceci pour une excellente raison : c'est que le mot Dieu n'a encore aucune signification précise dans la doctrine bouddhiste ou jaïne.

Voilà, dira-t-on, de singulières religions et un Dieu plus singulier encore puisqu'il n'existe pas.

Je répondrai simplement ceci : N'oublions pas que nous étudions les conceptions parfois grandioses, quelque peu même vertigineuses, de peuples et de

races dont la mentalité ne correspond nullement à la nôtre. Il est à peu près certain qu'une lointaine parenté nous unit à des Aryens comme nous, mais cette parenté se perd vraiment dans la nuit des temps.

Au surplus si nous entendons par religion — *lato sensu* — tout ce qui peut nous relier à un monde qui n'est pas le nôtre et, en un mot, à un idéal, je répondrai hardiment que les bouddhistes et les jaïns sont les gens les plus religieux du monde : si nous concevons Dieu, non comme un être personnel défini et plus ou moins anthromorphe, comme un état suprême d'omniscience, au contraire si nous en faisons un synonyme d'Etre suprême, infini, inconditionné, un vocable de la Loi éternelle et providentielle — les bouddhistes diraient Dharma — je répondrai encore plus hardiment, qu'il n'y a pas de gens moins athées que ceux dont nous allons étudier les curieuses doctrines.

Le djaïsnisme offre avec le bouddhisme de si nombreux points de contact : les deux traditions se côtoient de si près que l'orientaliste est amené tout naturellement à se demander laquelle des deux peut exciper du droit de priorité.

Aujourd'hui il est à peu près admis que le djaïnisme a précédé de très peu, mais enfin a précédé la prédication de Sakya Muni : il est donc logique d'étudier le jaïnisme avant le bouddhisme.

Il est plus que probable que le djaïnisme (étymologie, Jaïna vainqueur) s'est élevé comme la première protestation sérieuse contre l'intolérable tyrannie des brâhmanes ; il est également probable qu'il fut énergiquement soutenu sinon suscité par la caste rivale des Kchattriyas ou guerriers.

Les dogmes des Jaïns sont contenus dans les livres

sacrés dont les principaux sont : les onze Angas (chemin) ; un douzième aurait, paraît-il, été perdu, — les onze Upangas ou sentiers, ensuite les Purvas (entretiens) et enfin les Sutras et Cabitras, sermons ou recueils de légende.

La plupart des livres sacrés sont écrits en mâgadhi, idiome flexionnel apparenté au sanscrit et au pâli, ou en tamoul, langue agglutinante parlée par les Dravidiens dans le Sud de l'Inde : La religion des Jaïns a en effet possédé un certain crédit dans cette région où elle a rencontré comme adversaire le civaïsme devant lequel elle a fini par succomber à peu près. — Si nous avons jamais l'occasion d'étudier le civaïsme, nous montrerons le peu d'importance qu'il attache aux castes et la ressemblance qu'il offre par là avec le jaïnisme. D'après ces écrits. Les Jaïns nient la création du Monde en tant qu'œuvre *volontaire* et *refléchie* d'un Dieu *personnel*. Le temps Kala, disent-ils, éternel, se divise en 2 périodes l'une *involutive* Avasarpini, l'autre *évolutive* Utsarpini chacune d'une durée incommensurable pour nous. Les Jaïns représentent cette idée par le symbole du serpent qui se mord la queue et qui ressemble singulièrement à l'ouroboros gnostique.

Pendant l'Avasarpini, l'univers roule de la tête à la queue du reptile ; pendant l'Utsarpini, il remonte de la queue à la tête. La réunion de ces 2 périodes forme un *yuga*.

Je ne parlerai pas ici des bizarres idées cosmographiques du jaïnisme : ce sont de simples légendes ramassées au hasard et dans les quelles l'influence brâhmanique se fait toujours sentir. Peut-être même n'y faut-il voir qu'un tissu de fables merveilleuses destinées à délasser et à récréer des auditeurs trop atten-

tifs.—Occupons nous donc de points plus importants : les Jaïns croient à l'éternité de l'univers : il n'a été créé par personne et il ne sera jamais détruit, les Jaïns reconnaissent l'immortalité de l'âme, éternelle comme le monde, disent-ils ; elle est soumise à des transmigrations déterminées par le Karma, c'est-à-dire par la conséquence rigoureuse des pensées et des actes de l'existence antérieure. L'univers est d'ailleurs divisé en 38 mondes, d'abord les 17 enfers : naraka locas et parana locas, ensuite la terre et ses divisions souterraines puis la région des astres (jyoti loka au-dessus de laquelle se trouve le deva locas ou séjour des dieux : au-dessus encore, l'Indra loka ou royaume d'Indra, le maître des dieux, enfin, au sommet suprême le moksa loca, qui n'est autre que le Nirvana.

En passant, il convient de remarquer que tous ces locas ne doivent pas être envisagés comme des *lieux* ou des *endroits*, mais bien plutôt comme des états.

Maintenant l'on comprendra facilement la marche des ames en route vers le but suprême qu'on appelle de différents noms mystiques *vidu* la demeure par excellence ou *peru*, la récompense.

Ceux qui ont remporté cette victoire définitive portent le nom de Jaïna vainqueur ou de Tirthamkhara

Actuellement, le nombre des Tirthamkharas est de 24 : la liste s'ouvre avec Vrsabha le monarque légendaire et se ferme — toujours actuellement — avec Mahâvira qui fut le précepteur de Gautama Bouddha suivant une tradition fort contestée d'ailleurs.

Ici je devrais logiquement étudier et définir ce que nous devons entendre par Moksa : Qu'il suffise de savoir pour l'instant que Nirvana ou Moksa est un *état* où cesse l'obligation (inéluctable partout ailleurs)

de renaissance et du devenir, un *état* ou l'illusion du phénomène fait place à la réalité du noumène, aurait dit Kant, un état enfin où le vide de l'apparence, de l'astucieuse Maya, apparaît brusquement aux yeux du sage.

Mais le moksa est, comme on pense, extrêmement difficile à atteindre. Pour y arriver, il faut que l'âme ait complètement détruit l'activité, la *vinæ* disent les textes tamouls, et de plus, qu'elle ait parcouru entièrement l'innombrable cycle des existences et des renaissances ; en d'autres termes, qu'il n'y ait plus de transmigration possible pour elle.

Ceci conduit naturellement à parler du *Karma*, mot sanscrit qui joue un rôle également important dans la lexicographie bouddhiste et dans le vocabulaire jaïn.

Karma se traduit en tamoul par les mots ujvinœ ou pajavinœ ce qui signifie littéralement : les actes agissements et les pensées de l'existence ancienne, c'est-à-dire antérieure à la nôtre. Cette tradition a le mérite d'être presque à elle seule une définition.

Nous la complèterons tout à fait en disant que le Karma n'est autre que la conséquence rigoureuse en cette vie, des actes commis pendant l'existence actuelle précédente. Ainsi se justifie ce proverbe : On récolte ce qu'on a semé. C'est le premier article de la foi jaïne que les dieux, les hommes et les êtres inférieurs sont les esclaves de leur Karma. Un homme est-il actuellement heureux et prospère ? C'est la récompense de mérites antérieurs. Est-il infortuné ? point de doute ; c'est la punition de ses fautes passées. Telle est la loi fondamentale à laquelle, hormis les Tirtamkharas, personne n'échappe, en ce monde comme dans les autres.

J'ai dit tout à l'heure que les dieux eux-mêmes y étaient soumis. En effet, on retrouve dans l'iconographie jaïniste, la plupart des divinités de l'Olympe brahmanique Indra, Visnu, Çiva etc.

Les prêtres jaïnes expliquent cette apparente inconséquence en disant que les dieux ou divas ne sont que des formes supérieures à l'homme, mais inférieures assurément aux Tirtamkaras, puisqu'elles sont soumises à la loi de Karma et peuvent avancer ou rétrograder sur l'échelle des êtres. Certains Docteurs vont même plus loin et déclarent que la race humaine peut seule aspirer au moksa (Vinson, page 94) : pour y arriver, les dieux, malgré leur situation bienheureuse et leurs privilèges extra humains, sont forcés de renaître sous la forme humaine, c-à-d. de s'incarner. Il est également possible que cette introduction des divas dans le culte jaïn ne soit qu'une concession très politique destinée à satisfaire les croyances populaires et à se concilier les soupçonneux brahmanes.

Au surplus l'état de Deva n'est pas l'avant-dernier échelon : nous trouverons au dessus-d'eux les Indras ou souverains des Dieux, les Manus ou législateurs, les Tchakravartins ou conquérants légendaires. Enfin le pénultième stade serait occupé par le ciel Pushpottara qui est en quelque sorte l'antichambre du Moksa ou Nirvana. C'est là que résident les Arhats ou Boddisatvas jaïns en attendant leur ultime réincarnation : car il n'ont plus qu'une existence terrestre à passer avant d'obtenir la suprême récompense.

Maintenant que nous sommes un peu familiarissé avec la métaphysique jaïne, abordons le côté moral de l'enseignement, tel qu'il résulte des prédications de Mahavira, le dernier prophète en date.

Le rôle de l'homme, est de parvenir au moksa, c'est-à-dire à la libération définitive, mais en raison même des difficultés et des embûches du voyage, il est plus pratique de viser moins haut et de s'assurer une heureuse transmigration en se préparant un karma convenable.

Les prescriptions du Jaïnisme sont d'une simplicité et d'une élévation remarquable. L'homme, c'est entendu, ne doit compter que sur ses propres efforts. Répétons-le encore. Arhat et Tirtamkara sont des modèles à suivre et non des intercesseurs à implorer. L'individu, en dernière analyse, est l'artisan de sa propre destinée ; à lui de lutter contre les passions qui le rivent à la vie égoïste et le rendent esclave malheureux de ses plaisirs mêmes ; à lui de préparer d'avance son paradis ou son enfer, toujours temporaires d'ailleurs, puisque le Moksa seul est immuable et éternel.

Un point particulier de leur doctrine c'est le respect qu'ils professent envers la vie non seulement humaine, mais encore animale, et l'horreur qu'ils éprouvent à l'égard du meurtre le plus insignifiant, si toutefois il pouvait être insignifiant de retirer une vie que nous sommes incapable de donner ou de rendre.

Quant au religieux jaïn, il se retire généralement dans la solitude pour y méditer à loisir et y vivre dans le détachement le plus complet possible des choses terrestres, condition *sine qua non*, paraît-il, pour arriver au grade d'Arhat ou de Tirthamkhara. Cependant quelques moines se livrent à la prédication, voire même à l'enseignement de quelques disciples choisis avec soin.

Somme toute, la morale jaïne ne diffère en aucun point essentiel de la morale bouddhique.

L'histoire officielle du Jaïnisme s'ouvre avec les prédications de Mahavira, le dernier Tirtamkhara. D'après M. Milloué, ce Mahavira ne serait autre que le précepteur de Gautama Buddha, mais nous savons que déjà cette opinion a été vivement combattue.

Il ne semble pas qu'un grand succès ait couronné l'œuvre de Mahavira, il est même certain que l'immense prestige qui s'attacha presque de suite au bouddhisme nuisit et beaucoup au développement de son frère aîné, le djaïnisme. — D'un autre côté, le rôle politique du Jaïnisme ne fut jamais bien important.

Le sacrifice n'existe pas chez les Jaïns et il est remplacé par des offrandes de fleurs et de parfums. Les temples renferment seulement les images des Tirtamkaras et des Arhats qu'on vénère sans leur adresser de supplique. Ces statues ou ces peintures ne sont pas plus des idoles que les monuments que nous élevons à la mémoire de nos célébrités ou des bienfaiteurs de l'humanité. Le culte ne consiste donc que dans la lecture et le commentaire des livres sacrés et surtout dans la méditation qui remplace la prière. Le jeûne et les ablutions ne jouent qu'un rôle secondaire.

L. Cézard.

Sociologie Synthétique

Distinction des Constitutions

(*Suite*) (1).

La première des trois classes de constitutions établies précédemment est celle qui détermine la prépondérance des gouvernés sur le souverain ou les gouvernants, et dans cette classe on rencontre d'abord le genre où l'idée que représente la société est d'ordre tout à fait impersonnel, supérieur, religieux.

Tous les citoyens, dominés alors par la foi en l'idée qu'ils ont adoptée, s'en réfèrent avec enthousiasme, avec vénération même, à ceux qui la leur ont révélée, qui la leur enseignent, qui l'incarnent pour eux. Ils leur abandonnent donc tout pouvoir constitutionnel, d'initiative et d'exécution ; ils se soumettent à eux pour obéir à la Puissance suprahumaine à laquelle ils croient ; l'organisation sociale est une *Théocratie*.

Comme le Sacerdoce, ainsi qu'on l'a vu, ne peut exercer par lui-même le pouvoir exécutif (ou souve-

(1) Voir n° 5 de la *Voie*, pages 421 à 435.

raineté), il le confie à quelques élus que leur dévouement et leurs qualités morales lui désignent, et que, du reste, il conserve sévèrement sous son autorité rigoureuse : la nation se partage en trois classes : le prêtre, en communication avec la Puissance supraterrestre qu'il représente à laquelle il emprunte le caractère surnaturel de son Autorité ; la Noblesse, initiée par le clergé, et à qui est confié ce pouvoir de justice ; le Peuple. Sans autorité ni pouvoir dans le gouvernement, mais qui administre, par un corps distinct et à son élection, ses intérêts purement économiques. Telle est la véritable théocratie magistralement décrite par le M[is] de S[t]-Yves, dans « la Mission des Juifs » telle était notamment la Constitution fondée par Moïse, avec ses trois Conseils : Conseil de Dieu (le sacerdoce)- Conseil des Dieux (Noblesse exerçant la Justice), et Conseil des Anciens (économie du Peuple) ; la tête du Quaternaire social est au ciel.

Quand les Gouvernés règlent leur constitution sur une pensée universelle, mais terrestre, et par conséquent sur l'intelligence humaine non plus sur la foi l'organisation sociale varie suivant la nature et l'élévation de cette pensée directrice : Elle peut s'élever jusqu'aux plus hautes aspirations, comme désir de rassembler tous les hommes sous un seul pouvoir guidé lui-même par les principes supérieurs de la Raison et de la Sagesse. Tels furent par exemple les plans d'Alexandre, de la centralisation Romaine, de Mahomet et de Charlemagne.

En ce cas même, on est obligé à d'autres distinctions encore dans la nature de la pensée dominante, car ou elle peut se borner à des principes religieux

ou moraux établis et inflexibles, ou elle peut consister dans une science progressive ; Alexandre et Mahomet seraient des exemples du premier genre. Rome et Charlemagne même, ceux du second.

Dans l'une et l'autre organisation, acceptée d'enthousiasme encore par les populations, tout ce qui n'est pas jugé capable d'apprécier la pensée directrice doit y être soumis aveuglément ; toute la puissance est donc concentrée entre les mains du législateur et du souverain. Que ces deux fonctions soient confondues ou distinctes ; elles ne laissent toujours de pouvoir constituant, d'initiative et d'exécution qu'au législateur, à ses conseillers auliques et au Souverain, autrement dit, à deux des classes sociales : le Souverain et la Noblesse. Quant à celle-ci il la faut compter comme noblesse d'épée si l'idée directrice est immuable, et comme noblesse de robe si l'idée est le produit d'une science, comme celle du droit Romain, par, exemple ou des jurisconsultes au moyen âge.

On a donc toujours une *oligarchie* au moins, si non une *monarchie*, mais elle peut être de deux sortes.

Il faut ici ouvrir une parenthèse pour établir entre les classes sociales et les organes sociaux, tels qu'ils ont été fixés plus haut, une concordance qui sera invoquée plus d'une fois par la suite comme elle vient de l'être tout à l'heure.

Nous avons dû reconnaître quatre classes naturelles de citoyens, que nous avons définies sous les noms modernes de *Clergé*, de *Noblesse* de *Bourgeoisie* et de *Plèbe*, (1). De ses classes les extrêmes

---

(1) Voir p. 28, n° 5 de la *Voie*.

correspondent évidemment aux deux organes sociaux extrêmes aussi : le Clergé et la Multiplicité populaire (1); mais les deux autres se partagent quatre des organes intermédiaires : Le législateur, les Conseillers Auliques, et les directeurs sociaux (ministres Les) composent la Noblesse : *noblesse de robe* quand son rôle ne descend pas jusqu'à l'exécution, c'est le cas du législateur et des conseillers ; *noblesse d'idée* pour les autres, ou directeurs sociaux.

La Bourgeoisie se partage de même en deux branches : *haute bourgeoisie*, correspondant à la noblesse de robe et comprenant la haute direction des intérêts populaires ou économiques(tribuns magistrature consulaire et de second ordre, haute finance)et *la basse bourgeoisie*, exécutive comme la noblesse d'épée (directeurs d'industries, ingénieurs, syndics, officiers secondaires de la force publique, etc.)

Le souverain doit être mis à part de ces distinctions, à cause de son caractère synthétique, ainsi que les représentants, soit de la nation,soit des collectivités parce qu'ils peuvent et doivent être pris dans toutes les choses.

Ces catégories n'ont rien de nouveau, au moins dans leurs dénominations, mais il était indispensable d'en préciser nettement la notion *naturelle* tout à fait déviée maintenant par suite de circonstances particulières qui seront expliquées plus loin.

Pour en revenir au sujet principal. nous avons donc dit que la constitutions fondée avec une idée supérieure élevé le souverain. seul avec l'une ou

(1) Voir le tableau p[e] 422 n[o] 5 de la *Voie*.

l'autre noblesse ; il faut ajouter que la haute bourgeoisie à cause de sa grande analogie avec la noblesse de robe, peut arriver et arrive souvent au pouvoir avec elle ; les classes sociales ne sont pas tellement distinctes qu'il n'y ait aucun contact sur leurs limites, au moins dans l'état normal ; du reste cela ne change rien au caractère oligarchique du gouvernement. Quant au clergé il est laissé ici en dehors, comme se réglant sur la foi et aussi sur l'intelligence, souveraine véritable de l'Etat. C'est de cette situation que sont nées tant de rivalités entre les pouvoirs civil et religieux(guerres d'investitures, concordats).

L'intelligence directrice peut être mise au service, d'un simple sentiment, d'un désir plus ou moins raisonnable, mais raisonné ; par exemple l'esprit de liberté, ou celui d'égalité, qui sont les plus énergiques et les plus fréquents. Ils naissent alors surtout dans les classes secondaires, celles qui ne participent pas à la plus haute puissance, mais y aspirent. par quelque motif que ce soit. L'initiative doit donc se répandre au moins sur la bourgeoisie, elle pourra descendre même jusqu'à celle inférieure. La participation au droit de constitutionnalité et à l'initiative, s'exerceront dans ce cas, soit par l'accès. aux pouvoirs supérieurs (tel fut le tribunat de Rome) soit par l'extension du suffrage. Dans l'un et l'autre cas, la forme sociale devient. Républicaine, mais d'une nature particulière, celle de la *République représentative* ou *parlementaire*. L'élection est encore restreinte ; la noblesse, le souverain même sont, dans une certaine mesure, assujettis à l'ensemble des gouvernés, à l'exception de la plèbe seule; c'est une sorte *d'oligarchie* très-étendue intermédiaire entre l'aristocratie et la démocratie; elle peut

même atteindre ces deux extrêmes : En Allemagne plus rapprochée de la forme aristocratique, elle a produit la Bulle d'or ; en Angleterre. elle est représentée d'abord par la Grande Charte, puis devient le type du parlementarisme ; Venise s'est tenue entre les les deux ; la France lui a demandé d'abord les parlements et a fini par en faire, une République fondée sur le suffrage universel dicret.

Celle-ci représente déjà la dernière forme de gouvernement qui reste à énumérer, celle de la démocratie. Elle favorise, surtout les gouvernés, tandis que la précédente cherchait une sorte d'équilibre entre eux et les gouvernants. Maintenant ce ne sont plus que les *instincts* qui règlent la nation au lieu de la Foi ou de l'Intelligence, et ces instincts peuvent même tomber jusqu'au degré le plus bas; c'est le danger le plus grand auquel une nature puisse être exposée.

Toutes les fonctions doivent être abordables à tous; c'est la condition principale de cet état ; il peut arriver aussi que tous veuillent les exercer en fait et non pas seulement, par l'élection. C'est alors à la collectivité populaire que revient le pouvoir(7e des organes sociaux); la bourgeoisie est fondue dans la plèbe ; la noblesse n'est plus reconnue et le sacerdoce encore moins, puisque son rôle, qui est de réfréner les excès de l'instinct, devient comme antagoniste à l'idée directrice de la société.

La prépondérance des sections et des clubs sous la Convention ; l'essai de Commune de Paris en 1870, sont des exemples de ce gouvernement. Un pas de plus, et tous les pouvoirs passant à la multiplicité individuelle. La société arrive à *l'Anarchie*,et tombe

pour ainsi dire en poussière faute de pouvoir reconnaître d'autre puissance que celle de l'instinct individuel dans toute sa brutalité. Un groupe intellectuel bien étendu déjà rêve de nous plonger dans ce gouffre ; c'est la marque que la maladie sociale qui consiste à faire prédominer les gouvernés sur les gouvernants (la Cité sur le Pouvoir), est arrivée à son état le plus aigu; elle est alors terriblement dangereux; c'est contre elle que Machiavel ne voyait plus d'autre remède que la tyrannie sans scrupule du *Prince*.

Voyons donc où conduit cette autre anomalie de la suprématie du *Gouvernant* à l'exclusion des Gouvernés. Les observations précédentes nous permettent de l'examiner bien plus rapidement :

On voit tout de suite, en effet, les diversités que peut produire, selon sa nature, l'idée adoptée par le Gouvernant à qui tous pouvoirs sont confiés par la nation notre tableau les a indiqués déjà.

Si cette idée est impersonnelle, on est dans un cas analogue à celui de la théocratie ; mais d'un degré plus bas ; c'est le législateur qui est alors, pour ainsi dire, la providence de l'état ; tous les pouvoirs sont remis entre ses mains ; à cause de l'élevation même de sa pensée, il n'en pourra guère confier l'exécution qu'à une élite de la société, chargée d'en garder soigneusement le dépôt. Il fera donc une *monarchie* ou tout au plus une *oligarchie* confiée à la Noblesse. C'est ainsi, par exemple, qu'agit Lycurgue à Sparte. Solon fit descendre sa législation jusqu'à la forme républicaine ; elle dégénéra rapidement.

C'est encore une aristocratie, bien que plus étendue, qui naîtra d'une constitution fondée sur une doctrine universelle, mais perfectible, une science ;

c'est ce que nous voyons à Rome avec les décemvirs qui avaient été étudier la science du droit en Grèce et devaient la porter si haut ; il a fallu la réaction obstinée des gourvernés plébéiens pour avoir raison de cette oligarchie, et ils y mirent près de 300 ans.

Si, au contraire, l'idée dominante est empruntée aux intérêts économiques, la constitution devant satisfaire la bourgeoisie sera nécessairement républicaine, avec une nuance plus ou moins aristocratique, selon que l'on aura songé davantage à la haute ou à la basse bourgeoisie : L'histoire de tous les peuples commerçants en fournit des exemples bien connus : en Phénicie à Carthage en Grèce (Athènes, Corinthe) : à Venise, en Hollande, en Angleterre, aux Etats-Unis.

Enfin si c'est aux seuls instincts que le gouvernement a songé pour fonder sa constitution, il n'a que la *force* à sa disposition pour les imposer à ceux qui voudraient se révolter au nom du droit ou à la raison. On tombe alors soit dans la tyrannie démagogique, dont les empereurs romains, grands distributeurs de blé ou de jeux au peuple n'ont donné que trop souvent l'exemple soit dans l'anarchie qui a englouti aussi bien la Convention que la généreuse tentative de l'Icarie fouriériste en Amérique. C'est toujours à la maladie mortelle qu'aboutit l'exclusivisme.

Il est inutile de dire que le remède est pas non plus dans l'usurpation de pouvoirs par le souverain ; il suffit de rappeler les formes qu'elle peut produire.

S'il est sacerdotal, le souverain autocrate formera ce que nous appellerons l'*Hiérocratie*, bien différente de la théocratie véritable, et d'autant plus dangereuse qu'hypocrite ou convaincue, cette tyrannie trouve une quantité de complices dans le peuple par

le fanatisme qu'elle peut engendrer au fond même des meilleures consciences. Il suffit d'évoquer le nom de Philippe II pour rappeler les horreurs d'un pareil despotisme.

Si le souverain s'inspire d'une idée simplement philosophique ; l'exécution en sera naturellement confiée à une oligarchie capable de comprendre et de conserver cette idée ; telle était par exemple, la conception de Saint-Simon.

Une pensée économique fera les républiques constitutionnelles avec toutes les variations d'un opportunisme condamné à suivre les fluctuations des intérêts individuels ; c'est la pire forme du parlementarisme hypocrite dont l'histoire moderne a donné tant d'exemples.

Enfin si l'ambition est le seul mobile de l'usurpateur, toutes les formes lui seront bonnes parce qu'elles ne seront jamais que des apparences destinées à masquer sa tyrannie ; en réalité elle ne se tient que par la force, massacrant la noblesse si elle veut être populaire, comme les premiers empereurs romains. Terrorisant le peuple, si elle veut être noble, et souvent également implacable contre les uns et les autres comme les despotes orientaux. Et si l'usurpateur est la plèbe, le souverain sera chargé chaque jour selon le caprice des passions actuelles, sans suite dans les idées,sans plan préconçu ou raisonné ; ce sera encore une fois l'anarchie avec le retour vers l'état barbare.

Au total, les quatre formes classiques de constitution comprennent toutes les distributions qu'il avait fallu faire d'abord de classes ou d'organes sociaux ; il fallait cependant les soumettre à cette analyse pour en faire ressortir les variétés ; elles sont essentielles à

retenir ; faute de les avoir en vue on oublie bien vite qu'une monarchie peut être beaucoup plus libérale qu'une république ou qu'une démocratie peut conduire à la pire tyrannie, celle qu'on ne peut supprimer pas plus que les innombrables têtes de l'hydre.

Il faut donc songer qu'il y a quatre espèces de monarchie quatre espèces d'oligarchie, et quatre espèces de démocratie ; qu'elles se distinguent l'une de l'autre par le nombre ou par la nature des classes sociales que l'on y fait participer à la vie publique ; quant à la démagogie, elle n'est jamais qu'un premier degré de la décomposition sociale par l'anarchie.

Il aurait fallu pour établir ces assertions plus clairement entrer dans une foule de détails importants, aborder au moins quelque peu dans certaines questions des plus graves pour notre temps, comme celles économiques ; mais elles demanderaient des volumes tandis que ce travail n'a pas d'autre prétention que de donner une esquisse trés-légère des principes sur lesquels se fonde tout l'ensemble de la sociologie, et c'est un édifice si vaste, qu'il faut se hâter pour en trouver seulement les lignes essentielles.

Aussi avons nous hâte d'arriver à cette question capitale, encore irrésolue jusqu'ici et qui se dresse inévitable après la revue précédente, des diverses sortes de constitution. Sont-elles donc toutes imparfaites défectueuses ?

Si oui que peut-on imaginer de plus ?

Si non laquelle est préférable ?

Dans notre énumération nous avons vu les trois classes de constitutions aboutir toujours à l'anarchie finale, et si nous avions pu développer pour toutes les espèces, comme nous les avons indiqué pour quelques une les dangers

auxquelselles sont exposées,nous aurions aperçu aussi qu'aucune de ces douze formes ne peut être durable : La raison en est simple ; la classe ou les classe qui se trouvent exclues de la vie publique ne peuvent manquer d'y revendiquer leur place quelque jour, à mesure que la vie nationale s'avance et se fortifie. Plus une nation est forte et saine, plus les classes subordonnées s'y développent : il arrive donc un jour où fatiguées de la tutelle qu'elles acceptaient d'abord, elles se révoltent et condamnentla société à se modifier.

La conséquence est la tendance continuelle à passer de la forme monarchique à la forme démocratique ; l'histoire, nous le verrons, confirme complètement ce mouvement. La conclusion dernière en semble terrible ; la démocratie, par le même mouvement aboutira forcément à la démagogie ; toute nation va donc être condamnée à une mort aussi fatale que misérable : elle finira dans la décrépitude si aucun accident mortel ne l'atteint avant la fin de cette course limitée.

Quelques philosophes l'ont en effet pensé : Vico a donné à cette opinion sa forme la plus remarquable ses disciples ont cherché à atténuer la rigueur. Herder notamment y échappait en affirmant que l'humanité réalisait sa perfection dans un autre monde ; Fabre d'Olivet comptait la théocratie comme le seul gouvernement parfait, prouvant que l'Humanité n'avait fait qu'errer toutefois qu'elle s'en était écartée,

Les conclusions de la sociologie synthétique sont autres. Puisque l'exclusion d'une ou de plusieurs classes socialesse montre en définitive comme la cause originelle des décadences nationales, on les évitera par la forme constitutionnelle qui admettra toutes

les classes à la vie politique ; nous avons indiqué précédemment quelle était cette forme qui n'a réellement rien d'utopique et qui même serait réalisable sans aucune transformation radicale ; nous yreviendrons.

La forme théocratique s'en rapproche énormément ; on peut même dire, avec le Marquis de St-Yves, qu'elle constitue bien la synthèse des formes sociales. Car chacun y a son rôle et s'y trouve à sa place ; mais il fau ajouter aussi qu'elle est une forme particulière, une variété spéciale de cette synthèse, ou *Synarchie* Car elle suppose la nation entièrement soumise, *par la Foi* à l'*Idee* fondamentale, qui est religieuse. Or la Foi peut être perdue et la théocratie s'effondre avec elle. Il faut que l'Idée directrice soit synthétique, elle aussi, pour donner ce caractère de synthèse à la forme ; il faut qu'elle embrasse toutes les formes principales de la pensée : religieuse, scientifique et utilitaire. Elle demandera donc un état particulier des esprits, un certain degré d'élévation du peuple entier.

Cette remarque dicte aussi la réponse à la question soulevée tout à l'heure et qui se représente maintenant avec insistance : Faut-il dire avec Fabre d'Olivet que tant que cette solution synthétique de l'organisation sociale n'est pas l'Humanité s'agite dans l'erreur et dans la misère pour aboutir fatalement à la mort nationale ? Nullement : La sociologie synthétique répond à cette difficulté d'un seul mot qui nous est maintenant bien familier : l'Evolution !

Toutes les formes constitutionnelles sont normales sauf la démagogie ; toutes sont bonnes, bien plus toutes sont nécessaires en leur temps. L'état anormal ne commence qu'alors qu'on s'acharne à continuer l'une quelconque de ces formes au delà du temps qui lui

convenait ou en dehors de ce temps. La nature triomphe alors de ces résistances illégales par les maladies que nous nommons guerres, ou révolutions, et qui peuvent être facilement mortelles.

Quel est donc l'ordre de succession, l'ordre hiérarchique et normal des différentes formes reconnues ? quelles causes les troublent, quel a été en fait leur suite à travers les temps, et la cause de ces suites ? Voilà ce que nous voulons indiquer maintenant en traits aussi rapides que ceux qui précèdent.

F.-Ch. Barlet

Discipline Bouddhiste

Il y a des penseurs qui considèrent le Bouddha comme un grand révolutionnaire qui renversa le système des castes, et qui ne sont pas éloignés de voir en lui une espèce de socialiste égalitaire, ayant pris la défense des petits des pauvres, contre les grands et les riches.

Ce sont là des idées enfantines ; elles ont pour base la totale ignorance du vrai caractère de l'action du Bouddha dans le monde, action qui fut essentiellement religieuse.

Le but du Bouddha fut de faire apparaître parmi les hommes des *Chramanas*.

Qu'est-ce qu'un Chramana ?

C'est une fontaine d'énergie pensante, une source de pensée active et efficace. Il disait à ses disciples :

« *Bikchous*, les gens vous appellent *chramanas*, et vous-mêmes vous donnez ce nom. Vous avez donc à connaître les règles qui doivent être suivies et les vertus que doivent être pratiquées par les Chramanas et les Brahmanas, afin que le nom vous convienne réellement, et que vous soyez une source de bénédiction

pour ceux qui vous nourrissent et vous habillent et qui vous apportent des offrandes.

Alors seulement ils pourront retirer du profit de leur conduite envers vous. Ce n'est que lorsque vous serez réellement des Chramanas que votre éloignement du monde portera des fruits.

Pour devenir Chramana, le Bikchou doit cultiver d'abord la modestie, la délicatesse de sentiment et le respect de soi-même, qui empêchent de commettre toute espèce de péché.

L'homme ordinaire considère la loi morale comme une défense, dont la transgression aurait pour lui des conséquences nuisibles.

Il est guidé par la Loi de l'œil, ce que le vulgaire exprime en ces termes concis : *pas vu, pas pris*.

Mais il n'en est pas de même pour le Chramana. Ce n'est point parce que les actions immorales sont socialement défendues, qu'il s'abstient d'en commettre, mais parce que sa conscience les lui interdit, parce que ces actions sont opposées à celles que commande sa notion de la vertu.

Il est guidé par la Loi du cœur.

L'approbation du monde entier serait sans valeur pour lui si elle n'était pas appuyée par l'approbation de sa propre conscience.

Son but est donc de rendre sa conscience toujours lumineuse, pour qu'il marche sans cesse dans le chemin du devoir qu'elle lui montre.

Avoir la conscience toujours humineuse, c'est la chose difficile à obtenir pou le genre humain ; on n'y parvient que par un exercice constant. Les règles de cet exercice sont les suivantes :

Le Bikchou doit avoir une conduite pure, droite et

claire qui le mette à l'abri de la haute opinion de soi-même, de l'orgueil, et des tendances agressives envers les autres.

Il doit parler ouvertement et sans partialité, de façon à éviter le ton tranchant et agressif envers les autres.

Il doit penser purement, en cherchant à comprendre et éviter l'orgueil, la suffisance et les pensées agressives.

Il doit vivre avec pureté et noblesse, de façon à n'être jamais égoïste, ni jamais ennuyeux pour les autres, ni agressif envers eux.

Il doit devenir maître des sens, de son corps, et de son intelligence. Il doit pouvoir résister aux sensations du milieu physique comme aux impulsions du milieu mental de façon à garder toujours sa tranquillité de caractère, et à n'obéir dans sa conduite qu'aux principes supérieurs qu'il a pris pour guides. Son corps et son âme doivent être des instruments qu'il manie à l'aise.

Il doit être réglé et modéré dans l'usage de toutes choses servant à son existence ; il doit éviter la paresse de corps et d'esprit.

Il doit acquérir la faculté d'être toujours en état de présence d'esprit. Il doit être attentif, sérieux et réfléchi, vaincre tout ce qui l'engourdit. Il doit être actif, même durant son sommeil.

Pour être actif pendant son sommeil, il doit, avant de s'endormir, prendre la résolution ferme d'être intelligemment actif sur tel sujet, puis se coucher sur le côté droit à la façon du lion, en plaçant un pied sur l'autre, position qui facilite l'activité de la conscience durant le sommeil, et qui l'empêche d'être traversée

par les courants mentaux de l'ambiance qui sont les constituants des rêves ordinaires.

On rêve uniquement par les groupes d'êtres mentaux et de choses mentales, qui traversant le champ de la conscience durant le sommeil. Cela explique l'apparence de bric à brac de la plupart des rêves d'une nuit.

Le champ de la conscience, encombré par ce bric à brac durant le sommeil, ne peut plus faire apparaîtres ses produits de nature végétale ni ses habitants de nature animale. En état de sommeil, la conscience des hommes ordinaires ressemble aux chemins battus où l'herbe ne pousse plus, et où n'osent apparaître ni les taupes, ni les mulots, ni les couleuvres, effrayés qu'ils sont par le piétinement des passants.

Ceux qui se disent mystiques et spiritualistes ont d'ordinaire un profond dédain pour le matérialisme. Ils ont raison ou tort suivant la hauteur à laquelle on pense. A une altitude qu'ils n'ont pas encore atteinte, matérialisme et spiritualisme ont fusionné. La prescription de dormir sur le côté droit et de poser un pied sur l'autre se rapporte au corps physique, et néanmoins a des résultats mentaux.

Les règles précédemment énoncées doivent être les guides de la conduite du Bikchou qui aspire à devenir un Chramana, une source d'énergie mentale pouvant féconder les champs bien stériles de la mentalité humaine.

Dans la pratique de toutes ces règles, l'aspirant Chramana doit infuser quelque chose d'essentiel, qui donne la vie à ses actes ; ce quelque chose est : *la réflexion sur tout ce qu'il fait.*

Pour devenir *quelqu'un*, au vrai sens du mot, ce

qui est le but de ses aspirations, il ne doit pas agir sous les pensées de l'inconscient ; il doit savoir ce qu'il fait, le savoir dans la mesure qu'il peut. Avant d'accomplir un acte, il faut qu'il essaye d'en prévoir les conséquences prochaines et lointaines, quelque insignifiant que cet acte puisse paraître. Dans le monde rien n'est insignifiant.

Lorsque le disciple est possesseur de l'aptitude à réfléchir sur tous ses actes avant de les exécuter, il est prêt à poser le pied sur le sentier, alors seulement.

Enoncée ainsi, la chose ne paraît rien ; essayez de la mettre en pratique, et vous ne tarderez pas à constater que le travail des forçats est une agréable flânerie à côté de celui-là.

Cela montre que le Bouddha n'était pas un révolutionnaire anarchiste. Il annonça seulement aux hommes qu'il n'était pas indispensable d'être né dans la caste des brahmanes pour devenir un bienfaiteur de l'humanité, et que tous les êtres humains pouvaient aspirer à ce rôle.

Les brahmanes s'étaient attribué un monopole nullement justifié par leurs mérites ; Bouddha renversa ce monopole : voilà en quoi seulement il fut révolutionnaire.

Pour marcher sur le sentier, il faut se retirer du monde et vivre dans la solitude, ce qui peut être accompli aussi bien parmi les hommes qu'au fond des forêts sauvages.

C'est seulement dans la solitude qu'on parvient à la connaissance de la quadruple vérité, qui est celle de : 1° la misère de la condition humaine ; 2° ses causes ; 3° son abolition ; 4° du sentier qui conduit à ce résul-

tat. L'abolition de la misère de la condition humaine conduit au *Nirvâna*.

L'Illuminé connaît alors la cause et le but de l'univers ; il est délivré par la connaissance de la vérité.

C'est alors seulement qu'il peut dire : Je suis libre. L'obligation de la mort et de la renaissance ne le concerne plus ; il a dépassé les limites de l'attraction terrestre.

« Un tel homme, ô Bikchous est appelé Chramana, Brahmana, Snataka ; il s'est baigné dans le fleuve de la Sagesse Divine qui a emporté toutes les souillures de son être. Il connaît le Véda, c'est un vrai Chrotiya, sachant les Chroutis, la céleste chanson du vrai. Il devient un objet de vénération, le plus digne de tous, un grand Arhat. »

X...

La Gnose ancienne et moderne

Il existe une différence entre la Gnose telle qu'elle était enseignée aux premiers siècles de l'ère chrétienne et la Gnose moderne; aussi, c'est une erreur que nous tenons à bien signaler que de considérer les gnostiques contemporains comme les disciples de Simon le Mage, de Valentin, de Basilide etc...

Afin de bien établir cette différence, nous devons d'abord définir ce qu'est la gnose :

La Gnose est une doctrine religieuse traditionnelle qui fut confiée oralement à l'Eglise, et jusqu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne, resta secrète, en sorte qu'elle n'était enseignée oralement qu'à certaines personnes choisies.

Cependant, une partie de cette doctrine traditionnelle fut écrite par portions et à des époques successives.

Vingt-cinq ans environ après la mort de Jésus, l'apôtre Mathieu, le seul qui sût écrire, mit par écrit ses souvenirs sur les principaux discours publics et les préceptes de Jésus. D'un autre côté, Marc, secrétaire de l'apôtre Pierre, mit en notes ce que son maître racontait des principaux faits de la vie de Jésus. Ces écrits

des deux apôtres furent réunis en un seul, et ont formé l'Evangile selon saint Marc.

Plus tard, Mathieu, à la suite des discussions qui surgirent entre les Israélites et les disciples de Jésus, sentit le besoin de mettre sous les yeux des Israélites un écrit leur démontrant que Jésus, ayant accompli les prophéties messianiques, était bien le Messie attendu par eux. Tel fut l'origine de l'Evangile selon saint Mathieu.

Peu après, un certain Lucas, médecin, utilisant les deux évangiles précédents et d'autres traditions, relatives à la vie de Jésus, écrivit un troisième évangile, connu sous le nom d'Evangile selon saint Luc.

Voilà la base des Evangiles.

Ont-ils rapporté tous les faits de la vie publique du Maître et surtout toute sa doctrine ? Non

Les Evangiles apocryphes, les Actes des apôtres, les Epitres, montrent que tout n'avait pas été écrit puisque saint Paul fait connaître aux fidèles des points de doctrine que l'on ne trouve pas dans les trois évangiles précédents

Nous savons aujourd'hui, qu'outre sa prédication populaire relative à la préparation et à la venue du royaume du ciel, consignée dans les évangiles, Jésus, dans ses entretiens particuliers avec ses disciples préférés : Pierre, Jacques et Jean, leur enseignait sa doctrine sur le royaume du ciel, sur sa venue, sur le chef qui l'établissait etc...

Cette doctrine, que l'on trouve toute entière exposée dans le *Zend-Avesta*, était connue des prophètes juifs depuis la captivité de Babylone, mais, ils l'avaient adaptée à la mentalité juive et à ses espérances.

La doctrine de Jésus était donc celle du *Zend Avesta;*

ses premiers disciples le savaient et transmirent cela à leurs successeurs.

Or, depuis la fondation du royaume grec d'Egypte, les livres scientifiques et philosophiques de tous les pays s'accumulaient à Alexandrie, où des philosophes cherchaient à faire la synthèse des connaissances contenues dans ces livres.

Parmi les successeurs des premiers disciples de Jésus, les intellectuels, entraînés par ce courant éclectique, tentèrent, à l'aide de la philosophie grecque, de développer, d'expliquer la doctrine perse que leur avait enseignée Jésus.

Il s'établit alors un double courant composé :

1° De ceux qui ne voulaient trouver les antécédents de la doctrine chrétienne que dans la Bible hébraïque ; c'est-à-dire dans les traditions du peuple hébreu ;

2° De ceux qui reconnaissaient les antécédents du christianisme dans les traditions des divers peuples.

Dans la suite, les premiers abandonnèrent la dénomination de *gnostiques* pour se désigner uniquement sous le nom de *chrétiens*, et donnèrent à leur doctrine le nom de théologie.

Les seconds, qui conservèrent le nom de *gnostiques*, firent prédominer, dans la doctrine chrétienne, tantôt certaines idées philosophiques particulières aux Egyptiens, tantôt des idées d'origine Perse. Ils avaient adopté le christianisme, mais comme complément de la Gnose, c'est-à-dire de la tradition universelle. Ils ne voulaient pas l'isoler des doctrines anciennes. Enfants du sanctuaire, ils avaient la conviction que la morale évangélique pouvait parfaitement s'accorder avec les doctrines théosophiques et philosophiques du

temple, et c'est cette opinion qu'ils professaient publiquement.

Les Gnostiques avaient des écoles publiques et des temples. Dans les unes on enseignait les sciences profanes, dans les autres on s'occupait de choses religieuses.

Travailleurs acharnés et infatigables, ils n'établirent aucune théorie universitaire, mais, ils s'emparèrent de tous les systèmes de philosophie et de tout ce que la Chine, l'Inde, la Perse, l'Egypte et la Grèce avaient acquis de science. Cet amas de connaissances venues de pays différents fit qu'ils se divisèrent bientôt en une infinité de sectes, dont les deux principales ont été les sectes Valentiniennes et Manichéennes. Toutes ces sectes furent désignées et confondues sous la même appellation de *gnosticisme*.

On sait comment le courant chrétien triompha du courant gnostique.

Les gnostiques furent obligés de cesser leur enseignement public ; les écoles qu'ils avaient ouvertes en Syrie, en Italie et en Grèce furent fermées, et ils furent obligés de disparaître ou de se cacher.

Aujourd'hui, grâce aux travaux des savants du siècle passé, nous connaissons mieux l'antiquité orientale qu'on ne la connaissait jusqu'alors ; les livres sacrés des peuples de l'Orient ont été retrouvés, et la critique religieuse a remis au rang très modeste qu'elle doit occuper la Bible des Hébreux.

Nous revenons à la Gnose, telle qu'elle était entendue aux premiers jours du christianisme ; mais, armés de plus, des magnifiques découvertes de la science moderne, nous pouvons reprendre avec beaucoup plus

de chance de succès le travail qu'avaient entrepris les anciens gnostiques.

Nous pouvons, à l'aide de la tradition véritable, *des sciences d'observation* et de la *critique moderne*, reconstituer la doctrine chrétienne intégrale, en l'expliquant et la développant, mieux que n'ont pu le faire les anciens gnostiques.

Ainsi entendue, la Gnose ne peut plus être confondue avec les systèmes gnostiques des premiers siècles de l'ère chrétienne.

De plus, les gnostiques d'aujourd'hui ne sont pas les disciples de Valentin, de Basilide ou de Manès, et ce serait une erreur de croire qu'ils veulent rajeunir les doctrines des anciens docteurs gnostiques en les adaptant aux idées modernes.

JOHANNÈS.

Manuel de la Pierre des Philosophes de Paracelse

Il faut savoir comment la Pierre des Philosophes, que nous appelons *Baume perpétuel et parfait*, se prépare et comment son action se manifeste. Prenons un exemple commun, le feu, et disons comment il nous apparaît et comment sa chaleur se manifeste : le feu est excité par la silice ; mais, ce feu ne se manifestera pas s'il n'est mis en contact avec une matière amie, bois, résine, huile ou autre corps facilement inflam-
Et plus on lui fournira de matière inflammable, plus
mable. il sera violent. De même, la Pierre des Philosophes ou Baume perpétuel ne manifeste sa puissance que lorsqu'elle est en contact avec le corps humain. Si cette Pierre est préparée avec la matière voulue et conformément aux principes de la Philosophie, elle renouvelle et restaure les organes de la vie, comme le bois qu'on apporte réveille le feu qui se meurt.

Il est clair que la matière de ce Baume qui guérit le corps humain de tous les accidents est complexe. Aussi, avant de trouver la vraie matière, faut-il longuement travailler, et, lorsqu'on l'a trouvée, faut-il la manier soigneusement et s'en servir avec prudence

et modération. Dans ces conditions seulement cette Médecine purgera le sang de ses diverses impuretés et rendra la santé.

Le médecin probe doit posséder la vraie science et ne pas être ambitieux ; il ne doit pas aimer la pompe et les discussions, se fier à l'apothicaire, il doit connaître les maladies et les indispositions. Or, vous, médecins ineptes, vous soignez vos malades à l'aide seul de votre orgueil et de votre ignorance ? Un tel péché ne devrait pas rester impuni. C'est un crime prémédité et commis dans le but de voler de l'argent. Ces médecins qui se disent savants ne connaissent pas les remèdes qu'ils prescrivent et ne savent pas comment l'apothicaire doit les préparer. Et l'apothicaire les connaît encore bien moins. A la vérité, Docteurs et Apothicaires ne s'occupent point de la santé de leurs clients, ils ne pensent qu'à emplir leur bourse. Lorsqu'eux-mêmes sont malades, ils ne prennent pas les remèdes qu'ils prescrivent aux autres. Aussi, importe-t-il de dénoncer ces crimes. Mais, je crains bien que ces chiens enragés ne se laissent pas mâter facilement.

Pour revenir à mon sujet (dont m'a écarté l'intérêt que je porte aux pauvres malades) je vais dire comment il faut préparer la Pierre des Philosophes et comment s'en servir. Sachez donc que beaucoup d'anciens ont décrit la matière de la Pierre en paroles allégoriques dans le but d'abuser les hommes intelligents. Ensuite, Galien remplaça ces histoires par ses folies. Et ces folies sont si bien ancrées dans les pauvres cerveaux qu'elles subsistent encore. Or, dis-moi, médecin de l'école de Galien, d'où vient ta doctrine ? As-tu déjà guéri la lèpre, l'hydropisie ? Tu te tais, tu ne

sais que répondre, tu es forcé de reconnaître Théophraste pour maître. Si tu veux vraiment t'instruire, lis ce que j'écris, et tu comprendras que le corps humain n'a point besoin de tes herbes.

Quant à tes pilules, elles n'agiront sur le corps que lorsque tu l'auras purgé de ses impuretés. Sinon, elles feront autant de mal que de bien. Il est donc préférable de ne pas s'en servir. Tes sirops ne servent à rien non plus, leur goût amer et répugnant amène des nausées, ils aggravent le mal, causent des douleurs, opèrent par des moyens contraires à la nature. Je ne parle même pas de tes autres médicaments absurdes et idiots.

Si nous voulons imiter la Nature et employer une médecine naturelle, cherchons ce qu'il y a de meilleur pour conserver la santé. Les métaux ont une grande affinité avec le corps humain, ils peuvent agir efficacement sur lui. Car, comme l'homme, ils sont formés de soufre, de mercure et de sel occultes. Appliquer le Semblable au Semblable (1) voilà le grand secret de la médecine, voilà l'Arcane.

J'ai déjà dit, dans mes autres livres, comment le soufre, le mercure et le sel forment les métaux. Je ne parlerai donc ici que de la Pierre des Philosophes.

Sache donc que de la plus petite chose on peut tirer une autre chose. Chaque chose est formée, engendrée, multipliée et détruite selon sa nature, on peut voir ce qu'elle a été et ce qu'elle sera, et les accidens qui lui arriveront ne seront dus qu'à ses imperfections

(1) C'est le principe de la sérumthérapie, en somme, de la médecine moderne.

originelles. La nature seule peut guérir le mal causé par ces accidents ; le feu ne le pourrait. Pourtant, la Pierre des Philosophes le peut aussi. Si tu veux employer la vraie matière dans la confection de la Pierre, il faut chasser de cette matière les impuretés, et formér de cette matière (1) et de sa correspondante (2) une troisième matière. La matière de la Pierre est naturellement imparfaite ; et, imparfaite, elle ne peut faire ce qu'elle fera, une fois parfaite ; pas préparée, elle ne donne qu'un ouvrage à moitié achevé ; elle a besoin pour le parachever de sa correspondante. Le microcosme nous fournit un exemple, le sperme de l'homme qui ne peut parachever son œuvre tant qu'il n'a pas été mis en contact avec sa matière correspondante, c'est-à-dire avec le principe féminin.

Il faut d'abord réduire la Pierre en sa matière première (3), il faut que sa partie interne devienne sa partie externe et vice-versa. Ainsi dégagée, cette semence pourra se réunir à l'autre dans le vase voulu ; le feu les y rendra plus parfaites et leur donnera la faculté de restaurer le corps humain ou purifier les métaux. C'est le Mystère de la nature, et tout médecin devrait le connaître. Pour parler plus clairement de la matière et de la préparation de cette précieuse médecine, je dirai aux fils de la doctrine aimant la vérité qu'ils doivent savoir ceci : La Nature a engendré une certaine chose dans laquelle sont mystérieu-

(1) Il s'agit du soufre philosophique.

(2) Il s'agit du mercure philosophique.

(3) C'est-à-dire l'ouvrir, en tirer l'alcaloïde.

sement cachés 1, 2. 3 (1), dont la vertu conserve la santé, chasse les imperfections, protège la vieillesse.

Au sujet de la préparation de cette médecine, Galien, Rosès et leurs successeurs ne savent rien. Cette préparation, en effet, n'est pas la même que celle des pilules, et les vaches suisses ne peuvent la comprendre. Et puis, les opérations de cette préparation sont presque célestes. Cette médecine purifie et restaure les métaux, ainsi que je l'ai dit dans mes Archidoxes. Que celui qui a des oreilles entende, qu'il cherche si Théophraste dit la vérité ou des mensonges, s'il parle en démon ainsi que toi, sophiste idiot.

Préparation de la Matière de la Pierre.

Prend de l'électre (2) en limaille, mets-le dans son sperme afin de la laver de ses impuretés, purge le par l'antimoine selon la méthode alchimiqne. Ensuite, résous dans l'estomac d'une autruche (3) née dans la terre et rendue plus forte par l'âcreté d'un aigle (4). Lorsque l'électre sera consommé, tu n'oublieras pas de le ramener à son essence spirituelle qui

(1) 1 représente l'unité de la matière, l'unité de vie ; 2 représente le Fixe et le Volatil ; 3 représente le Soufre, le Mercure et le Sel philosophiques.

(2) En un autre traité, Paracelse appelle « électre » le mélange des sept métaux. Ici, « électre » ne doit pas être ainsi entendu.

(3) Estomac d'autruche signifie, pour les alchimistes, dissolvant. Cette recette n'est pas très claire, mais nous traduisons littéralement.

(4) Aigle signifie sublimation. Il faut donc sublimer le dissolvant.

est transparente et semblable à l'ambre. Puis, ajoute d'électre la moitié de ce que tu en avais mis dans l'aigle étendu ; sors le fréquemment de l'estomac d'autruche : tu obtiendras ainsi l'électre spirituel. Quand l'estomac d'autruche sera fatigué, il faudra lui redonner des forces. Quand il aura perdu son âcreté, tu ajouteras de la quintessence de tartre en quantité suffisante pour que sa partie rouge forme un dépôt de l'épaisseur de quatre doigts. Répète l'opération jusqu'à ce qu'il devienne blanc. Cela fait, sublime : ainsi, l'électre atteint la blancheur de l'aigle exalté et est transmuté.

Voilà la préparation de notre médecine. Cette médecine te servira dans toutes les maladies où la médecine ordinaire ne peut servir. Selon l'usage que tu en voudras faire, tu la transformeras en eau, en huile ou en poussière rouge.

En vérité, je te le dis : le meilleur fondement de la médecine est dans l'électre. Sans doute, dans les autres minéraux il y a aussi de grands arcanes, mais, outre le long travail que ces arcanes exigent pour en être tirés, ils sont souvent plus dangereux qu'utiles. Le médecin doit savoir tout cela.

Les médecins de l'école de Galien, qui consultent, non l'expérience, mais leur seule sottise, disent que l'électre est un poison. Je concède que, pendant sa préparation, il est un poison. Mais, il n'est point démontré qu'après sa préparation il le demeure : car la, nature (bien que certaines têtes de gazelle ne veulent pas le comprendre) incline toujours vers la perfection ; à plus forte raison inclinera-t-elle vers la perfection si on lui adjoint l'art. Bien plus, je concède qu'près la préparation l'électre soit encore poison, et

poison plus violent qu'avant la préparation : eh bien, étant donné que le semblable cherche son semblable, ce poison va s'attacher aux maladies incurables, non pour leur permettre de suivre leur cours et de nuire, mais pour s'emparer de son semblable, l'absorber jusqu'à la racine et le nettoyer comme le savon nettoie l'étoffe. Aussi, ce venin, comme tu l'appelles, est-il plus efficace que ton axonge dont se servent les médecins de l'école de Galien. L'arcane qui se cache dans notre médicament renferme une Essence qui ne peut être comparée à aucun poison et diffère de l'argent vif dont tu as coutume de te servir, autant que le ciel diffère de la terre. C'est pourquoi cette médecine est appelée médecine bénite de Dieu et n'est pas révélée à tous.

Je ne suis pas né pour le repos ni pour la paresse. Ce n'est pas dans un vase de nuit, c'est en me promenant, en vagabondant, comme tu dis dédaigneusement, et grâce à un long travail que j'ai trouvé ce secret. Toi, tu tiens ta science des grimoires poussiéreux de nigromantie (1).

Suite et fin de la préparation.

Ton électre détruit comme il a été dit, si tu veux continuer et arriver au but, prends d'électre détruit et rendu volatil la quantité que tu désires parfaire, mets-la dans l'œuf philosophique, scelle-le de la façon à ce que rien ne s'évapore, laisse l'œuf dans l'athanor jusqu'à

(1) Selon Paracelse, la nigromantie est la science des esprits non point des esprits des morts comme l'entendent nos spirites, mais des esprits peuplant les quatre éléments.

ce que, de lui-même, sans aucune addition, l'électre commence à se résoudre, comme l'île qui au milieu de la mer se désagrège chaque jour, et devienne finalement noir. Cette couleur noire est l'oiseau qui, la nuit, vole sans ailes (1) et auquel la première rosée céleste donne, par action, ascension et discussion, la couleur noire de la tête du corbeau (2), la tête du corbeau est remplacée par la queue du paon, puis par les plumes du cygne : enfin, arrive la couleur rouge qui est la marque de la nature du feu, lequel feu chasse toutes les maladies du corps et ranime les membres froids.

Selon l'opinion de tous les Philosophes, cette préparation ne demande qu'un vase, qu'un fourneau, qu'un feu.

Ainsi, cette médecine est parfaite et presque céleste ; elle restaure le corps humain et débarrasse les métaux de toutes leurs impuretés ; personne ne peut atteindre et comprendre un tel arcane sans l'aide de Dieu.

Mais, sache que cet électre n'aura point d'effet s'il n'a parcouru 3 fois le cercle des 7 sphères (3). Il s'agit, en effet d'arriver au nombre 21. Aussi, dois-tu, lorsque tu détruis ton électre et le rends spirituel, te

---

(1) L'oiseau sans ailes représente le Fixe.

(2) Tout cela indique les couleurs que prend successivement la matière dans l'Œuf philosophique.

(3) 3+7 = 21. Ce nombre 21 était fort en honneur chez les alchimistes comme formé des nombres 2 et 1 dont la somme donne 3. D'autre part 3 + 7 = 10, et ce nombre 10 était également fort en honneur comme étant la somme des nombres 1, 2. 3 et 4. Nous avons dit ce que signifiaient 1.2 et 3 ; 4 signifie les quatre éléments.

servir de l'arcane du tartre pour enlever les impuretés Cet arcane ne demeurera pas, mais il aura aidé à atteindre le nombre voulu. C'est ainsi que, de lui-même, dans l'œuf philosophique, le feu se transforme en eau philosophique, que les Philosophes appellent eau visqueuse. Il m'est défendu d'écrire certaines choses touchant ce mystère. Cet art est, en effet, un don de Dieu Ainsi soit-il.

Usage de la Pierre.

Je dois dire, maintenant, comment il faut employer cette médecine. Sache donc qu'il faut la prendre à très petites doses, et dans du vin ou autres liquides semblables.

Il me reste encore à donner la raison de l'obscurité que beaucoup relèveront dans mes écrits. Cette raison c'est qu'il ne faut pas donner des perles aux cochons ni une longue queue aux chèvres. La nature ne leur en a pas donné. Dieu a révélé le secret à assez de gens. Moi, J'écris pour l'initié.

Si tu suis ma recette, ta médecine sera semblable à l'air qui pénètre tout et est partout, elle chassera les maladies et apportera la santé.

C'est la source du véritable or potable.

Ce livre doit toujours être consulté par les fils de la Doctrine. Qu'il soit rendu grâce à Dieu. Ainsi soit-il.

CHAPITRE PREMIER

La Teinture des philosophes

Moi, Philippus, Theophrastus Paracelsus Bombast, je dis que,pour arriver à la Teinture des Philosophés, il y a grâce à la volonté de Dieu, plusieurs voies. Hermès (1). Trismégistus l'Egyptien accomplit l'œuvre selon sa méthode. Le Grec Orus se servit du même processus. L'Arabe Hali employa un autre moyen et réussit. L'Allemand Albertus Magnus (2) employa un procédé compliqué. Par des voies différentes ils sont arrivés au même but, s'assurer des richesses et une longue vie dans cette vallée de misères. Moi, Théophratus, Paracelsus, Bombast,roi des Arcanes,ai reçu de Dieu certains dons grâce auxquels tous ceux qui veulent parvenir à l'œuvre des Physiciens doivent m'imiter et me suivre, qu'ils soient italiens, polonais, français ou allemands. Vous ne venez qu'après moi célèbres Philosophes, Astronomes et Spagyristes. Je vous apprendrai, Alchimistes et Docteurs qui avez puisé votre gloire dans mes sublimes travaux, à régénérer les corps. Je vous ferai connaître la Teinture, l'Arcane ou la Quintessence donnant la clef de tout mystère. Chacun peut se tromper et ne doit se fier qu'à l'épreuve du feu. En spagyrie comme en méde-

---

(1) Physicien est synonyme de médecin. Les Anglais l'emploient encore dans ce sens.

(2) Albert le Grand naquit et mourut en Allemagne, mais il vécut longtemps à Paris où il enseignait sur la place aujourd'hui dénommée place Maubert (place Maître Albert).

cine, il faut toujours attendre que le feu ait séparé le vrai du faux. La lumière de la nature nous indique ce que nous devons admettre. C'est grâce aux excellents enseignements de la nature que je puis vous affirmer que ceux qui, avant ma venue, ont voulu explorer ce domaine selon leurs inspirations se sont montrés fort bêtes. En suivant mes conseils, les roturiers deviendront nobles, mais, s'ils s'entêtent à suivre leur vaine méthode, les nobles redeviendront roturiers. Laissez de coté digestion, sublimation, distillation, réverbération, extraction, solution, coagulation, fermentation, fixation, instruments, verres, cornues, tubes recourbés, vases d'Hermès, vases de terre, fourneaux à soufflet et à réverbère, laissez marbres, charbons; alors, seulement vous pourrez utilement vous adonner à l'alchimie et à la médecine.

Traduction et notes de

René Schwaeblé.

(*A suivre*).

Les Instruments de la Divination

(Textes et Documents)

Je suis porté à donner ici quelques textes et documents extraits du Yiking et des différents commentaires ou paraphrases philosophiques des apophtegmes de Fohi et de Wenwang. Nous avons vu que le Yiking s'appropriait à toutes les conditions de l'existence humaine, comme à toutes les sciences contingentes, comme à l'étude même de la métaphysique et du subjectif. Le Yiking avait aussi un sens divinatoire. Avec le symbolisme politique c'est certainement cette partie du texte primordial qui est le plus populaire.

Disons de suite que c'est le plus mal interprété et le plus insuffisamment compris. Car les sages et les philosophes de l'Extrême-Orient ne se sont jamais intéressés aux empirismes et ils n'ont jamais porté leurs études favorites sur la face divinatoire du Yiking. Seuls, des prêtres ambulants, dénommés taosse, et qui tiennent le milieu, et pas même le juste milieu, entre les moines mendiants et les jongleurs, ont fait de cette étude leur passion, en même temps du reste que leur gagne-pain. Abandonnés aux trafics d'esprits médio-

cres, la tradition divinatoire du Yiking n'a pas tardé à s'obscurcir; et on peut dire qu'elle est aujourd'hui complètement perdue.

Ce n'est pas nous qui aurons la naïve audace d'en tenter même la reconstitution; car les textes du Livre sont à peu près inintelligibles sans la Tradition Orale, ou du moins, leur sens en est si vague, qu'on peut en tirer toutes les interprétations qu'on veut. Or il faut reconnaître que depuis des siècles (nous pouvons préciser à peu près en disant vingt-et-un siècles), la tradition orale divinatoire fait défaut.

Laotseu et Confucius la connurent; Laotseu la dédaigna comme un jeu inférieur. Confucius la transmit à ses diciples; mais on n'en trouve plus trace depuis la destruction des Livres et l'exécution des Lettrés, ordonnées par l'Empereur Thsinchi-Hoang-ti (213 av. J.-C).

Notre souci de l'exactitude nous porte à confesser que nous n'avons nulle part rencontré d'explications écrites ni de commentateurs autorisés de la divination. S'il en existe, ils sont cachés au fond des derniers sanctuaires, ou bien ils gardent si jalousement leur dépôt que même les initiés extrême-orientaux d'un grade élevé n'en soupçonnent point l'existence.

Cet avis était aussi celui de M. Philastre, à qui j'emprunte, faute de pouvoir mieux faire, des passages de son excellente traduction du Yiking, que j'ai déjà signalée. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que nous présentions des textes à peu près incompréhensibles et des tableaux presque indéchiffrables; il est cependant utile que ces textes et ces tableaux ne disparaissent pas entièrement de la mémoire des hommes: peut-être quelque kabbaliste ou quelque savant,

profondément versé dans les sciences occidentales, y pourra trouver des points de ressemblance et des traits communs avec la divination, telle que la Grèce et le Moyen-Age nous l'ont transmise. En tout cas, nous ne pensons pas que la lumière, du moins par les rayons extrême-orientaux, puisse être faite, là où M. Philastre a été contraint de se déclarer perdu dans les ténèbres.

M. Philastre, en effet, (et c'est la raison pour laquelle nous avons choisi ses traductions là où nous n'avons pas été tenus de traduire le texte pour la première fois) M. Philastre n'était pas seulement un sociologue émérite, comme jamais n'en virent les coupoles de nos divers Instituts. Il avait passé une grande partie de sa vie en Chine et en Indo-Chine : officier de marine appréciable, philosophe tout à fait expert et distingué, avait mis à profit son long séjour chez les jaunes, pour pénétrer leur esprit, leur tradition et leur société. Il il était parvenu, grâce à sa haute culture et à une force d'assimilation peu commune, à vaincre la défiance des prudents mandarins de l'Empire et à franchir des seuils qui sont fermés d'ordinaire, et dont on compte, par de rares unités, l'ouverture à des hommes qui ne sont point de la race. Il recueillit ainsi les plus précieux enseignements ; et, en même temps que certains avantages sérieux, il reçut de telles instructions et coopéra avec de tels interlocuteurs, que sa traduction de la « Tradition Primordiale » est le meilleur monumen qu'on puisse jamais espérer dresser, dans une langue occidentale, en l'honneur des philosophies chinoises.

Ces avantages n'allaient point sans des devoirs envers la race qui l'avait ainsi accueilli, et envers les sages qui avaient ainsi élevé son esprit.

Ces devoirs empruntent, en Extrême-Orient, une forme particulièrement expresse et coërcitive. M. Philastre s'en aperçut trop tard, quand après la mort, au Tonkin, de l'héroïque Garnier, il accepta la mission de traiter en plénipotentiaire, au nom de la France, avec l'empire d'Annam. Les obligations de son cœur étaient en contradiction avec celles de sa charge; il essaya vainement de les concilier, et il fut la victime d'une situation inextricable. Par un esprit de vénération et d'obéissance pour ses maîtres, il tenta de conclure un traité qui ne leur fût pas désavantageux. Ainsi il parut méconnaître les intérêts de son pays, et, en même temps, malgré tout, il trahit les désirs les plus secrets de sa conscience. Il fut relevé de ses fonctions, quitta l'Extrême-Orient sans le moindre esprit de retour, et dut se contenter, dans le Midi de la France, d'un poste pédagogique infime, où il vient de mourir, pauvre, ignoré, n'ayant retiré, de ses travaux et de sa science, que la constance de sa résignation.

J'ai voulu mettre en relief ces quelques traits d'une existence vraiment tragique, afin d'en faire ressortir cet enseignement: que s'engager dans une impasse intellectuelle conduit à la ruine sociale de l'individu.

Matgioi.

Les Nombres.

A. Le ciel est un, trois, cinq, sept, neuf. La terre est deux, quatre, six, huit, dix. Tels sont les nombres du ciel et de la terre. Les situations des nombres 1 et 6 sont en bas: 2 et 7, en haut; 3 et 8, à gauche; 4 et 9 à droite; 5 et 10, au milieu.

B. Le nombre cinq indique l'extension de ce qui engendre ; le nombre dix, l'extension de ce qui est engendré. Un, deux, trois, quatre représentent la situation des quatre symboles : six, sept, huit, neuf, sont les nombres qui y correspondent.

C. Il y a cinq nombres célestes, et cinq nombres terrestres : dans chaque série les nombres concordent deux à deux. La somme du premier est vingt-cinq ; la somme du second est trente ; leur total est cinquante cinq. C'est ce qui accomplit les stases d'expansion et de contraction.

Les nombres célestes sont impairs : les nombres terrestres, pairs. 1 et 2, 3 et 4, 5 et 6, 7 et 8, 9 et 10, forment des groupes concordant. Egalement dans les cinq situations, deux nombres correspondant concordent, soit : 1 et 6, 2 et 7, 3 et 8, 4 et 9, 5 et 10. L'unité se modifie et engendre l'eau ; 6 la transforme, — 2 engendre le feu ; 7 le transforme, — 3 engendre le bois ; 8 le transforme, — 4 engendre l'or ; 9 le transforme, — 5 modifie la terre : 9 la transforme. Ainsi les cinq agents et les cinq planètes subissent les phénomènes de contraction et de redressement, d'aller et de retour.

D. D'après le *centre secret* du *tableau du fleuve*, le nombre céleste cinq multiplie le nombre terrestre, et on obtient cinquante. Mais quand on consulte le sort au moyen de ce nombre, on borne l'emploi à quarante neuf.

De la manière d'opérer la divination par l'emploi de l'herbe Shi.

Suspendre *un* entre le petit doigt de la main gauche et le doigt suivant. Séparer ce qui reste après

avoir compté quatre par quatre. Ramasser dans les deux intervalles du médius de la main gauche. Aussitôt l'opération terminée, on relève le tout; on réunit et on sépare comme après la première fois, de façon à faire le groupement dans les deux mains, et on recommence ainsi la même opération.

E. Les sorts relatifs à la positivité sont deux cent seize, ceux relatifs à la négativité sont cent quarante quatre : en tout trois cent soixante, équivalant aux jours d'une révolution.

F. Le *tableau du fleuve* a quatre faces : la grande positivité est 1, et suivie du nombre 9; la petite positivité est 3, et est suivie de 6 ; la petite négativité est 2, et est suivie de 8. La règle pour compter et éliminer les brins (les brins de l'herbe shi, qui représentent dans la divination les traits des hexagrammes) consiste à compter ensemble ce qui reste après les trois modifications, à écarter l'unité dès le commencement, à compter chaque groupe de 8 comme une dualité. L'unité est entourée circulairement par 3; la dualité est entourée en carré par 4: 3 emploie la totalité: 4 emploie la division. En réunissant le tout, cela donne les nombres 6, 7, 8, 9, et après trois éliminations tout se trouve encore réuni. Il reste trois unités en excès, qui, répétées trois fois, donnent 9. Les brins sont donc $4 \times 9 = 36$, nombre qui constitue l'extrême positivité $= 1$. $(36 = 3 + 6 = 9)$ $(9 + 1 = 10)$.

S'il reste, au contraire, trois dualités cela fait 6, et le nombre des brins sera de $4 \times 6 = 24$, qui constitue l'extrême négativité $= 4$. $(24 = 2 + 4 = 6)$ $(6 + 4 = 10)$. Tel est le mystère de la transformation; ceci a exclusivement pour but de montrer la formation des nombres.

Les hexagrammes contiennent 192 traits positifs et autant de négatifs. Or 192 × 36 = 6912, et 192 × 24 = 4.608. en tout 11 520 formules de divinations. Faire les quatre opérations : division en deux groupes, suspension d'un brin, élimination par quatre : recueil du reste. Trois modifications déterminent une formule ; dix-huit déterminent un hexagramme.

Les six traits étant complets, en les considérant, les uns comme le mouvement, les autres comme le repos, il en résulte qu'un seul hexagramme peut devenir successivement l'un quelconque de soixante-quatre traits, et servir à déterminer les présages. Ces modifications se présentent donc de 4096 sortes différentes : 4096 = 64.

Toutes ces questions étaient complétées et développées dans les instructions du Tcheouli, qui sont aujourd'hui perdues, aux fonctionnaires chargés de la divination, mais il est aujourd'hui absolument impossible de le contrôler (1).

Les Epreuves

A. L'homme demande ; c'est par les signes qu'il reçoit la réponse ; il reçoit, comme par un écho, l'ordre qui prescrit sa destinée. Il n'y a pour lui rien d'éloigné, rien d'obscur, rien de caché. Il a connaissance et conscience des êtres qui arrivent.

---

(1) Les paragraphes, A. C, E, sont traduits des formules déterminatives de Wenwang et de Tsheou Kong : le paragraphe B. du commentaire de Thsengtse ; les paragraphes D et F, de l'ouvrage de Tsouhi, intitulé : *La Dissipation des Ténèbres*.

B. Après avoir compté trois par trois pour la modification, on compte encore cinq par cinq : on recherche les nombres sept, huit, neuf, dix, pour déterminer le symbole du mouvement ou de repos. Il faut scruter les analogies et les différences dans les paroles, afin de connaitre les distinctions entre les membres des associations ; puis survient l'épreuve par trois et par cinq, afin de comparer les êtres et les paroles. (Ces deux textes sont extraits des œuvres de Weifeï.)

Les Signes

A. Le Yi comporte l'extrême origine, c'est là ce qui engendre les deux règles : les deux engendrent les quatre symboles, qui engendrent les huit trigrammes. L'ordre est ainsi toujours bien tracé, quand il s'agit de la divination.

B. Les instruments de divination sont les brins d'herbe et la tortue ; par eux on détermine les présages heureux ou malheureux de l'univers. Le ciel montre les symboles, le sage en déduit les présages. Du fleuve sort le tableau, du lac sort le livre, et le saint en formule les règles. Les formules annexées aux symboles servent à déterminer l'avertissement.

C. Les présages heureux ou malheureux sont toujours le résultat de la destinée tracée par les formules ; c'est par le mouvement des modifications que ces présages deviennent évidents. Fohi vit les symboles dans le ciel, et les formules sur la terre. Deux yeux échangeant leurs regards, les êtres existent.

D. Fohi fit des nœuds de corde pour la chasse et la pèche; il tira cela du trigramme Lî. Shennong ploya

le bois pour faire une charrue ; il tira cela du trigramme Yi. Il constitua le marché afin que les hommes de tout l'univers y fissent leurs échanges ; il tira cela du trigramme She ho.

Hoan ghi, Yao et Shonen shi gouvernèrent ; ils dirigèrent le peuple pour qu'il ne fut pas oisif; ils l'éclairèrent afin que le peuple se conformât au bien; ils tirèrent cela des deux trigrammes de la Perfection. Ils fendirent un arbre pour faire une pirogue, ils coupèrent le bois pour faire un aviron; or ils prirent cela du trigramme Noan. Ils lièrent les bœufs pour le transport; ils montèrent les chevaux; or ils prirent cela dans le trigramme Soueï. Ils doublèrent les portes pour accueillir les hôtes dangereux; or ils prirent cela dans ls trigramme Yu. Ils prirent un arbre pour faire un pilon, et creusèrent la terre pour faire un mortier; or ils prirent cela dans le trigramme Sias Kio. Ils ployèrent et taillèrent le bois pour faire un arc et des flèches; or ils prirent cela dans le trigramme Koueï. Ils dressèrent des colonies et inclinèrent les formes, pour construire des habitations; or ils prirent cela dans le trigramme Tatsheng. Ils firent usage des cercueils intérieurs et extérieurs; or ils prirent cela dans le trigramme Tae kono. Ils inventèrent les caractères d'écritures, et les tablettes; or ils prirent cela dans le trigramme Koue (1).

---

(1) Les paragraphes B et D sont traduits des formules de Wennwang et de Thseou Koug; le paragraphe A, du Kimong, de Tsouhi; et le paragraphe C du commentaire du même auteur.

Les Concordances

Autrefois, l'homme saint aperçut secrètement les causes mystérieuses de la lumière, et il créa la divination. Il tripla le ciel, doubla la terre, et s'appuya sur les nombres ; il épuisa la raison d'être, et embrassa complètement la nature de l'homme, afin de parvenir à la destinée. Le ciel et la terre déterminèrent les situations ; la montagne et le marais mélangent librement leurs éthers ; la foudre et le vent entrent en contact, l'eau et le feu ne se détruisent point. Connaître ce qui est passé est conforme à la voie ordinaire ; connaître ce qui arrivera est au-dessus de la voie ordinaire.

La foudre ébranle ; le vent disperse ; la pluie imbibe ; le soleil vaporise ; l'obstacle arrête ; la satisfaction réjouit ; le ciel régit ; la passivité embrasse.

L'être suprême résulte du mouvement ; il s'égale dans l'univers ; il se voit dans la transformation ; il agit dans la passivité ; il parle dans la satisfaction ; il combat dans l'activité ; il s'efforce dans le déplacement : il achève la parole dans l'arrêt final (1).

Le mouvement qui est le Dragon, voilà la cause mystérieuse de tous les êtres.

Khien activité ; Khouen, passivité ; tsheu, mouve-

---

(1) Ces concordances nécessitent l'explication graphiques des huit trigrammes primitifs : trois traits continus ☰ Khien ☰ ciel; un trait continu entre deux traits brisés ☵ Khan ☵ eau ; un trait brisé au-dessus de deux traits continus ☱ tonei ☱ marais ; un trait brisé sous deux traits continus ☴ souen ☴ vent ; un trait brisé entre deux traits continus ☲ li ☲ feu; un trait continu sur deux traits brisés ☶ keu ☶ montagne ; un trait continu sous deux traits brisés ☳ thseu ☳ foudre; trois traits brisés ☷ Khouen ☷ terre.

ment ; souen, entrée ; khan, chute ; lì, vibration ; ken, arrêt ; kouei, satisfaction.

Khien, cheval ; khouen, jument ; thseu, Dragon ; souen, poule ; khen, porc ; lì, faisan ; ken, renard ; touei, bélier. On prend les exemples ou liris, khien, tête ; khouec, ventre ; tshen, pieds ; souen, cuisse ; khan, oreille ; lì, œil ; ken, main ; touei, bouche. On prend les exemples sur le corps. Khien, le ciel est le père ; khouen la terre est la mère ; tshen, principe mâle ; souen, principale femelle ; khan, l'époux ; lì l'épouse ; ken, le jeune garçon ; touéi, la jeune fille.

Khiên ; c'est le soleil, ce qui est rond, la pierre précieuse, le prince, l'or, le froid, la glace le rouge, le cheval rapide, le cheval blanc, l'arbre sec, ce qui est droit, le vêtement, la parole.

Khouen : c'est la terre, l'étoffe, la hache, l'économie, l'égalité, la mère du bœuf, le char, l'apparence, la foule, la poignée de l'outil, le noir, ce qui est carré, l'obscurité, le sac, la pipe, la mouche.

Tshen : c'est le dragon, la foudre, le jaune, l'influence causative, le grand chemin, le fils aîné, la hâte, le bambou, le chant harmonieux, la crinière, le retour à la vie, la répétition, le corbeau.

Souen : c'est le bois, le vent, la fille aînée, la trame, le blanc, le travail, la longueur, l'élévation, la branche, l'odorat, le front large, le bénéfice, l'arbre, la recherche.

Khan : c'est l'eau, le secret caché, la toiture, la corde de l'arc, le malaise, la révolution du sang, le rouge pâle, l'ardeur, le pied fin, la housse, la calamité, la lune, le voleur, la dureté du cœur, l'antre, la musique, le buisson d'épines, le renard.

Li : c'est le feu, le soleil, l'éclair, la jeune fille, la postérité, l'arme, la tortue, le ventre, le reptile, le fruit, la tige, la vache.

Ken : c'est la montagne, le sentier, la pierre, la porte, le religieux, le doigt, la souris, la solidité, le nez, le tigre, le loup.

Toueï : c'est le marais, l'enfant, le devin, la langue, la rupture, la dureté, la concubine, le bélier, la permanence (1).

Note. — On peut référer des textes qui précèdent :

1°) que la divination fut en effet déterminée par Wenwang et Isheoukong.

2°) que les règles de la divination sont dans la science des nombres et que la numération se faisait par les brins de l'herbe *shi*.

3°) que la manipulation de brins de l'herbe *shi* conduisait à l'examen de l'un quelconque des soixante-quatre texagrammes.

4°) que cet examen devait se faire en prenant comme directrice mentale l'une des positions hexagrammatiques, suivant la formule de la demande, et qu'ainsi il y avait 64 manières de faire l'examen de l'hexagramme indiqué par la manipulation, par suite qu'il y avait $(64)^2$ soit 4096 manières de répondre à une question posée.

5°) enfin que suivant la demande faite, le sens de chacun des trigrammes composant les hexagrammes, était indiqué dans les concordances.

On peut, analogiquement, trouver d'autres choses dans les textes qui précèdent. Mais l'état de la tradition, au seul point de vue divinatoire, ne nous permet pas d'apprécier que ce qu'on peut trouver dans ces textes est vraiment ce que ceux qui les écrivirent voulaient qu'on y trouvât.

---

(1) Tout ce texte est extrait du Chapitre VI des « Dix coups d'ailes » de Khongtse (Confucius).

DEUXIÈME PARTIE

CORRESPONDANCE D'EXTRÊME-ORIENT

Le Berceau de l'Humanité

Au Thibet, dans les montagnes, existe une muraille gigantesque ; elle témoigne d'une civilisation très avancée ; elle commence à la rivière de Kuankhé, et contourne la partie des montagnes célestes qu'on appelle le Kara Korum ; c'est à l'orient de ce massif, sur les pentes des monts Nam-Schan et Altyn, que s'élevaient de nombreuses et populeuses cités. Leur centre est à l'oasis de Tchertchen, dans le nord de la vice-royauté du Thibet, où plusieurs de mes parents ont reçu et recueilli un explorateur russe, le général Prjevalsky. Les deux villes principales ont été détruites, il y a trois milles années. Elles sont, depuis ce temps, recouvertes par le sable.

Quelques étudiants thibétains curieux ont exécuté des fouilles : ils ont trouvé, très bien conservées dans la couche de sable de nombreuses sépultures, et plus de trois mille squelettes presque entiers d'êtres humains, qui appartenaient aux races qui peuplèrent ces villes ; ils étaient beaucoup plus grands que nous, et portaient les cheveux très longs. On trouvait aussi, tout autour, des choses précieuses, de l'or, des diamants, des objets en porcelaine et en verre. On a aussi trouvé une fois une grande quantité de papiers et de manuscrits, enfermés dans des châsses de bois ; ces papiers ont été por-

tés au monastère de Kaldan,dans la province de Lhassa. Depuis ce jour le Dalai-lama a fait garder les ruines par des Lamas Jaunes et a fait interdire de fouiller le sable.

La montagne de Namshan a été le centre de la plus belle civilisation, et de la première de toutes.

Elle est célèbre dans toute l'Asie, ainsi que le prouve le poème suivant du lettré populaire chinois Ouongpo, qui vivait sous l'emperreur Hoti (33e année du 46e cycle historique soit l'an 89 de l'ère vulgaire).

« Je n'ai pas réussi à convaincre de la vérité les gens dont « l'esprit est plongé dans les affaires du monde : je retourne « au mont Nam Schan ; l'obscurité de ses vallées donne, à ceux « qui y séjournent, l'oubli des malheurs dont ils ont souf- « fert. A quoi bon chercher aventure hors des cercles origi- « nels ? L'immuable loi nous étreint et nous contraint tous ; « les changements de l'Univers sont éternels. »

NGUYÈN V. CANG.

Le Mouvement des Idées

Les Revues et les Livres.

Avec la revue la *Science astrale* de notre éminent collaborateur et ami F. Ch. Barlet nous entrons dans la voie rigoureusement déductive de l'Astrologie. Ce qu'il enseigne en effet c'est la position du problème d'un thème dont nous apercevrons le déroulement, comme on apercoit les suites du problème mathématique qui contient tout dans l'énoncé même de son théorême.

Toutefois Barlet et ses collaborateurs se sont efforcés de donner à cette science abstruse un aspect plus moderne.

Les grimoires du XVI[e] siècle incompréhensibles et bourrés de termes cabalistiques sont remplacés par des propositions claires, des formules scientifiques des tables sinon attrayantes, du moins faciles à manier. Cette science grâce à lui est mise à la portée de tous — Outre les explications précises, qui abondent à chaque page du *Cours d'Astrologie* de *E. Vénus* on trouve des modèles de thèmes presque dans tous les numéros. C'est ainsi que Guillaume II (n· 1) Edouard VII (n· 4 Nicolas II (nº 5) Alphonse XIII (nº 6) Loubet et Victor Emmanuel (n· 7)pourraient voir s'ils daignaient abaisser leur regard jusque là de quels événements l'implacable destin les a marqués.

L'Echo du merveilleux après un article intéressant de G.Méry sur le texte *Incarné Désincarné, Non-incarné* où nous étudions en détails ces divers états d'être,aborde sa question

favorite et si connue de Tilly. A signaler les *pressentiments* de *de M. de Plehve* et les curieux d'un disque d'étain pur de JAL qui dès sa première phrase nous fait de suite comprendre qu'il ignore profondément la magie.

La *Revue hermétique* contient des études fort intéressantes, entre autres un article sur l'éther et la Force psychique. Il y aurait beaucoup à dire et à critiquer sur la façon dont l'auteur a posé sa thèse. Nous ne pouvons savoir s'il est vrai que « des faits nombreux » nous aient démontré l'action d'une force unique régissant une matière unique. On verra tout de suite ce qu'a de peu scientifique quand on veut s'élever, au-dessus de la perception première, ce qui nous est donné ici comme aphorisme. Qu'est-ce qu'une force? Qu'est-ce qu'une matière? Dire qu'une force agit sur une matière cela ne revient-il pas à dire qu'une force agit sur une force ?

En effet par quoi se manifeste la matière si ce n'est par la possibilité de réaction et d'opposition dont elle est capable? Matière ne veut donc rien dire. Il n'y a pas de matière. Il y a de la force contre de la force. Tout cela s'agite et vit, d'après des lois qui jusqu'à présent nous restent inconnues; et ce n'est pas l'étude que nous signalons qui nous ouvrira des horizons bien remarquables sur ce problème.

Nous avons voulu cependant signaler cette étude comme un effort méritoire de la part de M. Port du Trait des Ages.

Dans la *Revue des Idée* signalons particulièrement une étude de M. G. Rivière. On n'accusera pas cette revue de se prêter beaucoup à la défense des idées traditionnelles.

Cependant le rédacteur de l'article se trouve obligé de dire certaines choses qui paraîtront naturelles à nos lecteurs, mais dont il se montre étonné un peu enfantinement. Voici ce qu'il croit nous apprendre :« Le déchiffrement de très anciennes inscriptions cunéiformes nous a révélé l'état des connaissances générales des Chaldéens à des époques si reculées qu'il est difficile d'en évaluer l'éloignement. En ce temps déjà les hommes avaient des données exactes sur certains points de l'Astronomie et de la Physique.....

« Sous les symboles qui les enveloppent et dont nous ne pénétrons pas toujours le sens, nous reconnaissons parfois des hypothèses scientifiques ou philosophiques dont nous attri-

buons l'invention à des savants de notre temps, qui, par d'autres moyens sont arrivés à des conclusions semblables.

« Les Elamites et les Chaldéens, il y a 6000 ans, professaient sur les révolutions de notre globe une opinion assez voisine des théories aujourd'hui en faveur chez les géologues.

« Déjà par la lecture des manuscrits égyptiens nous savions que les prêtres d'Amnon et de Phtah quelque quarante siècles avant les philosophes positivistes nos contemporains, avaient trouvé une définition symbolique de la perpétuelle rénovation très proche de la formule célèbre : Rien ne se crée rien ne se perd.

Ceci, comme nous le disions au début ne surprendra nullement ceux qui ont tant soit peu étudié la tradition orientale ou occidentale. Qu'on ouvre Lao-Tseu ou le Sépher Jetzirah, ce sont toujours sous des formes diverses les mêmes idées qui se retrouvent.

La vaillante revue spirite de notre ami Beaudelot le *Spiritualisme Moderne* se présente ce mois-ci avec un nouveau programme. « Nous avons considéré, dit la Direction, que les sciences psychiques sont la base de notre orientation, que la philosophie en est le moyen, et le progrès social la résultante ».

Le *Spiritualisme Moderne* se propose donc de donner une plus grande expansion à la philosophie générale du spiritisme et déclare ainsi ne pas se cantonner dans la routine de certaines petites chapelles qui ne font rien pour l'avancement de la science. Nous ne pouvons donc que féliciter notre confrère.

En même temps nous apprenons que Madame Mary de Komar abandonne ses fonctions de rédacteur en chef à cette intéressante revue. Ecrivain distingué, conférencière chaleureuse, Mme de Komar avait travaillé avec un dévouement inlassable à répandre dans tous les milieux où elle se trouvait l'idée d'un spiritualisme scientifique. On nous assure qu'elle ne quitte la place qu'elle occupait si brillamment que pour se vouer à des travaux de longue haleine. Nous souhaitons vivement qu'elle fasse un jour ou l'autre profiter le public du fruit de ses méditations. Ecrivain de premier ordre, Mme Mary de Komar avait déjà fait représenter à Bruxelles une pièce qui fut fort applaudie : « la comtesse Wanda ». On connaît d'elle

également de nombreuses productions littéraires, romans d'ordre philosophique ; et dernièrement elle avait donné un petit volume de contes pour enfants qui est un vrai bijou sous le titre « *A travers l'Invisible* ».

Nous espérons que Mme de Komar ne délaisse pas tout à fait les études psychiques. Nous le regretterions car vraiment tous ceux qui s'intéressent à la philosophie dont nous essayons nous-mêmes de poser les bases, ont encore beaucoup à attendre de cette femme remarquable, dont la distinction de cœur égale le talent.

Dans le *Bulletin de la société des Etudes Psychiques*, à signaler une reproduction d'un fort intéressant article du colonel A de Rochas, sur la *régression de la Mémoire et la faculté de Prévision*, où d'étranges révélations nous sont faites sur les possibilités nouvelles qu'offre l'état somnambulique.

Dans la *Revue de l'Hypnotisme* nous rencontrons sous la plume du Dr H. Lemesle un article remarquable sur *Le sommeil agent curatif* et *La valeur thérapeutique de la suggestion hypnotique et de la psychothérapie*.

La *Résurrection* de notre ami et collaborateur A. Jounet continue ses études si profondes sur la philosophie Christique et nous relevons particulièrement un article d'une grande largeur de vue sur les tentatives faites par G. Dehenne pour donner dans son U. P. la plus grande possibilité de discussion sur tous les sujets qui intéressent fondamentalement l'être humain.

Prochainement nous comptons étudier avec l'ampleur qu'ils méritent les ouvrages de M. M. Sage.

E. J.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaïta (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr.-in-8° avec figures (*très rare*).

St.-Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in. 8° (*très rare*) 24 francs.

Court de Gébelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. in-4° rel. avec figures. (*Vaste monument la Science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr.

DEMANDES

On demande à acheter un Paracelse complet (édition de Genève).

On demande Axel, par Villiers de L'Isle-Adam.

On demande La Géométrie non Luclidienne, de Barberin.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

....

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom .... Signature :
Qualité ....
Adresse ....
....

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Graphologie

Quand par suite du manque d'affinités, tant de douleurs, de déceptions, d'amertumes sont épandues, pour le plus grand nombre, sur le Chemin de la Vie, tant au point de vue social qu'au point de vue sentimental, l'art de bien connaître son semblable devient une nécessité de plus en plus pressante pour atteindre l'état de Paix et d'Harmonie rêvé par tous ceux qui aspirent à une humanité meilleure, partant plus heureuse.

A cet effet, adresser à Mme Bagnetz, 5, rue Christine, Paris, un spécimen de l'écriture *courante*, en n'importe quelle langue, pour recevoir un portrait graphologique *complet*, (caractère, aptitudes, santé, etc.) aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr ; de 8 jours, 5 fr. ; en un mandat ou bon de poste.

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les Nos de la VOIE (1 *à* 6) (Avril-Oct. 1904

Supplément de la *Voie* du 15 Octobre 1904.

No 8 15 Novembre 1904

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE :

PRIX DU NUMÉRO.......................... **Un Franc.**

Abonnements :

[F]rance...	Un An............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois..........	7 Fr.	—	Six Mois ...	8 Fr.

[R]ÉDACTION — ADMINISTRATION

5, Rue du Pont de Lodi

PARIS

VENTE ET DEPOT

Lucien BODIN

Libraire-Editeur

5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.



PREMIÈRE PARTIE

LES DESTINS DE L'HUMANITÉ

Si l'on se reporte au cylindre et à l'hélice représentatifs des destins de l'Univers, régis par les lois de l'Evolution, on remarquera que les destins particuculiers de l'Humanité sont régis par les mêmes lois, d'une façon tout aussi exacte et imprescriptible, et qu'il n'y a qu'à faire, à la stase humaine, une application logique et adéquate de ces lois, pour avoir la solution des problèmes qui inquiètent plus ou moins notre espèce.

Le cycle humain est un des éléments de l'hélice ; il en est vraisemblablement l'une des spires ; et la vie humaine peut être déterminée comme commençant et finissant avec la spire considérée, c'est-à-dire comme bornée à ses extrémités par les deux intersections de la spire avec la parallèle à la hauteur du cylindre menée par un point quelconque de sa surface latérale.

Ce corollaire de nos propositions précédentes mon-

tre immédiatement que le cycle humain est un cycle tout à fait normal, que la modification humaine n'a, parmi les autres modifications, rien de surprenant ou de merveilleux, et qu'il n'y a donc pas de solution ou de transformations particulières à lui appliquer.

Car, il faut le noter avec force, il n'y a rien d'extraordinaire dans l'humanité, non plus que dans le sort qui l'attend ; la seule chose extraordinaire qui pût être, c'est qu'elle ne fût point comme elle est. Elle fait partie, à sa place naturelle, des modifications de l'Univers : elle est un des éléments normaux de l'Evolution. Rien n'a été « *créé* » pour l'homme ; rien n'attend l'homme spécialement ; il est venu d'où tout sortit ; il va où tout retourne ; et la stase où il se trouve n'a pas plus d'importance que les autres.

Nous lui en donnons une plus grande, parce que nous nous y trouvons au moment où nous parlons ; et cela est très raisonnable, si nous y attachons simplement une plus forte curiosité. Mais nous n'avons plus qu'une vanité naïve, si cette curiosité nous porte à réclamer pour l'homme un traitement spécial ; il faut nous convaincre — et cela est difficile à la fois pour notre orgueil, et pour ceux qui cherchent à en trafiquer des avantages — que l'homme n'est pas dans une situation inférieure, qu'il n'est pas dans une situation privilégiée, qu'il est simplement comme il doit être ; qu'il est un être ni particulièrement heureux ni particulièrement malheureux, et qu'il ne mérite ni les interjections laudatives ni les exécrations pitoyables dont les textes religieux l'ont tour à tour enfumé ou stupéfié.

L'homme est seul à avoir une âme, s'écrient certains adulateurs, qui cherchent, comme tous leurs

pareils, à tirer profit de leur flatterie. Cette proposition est aussi manifestement fausse que celle qui prétendrait que l'homme est seul à avoir un corps. Et en réalité, cette proposition est fausse tout autant dans son sens général que dans sa prétention. L'homme a certainement quelque chose qui lui est spécial, comme nous allons le préciser plus loin : c'est la caractéristique même de la stase humaine. Mais les êtres modifiés, qui nous suivent et nous précèdent, possèdent au même titre les caractéristiques post-humaines et anti-humaines, et n'ont pas le droit de s'enorgueillir, puisque c'est la loi d'activité qui les leur a fournies, et qu'ils ne pourraient pas ne pas les acquérir successivement.

Mais la caractéristique humaine, non plus qu'aucune autre, n'est composée d'aucun élément qui ne se trouverait que dans l'homme. C'est un *composé* dont les quantités ne se trouvent que dans l'homme à de certains coëfficients, mais dont les éléments consécutifs se retrouvent dans une ou plusieurs stases adjacentes ; ils ne sont pas de *l'homme* ; seule *leur association* fait l'être humain.

Le dessin mathématique nous montre d'ailleurs une hélice parfaitement régulière et coordonnée, aucun point n'est excentrique ; tous sont réguliers et conséquentiels des éléments générateurs de la figure ; l'humanité est sur l'un de ces points ou mieux sur l'une des spires composées par ces points. Elle est donc entièrement normale ; elle n'a point les *préférences de la Divinité*, et nous devons reléguer, dans l'arsenal vieilli de nos orgueils et de nos terreurs, les éloges et les menaces qui nous furent solennellement impartis au nom de cette *situation privilégiée* qui n'est rien

qu'une conception folle et tout à fait contraire au principe de l'Evolution et à la Perfection elle-même.

Portons-nous sur l'hélice de l'Evolution à un point de l'intersection fournie par la parallèle à la hauteur du cylindre sur sa surface latérale; cette parallèle coupe toutes les révolutions de l'hélice ; entre deux points d'intersection consécutifs est figurée la spire de l'Humanité : le point d'intersection inférieur est celui du commencement de la spire, et de notre observation actuelle. C'est le moment où l'Humanité naît (1).

Elle naît, c'est-à-dire elle vient de la modification précédente, sans heurt ni secousse, montant sur la douceur de la courbe, par un mouvement giratoire continu, dû à la force attractive de la Perfection. — La loi de causalité est *l'origine* de cette naissance, et de la perpétuité de cette naissance, tant du moins qu'il y aura un courant des Formes : car la forme humaine peut se confondre dans l'Universel : elle s'y confondra certainement ; mais elle ne peut point périr dans le sens négatif que nos objectivités donnent à ce terme grammatical, c'est-à-dire qu'elle finira doucement à l'expiration de sa forme et à son remplacement par une autre, mais qu'elle ne se terminera pas, en pleine marche, par un brutal cataclysme qui romprait le cours uniforme de son destin. Laissons donc, et sans un plus long développement, véritablement oiseux, la *fin du monde* au bon roi Robert, et la con-

(1) Nous disons l'*Humanité* et non point *l'homme* en particulier. Nous étudions ici *l'homme collectif.* C'est le libre arbitre de l'espèce, qui, de l'homme collectif, fait des *individus.*

gélation de notre globe à M. Camille Flammarion : ces hypothèses sont gratuites, et, au cas qu'on les considère comme matériellement et physiologiquement réalisables, elles n'influeraient en rien sur la Forme humaine ni sur les Destins de l'Humanité. Le globe terrestre, en tant que véhicule, ne saurait périr que lorsqu'il serait devenu inutile. C'est-à-dire que l'humanité ne périrait pas avec la planète, mais que la planète périrait, quand elle ne servirait plus de théâtre à l'Humanité. — Et tout cela n'est que de superflues et redondantes contingences.

La loi d'activité pousse l'Humanité, dès après sa naissance, sur la spirale de son évolution particulière ; l'Humanité ne reste jamais immobile sur un point de cette spirale, et elle ne repasse jamais deux fois par le même point. Est-ce à dire que le cycle humain se compose seulement de la vie terrestre, et que nous ne devons jamais après la mort, revenir sur la planète ? Bien avantageux serait celui qui ferait une réponse définitive, en quelque sens que ce soit, à cette question. Certainement nous ne repasserons jamais par la stase humaine, telle que nous la traversons aujourd'hui, car la loi d'activité, la loi d'harmonie et la loi du bien seraient par là violées tout ensemble. Mais n'y a t-il que des « composés humains » sur la terre ? et n'y a-t-il que la terre où puissent se modifier des « composés humains ». Tâchons de répondre par analogie à de si troublantes interrogations.

Dans les trois règnes que nous connaissons sur notre globe, le règne animal voit et sent le règne végétal et le règne minéral, le règne végétal pressent et ne

voit pas : le règne minéral ne pressent ni ne voit (1). Voilà l'ensemble de ce qui tombe sous les sens. Mais nous pressentons, sans voir, une autre matière que celle qui est cataloguée dans ces trois règnes. Tout ce qui est électricité, psychisme, forces errantes, voilà de la matière qui ne tombe pas sous notre contrôle sensoriel, et vis-à-vis de qui l'humanité est, comme est la plante vis-à-vis de l'humanité. Il est possible de pousser l'analogie plus loin. Le minéral ne sent point que nous le projetons et que nous nous servons de lui : nous pouvons être parfaitement les instruments inconscients d'êtres terrestres, qui n'ont aucun de nos cinq sens, que nous ignorons, et qui usent de notre esprit sans que notre esprit le sache, exactement comme notre volonté se sert du minéral (2). Nous gouvernons les bêtes, les plantes et les métaux : pourquoi, si ce n'est par l'effet du plus ridicule orgueil, voulons-nous n'être gouvernés par personne, et qu'il n'y ait aucune forme de l'Univers entre Dieu et nous ? Cela est tout à fait illogique, et commence même à être contraire aux récentes découvertes des sciences mentales et psychiques. Ces êtres supérieurs, ces entités indiscutables, quoique inconnues, ces formes, absolument normales, de l'Univers, sont-elles ou ne sont-elles pas des Hu-

---

(1) Tel est du moins, l'état de la science expérimentale actuelle.

(2) La suggestion donne à des humains le pouvoir sur d'autres humains, qui perdent leur volonté dans la volonté de leurs maîtres passagers ; il serait donc fou de prétendre que notre hypothèse ne repose pas sur une donnée expérimentale en même temps que sur l'analogie.

manités sublimisées ? qui donc osera imposer que cela est ? mais qui osera dire que c'est impossible ?

Et d'autre part, le cycle humain est-il inévitablement borné au rôle que nous lui voyons jouer sur cette terre ? est-il indispensable, pour qu'un homme reste dans l'humanité, qu'il foule le sol avec des pieds, qu'il récolte le blé avec des mains, qu'il déchire la chair avec des dents ? Personne ne prétendra soutenir que l'essence de l'Humanité est dans la *forme*, c'est-à-dire, pour employer un langage plus physique — dans la possession et dans l'usage des cinq sens, et dans l'habitat de notre actuelle planète. L'Humanité peut se développer hors la planète, avec une apparence et des moyens appropriés aux conditions formelles d'existence qui lui seront réservées par ailleurs. Voilà qui est encore parfaitement analogique et plausible.

Ainsi, pour l'Humanité, être sur cette terre avec d'autres élements organiques, avec une autre *Vie* — ou bien passer à une autre modification avec des organes analogues, mais perfectionnés : voilà deux variations, également acceptables, de la loi des Renaissances. Et telle est la métempsychose bouddhiste et pythagoricienne, que toute l'antiquité admet, et que nous admettons avec elle, comme un corollaire, parfaitement logique et démontré, des Lois de l'Evolution. Cette loi des Renaissances affecte l'Humanité dans tout le cycle humain ; elle a l'une de ses applications dans l'espèce humaine terrestre ; et c'est pour cela que tout à l'heure nous faisions distinction entre l'Homme collectif et l'homme individuel.

L'Humanité est une spire de l'hélice ; l'espèce hu-

maine actuelle est un des points de la spire (1). Prenons toujours garde à ne point faire une telle confusion, à ne point prendre la partie pour le tout, et à ne point tomber conséquentiellement dans les rêveries les plus nébuleuses ou dans le transformisme le plus grossier. La vie humaine terrestre est un des points du cycle humain : c'est une des formes de l'Humanité ; et l'Humanité, par la loi des Renaissances, traverse la stase humaine présente, sans s'y maintenir, et sans y retourner. Mais si l'espèce humaine est perdue pour l'homme après la mort individuelle, l'Humanité demeure à l'homme collectif. Et nous verrons plus loin comment se comporte l'agrégat humain dans ces différentes situations. Et nous verrons aussi que, antérieurement et ultérieurement au cycle humain, il subsiste, de ce qui fait la caractéristique de l'Humanité, un élément constitutif immanent et éternel.

La loi d'harmonie pousse l'Humanité le long de son cycle avec un mouvement général et uniforme. Le mouvement est général, en ce qu'aucune des parcelles qui constituent l'Humanité ne saurait y échapper par hasard, ou volontairement s'y soustraire : il est uniforme, en ce que la cause initiale (le mouvement dû à la manifestation de la volonté du ciel) s'exerce sur toute l'Humanité d'une sorte toujours égale à elle-même, et que celle-ci se meut donc le long de sa spire sans secousse et sans arrêt. Cette loi de l'harmonie a une triple conséquence ; dans le sort de l'humanité, il

---

(1) Et c'est elle, alors, qui peut avoir comme symbole, le *cercle de vie*, caractérisé par l'Yn Yang, que nous étudions plus loin.

n'y a point de hasard ; il n'y a point de différenciation essentielle ; il n'y a point de surprise ni d'exceptions.

Il n'y a point de hasard : le hasard est en effet produit par la concordance de l'inconscience de l'élément avec l'absence de son moteur initial. Nous admettons volontiers l'inconscience de l'élément, en tant qu'impuissance dans le cours d'une modification, et d'inintellection impuissante, si on considère la série des modifications. Mais comment admettrons-nous l'absence du moteur, c'est-à-dire l'oubli où la Volonté du ciel laisserait la moindre des parcelles que le principe de causalité a lancées dans le mouvement, c'est-à-dire dans l'existence objective ? Cela est tout à fait impossible ; car si l'élément parcellaire considéré était livré au hasard *hors* de l'Univers manifesté, il faudrait nier l'infini de la Volonté du ciel ; et si l'élément était livré au hasard *dans* l'Univers manifesté, il faudrait nier la Perfection omnisciente de cette Volonté. C'est-à-dire que cette Volonté du ciel n'existerait point. Le *hasard* et le *ciel* sont contradictoires et exclusifs l'un de l'autre. Et comme l'Univers est le ciel manifesté, il nous faut nier, soit le hasard, soit l'Univers, jusque dans le plus concret témoignage de nos sens. Nous sommes donc conduits à cette proposition véritable : *le Hasard n'existe pas*. Et nous sommes heureux de constater que cette proposition est dès longtemps inscrite au seuil de la haute science purement occidentale, et en exergue des œuvres des maîtres qui s'en occupent. Dans le christianisme, et dans tous les systèmes religieux et philosophiques, qui émanent de lui, ou dont il émane, cette partie efficiente du principe d'harmonie porte le nom de *Provi-*

dence, mot dont la signification radicale constitue la négation même du hasard.

Il n'y a point de différenciation, dans l'humanité, entre les destins des divers éléments qui la composent. Les élements, qui, au point donné entrent simultanément — harmoniquement — dans une modification, sortent ensemble de cette modification, et entrent ensemble dans une autre. De plus, tous les éléments parcourent toutes les modifications dans le même ordre. Enfin, et de même que leur origine, leur fin est la même à tous. Voilà ce que veut étroitement la loi de l'harmonie ; et il est impossible que cette loi soit violée en aucun de ses points. Nous verrons, dans la suite de ces études, quand nous prendrons les textes du Kan-Yng, ou des sanctions, comment le dogme grossier des Récompenses et des Peines éternelles se transforme, lorsque ceux qui l'enseignent n'ont pas à retirer, des terreurs qu'il inspire aux croyants, de l'argent ou de l'influence. Il nous faut affirmer dès maintenant que le Principe, également inaltérable, de la Justice, obtient toujours et partout une entière satisfaction. Mais le propre des attributs du ciel est de se conformer les uns aux autres, et de ne se gêner en rien jusque dans leurs extrêmes conséquences ; le principe de Justice s'accomode fort bien de la loi d'Harmonie, dont il est une manifestation métaphysique ; et l'Harmonie, comme son corollaire la Justice, veut que le sort terminal de l'Humanité et de l'Univers soit un sort commun et unique.

Remarquons en passant que par application de l'Harmonie, il n'est, pas plus que par application de l'Activité, permis d'admettre la brutale métempsycose des médiocres successeurs de Pythagore. Des éléments ne

sauraient demeurer dans une modification — en conservant ou en changeant leurs formes, — tandis que d'autres éléments, entrés en même temps qu'eux dans cette modification, la traverseraient et la quitteraient ; les uns ne sauraient avancer, pendant que les autres rétrograderaient, sous prétexte de sanctions ; car, une fois pour toutes, des sanctions attachées à des actes temporaires sont forcément objectives, et ne sauraient s'appliquer à des lois conséquentielles de la subjectivité. Tous les êtres suivent, dans le courant des formes, un mouvement harmonique et régulier ; et c'est la loi du *bien* qui, seule, détermine la direction de ce mouvement.

Enfin il n'y a pas, dans ce mouvement, de heurt, de secousse, ni d'imprévu ; c'est-à-dire que la marche est *méthodique*. L'harmonie affecte tous les êtres dans leur passivité, et régularise leur émission dans les formes. Il n'y a donc point de création imprévue ; il n'y a pas de *génération spontanée* ; tous les êtres en même temps existèrent, et le premier jour de la constatation, par nous, de leur existence, n'est pas le jour de leur naissance ; cette prétention est encore une bouffée d'orgueil de cerveaux humains servie par une intelligence imparfaite et par des organes sensoriels en réalité très médiocres ; elle n'est pas plus soutenable que l'opinion d'un astronome (je crois, pour l'honneur de l'astronomie, que cet astronome n'existe et n'existera point), qui déclarerait qu'une étoile vient d'être créée le jour où il l'aperçoit pour la première fois dans le champ de sa lunette, tandis que, réellement, cet astre était si éloigné de notre globe que la lumière émise par lui vient seulement de nous parvenir. Il serait ridicule de refuser aux principes de la métaphysique et

aux manifestations du subjectif ce que l'on accorde aux lois d'une science contingente. Il n'y a donc pas de génération spontanée. Mais la régularité de l'émission des formes veut davantage ; elle veut la transmission régulière de la forme, et elle la veut dans les plus petits détails. Ainsi la *forme* humaine sera toujours la *forme* humaine ; et il n'est pas plus possible à un homme d'engendrer un bœuf, qu'à un bœuf d'engendrer un homme, ou à une plante d'engendrer un morceau de métal. Cet énoncé paraît ridicule ; il le paraîtra beaucoup moins, quand on comprendra qu'il émet l'impossibilité que, à travers tous les perfectionnements ou les échelons que l'on voudra, un singe engendre un homme, et que, par là, se trouve irrémédiablement condamnée cette bizarre théorie littréenne, qu'on a mal à propos décorée du vocable de Darwinisme. Les derniers tenants de ces propositions sans démonstration possible, physique ou métaphysique, n'admettraient point pour possible qu'un couple nègre procréât un blanc, mais trouvent plausible qu'un couple d'orangs, au fond des bois et dans un impénétrable mystère, aient un jour procréé un être humain.

Bien entendu, nous admettons que, de même il n'y a pour ainsi dire pas de limite appréciable entre les plus animaux des végétaux, et les plus végétaux des animaux, il y ait, entre la forme humaine, et les autres formes animales les plus rapprochées d'elle, autant de formes que l'on voudra, et qu'elles soient, par échelons, et rangées en ordres, le plus semblables possible à leurs voisins. Entre le singe le plus humain, et l'homme le plus simiesque, nous admettons mille formes, si l'on veut, d'anthropoïdes (bien qu'on n'en ait jamais, ni en géologie ni en zoologie, trouvé de

traces absolument convaincantes); et ainsi, pour la plus grande satisfaction de certains savants, très orgueilleux quant à eux-mêmes, et très modestes quant à leurs ancêtres, la distance entre l'homme et le singe sera comblée. Cela est vrai, quant à la similitude des apparences ; mais la différenciation entre les échelons, indéfinie ou infinitésimale, subsiste avec la même rigueur; les anthropoïdes feront des anthropoïdes ; les singes, des singes ; et les hommes, des hommes ; et cela sera ainsi, tant que s'écoulera, dans l'Univers, le courant des formes.

Enfin, cette Humanité que nous savons maintenant active, mobile, et, après ses mouvements, destinée à un sort général et commun, la loi du bien lui désigne ce sort, et précise à la fois la direction et la fin de son activité. Cette fin est excellente, car le dessein suprême et unique de la volonté du ciel est essentiellement et invinciblement bon. Il n'y a pas de terreurs ni de souffrances éternelles ; prouvons-le, dans le langage le plus court et le plus enfantin.

S'il existait éternellement une souffrance, en dehors de Dieu, Dieu ne contiendrait pas tout; il ne serait pas infini ; il ne serait pas Dieu. S'il existait éternellement une souffrance au dedans de Dieu, Dieu ne serait pas infiniment bon; il ne serait pas Dieu. La souffrance éternelle n'existe donc ni en Dieu, ni hors Dieu. C'est-à-dire qu'elle n'existe point, et ne *peut* pas exister. Les menaces les plus éloquentes, les vitupérations les plus intéressées ne sortiront point de ce simple dilemme, où toute la raison se trouve enfermée.

D'ailleurs, c'est expressément la volonté du ciel qui

émet les êtres dans le courant des formes ; sans cette volonté Eternelle, ni le mouvement ni la Forme, ni la moindre partie de la « *création* » n'existerait ; comment supposer que cette volonté, qui s'exerce à la naissance et durant toutes les modifications des êtres, ne s'exercerait plus au moment de la transformation finale? et la laisserait péricliter ou déchoir? et comment supposer que cette volonté, s'exerçant éternellement, conduirait les êtres issus d'elle, et par elle seule, à une fin de souffrance et de malheur? Comment supposer qu'elle ne les guide pas? Comment supposer qu'elle les guide ailleurs qu'à elle-même, c'est-à-dire à une fin identique au commencement ? Ce sont là des prétentions sans logique, sans justice, sans bonté, tout à fait révoltantes, et qui sentent précisément leur origine humaine, c'est-à-dire médiocre et particulariste. Seul un être borné peut concevoir une solution contraire au bien, c'est-à-dire négative. — Et par le fait qu'une solution est négative et bornée, elle ne peut sortir de la contingence où elle a été engendrée, et elle est inapplicable aux problèmes qui relèvent du subjectif.

Voici donc les destins de l'humanité parfaitement dirigés par les quatre lois inéluctables qui ont présidé à la naissance et président à la marche de l'Univers. — Mais que devient, avec cette inéluctabilité, la liberté des choses? Nous l'expliquerons fortement quand il s'agira des conditions de l'individu. La liberté humaine existe ; et elle existe dans des conditions qui satisfont à la justice subjective, et qui engagent suffisamment, au point de vue de la sanction à prévoir, nos responsabilités personnelles.

Mais ceci étant affirmé et devant être ailleurs dé-

veloppé, *la liberté des êtres n'existe pas*, en tant que parcelles lancées dans le courant par la volonté du ciel, et devant être recueillies par cette volonté. N'oublions pas à quel monde appartient la série dont nous parlons, et que c'est sur le plan métaphysique — c'est-à-dire divin — que se tient notre raisonnement. Nous sommes ici en face de la Volonté Divine. Aucune volonté n'existe que si elle émane de cette volonté ; donc aucune volonté ne peut l'égaler : car si une volonté égalait la Divine elle serait la Divine, et non son émanation.

Toute volonté égalant la Divine est identique à elle ; donc aucune volonté ne peut, *avec égalité*, se dresser contre la volonté Divine. — Il n'y a donc pas de volonté qui triomphe de la Divine ; *il n'y a donc pas de liberté contre l'Activité du ciel.* Les desseins du ciel ne peuvent être renversés, ni traversés, ni retardés : rien ne peut prévaloir contre eux ; et toutes les doctrines religieuses — la doctrine même de Rome, exprimée dans le plus mauvais latin qui soit au monde (*et portæ inferi non prævalebunt*, etc), — sont ici d'accord avec la métaphysique et la logique naturelle. La Liberté Totale n'existe qu'en l'Infini, et n'agit que par l'Infini, et dans la volonté de l'Infini. — Un être écoulé dans le courant des formes ne peut pas être doué de la liberté totale, sans quoi il serait immédiatement Dieu. Et l'univers est invinciblement régi ; et il marche invinciblement vers ses destins. Et de même que l'homme ne naît pas quand il veut et ne choisit point le moment de sa mort, l'humanité naît dans une modification et la quitte, dans les conditions prévues par la volonté du ciel. Et elle arrive là où la volonté du ciel l'a, de toute éternité, dirigée.

La Liberté Totale est à la fois le plus dangereux et le plus ridicule cadeau qu'on ait voulu faire à l'Humanité : dangereux, parce que elle pouvait ainsi s'opposer à des destins heureux ; ridicule, parce que ceux qui ont prétendu le lui faire, n'ont pas pris garde, qu'en permettant à l'Humanité de tenir tête à Dieu, ils faisaient l'Humanité Dieu. — Mais cette invention de l'orgueil et de la cupidité humaine se souciait peu d'un tel contre-sens joint à une telle impiété. La *Liberté Totale*, que l'espèce humaine acceptait par orgueil, conduisait à la *responsabilité totale*, à la *Faute Totale*, et à la *Peine Eternelle*, seule réparation possible de cette faute totale. Et les inventeurs du théorême et de ses conséquences avaient inventé, en même temps, que, ministres de Dieu sur la terre, ils pouvaient, moyennant des prières, de l'argent, des avantages de toute sorte, préserver de la *Peine Eternelle*, remettant la *Faute Totale*, diriger la *responsabilité totale*, et se faisaient ainsi, par un ingénieux choc en retour payer cette *liberté totale*, dont ils avaient fait le cadeau gratuit à l'humanité bénévole.

Nous savons bien que nous détruisons ici le plus vif préjugé de l'espèce, en ce que nous lui enlevons, avec un danger qu'elle a peine à croire imaginaire, les protecteurs nés contre ce danger, et parce que, si nous étions entendus, nous enlèverions à ces protecteurs le facile gagne-pain avec quoi ils prospèrent, et la facile influence avec quoi ils règnent depuis des siècles. Nous savons que nous attaquons ici une conviction, assise profondément dans la conscience que nos ancêtres, nos éducateurs, et d'innombrables années nous ont faite : nous nous rendons un compte d'autant plus exact de la difficulté de cette tâche, que, en

nous-mêmes, et après avoir établi irrévocablement notre certitude, parfois encore fermente le levain des antiques terreurs, et se lève la crainte héréditaire qui assiégea notre enfance. Difficilement on libère son esprit et sa raison des entraves les plus inacceptables, lorsqu'elles sont séculaires, et qu'elles empruntent l'autorité de ceux qui nous enseignèrent et que nous avons aimés. Mais en toute vérité, il nous est impossible d'admettre, même une fois, la victoire du sentiment irraisonné sur la logique, et de croire que Dieu ait consenti à s'égaler à l'homme, précisément pour le malheur de ce dernier, et que le « *créateur* » se soit plu à se déclarer impuissant à rendre inévitablement heureuse sa « *créature* », dans cette « *éternité* » qu'Il lui a donnée et qu'elle ne Lui demandait pas (1).

Certes, nous n'en disconvenons point : sur le plan relatif et dans le monde des contingences, il reste assez de libertés pour caresser l'orgueil, assez de sanctions pour contenter la justice, assez de « pénitences » pour satisfaire les amateurs des pires émotions. — (et nous le verrons prochainement). Mais que la volonté du ciel ait de toute éternité régi et préparé les modifications et la transformation de l'Univers, que tous les êtres que nous connaissons, depuis la molécule la plus matérielle jusqu'aux astres roulant au plus profond des cieux, obéissent aux Lois de cette Volonté Prévoyante, et que seule l'humanité soit capable de réagir, de détruire l'harmonie du plan universel, de contrevenir à la volonté du ciel, et cela dans le

(1) Nous employons volontairement ici le langage le plus concret, afin de faire éclater aux yeux de tous ce que nous voulons dire.

seul but d'échapper au bien général, et d'être, dans tout l'Univers, seule et éternellement malheureuse, voilà ce que ni la logique, ni la métaphysique, ni la conception idéale que nous avons de Dieu, ne nous permettent ni d'admettre, ni même de discuter un seul instant.

D'ailleurs, quand nous étudierons enfin les conditions de l'espèce humaine, nous aurons de cela une preuve encore plus décisive. Mais retenons aussi, comme démonstration de pure morale et aussi bien convaincante, qu'il n'existe pas un seul système théocratique ou religieux qui ait compris cette prétention affreuse dans ses dogmes primordiaux. Brahmanisme, Bouddhisme, Christianisme, tous furent des régimes d'amour et d'harmonie, tombés de la bouche d'apôtres, illuminés et bienfaisants : seules les applications purement humaines, politiques ou sociales, en firent des instruments d'effroi et de domination. Appropriées à l'ambition des individus, ces additions sont des caractéristiques de l'outrecuidante coopération terrestre à l'œuvre divine ; et aux yeux du sage, elles n'ont pas plus de valeur intrinsèque, que ceux-là même qui les créèrent pour des bénéfices particuliers. Créées par des hommes, elles n'ont pas de conséquence au-delà de l'humanité.

N'insistons pas davantage, devant de si éclatantes preuves, où la logique doit corroborer nos plus hauts espoirs, pour ne point paraître passionnés. Mais retenons que, au nom de la Volonté du ciel même, rien de ce qui est contenu dans l'Universel n'a le pouvoir de changer quoi que ce soit à l'Universel.

Lorsque l'Humanité est arrivée, le long de la courbe

où elle est montée, à l'extrémité de la spire qui constitue sa modification dans l'Univers, elle se transforme (c.-à-d. elle disparaît, ou, en langage grossier, elle meurt). Mais en considérant la courbe de l'Univers dans ses révolutions successives, nous apercevons immédiatement qu'il ne peut y avoir ni disparition, même momentanée, ni phénomène négatif du genre que nous appelons *mort* ; il y a un passage très normal d'une stase à une autre ; ce passage, dans les opérations de l'Univers, ne comporte pas plus de secousses ni d'imprévu que le passage entre deux moments consécutifs des Etres dans le cycle humain. Il n'y a donc aucune irrégularité, d'aucune sorte, dans le mouvement, non plus que dans l'Harmonie : et le passage d'une spire à une autre, ou le passage de l'Humanité à la modification qui le suit, n'est marqué que par un *changement dans la nature de la constitution relative des êtres en modification.* Nous le verrons d'une sorte plus précise, *plus humaine,* et qui nous touche de plus près, dans les Conditions de l'Individu. Mais il faut savoir dès maintenant que le phénomène de transmodification réside essentiellement et exclusivement dans ce seul changement — qui est nécessairement une amélioration — que c'est une augmentation, et non une diminution, et que c'est donc bien plutôt une *naissance* qu'une *mort.* En réalité ce n'est ni l'un ni l'autre ; et il est aussi fou d'y vouloir voir une *fin,* qu'il serait fou d'appeler halte subite, ou même déraillement, le passage d'un express devant une station où l'horaire lui interdit de s'arrêter. Ces changements de modification se font donc toujours normalement, posément, et avec bénéfice ; et ils doivent, par suite de cette absolue certitude, perdre ce qu'ils peu-

vent avoir de temporairement douloureux pour l'individu. La collectivité des êtres passe d'une existence à une autre, par des modalités diverses et par des mécanismes toujours semblables à eux-mêmes, sans qu'il y ait un seul instant de mort, de disparition, ou seulement d'éclipse.

L'essence divine qui imbibe les parcelles de l'Univers, l'attraction divine qui est le recteur de leurs mouvements, voilà les garants de leur perpétuité. Et l'Humanité participe, comme tout l'Univers, à cette perpétuité, à son rang de modification, et dans ce que cette modification comporte d'Eternel.

L'Humanité, qui est un des cycles de l'Univers, n'en est pas nécessairement le dernier ; il nous semble très élevé, parce que nous nous y trouvons et parce que nous comprenons mieux les cycles inférieurs que les cycles supérieurs; mais nous percevons tous très bien, nous avons même la conviction que nous ne sommes point les êtres dont la perfection relative précède immédiatement la Perfection totale. Même dans la mythologie ancienne, il y a les géants, les demi-dieux et une foule d'intermédiaires entre l'Olympe et nous ; même dans l'hagiographie chrétienne, il y a les Saints, les Anges et les neuf chœurs célestes entre Dieu et ses créatures. Les apparences de l'universalité des opinions s'accordent avec les prescriptions du sentiment et les déductions de la logique, pour nous faire entendre que nous composons une modification quelconque dans le courant des formes, et que nous évoluons le long d'une spire quelconque de l'hélice cylindrique indéfinie.

Mais si l'Humanité ne constitue pas la dernière spire,

du moins l'existence de cette dernière spire est concevable, même actuellement. La volonté du Ciel qui a émis les êtres dans le courant des formes est la même que celle qui attire tous les êtres vers elle et, par suite, tout doit se confondre en elle. C'est ainsi que, considéré à l'infini — qui est précisément le lieu métaphysique de la Perfection — le cylindre de la création devient cône, et la spire qui évoluait sur sa surface latérale se confond immanquablement, au sommet du cône, avec la hauteur du volume, cette hauteur étant précisément, comme on l'a vu ailleurs, le lieu géométrique de l'attraction de la volonté du ciel, puis, en son sommet, le lieu métaphysique de la volonté du Ciel elle-même.

Nous pouvons donc considérer, comme un cas spécial et suprême, la fin de la dernière spire, c'est-à-dire sa rencontre avec la hauteur du cylindre, c'est-à-dire, la terminaison de la dernière modification, que les Sages Chinois appellent le « mécanisme dernier de la transformation » et qui est, comme la logique, la métaphysique et la mathématique s'accordent à le préciser, la rentrée de l'Univers dans la Volonté qui lui donna le mouvement, le retour de tous les êtres dans la Perfection qui les émit. — Ce retour n'est pas une « victoire sur des éléments contraires » il n'est pas non plus une transformation extraordinaire ; il est, comme tous les autres passages qui le précédèrent, un passage insensible et tout normal. Que l'on veuille bien se reporter au chapitre des *Lois de l'Evolution*, on verra que le « mécanisme transformateur » ne change rien à l'essence des êtres qui composent l'Univers ; il comporte simplement *l'ablation des Formes*, c'est-à-dire la *Fin de la Limite* ; et c'est ce que le texte tradition-

nel précise en disant que le « courant des formes » est terminé.

Dans ce dernier cycle avons-nous la connaissance parfaite de tous les cycles précédents? Avons-nous la prescience éclatante de la transformation finale? Ou en d'autres termes, les êtres du dernier cycle considèreront-ils comme un bienfait d'être privés de leurs formes? Ou y verront-ils une *mort*, comme nous croyons voir nous-mêmes une mort à la fin de l'individualité humaine? On ne peut ici, imposer une opinion; mais l'analogie demande à ce que la fin de la dernière modification cause la même impression aux êtres, que la fin de toutes les modifications précédentes. Et nous n'avons voulu poser ici cette question, que pour établir une fois de plus combien il est faux d'appeler *mort* le passage en question et combien il est déraisonnable de le redouter.

Ce retour dans la Perfection Totale, qui est déterminé par la *Fin de la Limite*, aussi bien au moral qu'au physique, c'est-à-dire à la fois par la fin du courant des formes et par la fin de l'individualité des parcelles, on saisit bien par cette détermination même, ce qu'il est: c'est le retour dans le sein de Dieu », la « Perte dans le Grand Tout « le « Ciel » le « Paradis ». C'est, en un mot qui résume toute la pensée humaine sur le sujet. c'est le *Nirvana*, que les races jaunes appellent *Nibban* (qui est le même mot).

Le plus grand des mystiques chinois, qui fut peut-être le premier philosophe du monde, Laotseu, dit parfaitement ce qu'est le *Nirvana*, lieu métaphysique de la Perfection Active, ou de la Volonté du Ciel non manifestée. (Et, en effet, elle cesse d'être manifestée, quand se tarit le courant des formes). Nous ver-

rons, dans les œuvres profondes de Laotseu, comment nous devons entendre le Nirvana, c'est-à-dire comment l'entendent les textes antiques de l'Inde, qui sont ici les nôtres, et ceux de toute l'humanité pensante. La polémique et la critique occidentale ont eu beau jeu à le défigurer, et à vouloir en faire une négativité ; la compréhension et les attaques modernes s'en arrangeaient mieux. Mais ces savants incomplets ne songeaient guère que, ce faisant, ils égalaient complaisamment au Néant l'activité totale ; et ainsi ils commirent, en métaphysique, la même erreur grossière que celle que commettrait, en mathématique, l'élève, ignorant ou inconscient, qui prendrait, volontairement ou non, le zéro pour une « *absence* » de chiffre, ou pour un chiffre, et oublierait que c'est un nombre.

Peut-on concevoir que les êtres, une fois confondus dans le Nirvana, puissent en sortir de nouveau, pour rentrer dans un autre courant des formes, et pour éterniser ainsi leur mouvement particulier ? Nous avons vu que la mathématique répondait par l'affirmative nécessaire ; car, en saisissant notre représentation graphique, le cylindre cyclique demeure cylindre, l'hélice de la destinée s'enroule éternellement autour de sa surface latérale ; ou le cylindre, considéré à l'infini mathématique, devient cône, et tout cône suppose une autre nappe conique opposée par le sommet, dont les branches s'écartent indéfiniment dans les espaces transfinis. Et ainsi l'hélice est sans fin de part et d'autre. Mais cette *nécessité* n'existe pas en métaphysique, d'abord parce que l'infini métaphysique n'admet pas, comme l'infini mathématique, un au-delà quelconque, ni en espace, ni en volume, ni en pensée ; ensuite parce que l'éternité de l'action (voulue par la

manifestation de la Perfection) n'exige pas invinciblement un courant des formes ; le mouvement collectif est tout aussi bien un mouvement que la somme indéfinie des mouvements individuels : la *forme* n'est pas nécessaire au mouvement. Et enfin le mouvement potentiel non manifesté, est aussi un mouvement. — Il n'est pas besoin de se déplacer pour se mouvoir, pas plus qu'il n'est besoin d'agir pour vouloir et pour penser.

Il n'y a donc point de nécessité. Mais, en l'état présent de notre raison, nous devons déclarer que la possibilité subsiste. Car ce qui est aujourd'hui possible est possible d'une manière indéfinie. Seulement on conçoit mal que l'attraction de la volonté du ciel, après avoir tout réintégré, désintègre tout de nouveau. Et, nous le répétons, il n'est pas indispensable d'accepter cette conception comme si elle était utile à l'*Activité Eternelle ;* le mouvement n'est pas plus essentiel à *l'activité* que la forme n'est *essentielle* à l'être. Et c'est ici le seul point où la tradition primordiale demeure muette, *comme s'il était inutile à l'espèce humaine d'avoir une opinion là-dessus*. C'est pourquoi deux opinions existent, toutes deux acceptables, l'une, que l'être réintégré dans l'Unité y demeure éternellement ; l'autre, que l'émission dans le courant des formes est éternelle, mais que, les parcelles individuelles étant infiniment nombreuses, la même parcelle n'entre pas deux fois dans le courant des formes, (ce qui indique parfaitement combien il est indifférent à l'espèce humaine de choisir entre les deux opinions).

On peut donc, en toute liberté, apprécier, suivant sa sentimentalité propre, la « Transformation », ou le mécanisme final de l'Univers. Car tous les chemins

choisis mènent au but unique. Et ce but, la Réintégration bienheureuse et totale, est voulu à la fois par la Tradition écrite, par la raison métaphysique, par la raison mathématique, et par la satisfaction des trois attributs que toutes les religions accordent essentiellement à leurs Dieux, la Bonté, la Justice, et la Gloire.

MATGIOI.

La Voie

Les manuels primaires enseignent-ils encore qu'il y a trois règnes dans la Nature : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal ?

La Science plus approfondie ajoute aux trois précédents deux règnes supérieurs : le règne humain et le règne divin.

Puis elle affirme que tous les cinq règnes et tous les êtres des cinq ont, sous des formes différentes, même substance et même force vitale.

Voilà peut-être une affirmation capable, à première vue, d'étonner un peu. Aussi les tenants de cette doctrine remarquent-ils que le fait caractéristique de la science est précisément de ne point juger à première vue et de ne point accepter le préjugé, mais d'étudier, en dehors de tout enseignement, la réalité même ; puis, pour la Science non superficielle, de chercher au delà de l'apparent la force qui produit le phénomène, et la loi qui les unit l'un à l'autre.

Chimie, physique, physiologie, se donnent en effet cette mission, et prennent pour méthode l'expérimentation, qui, dès maintenant, les a menées à des résultats qu'on présente à notre admiration, comme les conquêtes de la Science moderne.

De là d'abord était monté au cerveau de nos con-

temporains un certain mépris pour la Science Antique ; lorsqu'une autre catégorie de savants, qui s'est donné pour mission de fouiller les profondeurs du passé par l'étude attentive des vieux monuments — écrits des historiens, des poètes ou des philosophes : livres sacrés de religion ; hiéroglyphes, papyrus ; stèles, temples, pyramides, statues ; cavernes, tombeaux, mystères, — arrive à conclure que nos plus récentes inventions sont des résurrections, et que la prétendue ignorance des Anciens perdus dans la nuit du passé, connaissait plus d'un secret que la science ignore : entre autres, le mystère de l'homme. Car nos savants étudient tout, plus que l'homme ; jamais leurs fouilles ne vont au-dedans d'eux-mêmes, dans les profondeurs de leur être ; tandis que telle était la préoccupation principale des fouilleurs antiques : « *Nosce teipsum* connais-toi toi-même, et par toi, et en toi tu connaîtras le fond de toutes choses. »

De grands philosophes, Descartes en France, Kant en Allemagne, pour ne nommer que ceux-là, ont réussi sans doute à ramener vers l homme l'attention d'un petit nombre d'élus parmi les nombreux appelés de la Science ; mais de l'un ni de l'autre ni d'aucun de leurs disciples les fouilles de ce terrain-là n'ont dépassé les superficies, tandis que les ésotéristes antiques avaient atteint la profondeur.

II

Esotéristes, ai-je dit. Qu'est-ce donc que l'ésotérisme ?

Esotérisme est un mot grec qui, étymologiquement,

désigne la science vraie, la science des vrais savants : au contraire d'*exotérisme*, qui désigne la science des superficiels.

Esotérisme est formé de ἔσω, dedans ; *exotérisme* est dérivé de ἔξω, dehors. Et c'est bien le dedans, non pas seulement le dehors ; c'est bien la cause cachée, non pas seulement le fait extérieur, qui est l'objet de la science.

Le latin ici est moins clair que le grec; mais il n'est pas moins profond.

Scientia vient de *scire*: Mais *scire* d'où vient-il?

Je vois bien dans *scire*, *ire*, aller. Mais aller où? Que signifient ces deux lettres *s*, *c*, qui précèdent mystérieusement cette clarté?

Les exotéristes n'ignorent pas, j'espère, que les langues primitives, même l'hébreu, relativement assez tardif, n'écrivaient de mainte prononciation que les consonnes, laissant à l'enseignement oral le soin de compléter les mots.

Le mot *scire* est en latin un reste profondément significatif de cet usage mystérieux. *S-C-ire* est une abréviation de cette définition admirable du procédé scientifique, ou de la voie que suit la vraie connaissance. *S-C-ire*, *Sub Corpore ire*, aller sous le phénomène, aller sous l'apparent, dépasser le corps.

Et les ésotéristes savaient que, pour aller jusqu'au bout, il faut franchir sept étapes complémentaires l'une de l'autre ; car il y a sept dons de l'Esprit aux initiés du sanctuaire, quoiqu'il y en ait quatre seulement pour les prosélytes de la porte : *attention*, *intelligence*, *réflexion*, *raison* ; *intuition*, *extase*, *contemplation*.

Tel fut le développement complet de la connaissance chez les hommes de génie, — *génie* signifie

générateur — qui ont, en collaboration avec la Nature, engendré la Science Humaine.

Attentifs au spectacle qui sous leurs yeux se déroule, à la fois divers et semblable, il lisent — *intelligence* vient de *intelligere, intùs, legere, intùs, eligere* — ils lisent dans la régularité de tel fait, qui se produit toujours le même l'activité d'une cause identique; et ils analysent, et ils concluent, et ils généralisent, et ils constituent une histoire naturelle élémentaire.

Et là se bornerait longtemps la science de l'homme, si la même *force innée* qui le fait vivre, qui le fait inconsciemment regarder, discerner et classer les objets externes, ne ramenait automatiquement son attention et son intelligence vers lui-même, lui faisant distinguer son être des autres êtres. Là commence cette supériorité consciente qui, après avoir élevé l'espèce humaine au-dessus des autres espèces, même dans l'espèce humaine, élève l'homme *distingué* au-dessus de l'homme vulgaire. Puis dans son être personnel, cette même *réflexion* lui fait discerner, sous les phénomènes qui passent, un substratum qui persiste. Intéressé par cet autre monde de produits qui le touchent de si près et qui sont toujours en vue, il se regarde penser, comprendre, sentir, vouloir, agir, et il réfléchit aussi sur lui-même, et il discerne ses actes, et il distingue ses facultés, et il constate son *moi* et l'oppose au *non moi*.

Automatiquement encore ; comme une graine qui, après avoir décomposé son enveloppe et mis à part le germe pur, évertue ce germe et éveille et déploie la force vive qui attendait, invisible, mais plus solide que tout le visible, l'homme s'interroge lui-même sur lui-même. Qu'est-ce que cette *force*

active qui est en lui, et qui le fait être, vivre, penser, comprendre, réfléchir, vouloir, agir ? D'où lui vient ce *moi*, auquel il n'avait pas encore songé et qui songeait en lui automatiquement ? D'où lui viennent, non plus ces spectacles qui sont là au dehors, d'objets et de phénomènes visibles, mais ces idées invisibles qui sont en lui sans lui, de phénomène, de cause, d'objet, de sujet, et toutes ces facultés innées qui se greffent sur son *moi*, et que son *moi* discerne, développe, mais ne crée pas, non plus qu'il ne crée ses pieds, ses mains, ses oreilles ni ses yeux ? Qu'est-ce que cela, une idée ? Qu'est-ce que cela, une faculté ? Qu'est-ce que ce don de créer des mots et des signes sensibles, pour représenter et pour transmettre à d'autres hommes ces idées invisibles ? Et cette faculté et ces idées, comment existent-elles non pas seulement en moi, mais dans les autres hommes, de sorte que je leur parle et ils m'entendent ils me comprennent, et ainsi d'eux à moi ?

Voilà un fait, certes, absolument indéniable ; et, si l'habitude ne nous l'avait rendu banal, un fait aussi merveilleux qu'indéniable.

Quelle est la force productrice de ce fait ? Puisque ce fait existe en moi, cette force est donc en moi. Puisque ce fait existe dans les autres hommes, cette force est donc aussi dans les autres hommes. Cette force est donc en moi sans être moi ; et dans les autres, sans être les autres. Elle est donc à la fois moi, et non-moi ; localisée et universelle ; enfermée et non liée. Elle est tout ensemble plus en moi que moi, plus vivante que ma vie, plus intelligente que mon intelligence, puisqu'elle dirige et insuffle, à mon insu, mon intelligence et ma vie ; et néanmoins en moi dépen-

dante un peu de moi, puisque je puis rejeter ses inspirations, contredire ses idées, opposer mon caprice à sa norme...

Telle est la génération dans l'homme de ce que l'homme appelle sa *raison*, et qui est l'acte de voir intellectuellement dans l'émanant l'immanant, dans le commençant l'éternel, dans le borné le sans bornes, dans le relatif l'absolu.

L'intellectuel pur ne va pas jusque-là ; il s'arrête au visible, il se butte à l'apparent ; et le reproche qu'il fait aux idolâtres, il le mérite lui-même : l'image ne lui revèle pas le dieu. Car la *raison* est autre chose que l'intelligence ; et elle est quelque chose de supérieur, quelque chose d'infiniment supérieur, puisqu'elle seule atteint l'Infini. L'intelligence voit seulement, dans telle catégorie particulière de phénomènes spéciaux, telle cause particulière : la raison voit dans tout phénomène, dans toute catégorie, dans toute cause partielle, la cause primordiale, le Fait infini, le lien universel. Pour elle aucun flot n'est la source, mais il y a une source dont l'unité relie à travers temps et espace toutes les diversités. Raison dit donc Religion ; et quand l'intelligence est au bout de sa voie, c'est la Raison qui crie vers l'au-delà, et qui toujours plus demande à l'homme d'entrer dans l'invisible pour s'expliquer le visible.

Entrer dans l'invisible, tel est, comme l'indique l'étymologie, le fait de *l'intuition*, *intùs ire* ; et tel est le dernier stade de la voie humaine de la connaissance. « Ce qui paraît aux yeux n'est qu'apparence ; le réel est ce qui ne paraît pas. Apprenez cela, vous qui voulez savoir : c'est savoir cela qui est la sagesse. »

Mais toujours peu de voyageurs ont poussé jusque

là leur itinéraire. D'autant que les transcendants, lorsqu'ils redescendent, effraient les terrestres en déclarant que l'esprit, dans ces régions éthérées, devient parfois assez subtil lui-même pour se dégager du corps, et pousse l'intuition jusqu'à *l'extase*.

Nous qui sommes dans le corps et qui, le plus attentivement possible, faisons de l'analyse pas à pas, nous sommes-nous demandé quelle force cachée était donc aussi dans les langues, dirigeant leur formation avec cette même intelligence et cette même adaptation merveilleuses qui apparaissent dans la germination et le développement des plantes ? Qui donc a créé ou suggéré ces mots abstraits, d'autant plus difficiles à modeler qu'ils n'ont aucun support matériel, et néanmoins si admirablement expressifs de l'immatériel, de l'invisible, qu'ils ont fonction de traduire ? Car il n'y a pas à contester : chacun des sept mots, que nous avons marqués comme des stades sur la voie de la connaissance, dit exactement ce qu'il s'agit de dire et le met en pure lumière.

Parvenu là, de sa recherche spirituelle, l'ésotériste conclut donc et affirme qu'il y a une vie aussi dans les mots, non pas seulement dans les cerveaux ; et que dans les mots comme dans les cerveaux cette vie est intelligente ; et qu'elle existe avant les cerveaux et avant les mots, puisqu'elle dirige les esprits et enfante les langues, et que cette vie est donc la source de l'intelligence, l'intelligence antécédente, l'intelligence éternelle, le Logos, le Verbe : « Dans le Principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. »

ALTA.

(A suivre).

Une Législation Métaphysique

L'étude, qui nous est offerte par M. Silvestre pour la *Voie*, emprunte une spéciale importance à la situation et au passé de son auteur. Ministre plénipotentiaire et ancien directeur des affaires civiles en Annam, puis professeur à l'Ecole des sciences morales et politiques, M. Silvestre fut à la fois un précurseur et un guide dans l'étude des traditions Extrême-Orientales. Et nous ne sommes pas étonnés, mais nous sommes ravis de trouver, dans les documents qui servent aujourd'hui à l'enseignement de nos futurs diplomates, l'écho — certainement atténué par la nécessité de l'éducation officielle, mais fidèle et précis quand même — de la Tradition jaune, telle qu'elle existe aujourd'hui chez les adeptes de l'Extrême-Orient, et telle que, depuis le premier jour, nous tâchons à l'établir dans la Revue.

N. D. L. R.

A l'étude, on s'aperçoit que, dans ses origines, au moins, la législation chinoise est une œuvre philosophique dans laquelle tout se déduit de principes qui se tiennent étroitement. En tête de ces principes et les dominant tous. nous voyons le culte des ancêtres, le culte de l'âme demi-divinisée. Ce fut là, sans doute, le premier culte qu'adoptèrent les hommes, — je ne dis pas « la première religion » ; —en tous cas, il existe de temps immémorial chez les Chinois, dans sa plus haute perfection relative, la simplicité de ses dogmes

l'innocence de ses rites et la pureté de sa morale. La piété filiale en découle tout naturellement, et c'est sur cette base, inébranlée jusqu'à ce jour, qu'ont été assises les institutions civiles; c'est grâce à ce solide fondement que la Chine a survécu à toutes les révolutions, et qu'elle n'a jamais été conquise sans que sa forte constitution n'ait aussitôt absorbé ses conquérants, perdus bientôt dans sa masse.

C'est donc par le livre des « Lois rituelles » que doit être abordée l'étude de la législation chinoise, législation complète, adaptée sans doute à des mœurs qui ne sont pas les nôtres, nouvelle pour nous et, parfois même, en opposition avec les idées qui ont cours parmi nous, mais qui, telle qu'elle est, n'en a pas moins sa valeur, — une valeur éprouvée, — et son génie propre. Enfin, étant donné qu'elle régit le peuple d'Annam, peuple de vingt millions d'âmes soumis à notre autorité, cette législation est certainement digne d'être étudiée et connue un peu mieux que ne l'ont étudiée et connue ceux qui n'y ont vu qu'un *tarif de coups de bâton.*

Les rites dominent toute cette législation; c'est pourquoi il sera toujours dangereux d'y apporter, sous prétexte de simplification, d'assimilation, d'unification, des réformes hâtives. On peut dire, en effet, qu'en Chine tout tient aux rites, en procède ou s'y rapporte. Cela ne pouvait manquer d'arriver, dans une société assise sur des préceptes religieux, gouvernée par un pouvoir qu'on a fait théocratique, dont le chef — l'empereur, — presque divinisé de son vivant, est reconnu comme le maître des Esprits, des Génies, aussi bien que des humains, et réunit tous les douvoirs confondus dans sa main.

Dès sa naissance le Chinois est saisi par des obligations rituelles, et celles-ci, après avoir dirigé tous les actes de sa vie, comme fils au foyer paternel, comme chef de famille quand il succède au sacerdoce domestique et à l'autorité familiale, comme citoyen ou fonctionnaire dans la vie publique, — ces obligations rituelles, dis-je, prétendent encore, par delà la tombe, exercer leur influence sur le sort qui revient à ses mânes. Aussi peut-on dire que dans cette société, les rites ont envahi l'existence sociale, domestique, politique et administrative. « Sous le mot phép », ils se trouvent dans les circonstances les plus variées. La seule énumération des diverses acceptions de ce mot peut donner une idée de son importance; selon le cas, il signifie: « Lois, Règles, Droit, Modèle, Puissance, Pouvoir, Majesté, Bénédiction, Consécration, Philosophie, Cérémonies, Coutumes, Savoir-vivre, Politesse, Permission, etc. » On peut donc dire que tout, dans la législation, est rituel, comme dans la vie sociale ou domestique.

On sait que la religion nationale est celle qu'on appelle « culte des Esprits » ou, plus vulgairement, « religion de Confucius », du nom du grand philosophe qui, il y a 2500 ans, a recueilli les débris de l'antique loi sociale, et a formulé des doctrines dont les siècles n'ont pu amoindrir l'autorité, ni modifier les règles. Je ne crois pas que l'on puisse trouver, dans l'histoire du monde, un autre exemple du maintien respectueux et invariable de préceptes moraux et sociaux suivis par de grands peuples (le tiers de la population du globe), sans controverses, sans variations, sans critiques. A ce titre seul, l'étude de la philosophie chinoise s'imposerait.

L'histoire sacrée de tous les peuples rappelle une ère primitive où florissait le règne de la paix, de la bonté universelle. Chez nous on l'appelle « Age d'or, Eden, Paradis terrestre » ; mais le nom d'Adam, qui exprime dans la Bible cette société paradisale, est pris aujourd'hui pour le nom d'un homme. Ne semble-t-il pas qu'il doive désigner plutôt l'homme en général, et qu'il ait été la personnification de tous les hommes de cette heureuse époque, de tous les hommes formant une société organisée, dont la loi sociale était la *synarchie*, c'est-à-dire l'harmonie de tous les droits, de tous les principes et de tous les pouvoirs, sous le régime, arbitral — non pas arbitraire — de l'autorité générale scientifiquement constituée et représentée? Sous ce régime, dont je crois trouver la trace dans les livres sacrés de la Chine plus que partout ailleurs, ce n'était pas le pouvoir qui était tout, c'était la loi, — et la loi n'était pas faite par le pouvoir, c'est-à-dire par la force intellectuelle, matérielle, mais par l'autorité, c'est-à-dire par la force, par l'esprit, par la science. L'organisation pratique de cette société n'était pas alors, comme l'expliquent les anciens auteurs chinois, une abstraction, un mot, une étiquette, mais une vérité vivante et agissante, une chose réelle, représentée par des personnes réelles, réellement autorisées.

Pour les Chinois, cette société primitive est personnifiée dans Pan-Kou. Guillaume Pauthier reconnaît dans ce Pan-Kou chinois le Manou indien ; il y a, en effet, l'identité de nom, d'attribution et de rôle dans la tradition, même puissance sur toute chose. Mais il faut remarquer le dualisme renfermé dans cette idée de Pan-Kou ; on y trouve tantôt l'être universel, la puissance créatrice, la nature naturante, tantôt l'être

créé, l'émanation naturée, complète, parfaite de la puissance universelle.

Rappelons-nous que les anciens, en Occident, appelaient Pan ou Phanès l'Univers considéré comme un grand tout animé, composé d'intelligence, d'âme et de corps (principes, lois et faits matériels), etqu'ils avaient admis, entre l'homme et l'univers, une telle analogie que Pythagore appela l'homme Microcosme (petit monde) et l'univers Macrocosme (grand monde.) Même rapprochement dans l'idée duelle du Pan-Kou chinois, même conception, et je pourrais dire même appellation puisque Kou n'est qu'un adjectif: antique.

Quand vinrent les grands réformateurs, les philosophes Lao-Tseu et Không-Tseu, cette harmonie universelle était perdue, et la synarchie détruite : au témoignage de l'histoire, l'unique loi était alors la force, représentée par les rois et les officiers ; tous les droits, toutes les vertus étaient supprimés, tous les hommes étaient exploités par l'autocratie d'un seul ou l'aristocratie qui l'entourait. Le caprice royal était devenu l'unique règle, et les rois, la tiare au front, le sceptre en main, étaient armés d'un pouvoir sans bornes pour opprimer sûrement, absolument, tout principe social, puisqu'ils cumulaient à eux seuls tout droit divin, comme toute loi humaine.

C'est alors que vinrent les philosophes. On peut exactement leur appliquer ce que disait Isaïe (XLII) :

« Ils annoncent la justice sociale. Ils ne la crient pas dans la rue, ils ne brisent point les sceptres; ils les laissent se briser, ils n'éteignent pas non plus sous leur pieds la mèche d'incendie. Ils se contentent de prêcher la justice, la vraie justice, mais ils ne se relâchent jusqu'à ce qu'ils aient rétabli l'équité sur

la terre et rendu aux nations la loi d'harmonie. »

Regardez-les dès leur naissance ; qu'ils soient nés sur les marches d'un trône, comme le Cakya-Mouni des Hindous, ou dans l'obscurité, comme les autres, ils dédaignent la force et l'oppression, ils vivent modestes et effacés, à l'écart, dans le silence et la méditation. Ils n'appellent pas les peuples, les peuples viennent à eux. Admis devant les rois, ils blâment leur faste, leur prêchent l'abdication de la force, écartent les courtisans, les flatteurs, les importuns, les inutiles de toute sorte. Dans ce renouveau qu'ils enseignent, c'est l'esprit qui est tout, et la réalité de la science et de la bonté sont pour eux les seules grandeurs royales, ils poussent à cette révolution : la bonté détrônant la force.

Le pouvoir n'avait d'abord pas prévu, pas compris qu'une révolution pût naître de cette philosophie ; mais un jour il s'émeut. Ceux qui sont plus haut voient plus loin. L'autocratie de la force sait quels efforts il lui a fallu accumuler pour conquérir le pouvoir contre les vieux droits, pour supprimer toute trace de l'organisation antique dans les institutions, dans les codes, dans les souvenirs, dans les coutumes. Elle voit enfin les menaces, elle se trouble, elle a peur. Aussi saisissant l'épée — l'unique droit qu'elle veuille — elle la tire du fourreau pour frapper et pour tuer, elle supprime l'histoire, brise les stèles, défigure le langage, brûle les livres et massacre les hommes attachés aux vieux enseignements. Car il ne faut plus que l'on dise qu' « il y a que le Ciel qui ait autorité de maître. »

Si incomplètes, si imparfaites, si faussées qu'elles soient, les histoires de tous les peuples ont gardé la trace de cette lutte violente du Pouvoir contre le Droit, de la Force contre la Science. Citons des exemples : en

l'an 1968 avant l'ère chrétienne, Ninus, le fondateur de Ninive, avait fait, dans tout l'Iran, tuer les initiés et détruire les livres ; — en Assyrie, Nabonnassar, environ 747 avant J.-C., avait fait gratter les inscriptions, briser les stèles, fondre les tables d'airain, brûler toutes les bibliothèques. Le même fait se produit en Chine, 213 avant J.-C. Thsin-Chi-Hoang-ti ordonne de brûler tous les livres anciens et fait mettre à mort les lettrés, qui s'autorisaient de ces livres. Et partout, à mesure que l'histoire se déroule, on voit s'accomplir les mêmes actes de barbarie : par l'ordre de César on incendia la bibliothèque des Ptolémées ; Dioclétien fit jeter au feu les livres des Serapeum de Memphis. Que l'on se rappelle le raisonnement tenu par Omar, ce grossier soldat de l'Islam à propos de la bibliothèque d'Alexandrie. L'Egypte avait été le rendez-vous de toute la Science, de la philosophie d'Orient et d'Occident ; des milliers et des milliers de manuscrits précieux, entassés à Alexandrie, témoignaient du passé, tout en préparant d'admirables matériaux pour l'avenir : « Ou bien ces livres sont conformes au Coran, dit le sectateur de Mahomet, alors ils sont inutiles ; ou bien ils sont contraires au Coran, alors ils sont nuisibles ; dans les deux cas il faut les brûler. » Et ce fut fait ; et pendant une année entière les précieux manuscrits servirent à chauffer les bains d'Alexandrie. N'est-ce point là le raisonnement, ou à peu près, qu'ont dû faire tous les brûleurs de livres, passés et modernes?

Au ve siècle avant l'ère chrétienne Không-Tseu(Confucius) avait rassemblé tout ce qu'il avait jugé inutile de conserver, parmi les traditions des ancêtres. Quand l'Empereur Thsin-Chi-Hoang-ti, ordonna de

brûler les livres sacrés, il désigna nommément le Chou-King ; mais quatre-vingts ans plus tard, sous Wou-ti qui monta sur le trône en 140 avant J.-C., on découvrit dans les ruines de la maison familiale de Confucius, cachés entre deux cloisons, des livres écrits en caractères antiques, et l'un de ces livres était le Chou-King. Dans l'intervalle, en 177 avant J.-C. Wou-ti l'avait fait rédiger de mémoire par Pou-Cheng, un vieux lettré de l'école de Confucius ; et des deux versions rapprochées est résultée la version actuelle, traduite en 30 chapitres par le P. Gaubil au XVIIe siècle, et plus récemment publiée par G. Pauthier dans « Les livres sacrés de l'Orient. » Lors même qu'on ignore le chinois, rien qu'à la lecture de la traduction française du Chou-King, si imparfaite qu'elle soit, mais complétée et surtout expliquée par l'Y-King et par les 4 livres classiques, on sent naître un sentiment bien différent du dédain qu'ont les Occidentaux pour la philosophie chinoise.

Cette philosophie, que l'on prétend vulgaire, servile et athée, est réellement plus elevée, plus libérale et plus religieuse que toutes les philosophies allemandes ou anglaises, que toute la philosophie moderne en général. On y trouve, tout d'abord, cette doctrine pratique de la science antique que « tout a pour but et condition le perfectionnement moral, » admirablement exprimée dans le Ta-Hio, la grande étude. Ce seul débris ferait de la philosophie chinoise une doctrine infiniment élevée, religieuse et démocratique. Je dis, « élevée, » « religieuse » à cause des cérémonies et sacrifices institués au temps de Fou-Hi et avant Fou-Hi à l'Esprit supérieur « Ciel-Terre » qui est l'idée métaphysique et non-anthropomorphique de Dieu ; —

« démocratique » et au vrai sens du mot, parce qu'elle réclame le gouvernement des meilleurs ; et qu'elle veut l'harmonie des principes, des droits et des devoirs.

Le 24 octobrs 1886, à la séance annuelle des cinq académies, Monsieur d'Hervey de Saint-Denis (de l'Académie des inscriptions et belles-lettres), lut un mémoire sur les « doctrines religieuses de Confucius » et de l'école des lettres. Il s'éleva contre ce qu'on a dit que Confucius était athée, et que le sentiment religieux n'existe en Chine que depuis la propagation du bouddhisme. Ce savant sinologue a affirmé, avec une complète autorité, que le peuple chinois professait dès la plus haute antiquité, la croyance d'un Dieu unique et de l'immortalité de l'âme. Pour s'en convaincre, il suffit d'interroger le Chi-King et le Chou-King et d'entendre les allocutions des princes qui régnaient en Chine dès le xxe siècle avant notre ère. Or, Confucius était trop pénétré du respect et de l'amour de l'antiquité pour penser autrement ; et d'ailleurs on chercherait vainement dans les livres chinois une profession de foi matérialiste ; les mots *athéisme*, *athée*, ne se traduisent pas en chinois.

Comment donc ont pu se produire des allégations aussi peu fondées ? Est-ce, comme le pense M. d'Hervey Saint-Denis, à cause de l'impression rapportée par les voyageurs, qui voient partout à la Chine des pagodes et des monastères bouddhiques ou taoïstes, sans rencontrer aucun monument consacré au culte des lettrés ? Non, car ces monuments existent, très visibles, seulement, ce ne sont point des temples ordinaires, ainsi qu'on le peut voir dans la description qu'en font les lois rituelles. Ces allégations erronées résultent plutôt de deux causes qui naissent malheu-

reusement à toute doctrine sérieuse, à toute conception supérieure, et non pas seulement à l'intelligence des livres sacrés de la Chine ; ou bien on n'a pas lu ces livres, ou bien l'on ne les a pas compris. La preuve en est évidente dans Pauthier lui-même, qui avec sa science incontestable, avec son admiration de la philosophie et de la civilisation chinoises, publia une traduction de quelques livres sacrés en un abrégé de l'histoire de la Chine, et qui mérite, vraiment qu'on se demande s'il a relu sa propre traduction, tant on s'aperçoit souvent qu'il n'a pas compris. Pourquoi ? Parce que le Chou-King, comme les autres livres sacrés cachent un sens sacré, — c'est-à-dire secret, sous le sens vulgaire apparent, une idée sous le mot symbolique, et que comprendre la lettre ne suffit nullement pour saisir le sens existant sous la lettre.

Quelques exemples suffiront pour faire toucher du doigt ce genre de méprise.

Partout, dans la littérature et dans l'histoire primitives de la Chine, il est question de musique et d'instruments de musique dont les effets sont merveilleux :

« En ce temps-la, les vents furent grands et les saisons tout à fait déréglées ; c'est pourquoi le 14e Empereur, Tse-Liang donna l'ordre à Le-Louei de faire une guitare à cordes pour remédier au dérangement de l'univers et pour conserver tout ce qui a vie. Et plus loin : « Fou Hi prit du bois de tong et fit une guitare à 36 cordes ; cet instrument servait à orner la personne de vertus et à régler son cœur. »

On lit, dans le Chou King chapitre II-24 : « L'Empereur dit : Koueï, je vous nomme intendant de la musique : je veux que vous l'enseigniez aux enfants des princes et des grands, de sorte qu'ils deviennent sincè

res et affables indulgents, complaisants et graves, fermes sans être durs ni cruels, savants, mais non orgueilleux.» Peut-on douter qu'il y ait là un sens caché, un mystère d'influence spirituelle dont le mot musique n'est que l'allégorie? Eh bien, Pauthier ne parait pas s'en être douté, car naïvement, il a ajoué cette note : « On souhaiterait d'être au fait sur l'ancienne musique chinoise; il faut espérer qu'il se trouvera des missionnaires en état de donner là- dessus des connaissances utiles et exactes. »

De même dans *la Chine*, quand il raconte tout au long la visite de Confucius à Lao-Tseu, et la courte leçon de musique sur laquelle Confucius réfléchit des semaines et des mois avant d'en bien comprendre le mystère, Pauthier ne soupçonne pas qu'il s'agisse là d'autre chose que d'un exercice musical ; d'une « scène de dilettantisme » selon son expression...

Et cependant le P. Gaubil, dont il copie la traduction et l'introduction, l'avait averti, quelques pages plus haut, que la musique n'est autre chose ici que l'accord des deux principes — l'actif et le passif — sur lesquels roule la conservation du monde visible (p. 31) le P. Gaubil, comme on le voit, soupçonnait un sens caché.

Mais ce n'est pas si haut, dans cette hyperphysique que nous devons entrer d'abord ; voyons auparavant le point de vue pratique, le côté terre-à-terre de la philosophie commune aux Annamites et aux Chinois, tel qu'il est présenté par Confucius, car la philosophie, dit Pauthier, ne consistait pas en spéculations plus ou moins vaines; c'était une philosophie pratique, qui s'appliquait aux réalités de la vie, et à tous les rapports de la vie sociale. »

Cet initiateur était-il un initié lui-même? Non ; ce rénovateur ne connaissait réellement qu'un côté de la tradition antique. Cependant, même diminuée à un tel point, même réduite aux choses terrestres, l'antique science totale conserve encore dans cette ombre assez de rayons pour se montrer une science plus haute, plus divine et plus humaine tout ensemble ; c'est-à-dire plus religieuse et plus sociale que ne le soupçonnent ses modernes contempteurs.

Ce qui peut nous faire voir sous un faux jour les idées des Livres Chinois à l'égard de Dieu, ce sont nos propres idées sur le même objet. Voltaire avait un peu raison de dire que, si, d'après la Bible, Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. Tous, plus ou moins inconsciemment, nous nous laissons aller à imaginer Dieu, à lui donner une forme forcément bornée par les bornes de notre intelligence, mesurée par notre propre mensure. Sans parler des ignorants et des enfants, qui se représentent Dieu comme ayant un corps, regardant nos œuvres avec ses yeux, écrivant de ses mains la Loi sur des pierres, et parlant avec ses lèvres à Moïse, à Adam et aux autres, — les plus intelligents peuvent se laisser aller à prendre à la lettre les mots que le formulaire dogmatique du catholicisme applique à la Trinité, par exemple : et leur idée est vraiment faussée par le mot *personne*, qui représente sous nos yeux une *mesure d'esprit localisée*, qui est bornée à une certaine quantité d'intelligence, de volonté — ou par le mot *substance*, qui nous rappelle une réalité physique, matériellement constatée.

Les grands philosophes de la Chine ne sont pas tombés en de telles erreurs ; pour eux l'idée de Dieu

n'est ni bornée, ni mesurable. Dieu leur apparaît comme la réalité de toutes les idées supérieures. Le mot qui pourrait nous donner une impression juste est l'*Idée*, mais l'idée réelle, existante pour elle-même, plus réelle et plus existante que toutes les réalisations partielles que nous voyons ou concevons. Dieu est la réalité même de l'idée, et de toutes les idées qui produisent et *légifèrent toutes les personnes et tous les actes.*

Avant toute œuvre faite par un homme, il faut, dans cet homme, l'idée, mère de cette œuvre, et la force de réalisation, qui en sera le père. Ainsi, dans l'Etre total, faut-il l'Idée et la Force, et l'acte résultant des deux. Dieu est tout cela, réalité, acte, principe de toutes les idées, non pas des *idées reflets*, que notre esprit se forme après la réalisation des choses, mais des idées antécédentes, des réalités éternelles, infiniment plus réelles que les êtres d'ici et de partout. Tel est Dieu, Idée totale que nos expressions défigurent.

C'est ainsi que la philosophie et la législation chinoise sont vraiment théistes.

J. Silvestre.

Sociologie Synthétique

(Suite)

Causes déterminantes des constitutions

L'organisme social diffère des autres organismes, a-t-il été dit plus haut, en ce que la volonté des cellules qui le composent intervient dans sa distribution ; le chapitre précédent a montré les résultats de cette intervention.

Mais cette volonté des cellules constitutives est elle-même considérablement influencée, bien souvent même déterminée, par des causes extérieures ou des motifs, auxquels il faut remonter pour comprendre l'origine véritable des différentes constitutions sociales.

La première idée donnée jusqu'ici de l'organisme social n'embrasse pas toutes ces causes déterminantes ; on n'a traité, en effet, dans ce qui précède, que de la forme sociale désignée par le nom de notion ; il y en a d'autres, plus resserrées ou plus étendues, qui coexistent avec celle-là, et qui l'influencent ; il en faut tenir compte. Il devient donc nécessaire d'élargir et d'approfondir un peu plus les notions précédentes sur la société.

Pris dans son acception la plus étendue, ce terme doit s'appliquer à l'humanité tout entière, car il n'y a pas d'homme ni de collectivité qui se trouve indépendant de ce qui se passe parmi ses semblables en quelque lieu que ce soit : cette étroite mutualité s'accentue même avec le temps ; notre siècle l'éprouve plus que tout autre peut-être.

Mais cette société totale se décompose en une quantité de groupes d'ordres différents : les races, les peuples, les nations, les empires, et d'autres encore. On en parle la plupart du temps comme de genres sociaux tellement connus qu'on ne se donne pas la peine de les définir ; et cependant la confusion est si facile entre eux, ou au moins entre quelques-uns, qu elle contribue souvent à compliquer les questions sociales ou à en fausser les solutions. Commençons donc par les définir.

Il n'est pas inutile d'abord de remarquer que ces groupements sociaux ont deux sources tout à fait différentes ; les uns sont formés par la nature même, les autres par les désirs ou la volonté des hommes. Ceux-ci pourront donc être libres d'organiser les premiers, mais ils ne sont pas maîtres des derniers ; ils seront contraints cependant d'en tenir compte et de les satisfaire.

Par les groupements qu'elle engendre, la nature semble faire passer les hommes progressivement de l'état de dissociation, où l'égoïsme règne en maître, à celui de société qui suppose au moins la solidarité, sinon le dévoument.

Le premier de ces groupements est la *famille* ; là le dévouement et la réciprocité s'exercent à l'état d'instinct ; par la sollicitude des parents pour leurs

enfants, par la vénération de ceux-ci pour leurs ascendants, qu'ils défendent à leur tour dans leur vieillesse et à l'autorité desquels ils se soumettent d'eux-mêmes.

A mesure que la famille s'étend, les liens de parenté se relâchent ; cependant il reste toujours, par un atavisme plus ou moins mélangé, une communauté de croyances, de sentiments, de besoins, qui rassemblent un certain nombre de branches de la famille sous la tutelle et le gouvernement des plus vénérés ou des plus puissants d'entre eux. Ce groupement de second ordre forme la *Tribu*.

Les tribus voisines accoutumées aux mêmes régions, au même climat, aux mêmes mœurs, menacées par les dangers communs les plus grands, ceux qui peuvent leur venir de tribus tout à fait différentes, mettent encore en commun l'intérêt de cette protection générale ou, à l'inverse, leur besoin d'expansion au milieu de ceux qui les entourent. Ils se constituent alors en un groupement de troisième degré, sorte de société rudimentaire, informe, temporaire même, ou tout au moins variable avec les circonstances ; c'est la *peuplade*.

Les exemples de ces formes primitives abondent dans les débuts de toutes les nations ; en Grèce avant la guerre de Troie ; en Italie, avant le huitième siècle ; dans la Gaule que César nous décrit au moment de sa conquête ; en Germanie avant l'invasion des Barbares ; chez les Scythes, chez les Touraniens, et maintenant encore dans le continent Africain, où nous pénétrons si difficilement.

Multipliée, étendue, agrandie, disséminée même, la peuplade reste unie par les mêmes liens qui l'ont

engendrée, et que l'atavisme prolonge à travers toutes ses branches ; l'identité de sentiment, d'instinct, de besoins, de tempérament en fait ce que nous nommons un *Peuple*, une famille naturelle, une race humaine, distinguée par la communauté de caractères, typiques.

Les groupements dus à l'initiative humaine sont d'une nature tout à fait différente. Les liens de parenté, l'analogie des sentiments ou instincts n'y sont pour rien ; elles naissent de la communauté d'intérêts ou de désirs, dus eux-même à des conditions géographiques ou ethnographiques spéciales : l'exploitation exclusive de quelques régions agricoles, d'industries, de commerces particulièrement avantageux ; en général, le désir d'accaparer quelque avantage naturel ou celui de soumettre des voisins riches ou puissants. De pareils avantages ou de semblables désirs attirent vers la même région des tribus, des peuplades, des races différentes, sans aucun lien de parenté, sans autre trait d'union que la passion commune qui les pousse.

La conquête de l'Amérique offre un exemple frappant de ce mode de groupement : ces aventuriers qu'attiraient les promesses de ce monde nouveau venaient de tous les pays ; leurs descendants forment déjà des états plus grands que la plupart des nôtres. Que d'exemples analogues peut fournir l'histoire de temps plus reculés, comme la fondation de la plupart des villes et des royaumes de la Grèce ; celle de Rome, surtout ; puis la formation de la nation juive par Moïse ; celle des nations Musulmanes et de l'Empire Mahométan ; car le désir de propager une croyance, le fanatisme religieux, peuvent provoquer des forma-

tions sociales de ce genre, aussi bien que la passion des intérêt matériels.

Ces sortes de groupes se distinguent en quatre classes ou pour mieux dire en quatre degrés d'importance, qui peuvent très bien se succéder. Le premier, le moindre est la *Cité*. Elle consiste, d'après la définition très-claire de Buchez, dans l'union de populations mélangées, d'origines diverses (appartenant ou pouvant appartenir à des familles, à des tribus, voire même à des peuplades différentes), formant un seul corps qui, à l'abri des mêmes murailles, à l'ombre du même temple, va vivre sous un ensemble de règles, de lois convenues ou acceptées comme pacte de leur association.

Est-il nécessaire d'en dire les exemples historiques si bien étudiés de nos jours, ou de rappeler les rites solennels par lesquels les Anciens procédaient à la fondation d'une cité, pour sceller de liens religieux ce pacte général ?

La fédération ou l'union sous toute autre forme, mais sous l'impulsion des mêmes mobiles, d'un certain nombre de cités vivant sous la même loi, produit la forme sociale nommée *Royaume*, parce que la plupart du temps, dans ses premiers temps surtout, le gouvernement en était monarchique. Tels furent les divers royaumes de Grèce, énumérés par Homère, par exemple (Argolide, Messénie, Attique, Phocide, Itaque, etc., tels encore ceux du Latium, ou de l'Etrurie, en Italie; tels aussi ceux nés dans l'Europe occidentale, de l'invasion des Barbares, la Neustrie, l'Austrasie, l'Aquitaine, la Bavière, la Saxe, la Bourgogne, etc..)

Un ensemble de royaumes réunis pour un même gouvernement produit une *Nation* ; les petits royau-

mes qui l'ont formée en deviennent alors les provinces. C'est, dit St-Yves, la manifestation d'un peuple créant une image de sa volonté bonne ou mauvaise, une similitude de son état social dans l'état politique (la France Vraie p. 293).

Enfin l'unification d'un ensemble de nations différentes constitue un *Empire*. L'Autriche, la Russie, l'Angleterre en sont les modèles les plus modernes : Rome, Alexandre, les Perses, les Assyriens, avaient aussi fondé des empires véritables.

Il est clair, du reste, que ces dénominations, prises ici dans leur acception la plus large, ne préjugent en rien la forme du gouvernement établi dans chacun de ces groupements, et qui dépend de tout autres causes, énoncées dans le chapitre précédent.

Il faut insister sur la différence essentielle qui existe entre ces deux modes de groupements sociaux à cause de ses conséquences pratiques : le groupement naturel est instinctif ; il s'accomplit de lui-même il est même si puissant qu'on peut le dire irrésistible : aussi répandu dans le temps que dans l'espace, il persiste à travers les siècles ; on a vu, on voit encore des peuples dispersés de tous côté après avoir vécu, à l'état de nations puissantes, ne rien perdre des caractères de leur race, et conserver dans l'exil le ferme espoir de reprendre par eux la cohésion nationale.

Au contraire le groupement du second genre est un pacte véritable, une association conventionnelle qui peut disparaître avec les intérêts qui l'avaient formé, ou sous la pression des intérêts contraires. On voit alors se dissoudre avec une facilité surprenante jusqu'aux empires les plus grands, comme ceux d'Assyrie, de Perse, d'Alexandre et de Rome.

D'autres royaumes, d'autres nations, d'autres empires naissent des passions qui se sont coalisées pour détruire ceux-là, menacés de périr à leur tour par des causes analogues. Ce sont ces fluctuations nées des passions humaines, et aussi mobiles qu'elles, qui remplissent l'Histoire extérieure des nations.

Toutefois, il faut bien remarquer que ces deux modes de groupement social ne sont pas tellement indépendants qu'on doive les trouver parallèles et distincts l'un de l'autre. Bien loin de là, ils s'entremêlent complètement, sans cependant se confondre ni dans leur étendue, ni dans la part qu'ils prennent au fonctionnement social.

En effet, le pacte social d'où naît la Nation peut bien rassembler des peuples différents : mais, la plupart du temps, il naît au milieu d'un peuple, de sorte que celui-ci se trouve en très grande majorité dans la cité, le Royaume, ou la Nation.

Cette observation est des plus importantes ; elle signale la cause des conflits les plus graves dont souffre une nation. Il résulte, en effet, de cette situation qu'à l'intérieur de la nation, les sentiments naturels qui constituent le peuple entrent en concurrence et souvent en opposition avec ceux, purement humains, qui ont formé la nation. C'est ainsi par exemple que la famille se trouve si souvent froissée par les besoins de l'Etat, ou réciproquement. Parfois même l'une est complètement sacrifiée à l'autre ; Lacédémone nous offre une exemple célèbre ; et de nos jours encore les droits de la nation sur l'enfant sont vivement discutés. Plus généralement on peut voir dans cette double origine le conflit si mal réglé encore entre l'Etat et l'individualité du citoyen. C'est un

des plus graves problèmes qu'ait à résoudre toute constitution.

En outre, quand une nation est formée au sein d'un peuple, ses limites restent cependant mal définies, souvent même fort étendues sur des peuples voisins qu'elles ont enclavés de gré ou de force. Il en résulte nécessairement des conflits d'un autre genre, des causes de guerres, de séditions, d'insubordination au moins, convulsions nouvelles, mais du même genre que les précédentes, par lesquelles les sentiments naturels et permanents des peuples se révoltent contre la tyrannie, plus passagère mais plus violente des passions nationales. Là est la source véritable du patriotisme.

Une constitution doit donc encore résoudre ce problème difficile, ou de renfermer dans les limites de la nature le peuple tout entier et rien que le peuple, afin d'identifier les deux intérêts : ou de satisfaire à la fois plusieurs peuples. C'est pour l'Empire surtout que Saint-Yves dit encore : cette difficulté devient considérable.

« La condition scientifique du peuple est l'état social dans sa loi organique.

« La condition scientifique de la nation est l'état politique dans la loi de son fait.

« L'union scientifique des deux constitue l'état complet, la synarchie de cet être double, symétrique, à la fois social et politique, auquel les théologiens et même les non théologiens donne le nom de Puissance, la langue sacrée celui d'Ange » (La *France vraie :* page 293).

La *Nature* exprime des désirs, crée des types de vie élémentaire ; il faut que l'*esprit*, la volonté humaine

les anime en y ajoutant l'expression de son idée, son *Verbe* qui en déterminera la forme, et sa puissance plastique, son activité, sans laquelle le Verbe resterait à l'état de potentialité.

C'est toujours la grande loi de la Dualité réalisée dans l'Unité.

On peut noter en passent deux erreurs capitales qui ressortent clairement de ces remarques : Celle de Jean-Jacques Rousseau prétendant que toute société humaine est le résultat d'un simple pacte dont on dispose librement : et celles des sociologues qui veulent que la famille soit l'élément primordial de la société, ou le type de sa constitution. Mais ces explications étaient surtout nécessaires pour faire comprendre les causes qui font préférer telle ou telle forme de constitution à toute autre.

Aux motifs énumérés dans le chapitre précédent comme déterminant le choix d'une forme sociale, il va falloir en ajouter d'autres empruntés à ces deux sortes d'influences extérieures. Ceux-ci auront pour source :

Ou le tempérament naturel des peuples et des races ; ou l'âge de la nature considérée parce qu'il modifie ses désirs et ses instincts, ou le milieu dans lequel elle vit, qui ajoute aux mêmes effets des séductions ou des dangers particuliers. Il faut maintenant examiner ces influences nouvelles.

Le tempérament d'un peuple dépend de son esprit, c'est-à-dire de la pensée fondamentale qu'il a tendance à réaliser, qu'il incarne, pour ainsi dire ; c'est d'elle que dépendra le but qu'il donnera à son activité.

Or on retrouve ici, pour base de la distinction, les trois

grands Principes de toutes choses : *l'Esprit*, la *Matière*, son opposé symétrique qui, une fois animée par l'Esprit se nomme la *Nature* ; et l'*Homme* qui rejoint en soi ces deux extrêmes pour les unir en harmonie.

Il y aura donc des peuples, des races même, tout à fait orientées vers l'Esprit, aux tendances purement religieuses, comme l'Inde antique, par exemple : d'autres tout attachés contraire à la nature, à la satisfaction toute pratique des instincts, agriculteurs comme la Chine, producteurs industriels comme le peuple des Etats-Unis d'Amérique.

Entre eux, ceux chez qui domine la volonté humaine se partageront, comme tout intermédiaire, en deux genres selon qu'ils inclinent davantage vers l'un ou l'autre extrême : les uns, plus portés vers l'abstraction, songeront surtout à faire prévaloir leur volonté sur celle de leurs voisins, à les dominer, à les conquérir. Les peuples plutôt enclins à la pratique chercheront à maîtriser la nature plutôt que les hommes ; ils seront plus savants et adonnés à la haute industrie, aux applications scientifiques de tous genres.

Pour la facilité de l'exposition, nous allons désigner chacune de ces quatre classes d'un seul mot, auquel il ne faudra attacher d'autre sens que celui des tendances qui viennent d'être définies.

Nous nommerons *Théocrates*, ceux à tendances religieuses : *Physiocrates*, ceux plus attachés à la Nature : quant à ceux spécialement entraînés par la volonté humaine, et qu'on pourrait désigner par le nom générique d'*Androcrates*, ils se partagent en *Autocrates* ou conquérants, et *Ploutocrates* ou désireux de richesses.

On voit aisément l'importance de ces distinctions

sur la forme constitutionnelle que ces quatre sortes de peuples pourront préferer : Les Théocrates et les Autocrates s'inspirent d'une pensée qui est pour ainsi dire extérieure et supérieure aux instincts de la masse ; ils cherchent un but plus universel, plus élevé que celui des satisfactions matérielles et individuelles.

Ils chercheront aussi leur direction sociale dans les classes sociales que leur supériorité spirituelle ou intellectuelle distingue, ou est supposée distinguer des autres : leur constitution sera de nature aristocratique ; elle se règle, comme leur pensée, sur des motifs extérieurs ; elle est du dehors en dedans.

Au contraire, les deux autres genres de peuples, Ploutocrates et Physiocrates, régis surtout par leurs propres désirs, du dedans en dehors, manifestant, réalisant leurs instincts individuels, obéiront de préférence au désir de liberté personnelle, d'indépendance, de satisfaction individuelle : l'esprit de leur constitution sera démocratique ; les classes bourgeoise et plébéienne y auront la prédominance. Les distinctions du chapitre précédent feront voir aisément quels genres de forme nationale en devra résulter.

D'autres conséquences pratiques fort importantes ressortent encore de cette distinction : la *propriété* d'abord affecte des formes différentes selon les peuples. Les deux extrêmes, physiocrates et théocrates, auront une propriété collective : les premiers parce que, chez eux, la puissance nationale étant le travail, ils estiment que les instruments du travail doivent être communs, les fruits seuls restant individualisés : la Chine en est un exemple, rapporté au type familial.

Pour les théocrates, au contraire, la propriété n'est

à personne ; elle est à Dieu, ou au souverain qui en dispose comme il l'entend.

Les Androcrates, au contraire, s'attachent à la propriété individuelle : En outre, Autocrates, ils donnent la puissance au sol et aux biens immobiliers dont les souverains s'emparent ; Ploutocrates, c'est aux biens mobiliers qu'ils s'attachent et spécialement à l'argent ; leur puissance est financière.

A un autre point de vue, les physiocrates et les théocrates sont des peuples plutôt pacifiques, tandis que les Androcrates, sont guerriers, offensifs et conquérants, s'ils sont autocrates ; plutôt défensifs et surtout pirates, accapareurs, s'ils sont ploutocrates.

Il est aisé d'attacher des noms historiques à ces quatre catégories.

(A suivre).

F. Ch. Barlet

L'Evolution Religieuse

Nous assistons depuis bientôt un siècle à une évolution de l'idée religieuse, à laquelle celle qui eut lieu à l'époque où le christianisme fit invasion dans la société gréco-romaine, peut seule être comparée.

Tout le monde sent aujourd'hui que l'Eglise romaine court à sa perte ; et nous voyons les convaincus défendre pied à pied la vieille orthodoxie catholique contre l'envahissement des doctrines scientifiques, comme luttèrent autrefois les vieilles familles romaines pour leurs dieux contre le Christ et ses apôtres.

Les prêtres eux-mêmes ne le cachent plus ; ils montrent les temples déserts et font voir la société se désorganisant à mesure que s'établit ce qu'ils appellent « le règne de l'iniquité et du crime ».

Comment donc cette Eglise, comment donc cette orthodoxie catholique, qui compte plus de dix-neuf cents ans de durée, et qui a évité tant d'écueils, en est-elle venue à cette extrémité ?

Quelles sont donc les causes secrètes ou visibles qui sont en lutte avec elle, et contre lesquelles elle ne peut se défendre ?

Les prêtres catholiques n'avaient-ils donc pas dit que l'Eglise était d'institution divine, et que le Christ lui avait promis la perpétuité et l'universalité ?

Et cependant, ne voyons-nous pas l'orthodoxie catholique abandonnée de tous les savants, et l'Eglise perdre le terrain qu'elle avait primitivement conquis ?

La vérité est que l'orthodoxie catholique, comme toutes les orthodoxies, est double. Il y a en elle deux éléments à considérer: l'élément qui peut être appelé *divin* et qui est commun à toutes les religions qui ont existé depuis l'origine de l'humanité, et l'élément propre à chaque orthodoxie que l'on considère.

Alors que l'élément commun à toutes les religions est rationnel et traditionnel, et par suite éternel, l'élément propre ne convient qu'à une époque, à un moment donné de l'évolution de l'humanité, et est par cela même transitoire.

C'est ainsi que dans la lutte actuelle des partis contre le catholicisme, la religion proprement dite n'est pas en cause, mais seulement l'orthodoxie romaine toujours destinée à tomber un jour.

Nous savons que le catholicisme romain peut être appelé à disparaître à un moment donné, comme il disparut de certains pays vers le milieu du seizième siècle sous la poussée du protestantisme.

Or, le discrédit dans lequel est tombé le catholicisme romain à l'heure où nous sommes, son abandon par la plupart des penseurs et des hommes de science, sont les signes avant-coureurs de sa ruine définitive, pour faire place à une nouvelle forme religieuse, plus en harmonie avec les idées et les mœurs modernes.

Car, ce sont les savants et les penseurs qui dirigent l'opinion publique ; c'est d'eux que relève le mouve-

ment des esprits ; et que peut devenir une confession religieuse qui s'est attirée l'abandon de tout ce qu'il y a d'intelligence dans la société ?

De plus, l'histoire nous montre que toutes les fois qu'une orthodoxie n'a pas été soutenue par une puissance politique, il s'est produit dans son sein des ruptures et des divisions.

Aujourd'hui l'autorité temporelle abandonne l'Eglise catholique. Bientôt séparée de l'Etat, elle sera livrée à ses propres ressources, et aux schismes et aux hérésies.

Un évêque catholique, Mgr Turinaz de Nancy, l'a bien compris lorsqu'il a dit : « J'ai la conviction profonde que les plus grands périls de l'Eglise de France à cette heure ne viennent pas du dehors... Nos plus grands périls viennent des doctrines fausses ou dangereuses qui atteignent indirectement ou directement la foi elle-même ; de tentatives qui ont pour résultat de rompre les liens de la discipline, de semer dans le clergé la division et la révolte, de transformer d'une façon déplorable l'esprit et l'éducation des séminaristes et des jeunes prêtres... Si un Schisme est à craindre, il aura son principe, son appui et ses ressources dans les erreurs, les tentatives et les innovations que je combats... (1) »

Ces tentatives, ces innovations qui sont autant de schismes en germe, Mgr. Turinaz les dénonce.

C'est le mouvement, né depuis quelques années seulement, qui oppose à la vieille théologie scolastique la théologie « positive » qui a pour but, au dire

---

(1) Les Périls de la Foi et de la discipline dans l'Eglise de France à l'heure présente.

de ses partisans, d'adapter la pensée catholique à la pensée moderne.

C'est cette nouvelle école connue sous le nom d'*Ecole large*, qui admet qu'il peut y avoir des erreurs dans les Ecritures, et qui veut présenter le catholicisme à nos contemporains, selon leur mentalité, selon leurs habitudes acquises et particulières.

Ce sont ces prêtres qui écrivent :

« L'épiscopat indigne, le sacerdoce abêti, ignorant, corrompu et corrupteur, l'épiscopat, le sacerdoce se réformeront dans la science et la sainteté, ou s'abîmeront dans la honte et disparaîtront sous le mépris universel... Qu'on ne dise pas que nous nous séparons de l'Eglise ; nous reconnaissons le successeur de Pierre comme chef de l'Eglise, *qu'elle soit à Rome ou ailleurs*, mais ce n'est pas son office de nous gouverner, de nous tyranniser, de nous exploiter ; nous n'avons que faire de ces congrégations, amas d'abus antiques, mais de bon rapport ; nous désirons que le Saint-Esprit ne se fourvoie pas à perpétuité dans une cervelle italienne, pleine de duplicité ; nous voulons partout des *Eglises nationales* unies entre elles, mais indépendantes de tout contrôle étranger. Nous sommes plusieurs prêtres catholiques décidés à la fonder de suite si c'est possible (1)... »

Et Mgr Turinaz juge la situation absolument effrayante, car il voit avec raison l'Eglise romaine aboutissant à de petites communions, comme nous en présente le protestantisme.

Nous disons plus encore : les intellectuels et tous les savants à l'esprit religieux, s'apercevant que ces

(1) L'*Etincelle religieuse et libérale*. N° d'août 1901.

petites communions ne répondent plus au besoin de l'époque où ils vivent, et ne concordent plus par leur doctrine avec les progrès du savoir humain, les abandonnent et ne conservent que ce qui fait le fond de toute religion : la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

Ainsi, tous ceux qui sortent des orthodoxies, se trouvent posséder la même religion, c'est-à-dire la Religion tout court, et non pas telle ou telle religion.

Mais, il en est parmi ceux-ci qui savent ou se doutent que la religion n'est pas seulement réduite à la croyance en l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

C'est ici qu'intervient utilement le gnosticisme, dont le but est de faire entrevoir à tous ces penseurs religieux l'importance de bien d'autres croyances qu'ils n'avaient peut-être pas comprises jusqu'alors.

Son but est de leur montrer la religion universelle intégrale en accord parfait avec la science et la philosophie moderne.

Mais tous les hommes n'étant pas égaux en intelligence et en savoir, cette religion intégrale ne saurait convenir à tous, et doit rester le lot d'un petit nombre d'initiés.

JOHANNÈS.

Manuel de la Pierre des Philosophes de Paracelse

LIVRE DES RECHERCHES DE PHILIPPE THÉOPHRASTE PARACELSE.

LA SCIENCE ET L'ESSENCE ALCHIMIQUES. — CE QU'IL FAUT PENSER DE L'ALCHIMIE.

Livre contenant les sept règles ou canons pour les sept métaux connus.

Canon premier traitant de la nature et de la propriété du mercure.

Tout est caché dans tout. Une chose demeure plus cachée que les autres, c'est le vase matériel, visible et mobile qui les contient. On trouve dans ce vase tous les liquides. Ce vase, esprit vivant et matériel, existe : il renferme toutes les coagulations, toutes les congélations. On ne peut lui donner de nom. Il a plus de force que toutes les autres chaleurs, on ne peut le comparer qu'au feu de la Géhenne. Ce vase qui est une sorte de liquide n'a rien de commun avec

les choses fondues par le feu naturel, congelées ou coagulées par le froid naturel. Et ces congélations ne sauraient demeurer intactes dans ce Mercure. Il est donc permis de penser que les forces corruptrices des Eléments n'ajoutent ou ne retranchent rien aux forces célestes (qui sont appelées Quintessence)(1) et ne commandent point à ces forces célestes ou aux forces infernales.

Canon second traitant de la nature et de la propriété de l'étain.

Il est évident que l'étain tient des six autres métaux ; néanmoins, il en diffère au point de constituer un métal spécial. Il ne tient pas de la Quintessence mais de la nature des quatre éléments. Aussi, pour le faire entrer en fusion, une légère chaleur suffit-elle, et, pour le coaguler, un léger froid. Il s'allie facilement aux autres métaux en fusion. Car, plus une chose ressemble à une autre, plus elle s'unit facilement à elle. L'étain se rapprochant plus de l'or et de l'argent que du fer et du cuivre contient surtout (c'est une façon de parler ces deux premiers métaux, et il est plus grand, plus fort, plus brillant, plus aimable, plus recherché, plus respecté, plus vrai que les deux autres. Plus une chose est éloignée moins on la recherche, car toujours l'on préfère ce que l'on voit. Plus une chose est proche plus elle apparaît évidente ; plus elle

(1) Cette Quintessence c'est le Mercure philosophique : à la vérité, ce n'est point chose matérielle, c'est la vie, ou, plutôt, le milieu nécessaire à l'éclosion et au développement de la vie. Les éléments sont choses matérielles, pondérables.

est éloignée plus elle est problématique. Toi, alchimiste, place de l'étain dans les lieux éloignés et dissimulés où gisent l'or et l'argent, place de l'or et de l'argent dans les lieux proches où gît l'étain : l'or et l'argent apparaîtront partout aux yeux. Il y a, en effet, plusieurs moyens de transmuter les métaux imparfaits en métaux parfaits. D'abord, mêler l'un à l'autre, puis, séparer le pur de l'impur : telle la transmutation pour parfaire l'œuvre alchimique.

Note. — L'étain contient plus d'or que d'argent.

Canon troisième traitant du fer et de ses propriétés.

Le fer doit aux six autres métaux sa grande dureté, son poids et la force de sa coagulation. Par contre, il leur a laissé la couleur, la facile liquéfaction et la noblesse (1). Il est difficile de faire d'un homme bête et vulgaire un Prince ou un Roi. Mais, Mars (2), grâce à sa force, acquiert la souveraineté et s'empare de la place du Roi, s'il prend garde aux embûches et ne se laisse pas emprisonner.

Canon quatrième traitant du cuivre et de ses propriétés.

Les six autres métaux ont donné au cuivre toute leur couleur et une assez facile liquéfaction. Il est nécessaire de produire quelques exemples pour que l'on comprenne comment le feu fait apparaître ce

---

(2) Le fer est donc, pour Paracelse comme pour les autres alchimistes, le premier métal de l'échelle, le métal le moins noble.

(2) Mars ou le fer.

qui est caché et cache ce qui apparaît. Tout ce qui est combustible peut être naturellement transmuté par le feu, changer de forme grâce à lui, témoin la chaux, les cendres, le verre, les pierres, ou devenir une terre dont on pourra tirer une foule de corps métalliques. Un métal, alors même qu'il est brûlé ou dévoré par la rouille, peut redevenir malléable grâce au feu.

Canon cinquième traitant de la nature et des propriétés du plomb.

Voici ce que dit le l omb au sujet de sa nature : Les six autres métaux m'ont refusé leur spiritualité, ils m'ont donné un corps corruptible comme ils n'en ont pas et ne désirent pas avoir. Mes six frères sont de nature spirituelle ; aussi, lorsque je suis enflammé, pénètrent-ils mon corps et périssent-ils avec moi à l'exception de l'or et de l'argent que mon eau lave et fait resplendir. Mon esprit est l'eau qui amollit les corps froids et gelés de mes frères. Cependant, mon corps penche vers la terre : de tout ce que je reçois je fais un seul corps. Je pourrais être très utile si l'on savait ce que je renferme. La pierre du froid est en moi, c'est l'eau, laquelle me permet de congeler les esprits des six autres métaux dans le corps d'un septième, c'est-à-dire d'approcher de l'or et de l'argent (1).

Il y a deux sortes d'antimoine : d'abord, l'antimoine vulgaire, noir, qui purifie l'or liquide et a beaucoup

(1) Nous traduisons mot à mot ce passage dont le sens, s'il existe, nous échappe.

d'affinité avec le plomb. Ensuite, l'antimoine blanc, appelé magnésie ou bismuth, qui a beaucoup d'affinité avec l'étain, et qui, mêlé à la première sorte d'antimoine, accroît l'argent.

Canon sixième traitant de l'argent et ses propriétés.

De l'argent tirer du plomb ou du fer n'est pas plus facile que tirer l'argent du mercure, de l'étain, du fer, du cuivre ou du plomb. Mais, il importe seulement de transmuter l'imparfait en parfait. Quelle que soit la nature de l'argent, il faut la connaître. Sinon, on ne pourra faire de l'argent. L'argent est un corps matériel, contenant les six autres métaux à l'état spirituel. Car, toujours, un métal contient les six autres métaux à l'état spirituel. Six métaux à l'état spirituel ne persistent que dans le septième. Et pas un métal ne peut exister matériellement s'il ne contient les six autres à l'état spirituel. Les sept métaux sont bien mélangés par la liquéfaction, mais de ce mélange l'on ne peut tirer de l'or ou de l'argent. Car, dans ce mélange, chaque métal garde sa nature, qu'il soit fixe au feu ou qu'il ne le soit pas. Voici un exemple : mélange, comme tu voudras, les sept métaux : tu n'arriveras pas à transmuter les cinq métaux vils en or ou en argent ; car, bien que tous les liquides se mélangent en une même masse, chacun garde sa nature. Voilà pour le mélange matériel. Quant au mélange spirituel, sache que les esprits ne peuvent se séparer parce qu'ils ne peuvent subsister en dehors des corps. Alors même qu'en une heure le corps leur serait arraché cent fois, les esprits n'acquiéreraient rien de plus noble que ce qu'ils ont. Et l'on ne peut transmu-

ter un métal qu'en un métal à lui supérieur (1), on ne peut, par exemple, transmuter l'argent qu'en or qui est assurément le roi des métaux. Ceci est vrai : un métal ne saurait être engendré que par les six autres métaux.

Question : Si vraiment l'argent ou tout autre métal doit son origine aux six autres métaux, quelle est sa nature, quelles sont ses propriétés? Réponse : de l'étain, du plomb, du mercure, du fer, du cuivre, de l'or l'on ne peut tirer que de l'argent. Six métaux ont chacun deux propriétés remarquables, ce qui, en tout, fait douze propriétés. Ces douze propriétés forment l'esprit de l'argent. L'argent, en effet, participe des esprits des six autres métaux et des deux propriétés de chacun de ces métaux. L'on peut comparer ces douze propriétés aux douze signes du zodiaque (2). L'argent, en effet, tient, d'une part, de la planète Mercure, et, de l'autre, du Verseau et des Poissons sa faculté de liquéfier et son éclat, il tient de Jupiter, du Sagittaire et du Taureau sa couleur blanche et la force de résistance qu'il oppose au feu. Il tient de Mars, du Cancer et du Bélier sa dureté et sa sonorité. Il tient de Vénus, des Gémeaux et de la Balance sa faculté de coaguler et sa malléabilité. Il tient de Saturne, de la Vierge et du Capricorne son homogénéité et sa densité. Il tient du Soleil, du Lion et de la Vierge sa pureté.

---

(1) Les alchimistes prétendaient que les métaux parcourent un cycle : le premier métal est le fer, le dernier l'or qui en se putréfiant redonne du fer.

(2) Paracelse est un des rares alchimistes parlant d'astrologie. Il est donc bon d'attirer l'attention du lecteur sur ce passage.

Il faut dire maintenant que ces esprits métalliques acquièrent, au moment où ils naissent sous l'influence céleste, un corps ayant l'aspect d'une pierre vile, pierre que les artisans rendront plus noble, meilleure, dure et pourtant malléable en la broyant, l'amenant à l'état de fusion, la corrompant et la mortifiant par le feu. L'alchimie ne fait autre chose que corrompre, mortifier et préparer artificiellement un tel corps métallique. Toutefois, cela n'a pas lieu pour l'or et l'argent lesquels ne peuvent être corrompus par le feu et dont corps et esprit ne font qu'un.

Canon septième traitant de la nature et des propriétés de l'or.

Les esprits des six métaux que nous venons d'étudier forment l'or qui n'est autre chose que du feu pur. L'or est plus beau, plus jaune, plus brillant, plus dense, plus froid que ces six métaux parce qu'il les renferme tous les six à l'état de congélation. Il entre en fusion sous l'action du feu ou sous l'influence de la planète Mercure, du Verseau et des Poissons. C'est ainsi que l'or se mèle facilement au mercure ; mais, après leur fusion commune, la chaleur quittant l'or, et le froid arrivant, les cinq autres métaux, étain, plomb, fer, cuivre, argent dont cet or contient les principes en profitent pour le recoaguler, le faire redevenir dur et solide ; ces cinq métaux, étant de leur nature surtout froids, et le mercure n'étant point de sa nature assez chaud pour lutter contre la froideur des cinq métaux, l'or ne peut rester en état de fusion que sous l'action du feu naturel. Aussi, l'or tient-il plutôt de ces cinq métaux que du seul mercure.

Le mercure n'a rien de particulier que de demeurer toujours liquide. Aussi, ne peut-il rien pour la congélation des autres métaux et dans les cas où il s'agit de corps durs ; il n'est utile que dans ceux où il s'agit de liquides. Il dégage un fluide chaud tout en paraissant mort, froid, et ayant la nature des corps durs. Si l'on veut faire entrer en fusion les six métaux froids, plomb, cuivre, étain, fer, argent, or, il faut leur fournir la chaleur du feu. Dès que le métal en fusion aura été éloigné du feu, il se recongèlera de lui-même, grâce à sa nature froide, il redeviendra dur, immobile. Mais, le mercure, qui demeure toujours fluide et vivant, le doit-il à la chaleur ou à la froideur ? Celui qui prétend que le mercure doit sa vie au froid et à l'humidité ne connaît pas sa nature et se trompe grossièrement.

Le mercure tire sa vie non du froid mais de sa nature chaude et ignée. Bien que vivant il est le feu ; et le froid le tue.

Le feu de l'or est pur, non vivant, mais bien dur, d'une couleur jaune-rouge. Les cinq métaux froids, étain, plomb, fer, cuivre, argent doivent à l'or leurs qualités, à sa froideur leur corps, à son feu leur couleur, à sa sécheresse leur dureté, à son humidité leur poids, à son éclat leur sonorité. Notre feu ne peut brûler ni même corrompre l'or. Car, un feu ne peut brûler un autre feu, il ne peut que l'exciter. Le feu qui du soleil descend sur la terre n'est point tel qu'il nous apparaît dans le ciel, il n'est point semblable non plus au feu terrestre, il est froid et congelé, c'est de l'or. Notre feu ne peut donc consumer l'or, il ne peut que le faire entrer en fusion.

L'or est dans son essence triple	1° Céleste 2° Elémentaire 3° Métallique	c'est-à-dire	Dissous Fluide Corporel.

Note concernant le mercure vif (mercure vulgaire).

Tout ce qui teint en blanc a la nature de la vie, et possède les propriétés et la puissance de la lumière qui est la cause de la vie. Au contraire, tout ce qui teint en noir a la nature de la mort et possède les propriétés des ténèbres. Le feu, par sa chaleur, engendre la vie, la terre, par sa froideur, coagule. Le mercure vit, bien qu'habitant une demeure morte : si tu comprens cela, tu triompheras.

Ce qu'il faut penser de la congélation du mercure.

Vouloir mortifier ou congeler le mercure, ensuite le changer en argent, le sublimer sont des œuvres vaines. Pour transformer le mercure en argent il y a un moyen plus court et moins coûteux. Ce moyen, le voici : il faut prendre de l'or et de l'argent, en extraire le riche sperme et le mettre dans l'estomac (1).

Des recettes d'alchimie.

Que faut-il penser des recettes d'alchimie, de tous les vases et instruments ? fourneaux, verres, pots, eaux, huiles, chaux, soufre, sel, salpêtre, vitriol, borax, orpiment noir, céruse, cire, verre pilé, suies, safran de Mars, savon, cristal, craie, arsenic, antimoine, minium, élixir, sel de nitre, sel ammoniac, magnésie, putréfaction, digestion, épreuves, solutions, cémen-

(1) Estomac signifie dissolvant.

tations, filtration, réverbération, calcination, amalgamation, et autres choses dont les livres d'alchimie sont bourrés : herbes, racines, semence, bois, pierres, animaux, vers, cendres d'os, coquilles, poix ? Ces choses n'ont point de rapport avec l'alchimie, elles sont inutiles, bonnes seulement à embrouiller et à retarder. Je n'en parlerai donc pas.

Examinez les sept canons. Celui qui ne les aura pas compris n'a pas besoin d'aller plus loin. Voilà l'Art.

De la chaleur du Mercure

Ceux qui pensent que le mercure est naturellement humide et froid se trompent grandement, car de sa nature il est humide et chaud ; c'est pour cela qu'il demeure liquide. Si de sa nature il était humide et froid, il aurait l'aspect de l'eau congelée, il serait toujours dur et solide, il aurait, comme les autres métaux, besoin de la chaleur du feu pour entrer en fusion ; or, sa propre chaleur suffit à le maintenir liquide et vivant. Il faut savoir que les sept esprits des métaux, lorsqu'ils sont soumis ensemble au feu, se battent entre eux, se prenant et se donnant mutuellement leur vie, leurs qualités et leurs vertus dans le désir de vaincre, d'entrer en fusion et de se transmuter. Comment faut-il traiter le mercure pour lui enlever son humidité et sa chaleur et les remplacer par le froid qui pourra le congeler, le consolider et le mortifier ? Voici ce qu'il faut faire : Laisse, pendant vingt-quatre heures, au milieu d'un vase rempli de limaille de plomb, une capsule d'argent contenant du mercure pur. Le mercure donne sa chaleur au plomb et à l'argent (métaux naturellement froids) et leur prend leur froideur.

Note que le froid (dont le mercure a besoin pour se solidifier) est perçu moins facilement par nos sens que la chaleur. Pourtant, dans le mercure on ne veut apercevoir que la froideur, et les Sophistes (bavards ignares) prétendent à tort que de sa nature il est froid et humide.

La véritable alchimie apprend à fabriquer l'or et l'argent avec les cinq métaux, imparfaits. Les métaux parfaits ne viennent que des métaux, dans les métaux, par les métaux et avec les métaux.

Moyen de se procurer les minéraux

Il n'est pas toujours commode de fouiller la terre, encore que le désir d'en tirer des pierres soit aussi légitime que l'amour du fils pour sa mère. De même que l'abeille tire le miel et la cire des roses et des fleurs, l'homme peut tirer pour son usage le métal de la terre.

Dieu a indiqué à quelques hommes le moyen de tirer de l'or et de l'argent de certains corps plus facilement et plus vite que des minerais dont on les tire habituellement. L'or et l'argent peuvent, en effet, être tirés non seulement des mines mais aussi des cinq autres métaux, et plus facilement du mercure, du plomb et de l'étain que du fer et du cuivre. On peut les tirer de ces deux derniers métaux en en mettant d'abord un peu dedans. L'argent vient de la magnésie et du plomb, l'or vient de l'étain et du cinnabre. Un habile artisan pourra, grâce à son zèle et à sa réflexion, faire plus pour la transmutation des métaux que le cours des signes du zodiaque et celui des planètes, dont il ne doit d'ailleurs pas plus se préoccuper

que des aspects (1), des époques propices ou maléfiques, du jour ou de l'heure. Ces choses, néanmoins, ne sont pas négligeables.

Si les métaux restent assez longtemps dans la terre, non seulement ils sont mangés par la rouille mais encore ils sont transmutés en pierres naturelles; peu savent cela . On trouve, en effet, des pièces de monnaie qui jadis furent en métal et que la nature a transformées en pierres.

Ce qu'est l'alchimie.

L'alchimie ne se propose autre chose que de transmuter un métal en un autre meilleur. Il importe de connaître parfaitement la fin des astres et des pierres: car, des astres dépend la formation des pierres. L'or et l'argent sont simplement des pierres dépendant des astres. Le globe terrestre n'est autre chose qu'une pierre abjecte, épaisse, impure, corrompue, qui fut broyée et se recoagula, et qui plane tranquillement dans le firmament.

Il faut, ensuite, remarquer que les pierres précieuses qui se rapprochent des pierres célestes ou des astres par leur perfection, leur pureté, leur beauté, leur clarté, leurs vertus, leur incombustibilité et leur incorruptibilité se forment dans la terre comme les autres pierres.

Aussi, ont-elles avec les pierres célestes et les astres une grande affinité.

---

(1) On appelle « aspect » d'une planète le rayon qu'elle projette sur un point ou sur une autre planète.

Emeraude. C'est une pierre verte et transparente: elle est utile aux yeux et à la mémoire, entretient la chasteté, s'abîme si celui qui la porte ne demeure pas chaste.

Diamant. Cristal noir causant de la joie à ceux qui le portent, transparent, de la couleur du fer, très dur; il fond pourtant dans le sang de bouc. Il n'est jamais plus gros qu'une noisette.

Aimant. C'est du fer qui attire le fer.

Perle. La perle, qui est de couleur blanche, n'est pas une pierre puisqu'elle naît dans les coquilles marines. C'est plutôt une pierre détournée de sa nature, rendue plus parfaite par une transmutation.

Hyacinthe. C'est une pierre jaune-rouge, transparente: il y a une fleur du même nom qui, selon les fables des poètes, fut jadis un homme.

Saphir. C'est une pierre de la couleur du ciel et de nature céleste.

Rubis. Il resplendit d'une magnifique couleur rouge.

Escarboucle. C'est une pierre solaire, brillant de sa propre nature comme le soleil.

Corail. C'est une pierre blanche ou rouge, non transparente, ayant la forme d'un arbre, naissant dans la mer, de la nature de l'eau et de l'air, très peu combustible.

Calcédoine. C'est une pierre de diverses couleurs, ni obscure ni transparente, c'est une sorte de mélange de nuages, couleur d'hépatite, la moins estimée des pierres précieuses.

Topaze. Cette pierre brille la nuit. On la trouve dans les rochers.

Améthyste. C'est une pierre de la couleur pourpre du sang.

Chrysoprase. C'est une pierre qui brille la nuit, et qui le jour ressemble à l'or.

Cristal. C'est une pierre blanche, transparente, semblable à la glace. L'air et le froid transforment en cristal certains rochers.

Voici ma conclusion : Celui qui connaît l'origine et la nature des métaux sait que les métaux ne sont autre chose que la meilleure partie, l'esprit des pierres, c'est-à-dire leur huile, leur graisse. C'est à cette partie que les métaux doivent de ressembler aux astres.

Que celui qui cherche les métaux ne s'attarde pas seulement à ceux qu'on trouve au sein des montagnes. Bien souvent, on trouve à la surface de la terre des choses valant mieux que celles que l'on trouve dans les profondeurs, c'est-à-dire que celles qui sont plus loin du ciel. Il faut examiner attentivement toute pierre, quelque aspect qu'elle présente. Un silex vulgaire et méprisé peut valoir plus q'une vache.

Traduction et notes de

René Schwaeblé.

Aperçus Mathématiques

Alignons les nombres impairs en trois colonnes ainsi disposées :

		1
3	5	7
9	11	13
15	17	19
21	23	25
27	29	31
33	35	37
39	41	43
45	47	49

. . . .

Dans la première colonne, nous trouvons tous les multiples impairs de 3 ; dans les deux autres colonnes nous trouvons les nombres premiers.

Chaque colonne forme une progression à raison 6.

La 1re colonne a pour 1er terme — 3 ; la 2e colonne a pour premier terme 1 et la troisième colonne a pour premier terme 1.

Puisque les 2e et 3e colonne contiennent tous les nombres premiers, nous avons l'explication de la règle trouvée par Legendre que les nombres premiers ont pour formule générale 6 n= 1.

Les nombres premiers sont compris dans deux progressions à raison 6, commençant l'une à — 1, l'autre à + 1.

2 et 3 ne sont pas compris dans les deux progressions, donc ce ne sont pas des nombres premiers ; cette conclusion est une simple constatations de fait, une connaissance par évidence.

La vraie connaissance est toujours évidente.

Regardons nos colonnes et additionnon-les, horizontalement.

3	1	1
3	5	7
9	11	18
15	17	19
21	23	25

La première tranche horizontale a pour somme — 3,

la	2e	—	—	—	—	15
la	3e	—	—	—	—	33
la	4e	—	—	—	—	51
la	5e	—	—	—	—	69

La différence de ces sommes est 1 8

Les nombres impairs divisés en trois colonnes et additionnés horizontalement forment par leurs sommes une progression à raison 18 dont le premier terme est — 3.

Additionnons maintenant les deux colonnes contenant les nombres premiers :

1	1	0
5	7	12
11	13	24
17	19	36
23	25	48

Nous constatons que ces deux colonnes ont pour somme horizontale la suite des multiples de 12. Nous voyons que les nombres de ces deux colonnes qui ne sont pas considérés comme premiers, ex. : 25 (5×5) sont les multiples de nombre premiers.

Comme ces nombres sont à leur place dans les séries et comme on ne peut les en ôter sans disloquer les séries, nous en concluons que les multiples des nombres premiers doivent avoir les mêmes propriétés que les autres nombres premiers.

Il s'ensuit que les nombres premiers sont les im pairs qui ne sont point multiples de 3.

Jusqu'ici on n'a pu trouver la loi de formation des nombres premiers parce que la notion qu'on en avait manquait de justesse. On comprenait parmi eux 2 et 3 qui n'en font point partie ; dès le départ on était dans l'erreur. Si les nombres premiers ont des propriétés caractéristiques, leurs multiples doivent les avoir aussi, par conséquent doivent être compris dans leur série.

On dit communément que la mathématique est une science de raisonnement ; pas plus que les autres ; elle est d'abord une science d'observation ; il faut qu'elle constate ses faits comme les autres.

Guymiot.

DEUXIÈME PARTIE

Rimes Jacobines

La Vie

Priez, Saints. Taisez-vous, Apôtres. Pleurez, Mages,
Grands Seigneurs de l'Esprit, légués par l'Autrefois ;
De nos sociétés vous êtes les otages,
O naïfs, attardés dans le règne bourgeois.

Nous ne comprenons plus vos cœurs ni vos langages.
On ne vous dressera ni piloris, ni croix ;
Mais vous irez, parmi les sourires narquois,
Clamant vos vérités, éperdus et sauvages.

Vous vous égarerez, fuyant comme des loups,

Dans la vie, où règne en maître le Phénomène,
Et les enfants courront, en riant, après vous.
Vous souffrirez : la marche usera vos genoux,

Et vous mourrez, tout seuls, dans la terrestre plaine,
Ridicule échiquier, où la sottise humaine
Ne sait conserver que les fous.

Les Psychés

Oh non ! petite fleur des infinis parterres,
Fugitive lueur de l'éternel flambeau,
Terrestre étoilement des célestes lumières,
Non, vous ne mourrez pas. Il n'est pas de tombeau.

Pour le parfum des lis et des roses trémières,
Pour l'haleine du vent, pour le chant de l'oiseau,
Ni pour les pleurs que Dieu cache sous son manteau,
Il n'est pas de tombeau pour l'Ame des Mystères.

Comme Mignon, Manon, Marguerite et tant d'autres,

Non, vous ne mourrez pas, ô modernes Psychés,
Scandales ingénus, adorables péchés,
Luth des muses, Voix des chanteurs, Foi des apôtres !

L'amour fait immortels tous ceux qu'il a touchés ;
Et les génies altiers, vers nos douleurs penchés,
Ployant sur leurs genoux, se prosternent aux vôtres.

Albert Puyoo.

CORRESPONDANCE D'EXTRÊME-ORIENT

Palais du Dalé-Lama.

Il peut être intéressant de donner quelques détails sur la demeure du Dalé-Lama, qui est connue de très peu de personnes ; les pèlerins de toutes les nations qui font le voyage de Chassa ne sont pas admis à l'intérieur ; et les Anglais conquérants, ces pèlerins d'un nouveau genre, n'ont pas davantage osé y entrer.

La demeure de Dalé-Lama n'est pas dans la ville de Chassa, mais sur une colline isolée au milieu de la plaine, et située à environ un quart d'heure au nord de la ville. Cette colline est surmontée par un grand entablement rocheux, et porte le nom de BouddhaLâ.—Deux grandes allées, plantées d'arbres immenses et très vieux, joignent Lhassa au BouddhaLâ. L'une de ces avenues sert à l'aller, l'autre au retour des pèlerins qui vont se prosterner à l'entrée du palais. Au pied du BouddhaLâ, on doit laisser les chevaux et toutes les montures, et on doit gravir la colline à pied.

Le palais du Dalé-Lama est construit sur le sommet rasé du BouddhaLâ.

Il est comme entouré et enfermé dans une quantité de temples bâtis à l'intérieur comme des dinh (pagodes confuciennes),où habitent les Lamas qui sont du service du Dalé-Lama.— Les pèlerins ne franchissent jamais l'entrée de ces dinh. L'espace qui est au milieu de ces nombreux temples rangés en cercle les uns à côté des autres, est une grande cour presque

toujours déserte, et qui n'est traversée que par des serviteurs ou des Lamas appelés auprès du Dalé-Lama. Au milieu de cet espace se trouvent quatre temples, de formes différentes, mais rangés régulièrement en carré ; et au centre de ce carré, se trouve la demeure personnelle du Dalé-Lama.

Les quatre temples sont de grandes dimensions, mais pas très élevés et sont bâtis à peu près sur le modèle des habitations des vice-rois ou des gouverneurs des grandes provinces de l'Empire Chinois. Le palais des anciens rois de Nanking est construit tout à fait pareillement au temple de l'Ouest de l'intérieur de BouddhaLà... Les temples sont occupés par les douze Lama appelés Lamas-Namshan, qui forment le « conseil circulaire » du Dalé Lama. Les écuries donnent sur l'extérieur du BouddhaLà et sont remplies de chevaux très nombreux et d'une très belle race. Les appartements intérieurs sont richement décorés, mais on n'y voit que les couleurs lamaïques, le jaune et le rouge. (On sait que le jaune est aussi appelé la couleur impériale). Ils sont partagés en plusieurs pièces, dont les plus grandes sont les « salles de prières » Mais sauf de très rares exceptions, les douze Lamas Namshans ne peuvent recevoir personne dans les appartements intérieurs: leurs serviteurs mêmes demeurent dans les appartements *dits extérieurs*, parce que, de ces appartements, on ne peut apercevoir le palais central.

Ce palais central occupe le milieu du second carré, et il est de tous côtés isolé des appartements des douze Lamas Namshans. Il faut un appel spécial et personnel du Dalé-Lama pour franchir ce dernier espace intérieur.

Le palais du Dalé Lama ne se révèle aux yeux des habitants des appartements intérieurs, que par un grand péristyle qui fait tout le tour du palais, comme dans tous les édifices du sud de l'Asie. Le péristyle est soutenu par quatre rangs de colonnes, qui sont, du haut en bas, recouvertes d'or. Personne n'habite le rez-de-chaussé du palais qui se compose seulement de vestibules, de salles de prières et d'escaliers gigantesques.

Au devant du quadruple péristyle, le palais s'élève sur trois étages ; le premier étage est couleur de pierre, le second est rouge : le troisième est jaune. Par dessus le troisième étage

et en guise de toiture, s'élève une coupole tout à fait ronde et recouverte de lames d'or. On voit ce dôme depuis Lhassa, et de très loin dans la vallée. Mais les temples intérieurs et extérieurs cachent la vue des étages.

Seuls les douze Lamas Namshans savent la distribution des étages du Palais central, et ce qui s'y passe. C'est à l'étage rouge, et au centre, que se tiennent les séancse du conseil circulaire.

L'ensemble de ces constructions est très grandiose et majestueux. Ceux qui ont l'autorisation d'y circuler sont tenus de garder le silence.

NGUYEN V. CANG.

BIBLIOGRAPHIE

La conscience héréditaire.

A propos d'un livre de M. Bouglé

Il n'est pas possible de fonder une morale et un idéal sur la science et sur les lois de la science. Ainsi conclut M. le professeur Bouglé dans son dernier livre : « la Démocratie devant la science. » Nous avons déjà vu MM. Maurras et Bourget appeler la science et ses lois au bénéfice de leur propagande politique. Il apparait que M. Bouglé, dont les convictions politiques diffèrent, ne trouve pas dans la science de bases suffisantes aux dites convictions.

Cette hésitation met en lumière ce fait de la « Conscience héréditaire », dont font fi les polémistes de toutes les écoles, et que Maurice Barrès a si magistralement exposé dans ses livres de dissection intellectuelle. Il peut y avoir des cerveaux exceptionnels, dont l'indépendance est d'ailleurs faite, pour ma part, de la révolte instinctive contre les conventions et les idées traditionnelles. Mais le cerveau moyen d'une race ou d'une époque n'a rien d'exceptionnel, et ne suit même jamais les cerveaux exceptionnels. Or les cerveaux moyens sont mis en mouvement précisément par les impressions de la conscience héréditaire.

En réalité, nous ne sommes pas, malgré les apparences que nous donnons libres de penser comme nous le voulons. Dans toutes les choses, dans la forme de nos mouvements comme dans l'air que nous respirons, dans les actes qui s'accomplissent autour de nous comme dans les appels même

qu'on fait à notre prétendue liberté, se révèlent les influences des morts, qui pensèrent ici avant nous. La plus libérale des éducations est, malgré tout, faite indéfectiblement avec des souvenirs, et ces souvenirs sont une chaîne. Pour être d'intelligence libre, il nous faudrait être nés parmi les sauvages, et n'avoir appris d'eux que le moyen de ne pas mourir de faim au milieu de la nature indifférente. Mais dès qu'il y a une éducation, nous sommes liés. Et dès que nous avons pénétré la pensée d'un autre, elle influe sur la nôtre, inconsciemment, alors même que nous n'y communions pas et que nous la repoussons de toute notre volonté.

Ainsi tous ceux qui, avant nous, fortement, pensèrent et qui surtout laissèrent après eux des monuments tangibles de leur pensée (livre, école, religion, monuments, etc)sont des geôlies de notre conception. Ils ont déposé, dans l'âme humaine universelle, un ferment auquel nul n'échappe. Ce sont ces résidus, informes mais quand même indélébiles, qui créent la « conscience héréditaire ». Et ces grands penseurs disparus sont comme des phares, que l'on est tenu de voir même sans les regarder, du moment qu'on a les yeux ouverts sur l'horizon terrestre.

M. Bouglé, en éclectique, cite les principaux ouvriers de cette conscience héréditaire, dont jamais l'Occident ne se dégagea pleinement : Voltaire, Rousseau, Kant, Descartes, Luther et même Jésus et Socrate. Il dit, fort bien, que, à ce complément d'idées peuvent venir s'ajouter, au fur des âges, des couches succesives de convictions traditionnelles, qui augmentent, qui modifient plus ou moins profondément le tuf primitif, mais ne le détruiront jamais entièrement.

Nous sommes absolument de cet avis. Mais pourquoi n'appliquerait-on pas aux époques et aux intelligences de Voltaire, de Kant, de Descartes, de Luther, de Jésus, et de Socrate, le raisonnement si logique et si profondément humain, que M. Bouglé fait pour notre époque contemporaine ? Ceux-là que nous venons de citer bâtissaient-ils sur un sol vierge et n'eurent-ils pas, eux aussi, à compter avec les impulsions de la « conscience héréditaire » telle qu'elle existait à leur âges ? Ils furent des *réformateurs*, comme on dit, c'est-à-dire qu'ils *reformèrent* ce qui était déformé ; c'est

dire que, semblables aux révélateurs, ils reconnurent, plusque personne, deux principes et deux sentiments traditionnels. Depuis que la première pensée humaine fut, y a-t-il un seul homme qui ait été un novateur véritable, c'est à-dire qui ait pensé exactement comme s'il eût été le premier homme pensant ou comme s'il eût ignoré toutes les pensées de l'humanité antérieure ?

La lecture de l'ouvrage de M. Bouglé pousse à ces spéculations singulières et délicates, beaucoup plus sans doute que l'auteur ne l'eût désiré. Mais le doute qui subsiste dans l'esprit du lecteur est fait pour nous rendre plus fidèles partisans des conceptions politiques traditionnelles du Marquis de Saint Yves, que notre ami F. Ch. Barlet développe ici même avec son ampleur et sa logique coutumière ; il est fait aussi pour donner raison à la théorie de l'évolution de la conscience universelle, telle que la philosophie hindoue la détermine et telle que l'enseignent en occident les théosophes, savants et pieux recollecteurs de la doctrine antique.

LIBER.

Le Mouvement des Idées

Les Revues et les Livres

M. Maxwell, l'auteur aujourd'hui connu, voire célèbre d'un livre fort courageux : les *Phénomènes psychiques*, a publié récemment une brochure dans laquelle il s'efforce de démêler la vérité de l'amas de contradictions qu'a soulevé naguère le procès d'Anna Rothe la médium aux fleurs de Berlin. M. Maxwell est amené à présenter quelques considérations générales sur l'état actuel de l'évolution des esprits contemporains ; et ces considérations nous paraissent tellement vraies et précises que nous lui demandons la permission d'en extraire quelques lignes :

— « L'une des constatations les plus frappantes que le psychologue puisse faire, c'est d'observer la puissante vitalité du mysticisme. C'est un phénomène moral d'une extrême importance. Quelque chose dans l'homme résiste indéfiniment aux efforts faits pour détruire l'idée d'une vie future, consciente et personnelle. Jusqu'à présent cette croyance était un article de foi, un dogme religieux : mais voici que des savants véritables se rangent à cette opinion et fondent leur conviction sur des observations. Je citerai notamment M. Myers. Celui-ci est mort récemment laissant un ouvrage posthume considérable : *La Personnalité humaine et sa survivance à la mort du corps*, dont les éditions se succèdent avec rapidité, bien que les deux volumes coûtent 53 francs.

« Pour l'observateur attentif ces phénomènes de la vie morale de l'humanité présentent un intérêt extrême. La science est restée sous la tutelle de la religion jusqu'au XVIe siècle ; elle ne s'est même tout à fait émancipée qu'à la fin du XVIIIe siècle, sous l'influence des encyclopédistes. Comme toujours la réaction a dépassé peut-être la mesure. L'athéisme est devenu à la mode. Aujourd'hui, les principaux représentants de la

science contemporaine sont matérialistes. Le professeur Hœckel de Iéna résume la philosophie de *sa* science en deux mots : « Le monisme du Cosmos... nous enseigne la portée universelle dans le monde des grandes lois d'airain éternelles Mais du même coup ce monisme démolit les trois grands dogmes centraux de la philosophie dualiste admise jusqu'à ce jour : « le Dieu personnel, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre. » (*Les Enigmes de l'Univers*, trad. Bos. Schleicher Paris 1902. p. 424).

« Mais on dirait que le pendule commence une oscillation en sens inverse. Aujourd'hui le professeur Hœckel représente malgré ses immenses services qu'il a rendus à la science, un stade de l'évolution scientifique en voie de régression. Il est vrai que les savants, les savants surtout qui obéissent à l'hégémonie de la pensée allemande, sont, en majorité, de l'avis du prof. Hœckel, mais leur croyance n'est pas le résultat direct de faits observés : elle n'est que l'interprétation enfantine de ces faits. Ce mot peut choquer, il est cependant d'une saisissante vérité.

« Prenons encore comme exemple, les idées d'Hœckel qui s'est fait le porte-parole du matérialisme germanique. La physiologie démontre pour lui que l'âme est un terme collectif désignant une somme de fonctions cérébrales ; l'histologie, que les cellules ganglionnaires du cerveau sont les véritables organes élémentaires de l'âme ; l'expérience, que les fonctions de l'âme sont liées à l'intégrité de territoires déterminés du cerveau ; l'ontogénie que l'âme se développe avec la croissance et regresse avec la sénilité ; la phylogénie, enfin, que le cerveau et sa fonction, l'âme, se sont développées graduellement et par étapes chez les vertébrés.

« Il faut véritablement avoir d'étranges conceptions logiques pour affirmer que si deux faits sont concomittants, ils sont nécessairement l'un la cause, l'autre l'effet. Cela est si vrai que Wundt lui-même paraît avoir abandonné son monisme matérialiste primitif pour admettre la possibilité de l'indépendance de l'esprit. Aussi Hœckel voit-il dans la conversion de Wundt un signe de regression mentale sénile. Rendons au moins à M. Hœckel cette justice : il est logiquement resté très jeune.

« Les phénomènes biologiques et ceux de la vie psychique n'ont certainement pas la simplicité que leur suppose ce savant. Il faudrait pour le démontrer entror dans une discussion longue et probablement ennuyeuse : je me bornerai à réduire son argumentation à l'absurde. Le cerveau est une machine. C'est certain. Mais la locomotive aussi est, une machine. L'intégrité de la forme de ses organes est nécessaire à son fonctionnement, mais cette intégrité n'est que la condition et non la cause de son fonctionnement. Si l'on n'introduit pas de vapeur dans ses pistons, elle ne marchera pas.

« D'ailleurs les théories du genre de celles que soutient M. Hœckel ne sont aujourd'hui possibles que *si l'on fait abstraction des faits qui les contredisent*. Méthode excellente d'ailleurs qui a toujours donné les plus heureux résultats.

« Sans opposer à M. Hœckel les nombreux cas de pathologie mentale dans lesquels on trouve des changements de personnalité sans lésions cérébrales perceptibles, je lui signalerai des faits beaucoup plus démonstratifs : la télépathie par exemple et les prémonitions. Des milliers de faits ont été cités, que la coïncidence ni le hasard n'expliquent. Dans son récent ouvrage M. Myers a justement réuni une foule de cas tendant à faire supposer que la télépathie telle que l'action d'un mort soit une hypothèse à examiner. Il y a, enfin, un nombre aussi considérable de cas que la télépathie elle-même n'explique pas et qui nous conduisent aux croyances de nos pères relativement aux apparitions. On peut discuter la valeur de ces curieuses recherches, en contester les résultats mais c'est être singulièrement en retard que de les ignorer ».

— Dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* où M. Delanne continue sa magistrale étude sur l'Extériorisation de la pensée, signalons une tout à fait curieuse recherche de A. Pezzani sur *Cyrano de Bergerac* qui nous est ici présenté comme un des précurseurs du spiritisme. Certes, M. Pezzani semble avoir de bonnes raisons pour faire entrer Cyrano dans sa galerie des précurseurs, mais je crois qu'il serait tout aussi facile de placer Cyrano dans la série des sceptiques, des *libertins*, comme on disait de son temps. Toujours est-il que M. Edmond Rostand qui est des quarante, ne semblait pas avoir songé à cela. Il y avait un mélo splendide à tirer de là. L'étude très bien faite de M. Pezzani est à recommander à tous les curieux.

— Toutes les manifestations contradictoires de l'électricité déconcertent par leur étrangeté et sont encore tout à fait inexplicables pour nos connaissances actuelles. Voici un petit livre abordable pour toutes les bourses qui renferme un exposé complet des phénomènes bizarres produits par l'action de la foudre.

Il faut lire les documents accumulés en si grand nombre pour se faire une idée des invraisemblables effets que peut produire un coup de tonnerre sur des personnes soumises à son action. Les unes sont indemnes, les autres foudroyées ; ici elles sont déshabillées, là c'est un bracelet qui est volatilisé, ailleurs c'est une pièce de dix francs qui est argentée à travers le cuir du porte-monnaie. Les uns conservent la charge électrique et foudroient ceux qui tentent de les secourir. En attendant mieux on ne peut guère appeler ces faits si bizarres que les *caprices de la foudre*, c'est le nom que l'éminent astronome Camille Flammarion a donné à cette étude si complète de toutes les manifestations de l'électricité céleste. Ajoutons que cet indispensable petit ouvrage paraît en ce moment chez Ernest Flammarion et fait partie de son intéressante collection à o fr. 6o.

Dans la *Lumière*, recueil auquel, Mme Lucie Grange imprime une si sûre et si savante direction, je trouve un remarquable article du Dr Lux sur Gœthe psychologue, psychiâtre et occultiste. Personnellement Gœthe très sensitif aurait été directement touché par un assez grand nombre de phénomènes d'autoscopie, de télépathie et de prémonition. Je cite quelques extraits de l'article du Dr Lux :

« Tout le monde connaît le phénomène d'autoscopie, (vue de son propre double), qu'eut Gœthe en revenant de chez Frédérique la fille du pasteur Brion, de Sesenheim en Alsace. Après avoir quitté Fréderique en larmes, il prit le sentier de Drusenheim et à un moment donné il vit, non avec les yeux du corps, mais les yeux de l'esprit, venir à lui à cheval son propre double, vêtu d'un vêtement gris de brochet avec des parements d'or. Or huit années après il fit effectivement à cheval ce chemin, avec l'accoutrement décrit qu'il portait tout à fait par hasard, allant encore une fois voir Fréderique...

« Naturellement Gœthe a utilisé dans ses fictions la connais-

sance qu'il avait des faits supranaturels. Prenons d'abord Ottilie, un personnage des *Affinités Electives*. Entre elle et Edouard existe une attraction magique en quelque sorte.

Pendant l'absence d'Edouard, elle voit son apparition chaque nuit. Il se montre chaque fois sous un costume guerrier mais dans une autre attitude, sur un fond clair sur lequel elle voit aussi parfois se mouvoir d'autres formes plus confuses, mais Ottilie est surtout intéressante pour nous par ses facultés spéciales. Elle a des accès d'hémicranie (migraine) gauche qui se produisent surtout quand elle passe sur un certain chemin sous lequel se trouve un filon de houille. Elle présente des phénomènes particuliers en rapport avec la constitution du sol et principalement avec la présence des métaux. On suspend à un fil un anneau d'or, un fragment de marcassite et d'autres substances métalliques. Ce pendule qui reste immobile, entre les mains de Charlotte ou de tout autre personne, se meut entre les mains d'Ottilie....

« Gœthe était certainement au courant des expériences de rhabdomancie alors en vogue. Mœbius lui-même dit que le poète avait la croyance la plus sincère en ces facultés spéciales qui se manifestent chez certaines personnes en rapport avec les pierres, les métaux et l'eau. Il n'y a qu'à voir dans les *Affinités Electives* les assertions d'un personnage appelé Montan à ce sujet.

« On voit par ce qui précède que tous les phénomènes occultes étaient connus de Gœthe. Il connaissait aussi la transmission de pensée, l'influence de la volonté, etc. Ainsi racontait-il à Eckermann, il lui était souvent arrivé en se promenant avec un ami. qu'en pensant vivement à un sujet donné, il transmettait cette pensée à son ami...

« Gœthe croyait fermement à la survie. Il est revenu trop souvent sur ce sujet pour qu'on puisse dire qu'il ne l'a qu'effleuré ou traité passagèrement. Il estimait que c'était un bonheur pour l'homme d'avoir cette foi et que celui qui ne l'avait pas était déjà mort dans la vie présente. — Un être qui pense ne peut croire à la cessation de la vie et de la pensée — La conviction d'une survie découle de l'idée qu'on se fait de l'activité ; à l'être qui est actif jusqu'à la fin de la présente existence, la nature doit un autre mode d'existence permettant à l'esprit de continuer à agir. »

En somme d'après Serling « voici comment peuvent se résumer les vues de Gœthe sur la question de l'existence individuelle des êtres : préexistence individuelle, rétrécissement de la conscience par l'incarnation terrestre ou enténébration corporelle de l'entéléchie; la force organisatrice de l'homme ayant sa racine en lui, l'homme se fait lui-même tel qu'il est : primauté de l'esprit, existence d'un monde d'esprits, même de tout un monde suprasensible. En cela dit Serling (1) il est d'accord avec l'occultisme scientifique.... »

— Nous avons annoncé ici même que M. de Rochas avait entrepris avec deux sujets-femmes une série d'expériences sur la regression de la mémoire grâce à quoi il avait pu les conduire d'étape en étape à la prime enfance et *peut-être* à un état précédant la vie terrestre. L'audace d'une telle conception devait exciter la critique, la plus légitime d'ailleurs. Voici les conclusions que donne M. de Rochas dans une lettre qu'il adresse à l'*Echo du Merveilleux* dont le directeur, M. Gaston Méry avait exposé en deux articles une critique, prudente et courtoise des expériences du savant auteur.

« J'ai cherché à retrouver la trace des vies que Joséphine aurait vécues avant sa vie actuelle, mais si je n'ai pu mettre la main sur des preuves précises de l'existence des personnalités par lesquelles elle aurait passé, j'ai constaté que tous les noms de personnes et de lieux qu'elle me donnait sans hésitation, dans son sommeil, existaient réellement dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour du village où elle est née et qu'elle n'avait aucun souvenir de la plupart d'entre eux quand elle était à son état normal. On peut donc supposer que ces noms ont été enregistrés par sa conscience subliminale à diverses époques et que maintenant, elle s'en sert, comme dans le rêve ordinaire, pour broder sur une trame dont la véritable origine reste à déterminer.

« Quant à la prévision de l'avenir, elle est plus difficile encore à expliquer (2) ; mais il existe tant de cas démontrés qu'on ne saurait la rejeter à priori dans les cas qui nous occupent. »

---

(1) Gothe una der Okkultismus.

(2) Joséphine se croit vieille, mourante et morte.

Enfin ajoute M. de Rochas :

« J'ai étudié un nouveau sujet extrêmement sensible, une jeune fille de seize ans, qui n'avait jamais entendu parler ni du spiritisme ni de mes expériences. Elle m'a donné des résultats tout à fait semblables à ceux que j'avais obtenus avec les sujets que j'avais étudiés, relativement à la regression de la mémoire et à la prévision pour la vie présente, mais pour les vies passées et les vies futures ; et cela avec une précision, une logique, une spontanéité complètement différente des visions des songes et nullement en rapport avec son état intellectuel. Pour elle, comme pour les autres j'ai pu constater que non seulement les vies antérieures ne se vérifiaient pas, mais que les événements rapprochés que j'avais cherché à leur faire annoncer ne se produisaient pas *bien que très vraisemblables*...

« En résumé le problème de ces visions anormales n'est pas résolu, mais je crois avoir montré qu'il existe et c'est la première chose à faire pour qu'on l'étudie . »

— L'Hygiène, la scientifique, parfaite et quelque peu tyrannique hygiène qui semble être une conquête de nos illustres Docteurs (*illustrissimi Doctores*) l'est-elle vraiment ? Si l'on en croit le Dr Icard (de Marseille) il n'en serait rien. Saint-Charles Borromée 1538-1584 en aurait établi non seulement les bases mais tout le fonctionnement bien avant nos savants dont les congrès sont pourtant retentissants.

C'est dans la *chronique médicale* le si curieux et si instructif recueil que dirige le Dr Cabanès que M. Icard prétend que toutes les prescriptions que l'on semble aujourd'hui inventer se retrouvent dans les rituels romains fort précisement prescrits. C'est ainsi qu'en cas d'épidémie le xxe siècle n'a eu qu'à copier un de ces rituels pour savoir qu'il faut appliquer : la déclaration obligatoire, l'isolement des contaminés, l'observation des suspects, la désinfection, l'inhumation hâtive avec couches de chaux vive dans la terre qui recouvre le cadavre.

Nos savants n'auraient-ils donc inventé que les congrès ? Et encore ?...

EDGAR JÉGUT.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr.-in-8° avec figures (*très rare*).

St.-Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in 8° (*très rare*) 24 francs.

Court de Gébelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. in-4° rel. avec figures. (*Vaste monument la science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr.

DEMANDES

On demande à acheter un Paracelse complet (édition de Genève).

On demande Axel, par Villiers de L'Isle-Adam.

On demande L'Eve future par Villiers de l'Isle-Adam.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ....

Qualité ....

Adresse ....

Signature :

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VI[e].

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.

N° 9 15 Décembre 1904

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO........................ **Un Franc.**

Abonnements :

France...	Un An............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois.........	7 Fr.	—	Six Mois ...	8 Fr.

RÉDACTION — ADMINISTRATION

5, Rue du Pont de Lodi

PARIS

VENTE ET DEPOT

Lucien BODIN

Libraire-Editeur

5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.

PREMIÈRE PARTIE

LES CONDITIONS DE L'INDIVIDU

Nous avons vu ce que sont et ce que promettent les Destins de l'Humanité, considérés comme une spire du cylindre évolutif, comme un cycle dans la modification de l'Univers. Mais nous savons, par conséquent, que ce cycle humain comprend toute l'humanité, c'est-à dire toute l'espèce humaine que nous connaissons, et toutes ses variétés possibles, antérieures ou postérieures à l'espèce. Et nous avons déterminé les lois qui régissent, invariablement et inexorablement, le cycle humain, qui est un cycle tout à fait normal, et qui n'a rien de spécial, — sinon du moins pour nous, parce que nous nous y trouvons à l'heure présente.

Cet intérêt naturel que nous portons au cycle où nous évoluons, que nous connaissons un peu mieux que les autres, et que nous désirons connaître profondément, nous porte à étudier le mouvement de l'espèce humaine dans le cycle, et les conditions de l'individu dans l'espèce.

Ces deux études sont parfaitement analogiques, et

comprennent des phénomènes, tous contingents, de même nature. Nous précisons de suite que, en quittant ici le domaine de la métaphysique pure, nous serons cependant contraints par la logique et le simple bon sens, de n'adopter, pour le phénoménisme objectif, que des solutions, qui soient en concordance avec les solutions démontrées des problèmes métaphysiques. C'est ainsi que nous entrons, munis d'un guide sûr et parfait, dans les questions qui paraissent le plus palpitantes et le plus obscures à l'être humain. Et nous ne devons nous laisser à aucun moment détourner du chemin que nous montre ce guide mental, par la sensibilité personnelle, prompte à s'effrayer des solutions logiques qui semblent la blesser, ou même ne pas tenir un compte suffisant de l'égoïsme natif et inconscient de l'individu.

En disant que l'espèce est au cycle ce que l'individu est à l'espèce, nous montrons, par ce rapport arithmétique, que nous pouvons nous contenter d'étudier les conditions de l'individu, étude bien plus facile, puisque c'est notre personnelle étude; il suffira de généraliser analogiquement pour faire l'application à l'espèce. Et c'est un travail assez simple parce que nous le laissions à nos lecteurs. D'ailleurs, le commencement et la fin des individus, sur quoi nous sommes, au moins physiquement, renseignés, nous donnent d'excellentes lumières sur le commencement et la fin de l'espèce. L'étude de celle-ci, enserrée entre l'étude expérimentale des individus qui la composent et l'étude métaphysique du cycle de modification auquel elle appartient, ne peut plus rien avoir, pour notre logique, d'obscur ou de hasardeux.

L'espèce humaine est un moment du cycle; l'individu est un moment de l'espèce. Mais l'un quelconque, au point de vue de l'étude à en faire, peut être pris comme une unité-type.

Cette unité-type obéit, à son plan, aux quatre lois fondamentales du tétragramme, et elle occupe la place de son moment dans le cylindre évolutif. Il convient de la situer immédiatement sur l'hélice et sur sa spire, de telle sorte que le dessin, suivant la coutume, nous fournira, par analogie, les données de l'examen.

L'individu que nous considérons fait partie de l'espèce, et il est nécessaire à la constitution de l'espèce; ses attributs relatifs et ses qualités essentielles forment les caractéristiques de l'espèce : une seule chose n'importe point : c'est le nombre des individus; on peut concevoir une espèce représentée par un seul individu, et une espèce représentée par des individus innombrables : ainsi on ne compte point le nombre des individus; et, quel que soit leur nombre, il pourrait y en avoir moins ou davantage, sans rien modifier de l'espèce. C'est ce qu'on appelle l'innumérabilité mathématique. Et nous voyons précisément que l'individu est à l'espèce ce que le point est à la ligne, dont le propre est d'être composée avec un nombre indéfini de points. Et ainsi la représentation graphique expresse de l'individu sera un point sur la spire qui représente son espèce.

Si la station de l'individu sur la spire est un point, l'évolution de l'individu, par rapport au cylindre évolutif universel, sera représentée par une surface.

Notons de suite que ce n'est pas absolument vrai : d'abord pour une raison métaphysique, car si l'évolution individuelle était représentée par une surface, le point d'arrivée serait semblable au point de départ, et ainsi il n'y aurait pas d'activité (mais monotonie et immobilité par recommencement), et il n'y aurait pas de bien, puisque l'attraction vers la perfection ne se ferait pas sentir — : ensuite, pour une raison mathématique, car si l'évolution A était une surface exactement, elle reviendrait à son point de départ pour commencer l'évolution B, et ainsi, les moments des individus ne parcourraient pas la spire. C'est-à-dire que le nombre des points qui la composent serait infini.

Or ce nombre n'est qu'indéfini, et ainsi l'évolution partie du point A de la spire revient au point B, qui est le point suivant, indéfiniment rapproché, mais mathématiquement distinct.

Ainsi en réalité, l'évolution individuelle est une spire, une fonction d'hélice, mais dont le *pas est infinitésimal*. C'est pourquoi, étant donné que nous vivons, agissons et raisonnons à présent sur des contingences, nous pouvons et devons même considérer le graphique de cette évolution comme une surface. Et en réalité elle en possède tous les attributs et qualités, et ne diffère de la surface, que considérée de l'Absolu. Ainsi, à notre plan, le *circulus vital* est une vérité immédiate, et le cercle est bien la représentation du cycle *individuel* humain. Nous revenons donc ici à la conception occidentale, qui n'est pas, comme nous l'avons fait prévoir, fausse, mais mal appliquée aux mouvements de l'Univers, tandis qu'elle ne doit l'être qu'au geste de l'homme seul.

Le cercle du destin individuel de chacun est, dans les races jaunes, représenté par le symbole de l'Ynyang.



Quelques brèves explications sont nécessaires à la figure représentée ci-contre. L'Ynyang est un cercle, et nous venons de dire pourquoi. C'est un cercle représentatif d'une évolution, individuelle ou spécifique, et il ne participe que par deux dimensions au cylindre cyclique universel. N'ayant point d'épaisseur, il n'a pas d'opacité, et il est représenté diaphane et transparent, c'est-à-dire que les graphiques des évolutions, antérieures ou postérieures à son moment, se voient, et s'impriment au regard, à travers lui.

La spirale, qui divise en forme de S le cercle de l'Ynyang n'est pas un symbole seulement de l'hélice universelle; elle est la *trace descriptive*, suivant la langue mathématique, de cette hélice elle-même. Considérons en effet l'Ynyang du seul point où il puisse être consideré véritablement, c'est-à-dire, en somme, considérons-le par rapport à la Perfection, et « du haut du lieu géométrique et métaphysique de la volonté du ciel » (1).

Une des branches de la courbe en S est la projec-

(1) Se reporter, pour l'éclaircissement de cette phrase, au chapitre des « Lois de l'Evolution ».

tion mathématique, sur plan horizontal (géométrie descriptive) de la portion d'hélice qui, le long du cylindre universel (devenant cône à l'infini) va, du point de la spire où l'Ynyang est tangent, jusqu'à la réintégration en la Perfection. — L'autre branche de la courbe en S est la projection (par transparence du cercle de l'Ynyang) de la portion d'hélice qui va, de la Perfection active écoulant les formes, jusqu'au même point de tangence de la spire avec le cercle de l'Ynyang. — C'est toute la trace de la courbe universelle, depuis la volonté qui émet, jusqu'à la volonté qui réintègre.

Une moitié de l'Ynyang est noire ; c'est celle qui représente l'évolution *au dessous* du cercle ; l'autre est blanche : c'est celle qui représente l'évolution *au dessus* du cercle considéré. Ces deux moitiés sont égales : car, puisque le point de départ et le but sont l'Infini, le point considéré de la spire, peut, par rapport à l'Infini, être supposé, véridiquement, et toujours, à égale distance entre le point de départ et le point d'arrivée. Les deux petits cercles intérieurs, l'un noir dans la surface blanche, l'autre blanc dans la surface noire, sont là, d'abord pour rappeler la « transparence » du symbole, et ensuite pour montrer que ces oppositions de coloration ne constituent pas une réalité, et que le blanc existe sous et avec le noir, et le noir sous et avec le blanc, et que, en réalité, l'Ynyang est tout blanc, et tout noir, suivant qu'on le considère par rapport à son départ, ou par rapport à son but. D'ailleurs, pour ceux qu'une vaine apparence tromperait encore après cet éclaircissement, il faut se rappeler que l'Ynyang est le symbole de l'évolution humaine individuelle, c'est-à-dire d'une

activité. Ce symbole doit donc être pris comme actif en lui-même : et pour le considérer tel qu'il doit être il faut le faire tourner autour de son centre. Nous voyons dès lors qu'il est *unicolore*, et que, jamais, par suite, on ne peut prétendre y trouver, même superficiellement, le moindre caractère de dualisme.

En existant, l'Ynyang satisfait au principe de causalité : en se mouvant autour de son centre avec la vitesse de l'évolution humaine spécifique, il satisfait à la loi d'activité; en ayant la forme circulaire, il satisfait à la loi d'harmonie; en étant précédé et suivi d'un nombre indéfini de cercles concentriques, il satisfait à la loi du bien. Mais remarquons ici — et c'est une réflexion qu'il faut faire très profondément — que les trois premiers principes sont satisfaits à l'intérieur même de l'Ynyang, et que la satisfaction du quatrième principe (principe du bien) se trouve hors de l'Ynyang, c'est-à-dire qu'il faut considérer, pour procurer cette satisfaction, la situation des cercles voisins immédiatement. Dans l'intérieur d'un cercle considéré seul, la loi du bien n'est pas satisfaite. C'est dire que, *dans l'intérieur d'une évolution humaine individuelle, l'attraction de la volonté du ciel ne se fait pas sentir*. Cette étonnante constatation ressort de la considération mathématique du graphique; et elle va nous conduire aux conséquences métaphysiques, sinon les plus imprévues, du moins les plus remarquables (1).

(1) Il ne faut jamais perdre de vue que, si, pris à part, l'Ynyang peut être considéré comme un cercle, il est, dans la succession des modifications individuelles, un élément d'hélice : toute modification individuelle est essentiellement un

On se rappelle que nous l'avons démontré : la liberté des êtres n'existe pas, en tant que parcelles et que fonctions de l'évolution universelle. La liberté absolue, qui contient celle de contrarier les desseins de la volonté du ciel, est exclusive de cette volonté, et de Dieu. — Mais nous avons fait pressentir une certaine liberté de l'individu. Et voici que la mathématique nous montre que, dans le circulus vital de l'espèce et de l'individu, l'attraction de la volonté du ciel ne se fait pas sentir, c'est-à-dire que, dans l'intérieur de son évolution particulière, l'individu jouit de sa liberté d'action. Voyons les limites et les conditions de cette liberté.

L'entrée dans l'Ynyang et la sortie de l'Ynyang ne sont pas à la disposition de l'Individu : car ce sont deux points qui appartiennent, bien qu'à l'Ynyang, à la spire inscrite sur la surface latérale du cylindre, et qui sont soumis à l'attraction de la volonté du ciel. Et, en réalité, en effet, l'homme n'est pas libre de sa naissance ni de sa mort. Pour sa naissance, il n'est libre, ni de l'acceptation, ni du refus, ni du moment. Pour la mort, il n'est pas libre de s'y soustraire; et il ne doit pas non plus, en toute justice analogique, être libre du moment de sa mort, et c'est pourquoi, disons-le en passant, le suicide est l'acte le plus anormal et contraire aux intérêts de l'individu.

---

vortex à trois dimensions; il n'y a qu'une seule stase humaine; et l'on ne repasse jamais par le chemin déjà parcouru. Ceci pour couper court à tout essai, plus ou moins ingénieux, d'adaptation de la Tradition Primordiale, à des théories panthéistiques, ou même spiritualistes (dans le sens spécial que donnent à ce terme certains expérimentateurs occidentaux)

En tout cas, il n'est pas libre d'aucune des conditions de ces deux actes ; la naissance le lance invinciblement sur le circulus d'une existence qu'il n'a ni demandée, ni choisie : la mort le retire de ce circulus et le lance invinciblement dans un autre, prescrit et prévu par la volonté du ciel, sans qu'il puisse rien en modifier. Ainsi l'homme terrestre est esclave, quant à sa naissance et quant à sa mort, c'est-à-dire par rapport aux deux actes principaux de sa vie individuelle, aux seuls qui résument en somme son évolution spéciale au regard de l'Infini.

Mais entre sa naissance et sa mort, sur ce cercle sans épaisseur, sur cette surface impondérable du volume universel où l'attraction de la volonté d'en haut ne s'exerce point, *l'individu est libre*. Il est libre absolument, dans l'émission et dans le sens de tous ses actes terrestres. Il n'a plus pour maître la volonté du ciel : il a pour guide la conscience obscure, sorte d'instinct mental, qui n'est pas le même pour tous les individus, qui évolue, s'épaissit ou s'affine avec chacun d'eux, et qui est en rapport arithmétique avec les facultés intellectuelles de l'individu, et la valeur du milieu social où il se meut. C'est cette conscience qui est la génératrice dynamique de ses actes personnels.

C'est dans le phénoménisme moral où s'exerce cette conscience, instrument médiocre, que prennent naissance les contingences du bien et du mal. Et c'est la croyance personnelle au bien et au mal, limités l'un par l'autre, qui fait, du bien et du mal, une réalité objective dans l'esprit humain. *C'est la conscience de l'homme qui crée le bien et le mal, et c'est la liberté de l'homme qui, lui permettant de suivre l'un ou l'autre, crée des responsabilités.*

Nous n'appuierons jamais trop sur ces évidences rationnelles : la conscience, qui génère le bien et le mal, est une particularité spécifique, temporaire, et protéique, même dans l'espèce; la liberté d'agir est extrêmement limitée dans le temps, et dans les contingences individuelles; les actes, émis par cette liberté et qualifiés par cette conscience, sont donc des actes relatifs, exclusifs à l'espèce et à l'individu, n'ayant de valeur que dans et par les objectivités où ils naquirent, et étant indifférents au regard de l'Infini. Les mérites ou les démérites, les bénéfices ou les offenses sont de la même qualité que les actes qui les produisent; et les sanctions qui y sont attachées, par le fait même de la justice qui est dans l'essence de l'Infini, sont de même valeur, de même degré et de même répercussion que les actes qui les motivent.

L'homme est un être borné et relatif : il ne peut commettre que des actes relatifs, générateurs de mérites relatifs, et capables de sanctions relatives. Ce qui est agi dans le temps ne peut être apprécié que dans le temps : la figure qui s'inscrit dans un espace à deux dimensions ne peut pas avoir trois dimensions; nous sommes ici enserrés par l'évidence axiomale de la géométrie la plus simple. — Donc l'acte d'un homme, qui est un acte temporaire et fini, si coupable que veuille le supposer la conscience générale, ne peut lui susciter une punition éternelle et infinie. Donc les peines éternelles — l'enfer, non pas chrétien, mais catholique et romain — n'existent point.

Mais les sentimentaux illogiques s'écrient que la faute, s'adressant à un Etre Infini, Dieu, nécessite une peine infinie. Voilà une double absurdité. Une contingence ne peut affecter l'Absolu. Comment donc

croit-on que Dieu soit fait, pour qu'il puisse être injurié par un homme? Il faut être Dieu pour pouvoir offenser Dieu : et ceux qui cherchent à nous convaincre d'une si terrible puissance n'ont jamais pensé à cela.

Mais il y a autre chose. La liberté relative de l'homme, nous l'avons vu et démontré, suppose l'inexercice de l'attraction, c'est-à-dire l'indifférence de la volonté du ciel. Et en vérité, l'homme n'aurait pu agir librement, si la volonté du ciel ne l'avait laissé faire. Elle s'est désintéressée de la chose:elle ne peut donc pas être offensée par une chose dont elle se désintéresse, et qu'elle ne guide pas, uniquement par ce qu'elle n'a pas voulu la guider.

Nous ne nions donc point la sanction, pas plus que la responsabilité, pas plus que la liberté; mais les bornes imposées à la liberté mitigent d'autant la sanction, que nous voyons temporaire, relative et contingente. Et maintenant que nous la savons objective en tous points, nous la reconnaissons nécessaire. Cette sanction s'exerce, suivant la volonté du ciel, dans le cercle individuel où l'acte fut commis, ou dans le cercle suivant; il n'importe : car nos actes « *vibrent* » et s'inscrivent au long de notre personnalité, d'une sorte indéfinie — et non pas infinie. Et la sanction, qui, comme l'acte, se produit dans le temps, peut être retardée indéfiniment le long des cycles. C'est ainsi que le produit des actes d'une existence est un des éléments constitutifs des existences ultérieures.

Mais qu'on ne l'oublie point : cet élément, purement objectif, de joie ou de douleur, ne peut influer en rien sur la marche de l'évolution générale. Que nous ayions bien ou mal agi, le cycle qui nous attend est

le même pour nous tous ; les uns le parcourent dans le bonheur, les autres dans les larmes ; mais l'échelon que nous gravissons à la fin de chaque circulus vital est le même, et nous rapproche tous, invinciblement, et d'une même valeur, de l'Infini où nous sommes destinés.

C'est un problème purement taoiste, et que nous étudierons dans le traité du Kanying, qui y est tout entier consacré, que de déterminer la somme des vibrations de nos actions, et les sanctions qui en résultent. Mais le principe est ici posé ; il satisfait, comme nous l'avons dit, notre conscience et l'idée de notre liberté ; il répond à la fois à la Bonté et à la Justice du ciel ; et il laisse intactes les lois infrangibles de la tradition. — Il met à leur place véritable le dualisme contingent du bien et du mal, ainsi que les mérites et les sanctions des actions humaines. Et il prouve, d'une sorte si péremptoire que nous n'aurons plus besoin d'y revenir, que la croyance, naïve ou intéressée, à des sanctions éternelles, est à la fois un barbarisme moral, un non-sens métaphysique, et une injurieuse négation des attributs essentiels de la Divinité.

Entre sa naissance et sa mort, l'être humain est donc libre ; nous avons vu la raison et les moyens de cette liberté objective ; nous en voyons tous les jours les actes ; nous en verrons ailleurs les conséquences, dans cette partie de la *Voie Rationnelle*, que l'on affecte en Occident du nom de Morale. Mais, en dehors de tout phénoménisme, voyons ce que sont cette naissance et cette mort, dont les époques, les circonstances et les résultats sont indépendants de la volonté de celui qui les subit.

D'après toutes nos formules précédentes, et d'après l'irréfutable logique de la géométrie, la naissance est l'entrée d'une parcelle évolutive dans le cycle humain; la mort est la sortie de cette parcelle hors du cycle humain : mais, pour entrer dans le cycle humain, et y faire figure d'individu dans l'espèce, il fallait que cette parcelle sortît hors du cycle inférieur au cycle humain, ou, pour employer la grossière image coutumière, il fallait qu'elle *mourût* à ce cycle. Mais, en sortant du cycle humain, en perdant l'individualité de l'espèce, la parcelle évoluante entre dans le cycle supérieur au cycle humain, et pour employer notre langage vulgaire, elle naît à ce nouveau cycle; la naissance et la mort s'accompagnent donc et se complètent l'une l'autre; la naissance humaine est la conséquence immédiate d'une mort; la mort humaine est la cause immédiate d'une naissance. L'une de ces circonstances ne se produit jamais sans l'autre. Et, le temps n'existant pas ici, nous pouvons affirmer que entre la valeur intrinsèque du phénomène naissance, et la valeur intrinsèque du phénomène mort, il y a identité métaphysique. Quant à leur valeur relative, et à cause de l'immédiatité des conséquences, la mort à l'extrémité du cycle X est supérieure à la naissance sur le même cycle X, de toute la valeur de l'attraction de la volonté du ciel sur le cycle X, c'est-à-dire mathématiquement de la valeur du pas de l'hélice évolutive (1). Ce qui précède peut sembler paradoxal,

(1) Nous répétons que, de cet élément géométrique, nous ne connaissons pas la valeur essentielle, parce que nous n'avons pas souvenir des états cycliques où nous passâmes, et que nous ne pouvons donc pas mesurer la hauteur méta-

parce que, pour nous faire mieux comprendre, nous employons les mots *naissance* et *mort* pour désigner les passages entre les cycles, et que la naïve vanité humaine attache un sens d'augmentation à l'entrée dans l'humanité (naissance) et un sens de diminution à la sortie hors de l'humanité (mort), tout comme si l'humanité occupait le sommet d'une parabole, en deçà et au delà duquel on ne pourrait que descendre. Il n'y a pas d'erreur à la fois plus funeste et plus ridicule. Nous voyons métaphysiquement que, dans la succession des cycles, la *mort* est un avancement sur la *naissance*, parce que l'entrée dans le cycle X + 1 est supérieure à l'entrée dans le cycle X. — Nous le voyons géométriquement sur la courbe évolutive de l'univers. Nous allons le voir psychologiquement, en considérant, dans le spécimen humain, quels sont les éléments apportés par la naissance, quels sont les éléments touchés par la mort (1).

---

physique qui nous sépare aujourd'hui de celui dont nous sortons.

(1) Veut-on la curiosité d'un jeu algébrique? Représentons les données de la manière suivante : mort = M. Naissance = N. — Le cycle humain = H... Le cycle inférieur au cycle humain = H — 1. Le cycle supérieur au cycle humain = H + 1. Et cette pose peut se faire pour n'importe quel cycle. Posons algébriquement, par équation, les propositions plus haut énoncées : nous avons :

$$M.\ H = N\ (H + 1.) \text{ et } N.\ H = M\ (H - 1.)$$

Développons : nous avons :

$$M.\ H = N.\ H + N, \text{ et } N.\ H. = M.\ H - M.$$

Remplaçons M. H par la valeur : nous avons :

$$M.\ H = M.\ H. - M + N,$$

c'est-à-dire M = N. C'est-à-dire que, tous coëfficients et indices s'éliminant d'eux mêmes, *les phénomènes mort et nais*

Il n'est pas temps ici d'indiquer quels sont les sept éléments que la tradition reconnaît à l'espèce humaine. Nous le verrons tout au long dans la partie de ces études qui concernera les sciences physiologiques et psychiques, issues directement de la doctrine de Laotseu. Mais dès maintenant nous pouvons affirmer — et cette affirmation n'étonnera en rien ceux qui ont scruté les arcanes du ternaire et du septénaire hindou — que les sept éléments humains de la Tradition Primordiale peuvent se résumer en un ternaire, et qu'ils s'accommodent fort bien du ternaire : *corps*, *âme*, *esprit*, tel que le connaissent et le définissent les adeptes occidentaux de la Haute Science. Et c'est sur ce ternaire, familier à tous, et que la catholicité romaine doit, d'après ses textes fondamentaux, reconnaître elle-même, que nous allons pousser nos investigations et notre démonstration.

L'être humain n'est pas une entité ; c'est un agrégat, et, en réalité, un agrégat d'éléments naturellement assez peu cohérents entre eux, parce qu'ils

---

sance, considérés en eux-mêmes et en dehors des cycles, *sont parfaitement égaux*. — Posons aussi que X est égal à la valeur inconnue du perfectionnement obtenu au cours d'une modification quelconque : nous avons :

$$M (H - 1) + N. H + X = M. H + N (H + 1)$$

$$\text{ou } MH - M + N. H + X = M. H + N. H + N$$

$$X \quad M + N.$$

Les coëfficients, ici aussi s'éliminent ; et nous obtenons que *X (perfectionnement) est dû expressément à la somme d'une mort et d'une naissance*, et *à la coïncidence* de cette mort et de cette naissance. Et — chose étrange — nous apercevons, que, même algébriquement — cet X, dont nous savons la substance et le fonctionnement, est *invaluable en quantité*.

diffèrent entre eux *essentiellement* les uns des autres. Ces trois éléments, qui font l'homme que nous connaissons, existent indépendamment les uns des autres; il y a des corps sans âmes ni esprits, comme la matière terrestre; il y a des âmes, sans esprits ni corps, comme les fluides invisibles émanés des forces physiques, célestes, ou errantes; il y a des esprits sans corps, comme ce que les catholiques appellent les « chœurs des anges », et qui répondent à une réalité absolue.

Nous ne disons ici rien de nouveau, mais nous présentons, sous un angle nouveau, l'aperception de choses anciennes. Les éléments qui composent l'homme n'ont donc pas besoin d'être ensemble pour exister; mais c'est leur réunion qui constitue *l'homme*. Avant leur réunion, il n'y avait pas encore d'humanité; après leur dissociation, il n'y a plus d'humanité. L'humanité est formée par leur cohérence temporaire.

C'est donc, non pas sur ces éléments eux-mêmes, mais sur leur assemblage et leur cohésion, que s'exercent les phénomènes de la naissance et de la mort, particulière à notre espèce. Nous devons même dire que ces éléments, pris chacun en leur particulier, sont indifférents à la naissance et à la mort, qui ne peuvent affecter que leurs modalités — ou leurs qualités protéïques.

Cette vérité est déjà entrevue et sentie — sinon démontrée — pour l'esprit et pour l'âme. Elle n'est pas moins précise en ce qui concerne la matière. Il serait fou de dire que l'acte de la génération crée la matière dont le corps humain est formé : car le germe seulement féconde, c'est-à-dire provoque le développement de la forme humaine sur des parcelles condensées de

la matière. Il est fou de dire que l'acte de la mort tue la matière : elle la désagrège, c'est-à-dire qu'elle la libère du composé humain, lui retire la forme sous laquelle seule elle pouvait faire partie de l'homme, et la rend au courant des formes, où elle ne restera pas inemployée, tant que l'Univers sera sous le règne de la Limite.

La naissance humaine est donc la formule de la composition d'un agrégat (on dirait chimiquement : la formule de production d'un précipité). Comme nous sommes en évolution, c'est-à-dire, en parlant suivant les contingences, en progrès, au moyen des cycles, le long des révolutions de l'hélice qui nous conduit à la volonté du ciel, cette naissance est bénéfique, c'est-à-dire que l'agrégat ainsi formé comporte des éléments supérieurs à ceux de l'agrégat précédent, dont la naissance à la stase humaine vient de provoquer l'immédiate dissociation. La *sortie* de la stase anté-humaine correspond à la dispersion, dans le courant universel, d'un élément inférieur au dernier élément humain, ou de la partie la plus massive et la plus rudimentaire de la matière. L'*entrée* dans la stase humaine, qui lui est coïncidente, correspond à l'acquisition d'un élément supérieur, l'Esprit, ou d'une partie de l'Esprit que ne possédait point l'autre stase. Nous parlons toujours, et bien entendu, d'une manière contingente, car il devient tous les jours plus scientifiquement probable, et plus métaphysiquement indispensable, que les divers éléments dont sont composés les êtres, sont les états différents d'une seule et même *Chose* (mettons : de la seule Matière) épurée et sublimisée, à travers les individus, sous l'attraction bienfaisante de la volonté du ciel, par les efforts continus de la personnalité.

Le phénomène de la mort est identique, absolument, et il ne nous paraît déterminer des effets analogues, mais en sens inverse, que parce que nous avons pris la mauvaise habitude de la considérer au seul point de vue de la stase humaine. La *sortie* de cette stase (mort) correspond à la dispersion du corps, à la perte de la forme matérielle humaine, qui est la plus basse partie de notre composé. Mais l'entrée dans la stase supra-humaine (naissance) qui est coïncidente à la mort humaine, comporte l'accession d'un élément spirituel, dont nous ne connaissons pas la valeur, et qui est supérieur au meilleur de nos éléments humains. C'est pourquoi la mort humaine, puisqu'elle est coïncidente à une meilleure naissance, est supérieure, métaphysiquement, à la naissance humaine.

Ainsi, voilà bien posé l'agrégat humain. Aucun de ses éléments ne lui appartient en propre, puisque tous ils font partie d'autres agrégats, soit inférieurs, soit supérieurs. Aucun d'eux n'est affecté essentiellement par les phénomènes humains. L'agrégat est donc constitué seulement par l'association temporaire de ces éléments indépendants. Et la caractéristique humaine est que : nulle part ailleurs, ces éléments ne se trouvent réunis ensemble, dans l'ordre et avec les coefficients qu'ils ont dans notre stase. La spécialit humaine n'est donc pas une spécialité d'essence, ni de nature ; c'est une spécialité de degré et de méthode. Ce degré, cette méthode, en un mot cet *agencement* particulier, c'est l'Individu.

Mais ce n'est point tout dans l'homme ; et nous touchons ici le fond de la chose métaphysique en ce qui concerne notre état présent. Les éléments de l'agrégat

humain, dont nous avons consenti la condensation en trois principaux, sont indépendants les uns des autres, et revêtent, dans l'évolution de l'Univers, des qualités diverses et même disparates, dont le jeu tend à les éloigner les uns des autres : nous l'avons déjà plus haut déterminé. Cependant l'agrégat humain, s'il n'est pas aussi homogène qu'on le peut souhaiter, est solide ; il possède donc *intus* une force de cohésion à quoi il obéit.

On a pu dire que cette force de cohésion était la volonté divine ; c'en peut être, c'en est évidemment une conséquence; mais ce n'est pas la volonté du ciel elle-même. Qu'on se reporte aux conceptions géométriques indiscutables des chapitres précédents ; on y verra que, dans la stase humaine, la volonté du ciel ne se fait point sentir, et que c'est pour cela précisément que l'homme possède une liberté relative, et que le symbole graphique de sa stase peut être un cercle et non une révolution d'hélice. Cette force n'est pas la volonté du ciel ; et ce n'est pas non plus la force des éléments constitutifs de l'humanité, laquelle est une force personnelle, indépendante, et par suite centrifuge, par rapport au composé humain.

Cette *force,* qui est une émanation a la volonté du ciel, nous appartient en propre : cette force qui *retient ensemble* l'agrégat humain, et *qui fait naître et anime l'individu,* c'est la PERSONNALITÉ.

Individualité et Personnalité : états divers, qui ne sont pas du même plan, qui n'ont point la même organisation, la même existence, et dont le second est supérieur au premier de toute la supériorité que l'éternité a sur le temps : termes dont, cependant, une

habitude fâcheuse a fait des synonymes, ou en tout cas des analogues, et dont la confusion a créé, dans les raisonnements scientifiques et l'imagination populaire, les plus détestables erreurs : quand nous saurons que la personne est la source de tous les individus successifs qui ont représenté la force de cohésion dont nous parlions tout à l'heure, nous comprendrons comment s'harmonisent et s'arrangent des propositions et des sysètmes tout entiers, qui paraissent adverses, a la suite d'un défaut de définition, ou d'une confusion d'objets.

L'individualité est, en apparence, la personnalité considérée dans un cycle ; en réalité, elle n'est pas même cela ; car la personnalité existe tout entière en dehors de l'individu, et n'est affectée ni par sa naissance, ni par sa mort, ni par aucun de ses changements à l'intérieur du cycle. Exactement, l'individualité est la résultante de l'effort de la personnalité sur un composé, sur un composé humain, par exemple. En conséquence, l'individualité est absolument liéc au composé, et se transforme avec lui ; la personnalité subsiste, toujours semblable à elle-même.

Ainsi l'individu humain, qui est le résultat des influences physiologiques et psychologiques des éléments du composé humain les uns sur les autres, l'individu humain apparaît, se développe et disparaît, en même temps que le composé dont il est l'expression. La personnalité, tant qu'elle s'exerce sur le composé, se nomme la personnalité humaine ; mais ce n'est qu'un avatar, qu'une mesure temporaire de sa valeur : elle s'applique aujourd'hui au composé humain, hier au composé qui l'a précédé, demain au composé qui le suivra; et elle est toujours semblable à elle-même, car

la nature et les déterminantes d'une force sont indépendantes de son point d'application. L'individu est donc protéique et contingent : la personnalité est immortelle : et elle contient l'indéfinie succession des individus.

Nous voyons donc clairement maintenant de quoi se compose la « personnalité humaine », parcelle de la personnalité universelle. Elle se compose d'un agrégat humain, qui constitue l'individu ; elle se compose aussi des mouvements générés entre eux par le rapprochement des éléments de l'individu : elle se compose enfin des mouvements que la personnalité imprime, dans son effort de cohésion sur l'individu.

On peut, par une acceptable analogie, inférer que, de cette trinité humaine, le premier terme correspond au corps, le second à l'âme, le troisième à l'esprit, non pas, bien entendu dans leur essence, mais dans leur manifestation. Mais il ne faudrait pas, sous peine d'erreur, pousser trop loin les conséquences de cette analogie, faite surtout dans un but de simplification, et puis ne pas créer de nouvelles catégories.

Par ainsi se trouve éclaircie, prouvée, et vengée de toutes ses injures, la loi, bouddhique et pythagoricienne, des renaissances, que beaucoup de ses adeptes mêmes interprétèrent médiocrement. Il ne faut point l'entendre des individus, car elle est contraire à leur condition : il faut l'entendre de la personnalité, qui, un individu (c'est-à-dire un champ d'action et d'effort) disparu, se saisit d'un autre individu, c'est-à-dire qui, un individu *mort*, *renaît* dans un autre individu. (Notons que le choix de l'individu est tel, qu'il satisfait toujours aux quatre lois primordiales d'activité, de liberté, d'harmonie et de bien, et qu'ainsi la métem-

psychose *animale* apparaît, ici aussi, comme un ridicule contre-sens et une barbarie véritable. Et ainsi la personnalité — qui à un moment donné fut, est, ou sera la personnalité humaine, suivant le moment des cycles que l'on considère — ira d'existences en existences jusqu'à « *la réintégration dans l'existence suprême, en Dieu.* » Nulle part mieux qu'ici, pour démontrer comment, lorsqu'on s'est mis d'accord sur les définitions, il n'est qu'une seule manière de dire la vérité, nulle part ne sera mieux placée cettre phrase que je souligne à dessin, phrase d'un occultiste qui fut exclusivement occidental, mon cher ami et frère Stanislas de Guaita.

C'est dans cette immutabilité de la personne que se satisfait notre vague désir d'infini ; c'est en elle que doit se confier la beaucoup plus précise affection que nous avons pour nous-mêmes, à travers nos semblables : elle nous suffira, si nous savons sublimiser ces affections, et nous détacher nous-mêmes des aspirations inférieures, qui sont trop lourdes pour nous suivre dans l'ascenscion indéfinie de l'hélice évolutive. C'est elle qui est dans le christianisme, l'immortalité de l'âme. C'est elle qui est, à la fois, le témoin et le gage de notre éternité.

De même que cette distinction, si profonde, si nécessaire, et qui ne paraît subtile que parcequ'on l'a trop longtemps méconnue, nous éclaire la loi des Renaissances, dont nous pouvons, tous, dans quelque culte traditionnel que ce soit, être des fidèles, de même elle va nous éclairer le phénomène rationnel de la mort humaine, et la cause du tragique déchirement et de l'horreur qu'elle nous inspire.

Nous avons amplement démontré comment toute *mort*, (et la mort humaine n'y fait pas exception) est un passage bénéfique d'un état quelconque à un état supérieur. Aussi les plus profonds penseurs ont-ils aspiré vers la mort, comme vers le seul moyen de leur perfectionnement. Mais toute l'humanité, et ces penseurs eux-mêmes, se révoltent de tout leur être au moment du passage. Et, lorsque nous voyons mourir avant nous l'un des nôtres, malgré tous les raisonnements métaphysiques que nous pouvons faire, nous sommes saisis de terreur et de tristesse ; et nous pleurons à la fois sur le disparu, et sur nous, qui pourtant le suivrons. Comment expliquer cette universelle impression, qui serait une démence, si d'autres facteurs, que ceux que nous venons de signaler, n entraient en jeu ?

C'est précisément que nous sommes particulièrement affectés, dans ce passage, par les éléments que ce passage touche et affecte le plus considérablement. Et considérons psychiquement le rôle de la mort humaine dans l'évolution de notre personnalité.

Le corps — c'est-à-dire la forme — et la forme caractéristique de l'espèce — n'a plus de raison d'être, et en effet *disparaît*, plus ou moins rapidement, pour épouser d'autres contours, pour devenir une autre forme, qui nous est indifférente, au même titre que nous est indifférente une forme humaine quelconque qui n'est pas animée. Ce n'est point là que gît la transe et la cause de la douleur.

La personnalité — nous l'avons vu — subsiste : et elle subsiste, augmentée et perfectionnée à travers les existences qu'elle a parcourues et les individualités qu'elle a animées ; elle est augmentée de son propre

effort, que l'individualité où elle s'est efforcée lui rend au moment de sa dissociation. Et ce bagage que la personnalité emporte avec soi dans d'autres cycles, c'est l'héritage sacré de nos idées, de nos conceptions, de nos labeurs et de nos souffrances. Et comme, pour s'individualiser de nouveau, la personnalité monte d'un degré, ce n'est pas là encore que gît le regret.

Mais nous avons montré que le composé humain comprenait encore les mouvements causés par la mise en présence de ses éléments entre eux, et de la somme de ses éléments vis à vis de sa personnalité.

Ce sont là — non pas ses idées, qui sont les filles de sa personnalité et de la volonté du ciel. Ce sont là ses impressions, ses affections, en un mot ses *sentiments d'homme.* La personnalité les emportera-t-elle? Non, puisqu'ils furent de l'homme. Les retrouverons-nous un jour? les ressentirons-nous pareillement ailleurs? Non. Il faudrait, pour cela, retrouver tous les éléments constitutifs de ces impressions, c'est-à-dire les éléments du composé humain, associés de même façon, avec les mêmes coëfficients : c'est-à-dire qu'il faudrait retrouver, dans un autre cycle, la caractéristique du cycle humain. Voilà qui est impossible. Certains éléments humains se retrouveront, mais point tous, et point de même valeur; ils n'influeront donc plus de la même façon les uns sur les autres; et la personnalité ne s'efforcera plus sur eux avec les mêmes résultats. Les « *Sentiments de l'homme* » sont donc spéciaux à l'homme et disparaissent avec lui. Et tandis que son corps s'en revient à la matière pour entrer dans un autre courant des formes, tandis que son esprit inaltérable conduit la personnalité dans son ascension, son *âme*, qui est la plus ténue, si l'on veut,

des matières, mais qui est matière, au dire même des princes de l'Eglise catholique, (1) son âme s'évanouit dans le monde psychique, dans l'éther des vibrations, dans le domaine des forces errantes, que nous connaissons encore si mal, mais dont on sait cependant aujourd'hui que l'énergie réduite est *littéralement astrale*. Cela, qui était la caractéristique animique de l'homme, nous ne le retrouverons jamais.

Raisonnablement, nous ne saurions le regretter, puisque sa disparition est immédiatement comblée par un élément d'essence analogue et de qualité supérieure. Mais impulsivement, nous préférons ce que nous avons et connaissons à ce que nous ignorons ; mais nous nous sommes attachés à ce faisceau d'impressions et de sentiments d'autant mieux que c'était la caractéristique de notre état d'homme. Cette sensibilité exclusivement humaine, cordon affectif par quoi nous tenions les uns aux autres, était ce que nous avions de plus cher. Et c'est cela, cela seul qui se confond, sans retour possible à l'individualisation, dans l'universel !

Et notons que cette souffrance nous est d'autant plus griève, que le siège de la souffrance à propos de la perte de cet élément, est précisément dans cet élément même. Ce n'est ni avec notre sensualité, ni avec notre raison, c'est avec notre sensibilité que nous déplorons la disparition de la somme sentimentale que représentait l'homme qui meurt à côté de nous. Et cela est si vrai que nos plus cuisants regrets vont non pas à l'homme de génie, qui nous tenait par le cer-

(1) Anima : materia prima (St Thomas d'Aquin : ch 75.) Cf. aussi la bulle du pape Clément V sur le même sujet.

veau, non pas à nos parents, qui nous tenaient par le sang, mais à ceux dont la vie fut parallèle à la nôtre, dont les actions furent voisines de nos actions, et dont, par suite, la sensibilité pénétra la nôtre, et en détermina le plus souvent les mouvements.

De cette douleur irraisonnée mais naturelle, qui est de l'*altruisme humain*, c'est-à-dire de l'*égoïsme généralisé*, bien peu peuvent se dire indemnes : car la raison elle-même s'y déclare impuissante. Et les écarts de notre sensibilité ne sont ici vaincus que par le frein de la volonté la plus puissante. Mais l'affaire n'est point là. Contentons-nous d'avoir disséqué la mort, et d'en avoir montré la dissection exacte, jusque dans les sentiments mêmes qu'elle provoque en nous.

Et cependant, après avoir dit ce qu'est la naissance, et ce qu'est la vie humaine, ne quittons point ainsi l'étude de la dernière condition de l'individu. Car, ainsi que nous l'avons dit, la personnalité éternelle gravit l'hélice évolutive, engrossée, dans ses modes, de la somme sublimisée des idées connues et des impressions ressenties. Et ainsi, même en ce qui concerne l'état humain sensible, celui-ce ne périt pas tout entier. Pas davantage ne périrent les états qui le précédèrent. Notre personnalité, individualisée humainement, avec ses mouvements propres, est l'héritage, dont nous sommes inconscients, des cycles antérieurs. Parceque nous n'en avons point mémoire, on ne saurait le nier. Nous avons une claire appétence de l'avenir : nous avons des souvenirs obscurs, comme des éclairs voilés, du passé : cette appétence et ces vagues souvenirs sont propres à notre état humain. Il est logique que en montant à travers les cycles, la con-

naissance du futur et la mémoire du passé illuminent notre intelligence. Et nous concevrons alors comme axiômes ces vérités profondes, dont nous sommes obligés aujourd'hui de demander la conception à la synthèse analogique.

Sachons donc que, non seulement pour notre évolution, mais pour la formation définitive de notre entité, le passage dans la stase humaine nous est profitable, et que le meilleur nous en reste, à travers ces renaissances, dont nous venons de corroborer la loi antique. Sachons que rien de ce que nous faisons, disons, pensons, n'est absolument perdu. Sachons que même cette sensibilité, qui nous fait à tort considérer comme le pire des maux le départ de la stase terrestre, trouve, en fin de tout, sa pleine satisfaction. Qu'on veuille bien nous pardonner, au bout d'une aussi rigoureuse étude, un détour volontaire dans le domaine sentimental. Nous n'avons d'autre but par là que de prouver l'excellence de la logique traditionnelle, et la prévoyante omnipotence de la Volonté du ciel.

Puisque le but de l'Evolution est l'unité, tous les sentiments suscités par les beautés physiques, toutes les idées suscitées par les beautés sentimentales, inscrits dans la suite des modifications, tendent au lieu métaphysique, où toutes les beautés, devenues la splendeur, et toutes les idées, devenues la Vérité, s'évanouissent, conscientes, dans la Perfection.

Ainsi les personnalités, qui, à travers telles individualisations, se rapprochèrent au cours des cycles, se rapprochent à chaque instant davantage : ces unions terrestres, de quelque nom qu'on les nomme, que nous craignons que la mort ne dissolve, se resserrent à tra-

vers les modifications, à mesure que nos éléments se perfectionnent ; de telle sorte que, — et bien que les liens humains nous semblent étroits, — nous sommes ici plus éloignés les uns des autres, que nous ne le serons jamais dans les cycles futurs. Notre âpre et sévère logique nous conduit donc à un résultat inévitable, qui satisfait la sentimentalité, débarrassée bien entendu de son égoïsme natif, mieux que toutes les rêveries et toutes les mysticités. Les affinités que nous constatons dans le milieu humain sont le résumé des efforts d'autres cycles qui précédèrent le nôtre ; elles sont, de même, la préparation et la promesse de liens plus étroits et désintéressés entre ceux-là même qui les formèrent, et en firent des modes de leur personnalité. Ainsi les idées pures, ceux qui les conçurent, ceux qui les provoquèrent, et qui s'adorèrent en elles, tous, sublimisés et enlevés par le courant de l'Evolution bienfaisante, nous montons, *éternellement réunis*, dans l'Universel (1).

Nous terminons ici ce résumé de la *Voie métaphysique* suivie et gardée par la Tradition Jaune, qui est

---

(1) On remarquera que, dans cette étude métaphysique, nous avons traité de la stase humaine, en la considérant en dehors de toutes les autres stases. Ce que nous avons dit d'elle peut généralement s'appliquer à toute autre stase spécifique, à tout autre vortex individuel. Nous précisons seulement, une fois de plus, que l'individu ne passe qu'une seule fois à travers la même espèce, et que son vortex n'est que l'application, à son individu, de la spire figurative de l'évolution de l'espèce. Quant aux rapports des vortex entre eux et des stases entre elles, la Tradition chinoise en reporte l'étude en une autre partie de sa philosophie. En effet, la succession

— jusqu'à d'autres découvertes — la seule Tradition conservée jusqu'à nos jours sans interpolation, suppression ou obnubilation. Nous l'eussions fait plus court si nous n'avions craint d'obscurcir encore la compréhension de ces matières délicates. Dans d'autres études, succinctement analogues, nous verrons plus tard, avec la philosophie de Laotseu, la *Voie Rationnelle*, et, avec la philosophie de Kongtzeu (Confucius) la *Voie Sociale*, issues tout aussi étroitement et directement de la même Tradition.

Mais nous voudrions laisser, dans nos dernières lignes, un corollaire pratique de l'aperçu métaphysique que nous venons d'esquisser. Nous voudrions tirer de cet enseignement une méthode conséquentielle et adéquate de travail pour ceux qui seraient curieux, non pas seulement de lire les lignes précédentes, mais d'entamer le labeur qu'elles laissent à faire, et qu'elles préconisent.

Cette méthode de travail se déduit logiquement des principes que nous venons d'établir : disons-la en quelques mots rapides.

La destinée d'activité de l'homme éclate dans l'activité que lui donne la modification cyclique dont

---

des stases a quelque chose de régulier et de coordonné, qui est du domaine de la Raison. Les modifications qui émanent de l'être, la transformation qui réintègre les êtres, et le Nirvana (Nibban) qui est le couronnement et la fin des séries, doivent être étudiés d'après leurs mouvements et leurs influences réciproques. Le texte même de Wenwang le dit expressément : « La modification et la transformation, c'est la *Voie Rationnelle* de l'activité ». Nous en trouverons donc l'exposé dans la *Philosophie de la Voie Rationnelle*, c'est-à-dire dans le système taoiste de Laotseu.

l'humanité actuelle fait partie. Nous ne sommes pas les maîtres de cette activité, ni de son but, ni même de ses moyens Or, pour obéir à la volonté du ciel, nous devons conformer notre mouvement au sien, et aussi, comme le dit expressément Tsheou Kong, faire taire les désirs humains qui contreviendraient au bien résultant de l'activité. Ce mouvement personnel et cérébral de l'être humain, en quoi peut-il mieux consister qu'en l'étude de l'activité du ciel, notre modèle, étude qui nous fera participer, dans la mesure du possible, à cette activité ?

L'activité du Ciel fait que tout se modifie et se transforme ; l'étude n'en peut jamais être complète ; elle n'est plus exacte, à peine vient-elle d'être exprimée, si même elle a pu l'être à ce moment précis. L'étude du ciel n'est donc jamais finie ; elle n'est même jamais commencée. Et nous ne devons pas craindre d'y consacrer tous les mouvements de notre raison.

Comment cette étude doit-elle être faite ? elle doit être faite dans un but d'activité, en parallèle et au dessous de l'activité du ciel ; tel est le corollaire de la grande formule symbolique ; c'est-à-dire avec tous principes, toute liberté, toute harmonie, tout bien — avec tous principes, c'est-à-dire en s'appuyant sur le principe de l'activité du ciel et sur ceux qui en découlent ; — avec toute liberté, c'est-à-dire, en se dégageant de toute passion, qui est chaîne — avec toute harmonie, c'est-à-dire en déduisant logiquement et normalement toutes les conséquences de tous les principes : — avec tout bien, c'est-à-dire en suivant la règle de la raison perfectible qui nous vient du Ciel. Dans ces conditions, le travail de l'homme doué lui sera favo-

rable. D'ailleurs, il n'est pas, dans l'étude, d'erreur dont on peut être coupable entièrement envers le ciel ; et les responsabilités que nous pourrions en avoir remonteraient ailleurs qu'au moment actuel ; elles ne nous sont pas imputées, si elles ne nous proviennent pas de notre volonté immédiate, c'est-à-dire, si, en étudiant, nous observons les principes suivant lesquels le ciel se meut, et si elles proviennent seulement de l'imperfection relative de notre modification présente.

A une telle hauteur, toute conception, même fausse même folle, est un mérite, et un hommage rendu. Insuffisantes les idées, détestables les termes, voilà de quoi se composent nos études, à cause de notre nature et de la médiocrité de nos moyens. Est-ce à dire que nous devions y renoncer, et nous contenter de la foi des enfants et des simples? Assurément non : l'intelligence départie à l'homme, et dont il ne peut s'enorgueillir que s'il s'en sert, lui fait un crime de l'immobilité ; elle lui serait comptée à titre d'indifférence. Ou bien alors ce serait que, en cherchant la vérité, nous craindrions de ne rencontrer que l'erreur, et de nous y attacher, et que nous manquerions ainsi de confiance dans le ciel et dans la destinée qu'il nous a conférée. — La vision, sans en frémir, de ce qui est au-dessus de nous, est le devoir de la modification de notre esprit, pour qu'il atteigne sa transformation définitive.

Pour ce centre, qui est Un et Tout, il n'y a pas d'erreurs ; en face de l'Essence, il n'y a pas de divergence appréciable entre deux affirmations contraires prononcées par nous, ni entre ce que nous appelons le vrai et le faux. Le vrai et le faux humains sont tel-

lement éloignés de la Vérité, que, en les considérant par rapport à elle, ils se confondent à l'infini en une seule et même inexactitude, qu'il nous est méritoire de commettre, quand nous la commettons d'un cœur pur et ardent, suivant la Voie du Ciel.

Quelque chemin que l'on prenne, on marche toujours au Centre, inévitablement. Tout pas franchi, en un sens quelconque, par l'étude, nous en rapproche. Les concepts, naturellement faux, que nous émettons aujourd'hui, vibrent dans notre personnalité tout entière, et au delà des bornes que nos sens imposent au monde actuel. En montant, de spires en spires, à travers les modifications qui nous attendent, ils se dévêtent de l'erreur, en même temps qu'ils rejettent les termes ridicules, dont nous les avions nécessairement habillés.

Tout travail, toute pensée, tout rêve même sont donc propices. Nous ne devons pas nous effrayer de faux pas et de troubles, dont nous ne sommes responsables qu'à travers notre nature et notre destinée présentes. Et ce n'est qu'en accumulant les erreurs que l'homme doué monte un jour à la hauteur du vrai.

LES FORCES SONT-ELLES DES INTELLIGENCES

Tout d'abord, qu'est-ce que la Force ?

M. M. Boucher, dans son livre sur « l'Hyperespace », dit très simplement :

« La notion de force prend naissance dans l'esprit par suite de l'effort que nous devons faire pour mouvoir les corps, bien que cette action n'ait, très probablement. aucun rapport avec les modes de propagation des forces de la Nature, et que nous ne puissions même pas connaître la cause immédiate de nos mouvements »

M. Poincaré serrera un peu plus son explication. Il dira « L'idée de force est une notion primitive, irréductible, indéfinissable ; nous savons tous ce que c'est ; nous en avons l'intuition directe. Cette intuition directe provient de la notion d'effort qui nous est familière depuis l'enfance. »

D'ailleurs « cette notion d'effort ne nous fait pas connaître la véritable nature de la force ; elle se réduit en définitive à un souvenir de sensations musculaires, et on ne soutiendra pas que le soleil éprouve une sensation musculaire quand il attire la terre. »

Pouvons-nous connaître la véritable nature des forces. Quand et comment ?

Ou bien, devons-nous renoncer à la connaissance intime des forces? les mathématiques, la mécanique représenteraient « quelque chose » et cela nous suffirait ; pour atteindre la force dans sa réalité, nous en resterions à un réalité grossière, la sensation musculaire.

Il serait regrettable de se fermer la possibilité d'aller plus loin dans la connaissance des forces.

Cependant si je réfléchis bien, je vois apparaître la possibilité de pénétrer dans la nature intime de la Force.

Comment ?

Pour le sauvage, une force n'est pas autre chose qu'un objet : son bras, son arme, l'arme de son ennemi ; ce sera encore un fétiche, c'est-à-dire une idole en bois,... en métal...; ou bien encore un animal redoutable, puissant, mystérieux, ou utile.

Pour un homme plus évolué, une émotion revêtira le caractère d'une force considérable ; il sait qu'elle pourra influer d'une manière décisive sur ses actes.

Il finira par conprendre qu'au fond des actes de l'homme il y a comme acte intime initial, cette force l'émotion. L'émotion est déjà d'une nature plus intellectuelle que la sensation ; elle s'associe à la vive représentation d'un événement espéré ou redouté, aimé ou haï.....

Mais l'intellectuel qui réfléchit voit autrement les choses que l'homme sensuel ou émotionnel.

Il dira : tout acte est le résultat d'un effort musculaire et visuel ; tout effort musculaire naît d'une volition, d'une modification interne de ma Volonté ; et ma Volonté ne se modifie que sous l'influence d'une pensée répétée ; ce n'est que lorsque ma pensée s'est

répétée et précisée que j'en essaie la réalisation sensible.

Ainsi : Pensée-Volonté, voilà ce qu'est la Force saisie profondément dans l'Homme. Plus profondément encore, la Force c'est la conscience envisagée comme Unité des pensées-forces,au moyen desquelles l'Homme répond à la Nature et agit sur elle.

Pour conclure : c'est par l'état intime de notre conscience que nous connaîtrons le mieux nos actes sensibles ; c'est par l'état le plus subtil de notre conscience que nous connaîtrons le mieux la Force intime qui cause nos actes.

Pour le philosophe dont la conscience ne dépasse pas une haute intelligence, la force, qui l'entraine extérieurement sera vue en elle-même comme une « Intelligence »

Pour le saint ou le sage,la Force qui l'entraîne vient de Dieu, de cette volonté éternelle qui dirige toutes choses ; et par Dieu, le sage désignera la loi d'harmonie et d'amour.

Il reste un point à élucider.

Nous n'avons saisi profondément jusqu'ici qu'une force, celle qui produit nos actes ; nous avons reconnu qu'à l'origine cette force n'est autre que notre Pensée-Volonté.

Qu'est ce que les autres forces ?

Les autres forces dans la nature ne sont qu'une généralisation, posée avec assurance par notre esprit, pour exprimer que le semblable produit le semblable. Notre corps n'est pas très différent, comme corps solide liquide et gazeux, de tous les autres corps ; si ceux-ci bougent, nous disons : il y a une raison pour qu'ils bougent, car nous savons bien nous-même qu'il

y a une raison pour que nous bougions dans des circonstances analogues.

L'idée de force, on ne saurait trop le répéter est la généralisation de la « Volonté humaine », généralisation faite à priori par l'esprit dans son besoin de se retrouver lui-même en tout ; par cette généralisation même l'esprit pose la similitude de notre volonté et des autres forces. Si donner une signification plus profonde aux causes des effets extérieurs c'est mieux voir le monde des forces, nous commencerons par donner la plus haute signification à la seule force que nous connaissons : notre Volonté.

Affirmer que les Forces sont des intelligences, cela veut dire qu'en remontant au fond de nous-même nous aboutissons à l'intelligence comme aspect ultime (présentement) de la cause de nos actes.

Il vaudrait même mieux dire : la Force est une modification de Conscience ; ce serait réserver l'Avenir de l'homme dans le Temps dans l'Espace ; car il est très naturel d'admettre que la conscience intellectuelle n'est qu'un mode dans l'indéfini du Temps et de l'Espace, et même un mode de conscience très étroit devant les possibilités de la conscience future. En définitive nous dirons : « La Force est une modification de conscience. »

Les explications qui précèdent ne présenteront quelque intérêt que dans le cas où la conscience ne pourrait être expliquée par le cerveau, par la matière sensible. Mais ce qu'on appelle « matière » ne peut être défini au moyen des objets sensibles, au moyen des expériences phénoménales.

Qu'est-ce que la matière ? On en parle toujours, on ne la définit jamais. Les matérialistes, irréfléchis, ils

sont légion, diront que : la Matière, c'est « tout ce qui tombe sous les sens » ; mais les sens sont de la matière : si nous nous plaçons à leur point de vue, cette définition est mauvaise. Il convient alors d'abandonner toute explicalion objective et de procéder comme le fit Stuart Mill. Voici comment un philosophe hindou, un Vedantin, Subba Row (Esotéric Writings) envisageait en la raisumant la pensée de Stuart Mill sur ce sujet : « En parlant des phénomènes de notre présent plan d'existence, Stuart Mill vient en dernier lieu à la conclusion que la matière et les phénomènes externes sont seulement la création de notre esprit ; ils ne sont que les apparences d'une phase particulière de notre Moi subjectif et de nos pensées, volitions, sensations et émotions, qui en leur totalité constituent la base de cet Ego. La matière est alors la permanente possibilité de sensations; et les lois de la matière sont, à proprement parler, les Lois qui gouvernent la succession et la co-existence de nos états de conscience. »

A un autre point de vue, la matière est la commune mesure que notre conscience affirme exister entre les cinq sensations fournies par les cinq sens.

Pour nous résumer, en dernière analyse la matière n'est qu'une donnée immédiate de l'esprit.

La Matière n'est qu'une modification profonde de Conscience. En posant l'Unité des forces, l'Unité de la matière, la Science ne fait qu'affirmer ou retrouver sous une autre forme cette vérité : l'Unité de l'esprit.

En disant que la Force et la Matière ne sont que des modifications de Conscience, nous n'abandonnons pas le monde des réalités. N'oublions pas que le monde sensible a une réalité si éphémère qu'un microscope

le bouleverse instantanément ; or c'est le monde du microscope qui est le plus vrai. Le sentiment que nous avons de la réalité d'une chose ne fait que poser notre Conscience à un moment donné. Dire que la Force est « Intelligence » revient à dire que nous, Hommes, nous allons aussi loin que nous pouvons dans notre Conscience, et que celle-ci se révèle présentement comme Intelligence (Abstraite) ; et c'est ici que la Force acquiert sa stabilité et sa réalité.

Intelligence ! Force ! Ce sont deux manières de dire au « stage humain » la même chose ; ce sont deux termes équivalents. L'un prêtera son aide à l'autre.

Il doit être entendu d'ailleurs que répéter avec la science : « il y a Unité de force », c'est affirmer que la Volonté chez l'homme et les forces dans le monde sensible ont même nature. Dire que les forces dans l'Univers (invisible) sont des « intelligences », c'est affirmer leur identité avec la volonté, et poser la volonté chez l'homme évolué comme modification de la Raison.

Dans ce qui va suivre nous parlerons toujours de la Force comme d'une Force-Intelligence.

Le matérialiste élémentaire qui en reste toujours à l'adoration de son ancien dieu, le matérialiste qui ne veut pas sortir de son concept, étroit et limité seulement par l'usage terre-à-terre qu'il en fait, nous dira peut-être : votre « force-intelligence », qu'est-ce donc ? a-t-elle une forme, une existence définie ? Jusqu'ici vos Forces-Intelligences nous paraissent bien fugitives, d'un aérien d'un fluidique ! On dirait une réédition de l'histoire des fantômes. A notre époque positive, soyez prudents, n'abusez pas des spectres.

Je répondrai : je n'ai jamais vu de fantômes,

La voie que j'ai suivie tout à l'heure suppose seulement une culture scientifique et philosophique. Puisque tout matérialiste ne sort pas aisément de son concept unique (la matière), allons au devant de lui, en matérialisant la « force-intelligence ».

Ma réponse sera assez longue. Abandonnant la démonstration philosophique, je vais faire appel, dans mes explications, aux récentes données de la science sur la radio-activité.

Nous aurons à rappeler que plusieurs savants admettent désormais :

1° Que la matière n'est qu'une concrétion de la force, qu'un aspect complexe des propriétés de la force.

2° Que l'Inertie et que la masse sont le résultat, plus ou moins sensible pour nous, d'un équilibre de forces invisibles.

3° Que c'est par la matière libérée dans la radio-activité que nous pouvons espérer atteindre la force, et que ce que nous appelons forces-extérieures n'est, peut-être, que de la matière énergétique lancée par des atomes en dissociation.

La première hypothèse a été nettement formulée par Gustave le Bon. La dernière hypothèse est, en tous cas, amenée naturellement par les études récentes (1) de ce savant.

La matière ne serait donc qu'une modification, plus éphémère et moins stable, de la force qui lui aurait donné naissance et constituerait son état originel. Inversement, si le concept de matière

(1) Voir Revue scientifique.

paraît plus facile, on peut tout aussi bien dire que la force est une matière plus subtile et plus stable, moins complexe et plus vraie que la matière sensible.

Dans ces conditions toute force serait une entité matérielle, bien qu'invisible en elle-même, beaucoup plus ténue que la matière entrant dans la formation des rayons X ou des rayons γ du radium.

Quand nous disons que la force a pour caractéristique l'intelligence (si nous envisageons profondément la force dans nos actes et si nous faisons intervenir la considération de l'unité des forces,) il doit être entendu que nous abandonnons le grossier point de vue matérialiste suivant lequel « la pensée est une sécrétion du cerveau. » Le cerveau aussi bien que tout objet sensible est une modification de la « Matière » ; or celle-ci n'est en dernière analyse qu'une modification de Conscience. Si la force peut-être envisagée comme susceptible d'une existence propre dans l'Espace qui lui correspond, la force-intelligence vient se placer dans cet Espace comme entité, invisible pour nos sens.

Dire que la force est intelligence, c'est faire l'approximation la meilleure qui nous soit actuellement permise, c'est aller aussi loin que possible vers le monde de la « force en soi » ; c'est dire aussi que notre esprit, placé dans l'Espace de la force intelligence, fonctionne à la façon d'un sens vis-à-vis de notre conscience.

La force-intelligence est une entité matérielle : un atome rayonnant à peu près indivisible, à peu près éternel (pour nous tout au moins), perdu dans un Océan radieux d'Energie.

Pour justifier cette dernière considération il suffirait de rapprocher les deux hypothèses fondamentales proposées pour expliquer la radio-activité.

Dans la première, on imagine, comme Mme Curie, que tout l'espace est constamment traversé par des rayons énergétiques analogues aux rayons X, mais beaucoup plus pénétrants et ne pouvant être absorbés que par certains éléments comme l'uranium ou le radium dont le poids atomique est considérable. L'énergie serait ainsi empruntée à un rayonnement cosmique ou solaire, et le corps radio-actif la transformerait, absolument comme le verre transforme les rayons cathodiques en rayons X.

Cette hypothèse de Mme Curie doit être généralisée, étendue à tous les corps, car tous sont plus au moins radio-actifs comme les dernières notes et Comptes Rendus le font entendre. En définitive la première hypothèse, élargie comme il est actuellement permis de le faire, peut se résumer comme suit :

« Tous les corps empruntent de l'énergie à un espace rayonnant qui les baigne. »

Une question que fait naître cette hypothèse est la suivante. Les corps solides, liquides et gazeux sont-ils en dehors de cet Espace ou en sont-ils une concrétion ?

L'idée de continuité semblerait a priori nous obliger à conclure que tous les corps sont la concrétion d'un tel Espace, une fois l'hypothèse de Mme Curie et sa généralisation admises : avec autant de raison en cela que l'hypothèse qui s'est presque imposéé depuis les récentes découvertes de Ramsay (Comptes Rendus, 6 Juin 1904) et d'après laquelle

tous les corps ne seraient que les différenciations d'une matière primordiale unique ; hypothèse à laquelle Crookes a attaché son nom depuis de longues années.

Autant se demander si les gouttes d'eau de l'Océan empruntent leur liquidité à l'Océan, sans être liquides elles-mêmes ! Ceci n'est qu'une boutade, mais elle n'est pas dépourvue d'intérêt. Aussi, l'hypothèse suivante se présente-t-elle.

« L'atome lui-même serait le siège d'une production d'énergie. L'origine de l'énergie rayonnée serait une transformation atomique...L'hypothèse de la destruction permanente de l'atome se présente naturellement pour justifier l'émission des matières corpusculaires » (Berget. Le Radium.)

En résumant une série d'articles sensationnels admirés par les uns, combattus par les autres, mais d'un grand intérêt, M. Gustave Le Bon s'exprime ainsi (Revue scientifique, 15 octobre 1904) :

«... Examinant ensuite la structure de l'atome, nous sommes arrivés à cette conclusion qu'il est uniquement constitué par des force maintenues l'une par l'autre en équilibre très stable. De cet équilibre résultent les propriétés matérielles des corps telles que le poids, la forme, la fixité.

..... Les équilibres de ces éléments dont l'ensemble constitue un atome peuvent être comparés à ceux qui maintiennent les astres dans leurs orbites. Dès qu'ils sont troublés, des énergies considérables se manifestent comme elles se manifesteraient si la terre ou un astre quelconque était brusquement arrêté dans sa course.

... Quant à l'origine nécessairement hypothétique

des forces condensées dans l'atome nous l'avons cherchée dans un phénomène analogue à celui invoqué par les astronomes pour expliquer la formation du soleil et des énergies qu'il détient, Cette formation est pour eux la conséquence nécessaire de la condensation de la nébuleuse primitive. Si cette théorie est valable pour le système solaire, une explication analogue peut l'être également pour l'atome... »

Tout cela est bien intéressant. Il semble qu'en suivant les « nouveaux rayons » nous approchions à grands pas du monde subtil des forces, du monde de la « matière vraie ».

Cependant, quand on nous parle d'un atome en dissociation qu'est-ce que cela peut vouloir dire ! Le mot atome revient bien souvent dans les lignes qui précèdent. Il convient que nous nous y arrêtions un instant. Il n'y a guère de mot défini de manières aussi différentes, de mot signifiant autant de choses contradictoires.

Il suffira pour s'en convaincre de se reporter aux savantes critiques de Stallo, (1) Hirn et Butterof.

Les savants réfléchis ne veulent plus voir dans « l'atome » qu'un signe alphabétique avec lequel ils écrivent leurs mémoires. C'est peu. Est-ce vraiment là le nouvel aboutissant évolutif de cette notion fondamentale qui fut la conclusion psychologique des grands penseurs de l'antiquité ? Cette conclusion, nous la reprendrons en connaissance de cause.

L'atome, c'est la particule indivisible de la matière ; en disant cela le savant matérialiste accorde à l'atome la réalité qu'il donne délibèrement à la matière. La matière peut-elle être divisée indéfiniment ?

---

(1) La Matière et la Physique moderne Stallo (Alcan).

Pour un homme non prévenu, sa réponse sera aussi affirmative que si nous lui posions la question : l'Espace est-il Infini ? Cependant si la matière peut être divisée à l'infini, nous aboutissons à l'atome-point, au point matériel sans extension, au centre de forces (de Boscovitch). Si la matière se réduisait à de simples centres de forces, il serait impossible de la concevoir objectivement : elle serait essentiellement subjective.

Nous changeons de monde.

Aussi les matérialistes, ne voulant pas signer leur arrêt de mort, se défendent a priori.

« Accepter la divisibilité infinie est absurde et équivaut à mettre en doute l'existence même de la matière » (Büchner).

La phrase a la brutalité d'un dogme.

Leur point de vue est insoutenable. Acceptons-le pour un moment : « L'atome est indivisible et en même temps nous savons qu'il est élastique. On ne peut songer un instant à le dépouiller de son élasticité... Mais il n'y a pas d'élasticité possible sans changement dans la position de particules qui composent un corps élastique ... Ainsi l'élasticité est une propriété qui ne peut appartenir qu'aux corps qui sont divisibles. Or, l'atome est élastique (et indivisible) ! » (Butterof).

En tous cas si, scientifiquement, il n'y a pas de preuves absolues de la divisibilité infinie de la matière, il y a des preuves assez fortes pour que la science soit amenée naturellement à admettre ce point de vue. Pour le penseur indépendant et réfléchi, l'Atome-Point est aussi nécessaire, bien qu'intangible, que l'Infini de l'espace.

En partant même des « réalités sensibles », nous ne pouvons qu'aboutir à l'atome comme « centre de for-

ces » ou « point matériel sans extension ». Il faut alors (nous nous répétons) quitter le monde objectif pour le monde subjectif.

Comme centre de forces, l'atome est inséparable de l'Energie ; il est non moins inséparable de la Conscience de l'Homme qui seul peut le concevoir comme possibilité interne.

Si nous ne doutons pas plus de la réalité finale de l'atome que nous ne doutons de la réalité finale de la matière, il faut envisager l'atome comme une entité réelle, faisant partie d'un Hyperespace bien différent du nôtre, et dont notre conscience seule possède d'elle-même les secrets.

Quand la conscience humaine affirme d'autorité, en posant l'atome, qu'elle peut aller au fond de la Nature, c'est qu'elle est sans doute au fond de la Nature ; c'est que la conscience est peut-être un atome ultime, fraternel aux atomes de la nature, à la fois centre de forces et point matériel sans extension, suspendu dans un Infini abstrait mais profondément Réel, à la fois Energie et Intelligence. C'est cet Infini, cet Océan de Lumière vivante, cette Intelligence et cette Force ui ques que les grands philosophes ésotériques de l'Inde ont désigné sous le nom de Fohat quand on l'envisage à l'origine d'un Manvantara, à l'origine de la formation d'un système solaire, à l'origine de tout univers entrant en Manifestation.

Atomes radio-actifs : âmes pensantes ! Ce sont leurs rayons, ce sont leurs pensées, (c'est-à-dire leurs modifications abstraites), lancés du dedans au dehors, qui produisent les vibrations et les ondulations dont l'ensemble constitue le mouvement et la vie universels.

Dr Dehel.

La Synthèse et le Symbole

La pensée occidentale moderne s'est partagée en spécialités. La division du travail nous gouverne : Elle nous tue.

L'état normal, c'est la synthèse. L'homme peut trouver quelques avantages à se concentrer particulièrement sur un effort, un métier, une aptitude. Mais, si cette concentration n'est point balancée par la polarité contraire, par l'ouverture de raison et d'âme aux métiers qu'on n'exerce pas, aux efforts qu'on néglige, aux aptitudes qu'on ne possède point, alors l'être humain reste dépareillé comme une pile à un seul pôle, il se retire de la vie générale, circulante, et la société dont il fait partie tend à la décomposition, à l'état de mort.

Chaque homme n'est plus, dans le corps social, une cellule saine, mais une cellule cancéreuse. La société ne forme plus une harmonie d'organes, mais une collection de cancers.

Nous en sommes presque là (1).

Analyse et synthèse, travail de concentration, tra-

---

(1) Je dis *presque*, car heureusement, dans l'ordre économique, mutualiste, la réaction synthétique a commencé.

vail d'expansion, devraient fonctionner simultanément.

L'individu doit se relier à une œuvre collective, celle-ci à une tendance plus générale encore, celle-ci enfin à la vie totale de l'humanité. (De même la cellule doit se relier à l'organe, celui-ci à l'appareil, nerveux ou circulatoire, ou respiratoire, ou digestif etc... et enfin l'appareil au corps (1).

Mais, pour combattre l'excès d'analyse et les cancers sociaux, deux méthodes s'offrent : Ou agir d'abord sur l'individu, lui élargir l'esprit et le cœur par l'éducation, l'apostolat, et remonter de l'individu aux collectivités de plus en plus vastes, jusqu'à l'humanité. Ou, à l'inverse, commencer par les tendances les plus générales de l'humanité, les relier entre elles, créer ainsi un effluve immense qui pénètre d'abord les appareils, puis les organes, puis les cellules, qui descend, par des collectivités de moins en moins vastes, jusqu'à l'individu.

Les deux méthodes sont bonnes. Il importe de les employer l'une et l'autre. Cependant, comme je traite, ailleurs, de la première, je ne traiterai, dans le présent essai, que de la seconde.

Les tendances les plus générales de l'humanité se réduisent, selon moi, à quatre : La Religion, la Science, l'Art, la Rédemption sociale. Comment les relier ?

Il existe un admirable instrument de synthèse et d'harmonie, créateur des beautés de l'antiquité, serviteur des majestés du Christianisme, et trop dédai-

(1) Voir les épîtres de St Paul et en science, les livres de Louis Lucas, d'Olivet, les traités d'anatomie homologique, les travaux de St Yves, Barlet, Papus, mes essais de l'*Etoile*.

gné par nos contemporains qui le regardent comme un simple ornement littéraire, un caprice d'imagination. Cet instrument, c'est le *symbole*.

Un même symbole peut être à la fois religieux, scientifique, esthétique et social.

En outre les idées religieuses, scientifiques, esthétiques et sociales étant classées en séries échelonnées, de telle sorte qu'à chaque idée de la série religieuse corresponde, dans chacune des trois autres séries, une idée analogue, il résulte de ce classement, non plus des synthèses globales, comme celles que réalisent les symboles unitaires, à la fois religieux, scientifiques esthétiques et sociaux, mais des synthèses de convergence, analytiques et complexes, qui associent, sans proprement les unifier, la Religion, la Science, l'Art et l'Humanité vivante. Et, dans ces synthèses complexes, chaque idée de l'une des quatre séries devient le symbole des idées analogues contenues en les trois autres séries.

Les diverses synthèses symboliques ne s'édifient pas au hasard.

Avant de les construire, il faut étudier, discuter leurs éléments.

Dans cette étude, comme dans toute étude, j'ai, pour point de départ et d'appui, l'*Adiérèse* (1). Stade mental de paix profonde, où, après avoir contrôlé, par la recherche indépendante, les données de la foi générale christianisée (c'est-à-dire l'existence de Dieu, la morale chrétienne, l'immortalité de l'âme, l'espérance du salut universel et de la gloire) on accepte par une croyance humble, sommaire et sans les contrôler, par la recherche indépendante, les données ultérieu-

(1) A privatif et diérèis : Non - séparation.

res de la foi catholique. Une pareille croyance sommaire ne tente pas encore de contrôler et de vérifier les mystérieux dogmes catholiques : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption. Elle n'interdit certes pas de les vérifier, de les contrôler plus tard. Mais elle se borne pour le moment à les accepter en bloc sommairement, par le seul motif que de ces dogmes s'exhale une influence sanctificatrice, et que l'Homme-Dieu, mystère central en lequel ils se résument tous, nous présente le plus haut idéal de progrès humain et la plus excessive pénétration possible de l'Humanité par Dieu.

La foi sommaire est-elle un acte de crédulité aveugle, de désespoir, un renoncement à la critique, à la foi ésotérique, éclairée ?

Pas le moins du monde. Elle est, au contraire, la réserve expresse des droits de la foi ésotérique et de la critique. Elle accepte les Dogmes en tant que mystères sanctificateurs, et se garde bien d'admettre *à priori* tel ou tel commentaire explicatif, ajouté par les théologiens à la mystérieuse formule révélée. La foi sommaire se maintient sommaire, justement pour garantir la vérification future des dogmes par le raisonnement et l'intuition.

Donc, ayant pour point de départ l'Adiérèse sur laquelle je pourrai toujours me replier, chaque fois que la critique démontrerait fausses les recherches que j'aurai tentées au delà de ce point de départ, j'aborderai l'étude des synthèses symboliques.

Voici le plan que je compte observer : J'examinerai successivement les trois grands mystères chrétiens : La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption . A propos de chacun d'eux, j'étudierai premièrement le mystère dans sa vérité religieuse. Je tâcherai d'établir ensuite

les correspondances scientifiques, esthétiques, sociales du mystère. Enfin je noterai les formes que ce même Mystère a revêtues dans les religions non chrétiennes.

Commençant par ma religion, puis invitant à la vérifier toutes les connaissances humaines, je terminerai par une offre d'accord avec les autres religions.

Supposez qu'elles accomplissent de leur côté un travail semblable, commencent par elles-mêmes, puis invitent les connaissances humaines de tout ordre à les vérifier, et terminent par une offre d'accord avec les autres religions, spécialement le Christianisme.

N'y aurait-il pas, dans ce double travail, une puissante contribution à l'harmonie des âmes ?

— L'étude des trois grands Mystères chrètiens et de leurs correspondances scientifiques, esthétiques et sociales édifiera trois synthèses analytiques composées de Religion, de Science, d'Art et de sociale Rédemption. Et, ces synthèses achevées, les trois Mystères, enrichis dans la pensée par les vérités de science, d'art et desociologie qui se rattachent à eux, deviendront des synthèse globales, des symboles unitaires, rassemblant pour l'initié, en trois brèves formules, des mondes d'exégèse et de notions.

*
* *

La Trinité. L'une des graves causes d'erreur dans l'examen de la Trinité religieuse, c'est un mot latin qui, calqué phonétiquement plutôt que traduit lumineusement par l'expression française, paraît attribuer à la définition orthodoxe un sens hérétique.

Il s'agit du mot latin *persona* qui ne veut nullement dire *personne* au sens que l'on donne, en français, à ce dernier terme.

Persona signifie étygmologiquement : masque, et, de là, figure, personnage, à la rigueur *personnification* mais nullement personne, *personnalité.*

Ainsi tous les jours une foule de hauts esprits, déçus par les mots, rejettent comme totalement absurde le Mystère de la Trinité parce qu'en français courant, ce Mystère n'est plus qu'une absurdité évidente.

Il faut remonter au latin.

Deus unus in tribus personis cela ne veut pas dire : Une personnalité en trois personnalités, mais une personnalité en trois personnages.

La personnalité infinie, la nature divine, consciente de soi, est *absolue* ; les trois personnages sont *relatifs*. Ils constituent les trois suprêmes *relations* que cet Absolu peut avoir avec lui-même, le Père ; c'est la relation équilibrée, génératrice, qui permet à l'Absolu d'être, vis-à-vis de soi, expansif ou attractif. Le Verbe, c'est la relation expansive ; c'est l'Absolu déployant sa pensée égale à lui-même. Le Saint-Esprit, c'est la relation attractive; c'est l'Absolu ramenant à lui son amour égal à lui-même. Les trois Personnages équilibré, expansif, attractif, coexistent, et ne sont tous trois que la Personnalité divine parfaite. Le Verbe et le Saint-Esprit proviennent en principe du Père ; mais, comme l'expansion s'exerce logiquement avant l'attraction, il n'est pas irrationnel de soutenir que l'expansion s'engendre directement du Père, tandis que l'attraction procède à la fois du Père, équilibré, central, qui est son principe originel, et de l'expansion, dont elle est la complémentaire logique.

Ces remarques réconcilieraient aisément les deux théories, grecque et latine, de la procession du Saint-Esprit.

(*A suivre*). Albert Jounet.

De Denys l'Aréopagite et De son Œuvre

II

Nous ne faisons pas œuvre de critique ni de dictionnaire ; nous ne pouvons cependant pas nous dispenser de quelques lignes d'érudition sur Denys et son œuvre, d'autant plus que la « Critique » a le sourire facile sur ce sujet, qu'elle prétend, comme beaucoup d'autres, jugé sans appel et en dernier ressort à son tribunal infaillible.

Il est exact que les très anciens Pères de l'Eglise ne parlent pas de Denys ; une seule homélie d'Origène, que l'on croit apocryphe, en fait mention vers le tiers du III[e] Siècle. Vers la fin du IV[e] Siècle, une autre homélie de S. Jean Chrysostome, (que l'on donne aussi comme douteuse, sinon aprocryphe) cite Denys comme fort rapproché du Siècle Apostolique et l'appelle : *un oiseau du ciel « ubi Dyonisius Areopagita, volucris cœli.* » Au commencement du V[e] Siècle, S. Cyrille d'Alexandrie invoque son témoignage orthodoxe ; et, dès lors, il sera cité, de siècle en siècle jusqu'à nos jours, par d'innombrables légions d'écrivains, dont les écrits sont universellement et fermement reconnus comme authentiques

et indiscutables. Les plus grands noms de l'Histoire Catholique lui rendent tous unanimement le même hommage uniforme ; ils le considèrent comme étant ce juge de l'Aréopage d'Athènes, que convertit saint Paul, et dont parlent les Actes des Apôtres, évêque d'Athénes et martyr à Lutèce, enfin, l'auteur incontesté des œuvres qui portent son nom.

C'est sous le règne de Justinien, dans la première moitié du VI[e] Siècle, que Denys l'Aréopagite et ses œuvres entrent oficiellement, comme une autorité incontestée, dans l'Eglise. Si l'on voulait faire la liste de tous les docteurs, de tous les saints, de tous les papes, tous les hommes instruits des choses de la Religion, de la Théologie, de la Philosophie et de la Mystique qui ont parlé de Denys l'Aréopagite et cité son témoignage, s'il fallait relever tout ce qu'ils en ont dit, de gros volumes seraient nécessaires. Car Denys l'Aréopagite est loin d'être un illustre inconnu ; il est un homme et une œuvre de la réputation desquels seize siècles, pour le moins, de l'Ere chrétienne sont remplis.

Que l'on ne croie pas non plus que ses œuvres aient jamais été rares. Les copies en ont été très nombreuses avant l'invention de l'imprimerie ; et, depuis, les éditions et les traductions en ont été multipliées à l'envi. On en a fait, dans tous les siècles, d'innombrables commentaires auxquels se sont exercées les plumes les plus doctorales et les plus saintes. Il n'est pas de vrai théologien qui n'ait connu et cité Denys ; il n'y a pas de grand mystique qui n'ait interrogé ses voies ; des grands et des petits conciles ont solennellement invoqué son témoignage en faveur de la docrine et de l'orthodoxie ; des hérétiques même, dans

tous les siècles, se sont recommandés de ses renseignements ; enfin, il n'est pas, de nos jours, une encyclopédie sérieuse qui ne le proclame éminent philosophe, grand théologien et profond mystique.

Ce fut au VIIIe siècle que la France connût les œuvres du grand Docteur. Un exemplaire richement rédigé en fut apporté à Compiègne à Louis le Débonnaire par des ambassadeurs de l'empereur de Byzance, Michel II le Bègue, parmi lesquels était l'Econome de l'Eglise de Constantinople. On porta en grande pompe le manuscrit à l'abbaye de Saint Denys ; et le Prieur contemporain, Hilduin, rapporte qu'à cette occasion il se produisit dix-neuf guérisons miraculeuses dans la foule, qui escortait ce livre comme elle eût escorté le saint auteur lui-même revenu à la vie.

La première traduction latine en fut faite, sous Charles-le-Chauve, par le savant Scot Erigène ; et, à cette occasion, le célèbre Anastase le Bibliothécaire, parlant au nom du pape, félicita le prince et le traducteur, le premier pour son amour de la Philosophie, le second pour l'exactitude de sa translation ; il rappelait en outre qu'il n'y avait jamais eu dans l'Eglise qu'une voix unanime sur ces œuvres et leur auteur, la voix du respect le plus absolu et de la vénération la plus profonde, et cela dans l'Eglise Grecque comme dans l'Eglise latine.

Cette uniformité de sentiments, qui emploie presque toujours et partout les mêmes termes admiratifs, peut être résumée dans ces paroles de Nicéphore Calliste : « L'apôtre Saint Paul, initié aux secrets divins par son ravissement dans les cieux, transmit à Denys l'Aréopagite sa science touchant la théologie, le fait de l'Incarnation du Verbe, la Hiérarchie céleste, la

raison et l'ordre des choses. Denys écrivit ensuite cette doctrine. Ses livres sont admirables pour sa science des secrets divins, ses pensées et son langage, et ils dépassent de beaucoup par leur excellence ce que le génie humain a produit. » (1)

Denys l'Aréopagite a donc pour lui, à travers tous les siècles, ou peu s'en faut, la haute admiration de tous les « spirituels », et aucune admiration ne l'entame ni ne le discrédite, pas même celle des hérétiques ; il offre ce rare phénomène de demeurer intact au-dessus de ses admirateurs, de ses adaptateurs, de ses démarqueurs, et de ses détracteurs ; car sa gloire a vu passer toutes ces foules devant elle sans en être obscurcie.

Ses admirateurs, nous les connaissons. Ses adaptateurs furent surtout les scolastiques qui, trop souvent, voulurent emprisonner, sous couleur d'autorité, sa vaste pensée dans leurs étroites catégories qui ne peuvent la contenir, et avec lesquelles, au fond, elle ne sympathise nullement. Alors même que l'école, au moyen-âge, cite Denys à l'appui de thèses, sa méthode essentiellement déductive se montre tellement étrangère à la méthode essentielle-inductive de Denys, que l'on sent, entre la théologie et la philosophie de Denys et la théologie et la philosophie du moyen-âge, de la scolastique en un mot, toute la profondeur de l'abîme qui sépare la liberté de la servitude, la connaissance certaine de la science arbitraire, et la pénombre de la pleine lumière ; aussi, le dernier mot des rapports d'alors comme d'aujourd'hui entre l'Aréopagite et la scolas-

(1) Nicéph. Call. Hist. L. II. c. 22.

tique, c'est que les théologiens d'alors vénéraient Denys et ne l'aimaient pas, de même que ceux d'aujourd'hui l'ignorent et ne l'aiment pas davantage. Ses démarqueurs, il en eut de tout temps, ce furent autrefois, les hérétiques qui s'appuyèrent sur lui, sinon au même titre, du moins par le même procédé que les scolastiques, pour se couvrir de son autorité universellement vénérée presqu'à l'égale de celle des Ecritures ; ce sont, de nos jours, des mystiques de trop bonne foi, qui, pour appuyer leurs idées insuffisamment informées du jeu profond, étonnamment cohérent, merveilleusement logique et exactement concordant des harmonies universelles de la Révélation, dans leur unité totale, c'est-à dire chrétienne, parce queson centre et son pivot, son principe et sa fin sont l'Incarnation du Verbe, et cela pour tout le globe — en ce qui nous concerne, nous hommes de cette terre — ont parfois essayé de donner l'Aréopagite comme un parangon de leurs doctrines à côté, très intéressantes surtout pour ceux qui n'ont pas approfondi le christianisme, ni sondé le tréfonds des mystères, que des hommes comme saint Paul et l'Aréopagite ont parfaitement connu, à la triple lumière des Ecritures, de la Tradition et de l'extase. Démarquage inutile, d'ailleurs, et auquel a résisté toujours l'œuvre Aréopagitique, comme un rocher, aussi inentamable qu'orthodoxe.

Ses détracteurs enfin ; quel génie n'en a point ? Denys l'Aréopagite ne pouvait en manquer, et, ce qu'il y a à la fois d'étonnant et de significatif, c'est le temps et la qualité de ceux qui le furent.

L'histoire n'a gardé qu'un souvenir, à peine une trace légère d'une discussion antique sur l'authen-

ticité des œuvres Aréopagitiques. Photius, l'homme de son temps qui, peut-être, avait le plus étudié, le plus lu et le plus retenu, parlant de l'Aréopagite, dans ses savants ouvrages, véritable encyclopédie de son époque, partisan respectueux, d'ailleurs, de Saint Denys, et de ses œuvres, comme de leur authenticité, note, en passant et sans détails, qu'il a trouvé des traces d'une discussion concernant notre auteur, au commencement du Ve Siècle. On ignorerait complètement ce détail sans Photius, auquel on doit la conservation de bien des documents précieux, que l'on n'eût jamais retrouvés sans les citations de cet érudit et judicieux critique.

Mais c'est au XVIe Siècle qu'apparaissent les vrais détracteurs de l'Aréopagite ; ils sortent de la renaissance du sensualisme et du paganisme. Ce sont d'abord deux Grecs de la grande immigration en Europe déterminée par la prise de Constantinople, Georges de Trébizonde et Théodore de Gaza, qui, les premiers, publièrent que les œuvres dites Aréopagitiques n'étaient pas de l'Aréopagite ; ils furent imités par quelques beaux esprits, dont Erasme ; et, sans faire tort le moins du monde au respect auquel ont légitimement droit la véritable science et la critique consciencieuse, il nous sera permis, néanmoins, ne fut-ce que pour l'éloquente leçon des contrastes, de citer, en opposition aux belles paroles de Nicéphore Calliste que l'on a lues plus haut, ces paroles en tout différentes et qui dénonceraient leur source à leur seule saveur : « Les doctrines de Denys sont des rêves creux, des jeux d'imagination très pernicieux ; celui qui ne voit pas que ces œuvres sont apocryphes n'est qu'un insensé, un

imbécile, un jobard, un ignorant ; je ne sais si un tel naïf n'est pas plutôt une brute qu'un homme, une argile pétrie d'ordure, une pourriture d'ignorance, un fumier de mensonges, un excrément du diable etc...(1) » et ma plume ne rend pas la force du latin. Saluez ! c'est Luther et son Etat-Major ; c'est plus que cela, c'est un programme, c'est le dernier mot du Nominalisme contre le Réalisme, c'est l'incendie du pont qui les unissait dès avant qu'ils fussent nommés dans l'école, c'est autre chose encore, c'est la négation du divin dans le monde et dans la vie, dont, plus tard, Voltaire et Proud'hon diront les deux autres derniers mots : « Ecrasons l'infâme ! » et « Dieu c'est le mal ! » et cela, en pleine connaissance de cause. Mais ceux-ci n'ont point inventé cela ; cela est vieux comme la création même ; mais avant cela, le Verbe était engendré et ses témoins étaient bénis en Lui (2).

Une critique plus sérieuse, et surtout moins ordurière, vint ensuite poser la question en face d'une science et d'une information plus calmes. La critique du XVII[e] et du XVIII[e] siècles. qui a malmené tant de vieilles autorités, n'a pas épargné Denys et ses œuvres, aussi bien parmi les écrivains ecclésiastiques que parmi les autres ; la fameuse critique Allemande, de son côté, au XIX[e] Siècle, n'a pas manqué de se mêler à ce concert négatif. Mais elle a été plus loin avec Engelhardt et Baumgarten-Crusius ; elle a été jusqu'à affirmer qu'à travers le pseudo

(1) Apud Luther, Delrio, Scaliger ...etc...

(2) Ps. ioq.-Joann. I. Ephes. I 3. 4. et toutes les Ecritures.

Denys Aréopagite elle ne voyait guère que Plotin et Proclus ; au dire d'Engelhard, Denys serait un simple transfuge du néo-platonisme, qui serait passé du sanctuaire de son école en déroute dans le sanctuaire chrétien, pour y infuser ses formules ; au dire de Baumgarten, Denys ne serait qu'un savant initié des mystères d'Eleusis passé au christianisme pour l'enrichir (?) des plus nobles idées que cachaient les autels impurs de la gentilité.

Certes, il est permis de reconnaître que Denys Aréopagite et son œuvre sortent d'un berceau inconnu à l'histoire positive qui veut des faits bien établis et authentiques sans réserve ; la critique s'attaque, dans cet ordres de recherches, d'ailleurs, à des œuvre plus vénérables et plus intangibles que celle de l'Aréopagite, puisqu'elle est en train de disséquer les deux Testaments avec un scalpel impitoyable, qu'elle doute de l'authenticité de livres tels que l'*Epitre aux Hébreux*, s'attaque à des parties des autres Ecritures, des Evangiles mêmes, et dissocie tout l'ensemble de l'Héxateuque, sans souci de l'unité des idées derrière l'assemblage parfois héterogène des textes ; elle ressemble, en cela, aux grands (?) savants qui ont dispersé l'unité endormie de l'antique synthèse Egyptienne aux quatre vents des musées de l'Europe, et plus exactement à un enfant qui casse une montre pour savoir ce qu'il y a dedans, ignorant que le dernier mot des choses de la vie n'est pas dans l'anatomie exclusivement, et séparée de la physiologie qui relève de la psychologie. « *Mens agitat molem*, » disait Virgile ; ce qui signifie, c'est l'esprit qui met intelligiblement en acte les choses matérielles ; ce n'est évidemment pas ce que pense la cri-

tique rationaliste qui s'imagine, sans doute, que c'est aux voitures qu'il appartient de traîner les chevaux et de conduire les cochers.

Certes, encore, on peut penser que l'auteur des œuvres aréopagitiques était un Grec connaissant à fond la sagesse grecque, dont Plotin et Proclus furent de grands coryphées dans l'Ecole d'Alexandrie ; et, en cela, on ne sort pas de l'évidence. Sans doute, on peut croire que cette sagesse, dans ce qu'elle avait de plus élevé et de plus lumineux, est restée en Denys comme un immortel acquêt ; mais, de là à dire que Denys ne fut qu'un païen plus ou moins converti au Christianisme qu'il fit bénificier des lumières(?) de la gentilité, il y a bien loin, et il faut ne pas avoir le sens de la différence qui existe entre les œuvres aréopagitiques et celles des Alexandrins, les plus distingués même, comme Plotin et Proclus. En en faisant la différence, on s'aperçoit que le mot de Saint Paul, parlant du mystère du Crucifié, reste vrai : « *Scandale aux Juifs et folie aux Gentils.* »

Toute la différence entre les œuvres de Denys Aréopagite et celles des Alexandrins réside dans le fonds et non dans la forme. Là où la critique positiviste ne voit que l'analogie et la similitude des formes, la critique « spirituelle » aperçoit la dissemblance radicale du fonds. C'est ce qu'il est très important de noter. D'ailleurs, Denys Aréopagite, malgré l'immense valeur initiatique chrétienne de ses œuvres, outre la forme du raisonnement et du langage des Gentils, a deux autres choses encore, et une chose qui les distingue à jamais: l'amour de la sagesse selon les voies intellectuelles ; mais il se sépare nettement des Gentils en ce qu'il a vu, dans la lumière intelligible,

l'inanité de la sagesse selon les voies exclusivement intellectuelles ; c'est par là qu'il dépasse cette sagesse de toute la hauteur de son contraire, la sagesse mystique du Christ et de ses voies, que les Gentils raisonneurs, même frottés extérieurement de Christianisme exotérique, continuent toujours à regarder comme une folie. Denys est en plein dans l'intelligence ésotérique de cette gloire de Saint Paul : « Nous prêchons la sagesse aux parfaits ; non la sagesse de ce monde...mais la sagesse de Dieu, renfermée dans son mystère, cette sagesse cachée qu'il avait prédestinée et préparée avant tous les siècles pour notre gloire ; sagesse que nul des princes de ce monde n'a connue, puisque, s'ils l'eussent connue, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la Gloire... Dieu nous a révélé cette sagesse par son Esprit, parce que l'Esprit pénètre jusqu'aux choses les plus cachées des profondeurs même de Dieu... nul ne connait ce qui est en Dieu que l'Esprit de Dieu. Or nous n'avons pas reçu l'Esprit du monde, mais l'Espritde Dieu afin que nous connaissions ce que Dieu a fait pour nous ; et nous annonçons ces choses, non avec les discours de la sagesse humaine, mais avecc eux que l'Esprit enseigne, traitant spirituellement les choses spirituelles. Or, l'homme animal n'est pas capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; elles lui paraissent une folie ; et il ne peut les comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle que l'on doit en juger... Pour nous, nous avons l'Esprit de Jesus-Christ. »

Eh! bien, c'est cet « Esprit » que Denys Aréopagite a, et que n'ont ni Plotin ni Proclus ; c'est de cette divine folie qu'il est radicalement imbu, en opposition avec l'humaine sagesse dont ils sont pénétrés.

Car, et il n'est pas nécessaire de prendre des gants pour le dire nettement à la face de la sagesse des Gentils, comme de l'aveuglement des Juifs, et de la trop bonne foi de certains qui croient avoir écouté fructueusement aux portes des corridors des Temples, dans lesquels il ne se dit plus rien parce qu'on y est au bout du rouleau de la sagesse humaine depuis longtemps retournée contre elle-même : l'ordre de la sagesse de Dieu et de l'Esprit de Jesus-Christ, dans son action intégrale, n'a rien à voir avec l'ordre de la nature selon la conception philosophique des positivistes, des matérialistes et des rationalistes, sinon pour l'arracher malgré lui à ses ténèbres en faisant taire la parole humaine devant les œuvres surnaturelles de la parole de Gloire et du Verbe de Dieu en chair.

Ces secrets là, la sagesse des Gentils ne les a ni connus ni acceptés ; Denys, au contraire, est pénétré de leur intelligence et de leur lumière, non seulement dans l'esprit, mais dans la vie et dans les faits, et c'est ce qui le sépare radicalement des Gentils, c'est ce qui fait que ses œuvres, quoique très imprégnées des formes du génie Grec, diffèrent essentiellement de celles de leurs plus admirables philosophes, tels que Plotin et Proclus, qui, au fond, étaient des panthéistes intellectuels, tenant le christianisme pour odieux, les chrétiens pour méprisables, les enseignements de la Tradition judéo-Chrétienne pour fabuleux, et le terme de la voie mystique pour une confusion totale pure et simple de l'Ame humaine avec l'essence divine.

C'est, du reste, une erreur trop commune parmi les critiques, de vouloir à toute force imposer, aux hommes éminents par leur esprit, le joug obligé d'une école ou d'un maître. Le propre du génie personnel

et vivant est, au contraire, d'échapper toujours à ce joug, cher aux esprits nuls ou médiocres qui, incapables de distinguer par eux-mêmes et dans leur entendement propre le vrai interne. s'imaginent que ce vrai se transmet par la voie externe,et croient à l'initiation et aux soi-disant initiateurs, comme les bonnes grenouilles croyaient à la royauté du soliveau avant de s'enhardir à monter dessus à l'envi.

Le génie personnel écoute tout, ~~tout~~, ne dédaigne rien, mais, comme un vivant alambic, distille à sa flamme intérieure tout ce qu'il reçoit sous une forme extérieure, pour en tirer, la substance, qui reçoit en lui la vie de l'essence selon le principe divin de l'unité.

Le temps où vivait Denys fut une époque exceptionnelle qui s'essayait à la synthèse ouverte de toutes les philosophies : synthèse vaine, d'ailleurs, à cause de son caractère purement intellectuel et ratiocinant selon les méthodes de la sagesse humaine des Gentils; méthodes externes qui ne pouvaient aboutir qu'à un syncrétisme, alors comme aujourd'hui et comme toujours. Cinq siècles se passèrent dans cette lutte brillante, en attendant que la vérité chrétienne planât, toute voilée qu'elle fut elle même, sur ce champ de bataille dont elle restait maîtresse pour longtemps. Quoi d'étonnant à ce que Denys l'Aréopagite se trouvât instruit des derniers secrets de ce syncrétisme philosophique et en adoptât les belles formes, tout en rejetant radicalement le fonds, qui n'était qu'un brouillard panthéistique, pour le remplacer par l'esprit concret de la révélation positive ? C'est à la faveur de ces grandes joûtes philosophiques que des hommes comme Denys ont pu être très informés de toutes les res-

sources de la sagesse des Gentils, et que des hommes comme les plus éminents des Alexandrins ont pu connaître à leur tour les symboles intellectuels du christianisme, et essayer de faire entrer la sagesse divine dans les rainures de la sagesse humaine.

En tout cas, l'impossibilité de confondre Denys Aréopagite avec un philosophe Alexandrin, fût-il Plotin ou Proclus, résulte de ce fait qu'à partir de la conférence réunie par Justinien vers 532 pour pacifier intellectuellement les Eglises Orientales déchirées par les controverses, tous les chrétiens orthodoxes et hétérodoxes, invoquent à l'envi l'autorité de l'Aréopagite comme celle d'un père dans la foi, et que, depuis cette époque jusqu'à nos jours, aucun critique ayant l'intelligence du mystère chrétien n'a nié l'orthodoxie parfaite et inattaquable, d'ailleurs, de Denys.

Denys n'a pas seulement trouvé des admirateurs et des commentateurs en foule ; il a, ce qui est un des attributs du vrai génie et du génie vrai, formé directement d'autres génies à son image et ressemblance, tel l'illustre Saint Jean Damascène, pour n'en citer qu'un seul entre tous : car ils sont nombreux et célèbres, tous ceux que Denys a introduits à sa suite, à travers les siècles, dans les royaumes de l'Esprit, et l'on peut dire que pas un des grands mystiques n'a ignoré Denys.

L'Aréopagite, du reste, et c'est encore un titre à sa gloire et à l'honneur de son transcendant génie, n'a pas été pour qui que ce fut un rail de fer conduisant inéluctablement dans ses voies, et sans écart possible d'une ligne inflexible, ceux qui s'inspiraient de lui ; tous ces hommes sont restés libres de ne prendre de lui que ce qu'ils pouvaient en absorber, en digérer, en épanouir

dans des formes adéquates à leurs puissances respectives.

Parmi les mystiques, ceux du XIVe Siècle notamment, combien, partis du fonds de Denys l'Aréopagite, ont abouti à des conclusions différentes des siennes, et n'ont pu le suivre sans vertige dans les routes éthérées de sa calme et précise pensée ! Quant aux théologiens, ils n'ont même pas tenté ces périlleuses ascensions ; en acclamant l'autorité de l'Aréopagite, ils ont embrassé la méthode directement opposée à la sienne, et, ce faisant, ils ont versé la théologie dans les fondrières de l'arbitraire, tandis que Denys continuait à rayonner au-dessus d'eux à des hauteurs incommensurables, et dans les sphères de l'arbitrage qui est le trône de l'autorité vraie. Impassible comme le soleil, sa doctrine assista aux luttes intellectuelles des âges sans s'y mêler directement et sans en être atteinte ; il est un des très rares initiateurs que ses initiés n'aient pas tués, selon leur légendaire et très animale habitude, un des très rares maîtres que ses disciples n'aient point discrédités, rendus caducs, et fait tomber des rangs du sénat immortel des gloires consacrées et sans déclin.

Ce sont bien là les caractères de l'autorité, vraie et bien dégagée des formes tyranniques de l'autorité fausse à qui le monde doit, dans la légalité sous toutes ses formes abusives, l'extinction à peu près universelle de la légitimité.

C'est en vain que, tour à tour, les hommes d'Aristote et ceux de Platon en appelleront à Denys Aréopagite, au cours de leurs luttes scolastiques. Denys restera impassbile entre Platon et Aristote, comme un archange tenant entre ses lèvres, à l'instar du Ver-

be, le glaive à deux tranchants de la Parole, qui divise parce qu'elle est elle-même l'unité, parce qu'elle tient à jamais, dans l'interne de la sagesse supérieure, le sceptre du juste et de l'équilibre, dont s'écartent tous les poids intellectuels livrés à eux-mêmes, et à laquelle il a été dit dans l'Ecriture : « Je vous ai engendré dans la lumière éternelle du Principe ; régnez, immuable, au milieu de vos ennemis, les êtres de la contradiction. »

Nous verrons plus loin, dans un coup d'œil général sur la doctrine de Denys Aréopagite. ainsi que dans le résumé de ses divers traités, combien son génie était digne de tenir ce glaive au milieu et au-dessus des intellectuels ; car, un des grands caractères de ce magistral esprit, c'est précisément le sens profond qu'il a de l'unité et de l'équilibre dans la parfaite harmonie intelligible de l'Etre avec lui-même et sa propre vie divine, intérieure et consciente, puis de lui-même avec toutes ses œuvres créatrices selon les gloires de son plan interne et la rectitude des voies dont il est le principe, le milieu et la fin. Aussi, Denys, (et c'est ce qui le séparera profondément de tous les intellectuels agnostiques et même soi-disant gnostiques,) regardera en face le problème du mal, ce cauchemar éternel des êtres de contradiction, des *morts* comme disent tous les mystiques après Jésus-Christ, et le jugera d'un seul mot : tu existes négativement, car tu n'existes que parce que, seul, le Bien Est ; donc tu n'es pas, toi qu'on appelle improprement le mal et qui n'es que du Bien mal compris, du bien, c'est-à-dire de l'Etre, détourné par l'égoïsme à son profit exclusif et retiré de la circulation unitaire qui est sa loi de

vie éternelle, absorbé, en un mot, et retenu dans les replis ténébreux de cette puissance qui prend et ne rend pas, et que, sous le nom et la figure du serpent, ont adoré, dans tous les âges, tous les insensés et tous les tyrans. Et c'est dans ce sens que Saint Paul avait dit : « Là où est l'esprit de Dieu, là seulement est la liberté. » Et c'est le premier comme le dernier mot pratique du christianisme et l'intervention divine dans les choses humaines par le Verbe Incarné, *Deum de Deo, Lunem de Lumine, Deum verum de Deo vero*, comme le chante le Credo des chrétiens.

Ce n'est pas un intellectuel Alexandrin qui a pu voir ces choses sous leur jour divin, c'est un initié chrétien qui a entendu Saint Paul, le Moïse des Gentils appelés à la purification par un apostolat instruit du mystère du Christ et de ses harmonies parfaites avec toute la filière divine de la Tradition Adamique, Patriarcale, Moïsiaque et Prophétique, non spéciale mais universelle, comme en témoigne Melchisédech, Roi de Salem et Pontife du Très-Haut, avec le pain et le vin, dans le sens complet de la Bénédiction dont il bénit Abraham.

Non, ce n'est pas Plotin ni Proclus que nous avons sous les yeux, c'est Denys Aréopagite, fils spirituel de Saint Paul ; c'est, comme Saint Paul, un voyant du troisième ciel ; c'est un nouvel Elisée auquel un autre Elie a laissé son manteau, le *manteau qui divise les eaux et fait, au milieu d'elles, un chemin où l'on passe à pied sec* (1), comme le Verbe passe identique à Lui-même dans les voies de son Glaive à deux tran-

(1) IV, Rois II, 8.

chants qui divise la terre (1), et aveugle les soi-disant sages, dans la contradiction et les ténèbres de leur rationalisme intellectuel.

Certes, l'Aréopagite ne condamne, ni implicitement ni explicitement, ni la raison ni l'intelligence humaines, pas plus qu'aucun des grands Docteurs qui ont consumé leurs veilles et leur existence à concilier la raison et la foi et à exposer leurs harmonies ; toute son œuvre est celle d'un grand raisonnable et d'un grand intelligent ; mais il diffère totalement des rationalistes et des intellectuels, en ce que ceux-ci, si électiques soient-ils, cherchent exclusivement dans leur intelligence et dans leur raison propre la vérité, et ne trouvent nécessairement qu'une vérité à leur mesure ou à la mesure de leurs semblables, tandis que Denys, qui est aussi un grand éclectique, mais qui est aussi un parfait philosophe, demande, au contraire, à la Foi, à la Révélation, à la Tradition, le principe, les voies et la fin de sa philosophie. C'est aux Ecritures et aux initiés à leur vrai sens que Denys puise l'eau vive de la doctrine. Il n'invente rien, il ne parle pas de lui-même, il transmet seulement ce qu'il a reçu, dans le sens réel où il l'a reçu, sans y rien ajouter, mais en le mettant à la tonique même de l'universelle harmonie. C'est aussi là sa supériorité vis-à-vis de la plupart des théologiens scolastiques, qui ne sont trop souvent que des rationalistes sans le savoir.

La vérité n'est pas une conquête de la raison humaine ; la raison peut conquérir des vérités toutes relatives, mais la vérité éternelle, en soi, préexiste à la raison humaine et lui survit ; la raison la reçoit comme

(1) Apoc, XIX.

un don gratuit de Dieu, dès le principe, dans la Révélation et, à travers les âges, cette vérité éternelle est rappelée à la raison humaine par toute la chaîne des divins oracles jusqu'à ce qu'elle s'incarne dans le Christ en chair ; voilà l'objet de la foi qui est une vertu théologale. c'est-à-dire se rapportant immédiatement à Dieu, et non une vertu théologique se rapportant immédiatement aux écolâtres; on ne parvient à la vérité théologale que par la foi aidée des vertus qui s'y associent et par l'immense échelle des hiérarchies ; car c'est aux degrés supérieurs qu'il appartient logiquement de régir et d'enseigner les degrés inférieurs, ordre que la philosophie rationaliste a toujours voulu renverser.

Telle est la pierre angulaire sur laquelle se tient la philosophie de Denys l'Aréopagite. « L'unité est le grand mystère. Tout don parfait, toute grâce excellente, vient d'En-Haut et descend du Père des Lumières ; le seul Homme qui s'élève dans les cieux, c'est Celui qui en est descendu, le Seigneur des vertus célestes, le seul Roi de Gloire dans la forme humaine, Jésus la lumière du Père, oui, la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et par qui nous avons obtenu d'aborder le Père, source de la Lumière ; et c'est à cette lumière que toutes choses sont éminemment bien, dit la vérité même. » (1) Est-ce Denys qui invente ces choses ? Est-ce de l'Académie ou du Portique qu'il les tient ? Nullement ; c'est l'Ecriture qui parle par sa bouche, c'est l'esprit le plus pur et le plus net des oracles des deux Testaments.

(1) Hier. Cél. Ch. II. § V. — Ch. I § I. — Ch. VII § III. — Ch. II § III.

Denys est un parfait initié Judéo-Chrétien, comme chacune de ses pages le démontre péremptoirement.

Il est tellement sûr de lui-même et de ses principes, que le principal cachet de son œuvre est un calme majestueux qui contraste éminemment avec le ton ardent des apologistes et des polémistes chrétiens de son temps et de tous les siècles. Rien, dans ses traités, ne sent la passion, même mise au service de la vérité. Non seulement il n'attaque pas les personnes, mais il ne s'en prend même pas directement aux erreurs ; et cette attitude, il l'explique lui-même très sobrement et très sûrement : « Ne regardez pas, dit-il, comme une victoire les invectives contre un culte ou une opinion qui paraissent illégitimes... Si vous m'en croyez, cessez de combattre l'erreur et établissez si bien la vérité, que les raisons dont vous l'appuierez soient complètement irréfutables. » (1) « Je n'ai jamais, que je sache, dit-il ailleurs, disputé contre les Grecs et autres errants, persuadé qu'il suffit aux hommes de connaître et d'exposer la vérité telle qu'elle est et directement. Dès qu'on l'aura légitimement établie et clairement démontrée, en quelque espèce que ce soit, il sera par là même prouvé que tout ce qui n'est pas elle effectivement ne lui ressemble pas, et est plutôt apparence que réalité. Ce serait donc en vain qu'on s'épuiserait à réfuter ceux-ci ou ceux-là... si l'on établit une assertion de façon qu'elle puisse braver les attaques, alors tout ce qui lui est opposé tombera de soi-même devant l'immuable persistance de la vérité prouvée... Ce m'est assez de connaître la vérité d'abord et de l'exposer

(1) Ep. a Sosipater.

ensuite comme il convient, si Dieu le permet. » (1).

C'est de cette façon qu'il oppose, aux élucubrations de la fausse gnose de Simon le Mage et de ses adeptes, tout l'ésotérisme chrétien tel qu'il le tient de ses divins initiateurs et de la véritable Cabale dont l'Epitre aux Hébreux et l'Apocalypse tiennent solidement les clefs chrétiennes, traditionnelles, actuelles et mystiques. C'est de cette manière aussi qu'il dira lui-même comment il est séparé de cette philosophie païenne que des critiques lui reprochent : « Le sophiste Apollophane, dites-vous, m'insulte et me traite de parricide parce que je retourne contre l'idolâtrie grecque la science que j'ai apprise des Grecs; mais ne pourrions-nous pas à plus juste titre, reprocher aux Grecs d'abuser des dons de Dieu contre Dieu même, puisqu'ils emploient à détruire sa religion sainte les dons qu'ils tiennent de lui ?... vous êtes, plus que tout autre, capable d'amener à Dieu en toute perfection Apollophane qui ne manque, certes, pas de philosophie et qui, peut être jugera convenable d'apprendre humblement la véritable et sublime philosophie de notre Religion. » (2).

Les critiques rationalistes et matérialistes ont donc, aujourd'hui comme jadis, de très bonnes raisons pour essayer d'effacer de l'histoire positive le nom de Denys l'Aréopagite, afin d'atteindre ainsi indirectement son œuvre qui les gêne et dont le sens vrai échappe à leur compréhension, quoiqu'ils sentent fort bien que cette vaste philosophie de la Révé-

---

(1) Ep. à Polycarpe.

(2). Ep. à Polycarpe.

lation est en opposition nette avec la philosophie exclusivement issue de la raison.

La critique, d'ailleurs, peut fort bien nier Denys malgré son œuvre ; n'a-t-elle pas nié Homère, malgré l'Iliade et l'Odyssée ? Moïse, malgré la Bible Israel ? Jésus-Christ malgré l'Evangile et tout le christianisme ? et c'est, il en faut bien convenir, de cette façon que la légende ne connut jamais le père des quatre fils Aymon.

Mais qu'importe ? une telle œuvre se défend elle-même, et, par son information rigoureuse, sa profondeur immense et son unité parfaite, atteste qu'elle n'est pas seulement une doctrine, mais qu'elle est encore une époque et un homme. *E pur si muove* ! Il serait à souhaiter que l'humanité, qui se flatte de penser et qui applaudit si souvent à la nullité authentique, apprît à honorer un peu plus le génie, fut-il apocryphe.

Comme notre intention n'est pas de donner ici le texte des traités de l'œuvre Aréopagitique, mais simplement une idée de cette œuvre, nous examinerons les grandes lignes et les points culminants de sa philosophie, afin de bien déterminer son caractère ; et nous donnerons ensuite un résumé aussi fidèle et intelligent que possible de ses différents livres, en souhaitant que nos efforts servent à quelques uns de ces esprits droits et sincères, qui cherchent la vérité mais qui sont trop portés à penser que le christianisme a dit son dernier mot, alors qu'il a à peine terminé de poser les jalons d'une tâche immense et préparatoire à son règne : l'appel des Gentils à la purification préliminaire, à l'ouverture des mystères.

Louis Le Leu.

De la Philosophie Occulte

de Théophraste Paracelse

Des Conjurations.

Il nous faut maintenant parler des conjurations, dire comment elles naissent, qui les a inventées, sur quoi elles reposent, ce qu'elles peuvent, pourquoi l'on finit par en abuser. Il faut d'abord savoir que toutes les conjurations naquirent à Babylone et s'y développèrent. De là, elles passèrent en Egypte chez les Israélites. Ensuite, elles vinrent chez les Chrétiens, puis chez les Nigromantiens qui leur attribuèrent plus de pouvoir qu'à la foi, opinion inepte, damnable, intolérable, punissable. Si certaines conjurations produisent quelqu'effet, elles ne le doivent qu'au Christ. Car, les conjurations sont contraires au verbe et à la loi de Dieu et à la lumière de la nature. Bien plus, elles ne peuvent soumettre les esprits. Quelquefois, les esprits sont attirés par leur pompe ou leurs menaces,jamais ils ne sont vaincus par elles. Ils ne peuvent être vaincus que par la foi. Le Nigromantien

qui, par conjurations et évocations d'esprits, s'efforce d'atteindre ce qu'il désire ressemble au voleur qui maraude dans les vergers et échappe au châtiment tant que Dieu le permet. Le Nigromantien évoque, conjure, menace et domine les esprits tant que Dieu le permet. Mais, à l'heure de la vengeance, lorsqu'il conjure, trace autour de lui un cercle inutile, les esprits crient : *Tu es fou de conjurer : tu as mal tracé ton cercle : tes sceaux et pantacles sont mauvais. Reçois donc déjà cette récompense.* Au même instant, l'argent qu'ils ont montré s'évanouit, et le conjurateur est à tout jamais marqué d'un signe, à moins que le Diable ne l'étouffe ou lui casse un membre.

Grâce au pacte, les Nigromantiens se rendent esclaves, ils se donnent les diables pour maîtres et pour bourreaux. Le bourreau ne fait pas ce que le voleur veut, il exécute l'ordre du magistrat ; de même les esprits malins sont les bourreaux au service de Dieu, ils exécutent ses ordres. Les hommes ne doivent donc pas employer les conjurations contre les esprits, les racines, les herbes, les pierres ni les autres choses.

Des Caractères.

Il ne faut pas croire à tous les caractères, à toutes les paroles. Les Nigromantiens, en effet, et les poètes qui s'occupèrent d'eux n'écrivirent que fables et fictions, plutôt nuisibles. De cette farine sont les hommes qui se jouent même encore aujourd'hui des faibles d'esprit et ont coutume de dire : *Moi, adepte, j'admire en secret des caractères et des paroles que tu ne connais certainement pas.* Ils cachent soigneusement

que ces caractères et paroles ne sont que produits de leur imagination. Il importe donc de savoir reconnaître les bonnes paroles, d'autant que certaines ne peuvent êtres traduites, parce qu'elles n'ont point de correspondantes dans les idiomes étrangers.

Je ne traiterai ici que de deux pantacles qui sont beaucoup plus puissants que les autres pantacles, caractères et sceaux.

Le premier se compose de deux triangles posés l'un sur l'autre de façon à former sept cases et présenter six angles extérieurs ; dans ces six angles, on écrit les lettres du nom très noble *Dieu Adonai*. Voilà le premier pantacle. Le second est bien meilleur, il possède une vertu bien plus efficace. Trois angles sont entrelacés de façon à former six cases et présenter cinq angles extérieurs ; dans ces cinq angles l'on écrit les très puissantes et très nobles syllabes du nom divin *Tetragramaton* dans l'ordre voulu. Les Israélites (1) et les Nigromantiens juifs se servent souvent de ces deux pantacles si puissants qu'ils peuvent combattre esprits, diable, maléfices, œuvres magiques, sorciers mieux que tous les autres pantacles réunis, qu'ils délivrent les personnes forcées, par enchantement, d'agir contre leur volonté et leur nature ou ressentent des douleurs certains jours ou certaines heures. Ces deux pantacles peuvent sévir contre les esprits habitant les quatre éléments.

On peut m'objecter que je viole le troisième commandement de Dieu : *Tu ne te serviras pas du nom de Dieu pour des futilités*. Qui donc pourra dire sincèrement que je me sers du nom de Dieu à la légère

(1) Faut-il entendre par ce mot les cabalistes ?

ou dans un mauvais but, que j'offense Dieu alors que je n'abuse pas de son nom à la façon des magiciens, que je ne le prononce que dans les grandes calamités et quand il n'y a plus d'espoir ? Il ne faut point s'en servir, en effet, dans la recherche de l'or potable, de la quintessence de l'or, de la teinture d'antimoine ou d'autres arcanes semblables. Mais le médecin doit connaître la cause et l'origine de toutes les maladies ; si la maladie est dûe à de mauvais aliments, de mauvaises boissons, des herbes, des fruits, il faut, pour la soigner, employer les arcanes des herbes et des racines ; si elle est due à des minéraux, des métaux, il faut employer les arcanes des minéraux, des métaux et non ceux des herbes ; si elle est due à l'influence du ciel, il faut avoir recours à l'astronomie. De même, si la maladie est dûe à un maléfice magique, il faut employer les remèdes magiques et surnaturels. Voilà pourquoi tant de malades ont été abandonnés des médecins ignorants. Eh bien, si l'on essayait de convaincre ceux-ci de ces vérités, ils répondraient que c'est aller contre la volonté de Dieu et qu'il ne faut pas mêler le nom de Dieu à des superstitions. Si je me servais du nom de Dieu pour nuire, pour conjurer un esprit, un homme, une herbe, une racine, une pierre, si je blasphémais Dieu, je pourrais être accusé justement de l'offenser. Tout ce que diront les théologiens et les sophistes contre moi ne me touchera pas, qu'ils m'appellent magicien, nigromantien ou sacrilège, qu'ils me traitent comme les juifs et les pharisiens ont traité le Christ.

René SCHWAEBLÉ.

(*A Suivre*).

DEUXIÈME PARTIE

Rimes Jacobines

Le Songe

Le soir, quand je suis seul, et les portes fermées,
Sur le divan rouge, où mon rève s'endormit,
Je m'étends, et je rêve, et m'endors à demi,
Parmi le noir parfum des sèves embaumées.

Et je vois les grands yeux, et les lèvres aimées,
Et le sourire frais, et le règard ami ;
Je me chante un bonheur — moins chanté que gémi ; —
Et je bâtis mon songe au milieu des fumées.

Et ce soir je vous vois, et vous êtes devant

Mon cœur, que sans répit votre mémoire opprime,
Et vous êtes venue ; et vous voilà, riant
Dans la même fumée, et dans la même rime,

De la métamorphose où mon esprit s'éprend :
Restez, restez ainsi : car la forme s'anime ;
Car l'idole tressaille ; — et le Rêve est vivant :

La Jeunesse

Poignets bleutés, où court le fin lacis des veines,
Menus doigts effilés qui n'ont jamais frémi,
Parfum des lèvres si pures et si hautaines,
Bouche, qui n'a jamais ni menti ni gémi,

Yeux clairs et caressants, dont les regards amis
Ne se penchent jamais sur les erreurs humaines,
Frêle gracilité des contours endormis,
Chair hésitante, corps sans tache, cœur sans haine,

Beau sourire, où l'amour cache en étranger,
Rêve de Faust, jeunesse éternelle ! Verger
Céleste plein de lis, de roses, et de pêches !
Viens à nous, adorable et tendre messager :

Ne guéris point nos maux, mais rends les moins revêches ;
Fais nous la mort, avec ton baiser mensonger,
Plus douce ; et ferme nous les yeux de tes mains fraîches.

Albert Puyoo.

CORRESPONDANCE D'EXTRÊME-ORIENT

Le Dalé Lama

L'expédition de M. le Colonel Yonghusband a ému beaucoup les personnes fidèles, qui, dans les pays où la religion bouddhiste est en honneur, ne sont pas suffisamment au courant de ses symboles et de ses mystères.

Le peuple thibétain, sur l'ordre des collèges des Lamas Rouges et Jaunes, c'est-à-dire des prêtres du bouddhisme originel et du bouddhisme réformé de Tsongkaba, s'est toujours opposé à l'entrée, sur son territoire, des caravanes étrangères. Mieux que le peuple, l'altitude et le froid du plateau asiatique s'y opposaient également.

Sauf quelques rares voyageurs, vis-à-vis desquels les autorités de Lhassa usèrent de bienveillance, la troupe armée de ce colonel anglais est la seule qui ait jamais pénétrée au Thibet. C'est la seule qui ait imposé sa présence à Lhassa.

Cet événement a soulevé beaucoup de tristesses et d'angoisses, parmi ceux qui pensaient qu'on avait contraint le Thibet à faire un traité désavantageux, et qu'on avait violé l'invisibilité de la personne sacrée du Dalé Lama.

Il n'est pas juste de penser ainsi. D'abord, au cas que le culte thibétain pût souffrir d'une invasion matérielle quelconque, il faut savoir que ce qui fait la tradition bouddhique n'est pas à Lhassa même, mais réparti dans trois monastères, éloignés les uns des autres et de la capitale, et dont la situation et le nom ne sont pas connus du peuple, et à plus forte raison, des étrangers.

Quant à l'intrusion des Anglais, à Lhassa, elle ne pouvait avoir aucune influence sur le gouvernement thibétain, et moins encore sur la partie de la religion Thibétaine, qu'il faut considérer comme l'ancêtre de tous les dogmes, et moins encore sur le vivant symbole de la tradition.

Les Anglais ont rapporté du Plateau thibétain un traité qui n'a été signé que par leur chef seul, et qui n'est donc, pour les Thibétains, ni un engagement, ni une obligation.

Il n'y a nulle signature thibétaine en regard de celle du colonel Yonghusband.

Y en eût-il une, ce n'aurait pu être que celle de l'un des nomekhans, ou mieux celle du supérieur de la lamaserie de Kaldan, qui occupe le rang terrestre le plus élevé du Thibet, et qu'il ne convient pas d'appeler, ici par son nom, ni par sa fonction.

Quant à la personne de Dalé Lama, que déjà l'on voyait contrainte et polluée par des regards étrangers, il faut dire que cette crainte est naïve, et que, ni maintenant, ni plus tard, elle ne saurait être admise.

La personne du Dalé Lama ne se manifeste qu'à l'étage du Grand Palais sacré du Bouddha-La, quand les douze grands Nomekhans y sont réunis dans de certaines conditions, et sur l'ordre même de celui qui les régit. Il suffirait de la présence d'un autre homme, quel qu'il soit, pour que le Dalé Lama ne parût point. Et il y a plus qu'une impossibilité matérielle à profaner la présence du Dalé Lama. Il ne peut être là où sont ses ennemis ou seulement des étrangers.

Le Pape de l'Orient, comme disent les fidèles du Pape de l'Occident, n'est pas de ceux que l'on dépouille ou que l'on contraint, car il n'est ici sous le pouvoir ni sous le contrôle humain ; et il est toujours le même, aujourd'hui comme au jour assez lointain, où il se révéla à ce Lama prophétique, que les Thibétains appellent Issa, et que les chrétiens appellent Jésus.

NGUYEN V. CANG.

Le Mouvement des Idées

Les Revues et les Livres

Volontiers j'oppose à M. Sage, M. Maxwell. Ce dernier ne s'attarde pas du tout aux histoires d'hier, il constate le présent et tâche d'ouvrir une porte sur l'avenir. Et il a raison : une science aussi jeune — si l'on a même le droit de dire que le Psychisme soit une science constituée — n'a pas d'histoire, ou du moins on la fait, l'histoire, on ne l'écrit pas encore.

Nous avons cité déjà quelques reflèxions du savant expérimentateur. Nous demandons à continuer. Ces lignes sont extraites d'une brochure inspirée à M. Maxwell par le procès d'Anna Rothe.

« L'attitude de ces savants vis à vis de phénomènes médianimiques et celle de la plupart de leurs confrères : il est nécessaire de dire, de répéter, de démontrer combien elle est illogique. Il est nécessaire de combattre le préjugé scientifique qui éloigne de l'étude de ces faits tant d'hommes remarquables et tant d'observateurs précis et habiles. Ils ignorent la fécondité du champ qu'ils dédaignent et ne soupçonnent pas les moissons abondantes que d'autres y récolteront un jour.

« Je ne dirais même rien s'ils se bornaient à s'abstenir des recherches dites psychiques. Mais je ne puis me taire lorsque je les entends traiter d'hystérie les manifestations médianimiques, car ils font aussi un tort considérable à des études dont l'importance est inimaginable, à quelque point de vue que l'on se place. La physique, la physiologie, la psychologie y sont intéressées. Les phénomènes médianimiques les plus simples comme les raps et les mouvements sans contact, nous révèlent l'action d'une force en connexion certaine avec le système ner-

veux, d'une force qui présente des propriétés toutes nouvelles, comme celle par exemple d'être soumise à la volonté dans une certaine mesure et de *paraître intelligente*.

« Cette expression a le malheureux don de faire hausser les épaules aux physiciens de niveau ordinaire. Est-il rien de plus absurde qu'une force qui soit intelligente ? Cela fait sourire et ne mérite pas la discussion, semble-t-il. Mais que le lecteur me fasse la grâce de m'écouter : il verra que cette absurdité ce n'est pas moi qui l'ai dite le premier, si c'en est une, mais justement les gens comme le Pr. Hœckel par exemple dont je conteste les théories. Pour eux n'est-ce pas tout est matière en mouvement ; dès lors si l'homme manifeste de l'intelligence, c'est que la matière et le mouvement, c'est-à-dire la force, sont susceptibles de produire l'intelligence. Il n'y a pas à nier l'exactitude de cette conclusion impliquée dans l'affirmation qui la péécède... Aussi n'ai-je jamais pu me défendre d'une véritable admiration pour ceux qui traitent de ridicule l'affirmation de l'apparente intelligence de la force signalée, alors qu'ils disent avec le plus grand sérieux une chose exactement semblable, mais en des termes moins clairs...

Cela n'est peut-être pas bien amusant, mais il faudra nous y faire et nous armer de patience angélique : Nous n'avons pas fini d'entendre raconter l'histoire des sœurs Fox, les petites demoiselles qui paraît-il, *inventèrent* le spiritisme. Voici, mille et unième, M. Sage, un écrivain pourtant sérieux, qui dans les Nouveaux Horizons, revue « d'avant-garde « se remet à la tâche de discuter sur ces gamines et sur leur famille, et sans apporter d'ailleurs un seul document nouveau, se donne la peine d'écrire un certain nombre de pages qui se bornent, tout juste, à tenir de la place.

Soyons sensés ! qu'est-ce cela peut bien faire au problème psychique qui nous occupe que, les petites Fox aient fait ceci ou cela, fraudé ici, ou se soient montrées ailleurs véridiques et sincères. Il me semble que la question a été reprise depuis, élargie, approfondie et que de nouveaux éléments de discussion et d'études sont à notre disposition. Dès lors, de quelle utilité peut apparaître la critique de ce que M. Sage appelle « l'humble origine du spiritisme. » Elle est doublement vaine.

D'abord parce qu'il n'est point du tout assuré que ce soit dans l'aventure des petites Fox qu'on retrouve le point de départ du « moderne spiritualisme », ensuite, et même s'il n'y avait pas d'autre antériorité à ce mouvement, parceque cela n'avance pas d'une mesure la solution de la question posée. Or — et ceci va expliquer pourquoi je me permets de juger M. Sage — l'écrivain que je cite avait paru naguère fort décidé à faire progresser la science psychique plutôt qu'à s'attarder à des polémiques surannées. Il avait pris, même, et je l'en ai loué ici une vaillante initiative. On attendait en un mot quelque chose de lui... par des précédents il avait pris la position de quelqu'un sur qui on a le droit de compter. De sorte que l'on se trouve tout déconfit à le voir s'escrimer contre les sœurs Fox. Il y a une dizaine d'années son travail aurait peut-être encore eu quelque utilité. Dans le mouvement désordonné et confus que l'on a appelé le *moderne spiritualisme*, il y avait encore un triage à faire. Mais des classements se sont faits, des méthodes d'études sont à l'essai. Il est entendu qu'il faut laisser à leurs petites chapelles tous les fidéistes de la typtologie. Le *psychisme* s'est dégagé du *spiritisme* et c'est le psychisme qui nous intéresse, scentifiquement et philosophiquement. Dès lors pourquoi M. Sage qui a fait montre d'énergie et d'un talent vigoureux s'obstine-t-il à enfoncer des portes ouvertes, alors qu'il y en a plus loin d'hermétiquement fermées encore, contre les quels huis nous réquérons amicalement l'effort robuste de sa claire intellectualité.

« Et cependant telle est la puissance des mots qu'elle réussit à étouffer les faits...

La *Revue scientifique* vient de partir en guerre contre les rayons N. Il s'agirait de démontrer que M. Blondlot s'est égar dans ses recherches et s'est *suggeré* à lui-même l'existence de ces rayons — ce qui n'a rien d'étonnant dit un savant allemand, puisque la chose s'est passée à Nancy, ville où naquit la théorie de la suggestion. Il faut avouer que l'argument est de poids.

Ce qu'il y a d'assez remarquable dans cette lutte contre les rayons N, c'est qu'on a l'air de leur en vouloir surtout parce qu'ils seraient peut-être une arme entre les mains des spiritualistes...

Mais alors ce ne serait donc d'impartiale science qu'il s'agirait, ni du culte de l'impersonnelle vérité, science et vérité aux quelles ces messieurs sacrifient ceci, puis cela, puis le reste, excepté naturellement leur amour propre et leur si touchant, si naïf apriorisme.

— *Luce e ombra* l'excellente revue spiritualiste italienne qui se publie à Milan prend décidément la tête des publications de cet ordre en Italie. A côté d'articles dogmatiques ou critiques profondément étudiés *Luce e ombra* a pris à tache d'être aussi un recueil abondamment documenté. Notre confrère a parfaitement réussi dans ces deux ordres d'idées et est actuellement une des revues les plus intéressantes au point de vue de la communication internationale de tous les faits ou pensées qui intéressent nos études.

E. J.

BIBLIOGRAPHIE

Sémiramis (1)

A l'amphithéâtre antique de Nîmes, ce joyau hérité de l'architecture geniale de la bonne époque romaine. Des décors gigantesques, brossés en harmonie avec l'immensité du lieu : jardins suspendus de Ninive ; litière impériale ; terrasses d'où descend, sous la garde des taureaux assyriens de pierre, l'escalier tout au long duquel roule le cadavre du héros égyptien. Vingt mille personnes entassées dans les hémicycles. Sur la scène, sans même l'adriatique vélum que perça jadis le mage Simon, le vrai ciel du midi, céruléen, avec ses nuages blancs et légers. Et les meilleurs acteurs de France, portés par l'enthousiasme de la foule et l'ardeur de ces pays du soleil. Tel est le cadre héroïque que la ville de Nîmes offrit à *Sémiramis*. Wagner lui-même n'en eut jamais de semblable.

A chaque instant fut digne de ce cadre l'action qui s'y déroula et le poème (qu'importe qu'il ne fût point avec rimes et césures) qui y développa sa pompe majestueuse.

Les fidèles des œuvres de Péladan ont retrouvé dans *Sémiramis* ses deux leit motive préférés ; l'influence de l'amour sur les actions des hommes, la puissance de l'esprit sur les événements de l'histoire.

Villiers de l'Isle Adam, en *Morgane*, et dans *Axël* — qui est demeuré le chef d'œuvre, — Péladan lui-même, dans *le Prince de Byzance* et dans *Babylone*, ont fait vivre les circonstances

---

(1) Société du *Mercure de France*.

tragiques où s'agitent ces problèmes. On peut dire que Sémiramis forme, avec Babylone, la face d'un dyptique, égale et de sens contraire à la première face. L'influence bénéfique de Samsina sur Mérodack s'exerce comme l'influence maléfique de Keth-Aour sur Sémiramis ; et l'homme aime la victorieuse, comme la femme aima le vaincu. Et, à Ninive comme à Babylone, les mages omniscients dirigent les passions indomptées et fatales, pour la conservation des peuples et le maintien des traditions.

Cette donnée est tout à fait conforme à tout ce que nous savons des époques légendaires de l'Orient médian. Ninive, le caravansérail militaire entre l'Est et l'Ouest, n'était pas faite pour l'éternité. Mais les vestiges qui en demeurent sont empreints d'une grandeur singulière.

Nous ne ferons pas à ce drame, si uni dans l'apparente complexité de ses sentiments, l'injure coutumière de le dépecer, pour en offrir les perles au public, comme fait un boucher à sa clientèle, des meilleur morceaux de son étal. « *Sémiramis* » ne se résume pas, mais se lit. On sait bien qu'on y retrouvera ces formules lapidaires, ces phrases brèves, d'une seule coulée de métal, qui fient l'idée dans le prisme des mots éclatants et justes. L'auteur y est passé maître.

Mais il faut insister sur la simplicité voulue de la fabulation, et sur le caractère archaïque, que l'intervention du chœur prête à l'action. On découvre par là que le fouillis et l'enchevêtrement sont, dans tous les arts, des ennemis de la beauté, et que des lignes simples font mieux éclater la majesté et la grandeur d'un monument. C'est ici l'oubli calculé, poussé jusqu'au dédain, non seulement des « *ficelles* » mais des moyens du théâtre les plus excusables. Que dirait, à *Sémiramis,* M. Edmond Rostand ?

Cette caractéristique, une fois de plus, rapproche le talent de Péladan de celui de l'antiquité tragique grecque. On retrouve ici — on retrouvera désormais partout sans doute, tant l'empreinte fut profonde, l'homme de la *Prométhéide.*

Je ne sais si Péladan veut encore être le *Fils des Etoiles.* Mais, qu'il le veuille ou non, il demeure le fils d'Eschyle. Et cela suffit à sa gloire, au ravissement des lettrés et à l'affection de ses amis.

Jounet et Strada

L'actuelle tentative faite pour réconcilier, sur un terrain orthodoxe, les diverses fractions de l'Eglise chrétienne, rappelle l'attention sur les luttes, courtoises ou acrimonieuses, que virent ces derniers temps, entre les tenants de la science et les tenants de la foi. Plus que celle de MM. Berthelot et Brunetière, la plus intéressante de ces joûtes fut certainement celle qui eut lieu entre le fameux philosophe Strada, et notre éminent collaborateur et ami Albert Jounet.

De cette joûte deux livres, à tous égards remarquables, sont issus : « Jésus et l'Ere de la Science » par Strada, et « Jésus Christ d'après l'Evangile » par Albert Jounet.

On nous permettra de négliger l'analyse des textes et les disputes de la pointilleuse exégèse, où s'attaquèrent les deux combattants. Ce n'est pas là le principal de leur effort ni le meilleur de leur mérite. Car nous sommes convaincus, avec la majorité des penseurs, qu'on peut tout tirer d'un texte habilement pressé, comme on peut perdre un homme avec deux lignes de son écriture habilement interprétées. Et aussi quand on a une réforme à préconiser, ce n'est pas d'après les textes qu'il faut l'établir : c'est en changeant la norme intellectuelle et morale de ceux qui sont chargés d'en extraire l'enseignement des peuples.

C'est pourquoi, à notre regard, l'exégèse est surtout une curiosité documentaire propre à intéresser les savants, mais dont aucune lumière nouvelle et aucun accommodement pratique ne sauraient sortir.

Mais les thèses adverses de Strada et de Jounet valent mieux Et elles le démontrent par leur point de départ même. Je ne sais rien de plus personnel, et à la fois de plus émotionnant, que ces deux frères ennemis, tendant leur esprit dans la solitude, et dans un but de progrès intellectuel, se contraignant à oublier tout leur passé pour relire, avec l'âme neuve des petits enfants, ce texte sur lequel ils ont pâli et qu'ils savent par cœur.

La franchise et la loyauté de cette méthode suffiraient pour rendre leur tentative au plus haut degré intéressante.



Leurs conclusions diffèrent, parcequ'ils partent de prémisses opposées. Le philosophe net, précis, concret qu'est Strada, part de la « recherche indépendante » seule. Le théoricien synthétique et mystique qu'est notre ami Jounet, part de la « recherche indépendante » mitigée par la *réserve de la foi catholique,* cette foi étant, d'après la définition même de Jounet « l'acceptation d'avance, sous le voile du mystère, de la vérité infinie. telle que Dieu la connait. »

Il était donc bien évident que, à l'exposé des points de départ, l'examen de Strada le porterait à une explication, au moins positiviste, du dogme chrétien, et que l'examen d'Albert Jounet le porterait à une confirmation dans la croyance catholique.

Peut-être, à bien chercher, et à peser les termes de ces deux méthodes adverses, y trouverions-nous la fameuse pétition de principes, qui rend tout syllogisme superfétatoire.

Mais il importe de faire remarquer, ici surtout, combien la méthode d'Albert Jounet, interprétée bien entendu par un esprit d'envergure, conduit à une synthèse traditionnelle et à une généralisation heureuse, tandisque le matérialisme conséquentiel de Strada ne porte en lui que des germes de dèssèchement et de mort.

Qu'on relise les pages, si serrées, de « Jésus Christ d'après l'Evangile » : on y trouvera, à travers et par dessus les discussions exégétiques, cette tendance à l'unification de la doctrine, où gît certainement la vérité, et qui est le but le plus cher de la *Voie.*

Et comme si ce n'était pas assez pour marquer, au milieu des polémiques romaines, la descendance orientale intuitive de l'auteur, nous y relevons, en fait d'altruisme universel, et sous la simple forme d'une dédicace à l'ami qu'il combat, une des pages les plus éloquentes qu'il nous ait été donné de lire sur ce sujet, et que nous ne pouvons pas nous dispenser de transcrire ici, tant l'idée commune y éclate sous des vocables différents :

« Quelle amitié aurions-nous, sinon l'amour de nous désirer et de nous donner, autant que nous en avons la force, la possession de la vérité divine ?

« Vous n'avez point trouvé, vous avez méconnu le Christ,

mais vous l'avez cherché douloureusement. Vous vous êtes trompé de route, mais vous ne vous êtes pas trompé de douleur, de fatigue et de solitude.

« A défaut du Christ, vous avez eu la croix, c'est pourquoi il me paraît impossible qu'un jour, en retournant la tête vers votre croix, chargée sur votre épaule, vous n'y découvriez pas le Christ crucifié, que votre souffrance a porté, pendant que votre intelligence l'a méconnu. »

La Conquête de Paris

1 vol in-18 jésus — 30 fr.50 à la Société d'Éditions Contemporaines. 5, rue du Pont de Lodi.

« Je veux étudier la puissance du sang, l'influence des « aïeux sur les actes des petits-fils. Le séparatisme des Juifs « qui ne se marient qu'entre eux, qui continuent d'abhorrer « les unions avec les chrétiens, fait d'eux au point de vue « ethnologique une variété absolument pure, au milieu des « mélanges celto-latins, germano-celtes, slavo-germains et « celto-slaves parmi lesquels ils sont venus planter leurs ten- « tes de nomades. Le Juif civilisé d'aujourd'hui est au fond le « même que ses grands-pères crasseux qui exploitaient les « paysans dans les plaines de Pologne ; s'il est rapace, faux et « fourbe, c'est que des siècles d'esclavage l'ont fait tel.

« Bien qu'il soit tout-puissant à l'heure actuelle, il a con- « servé tous les défauts d'un paria. Il a la platitude et l'inso- « lence de l'affranchi. Poltron plutôt de son naturel, il devient « courageux comme un fauve quand il s'agit de défendre sa « fortune en danger. C'est l'énergie de son être entier qui « commande alors aux nerfs de lièvre que lui ont laissés ses « aïeux, terrorisés par des chrétiens sans pitié.

« On lui reproche souvent de chérir l'argent par-dessus tout. « C'est encore une affaire d'atavisme. N'oublions pas que pen- « dant des années et des années, il fut privé de tout ce qui « relève le côté « noble » de l'être humain : gloire, honneurs, « respect. Il lui fallut avoir de l'argent pour compter dans la « société. Aussi, chercha-t-il à en avoir coûte que coûte, par



« tous les moyens. Il devint commerçant sans scrupules, usu-
« rier, exploiteur de ceux-mêmes qui le traitaient en bête
« impure... »

Ainsi parle, dans un récent article, M. Victor Joze, l'auteur de la *Conquête de Paris*, roman de mœurs juives qui vient de paraître à la Société d'Editions Contemporaines.

La *Conquête de Paris* fait partie d'une série intitulée : « les Rozenfeld, histoire d'une famille juive sous la Troisième République ». Dans ce volume M. Victor Joze nous montre par quelles méthodes d'infiltration, une famille juive, venue de Pologne, pour conquérir Paris et la France, arrive à ses buts. L'action se déroule en pleine affaire de Panama. Le personnage principal du roman Aaron Rozenfeld, y joue un rôle important en sa qualité de secrétaire d'Aaron Lange, nom sous lequel on reconnaît facilement le fameux Arton. Les conciliabales de celui-ci avec le baron Nathan Meyer occupent une partie du volume et permettent à l'auteur de dévoiler certains dessous du Panama. Plusieurs épisodes du Boulangisme ont trouvé également en M. Victor Joze un historien fidèle.

« Le roman de M. Joze ressemble à un roman à clef, » dit M. Edouard Dujardin, directeur de la *Revue des Idées*, dans un remarquable article paru récemment dans le *Soleil*, « en ce sens que toute l'action se passe autour de l'affaire de Panama, mais l'œuvre, loin d'avoir les défauts habituels des romans à clef, donne à l'histoire vraie qu'elle raconte un grand relief. On dirait un personnage dont on n'a vu que la photographie et dont, tout à coup, on aperçoit le portrait exécuté par un véritable peintre ; le caractère apparaît, le personnage devient réel. »

« Nous avons parlé de l'impartialité de l'auteur » ajoute M. Dujardin. Nous assistons en effet à ce beau et peu ordinaire spectacle d'un écrivain qui passe avec sérénité au milieu d'un monde d'hommes et d'idées qu'on sent lui être au plus haut point odieux. Pas une colère, cependant, pas un mot de blâme, pas un cri d'indignation.

« Dans certains livres d'histoire naturelle à l'usage des enfants, on voit parfois blâmer le tigre d'être féroce, le renard d'être rusé, le loup d'avoir faim. M. Joze, après Nietszche, sait que les loups ne sont pas coupables d'être des loups, et que si

telle ou telle race s'est constitué telle ou telle âme, il n'y a pas à la blâmer ou la louer, il n'y a qu'à constater le fait qu'à l'étudier le plus scientifiquement possible, — quitte à combattre l'ennemi, s'il le faut par ailleurs, comme on combat le loup qui s'est introduit dans la bergerie.

« Ce qui ressort avec évidence du beau livre de M. Joze ; c'est la différenciation profonde de l'âme sémitique et de la nôtre. On a dit depuis longtemps qu'il y avait là deux morales en présence ; pour que la proposition soit pleinement vraie, il faut donner au mot « morale » sa plus haute signification, et comprendre qve la querelle des sémites et des antisémites est celle de deux conceptions de la vie fondamentalement différentes.

« Le fait véritablement aryen, disons-le non sans fierté, c'est qu'un homme d'une race puisse, avec hauteur, avec désintéressement, étudier, juger la race opposée. Cette sérénité, dont Gustave Flaubert a donné un souverain exemple, est notre caractère essentiel ; au contraire, dans le judaïsme on ne trouvera jamais, depuis les plus anciens jours des moshlim palestiniens, qu'une littérature asservie à des buts. On a remarqué, depuis longtemps, qu'il n'y avait guère de créateurs parmi les Juifs ; c'est que la création artistique ne se comprend pas sans un détachement des choses qui nous touchent de plus près.

« La *Conquête de Paris*, étude de mœurs juives, est bien l'œuvre d'un gentilhomme de lettres, portant en lui les qualités et les défauts de notre race. C'est l'œuvre, en tous cas, d'un tempérament éminemment aryen, assez pénétré de ce que Nietszche appelle la « morale des maîtres », pour comprendre la race opposée, lui rendre justice, et peut-être — ô faiblesse des forts ! — pardonner quand il a châtié ou quand il a ri. »

La *Conquête de Paris* est le deuxième volume de la série des *Rozenfeld*. Le premier, la *Tribu d'Isidore*, paru il y a quelques années, racontait les origines de la famille, et l'auteur travaille actuellement au troisième volume qui sera prêt dans quelques mois et portera ce libre significatif : *Jérusalem-sur-Seine*.

Nous avons jugé utile de consacrer à la *Conquête de Paris* un compte rendu dans la *Voie*, considérant l'œuvre de M. Victor Joze moins comme un roman que comme une étude ethnologique et sociale.

Contribution à l'étude de l'Alchimie. Théorie et pratique du Grand Œuvre, par Abel HAATAN. I vol. in-8° avec figures. Prix 5 francs. **Bibliothèque Chacornac, II, quai Saint-Michel, Paris.**

Ouvrage clair et méthodique, où l'auteur s'est efforcé de satisfaire largement aux exigences de l'esprit moderne.

Il constitue la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui, par ignorance, ont prétendu que l'Alchimie était un art arbitraire dont la pratique ne possédait aucune raison d'être.

M. Abel Haatan nous fait connaître les conceptions philosophiques des alchimistes et expose avec érudition leur Théorie de l'Univers, qui, de l'avis de M. Berthelot, est « aussi plausible au fond que les théories modernes les plus réputées ».

Il s'attache ensuite à démontrer que les faits géologiques viennent à l'appui de cette théorie et prouvent, avec évidence, l'existence d'une « évolution naturelle du règne minéral ».

Enfin, avec l'autorité que lui concèdent plusieurs années de travaux et de recherches personnelles, il formule une adaptation rationnelle des théories et des faits à la pratique du Grand Œuvre.

Les Dîners de la Voie

En dehors des réunions particulières et fermées où les rédacteurs de la *Voie* se rencontrent d'une façon régulière, plusieurs de nos amis nous avaient demandé s'il n'était pas possible, à des époques déterminées, de se retrouver d'une manière tout amicale dans le but d'échanger plus souvent nos idées, de resserrer les liens qui nous unissent, et d'appeler à

nous ceux de nos amis, qui, sans collaborer à la revue d'une façon continue, avaient pour agréable de s'associer à nous de plus près.

Nous avons donc résolu d'instituer une réunion mensuelle, sous les espèces d'un dîner amical, où sont admis les abonnés de la *Voie*, habitant Paris ou de passage à Paris.

Ce dîner mensuel aura lieu, à partir de Janvier 1905, le deuxième Jeudi de chaque mois, au restaurant Voltaire, place de l'Odéon à sept heures et demie du soir. Le prix du dîner est fixé à quatre francs tout compris.

Nous avons inauguré, en petit comité, cette série de réunions, le deuxième Jeudi de décembre ; et nous avons pu constaterque d'excellents résultats pouvaient être attendus de cette innovation. Après le dîner, cordial et gai comme il convient, les convives présents, à la suite d'une fort intéressante discussion, ont entendu une conversation tout à fait caractéristique d'un de nos amis musulmans, A. Z. bey, avec qui les lecteurs de la *Voie* feront bientôt connaissance L'un des nôtres avait eu l'idée excellente d'amener quelques invités, dont la tournure d'esprit nous a particulièrement ravis, notamment un membre du Civil Committe, service de la Chambre des Communes anglaises, et notre ancien et excellent camarade Ahmed Abd-Mokrani, le neveu du célèbre bachagha de la Grande Kabylie.

Nous avons donc résolu d'autoriser nos collaborateurs et abonnés à amener des invités, de la présence desquels nous serons toujours enchantés.

A chaque numéro de la *Voie* nous préciserons la date de la réunion du mois suivant.

Nous donnons donc rendez-vous à nos collaborateurs, abonnés et amis le deuxième Jeudi de Janvier, restaurant Voltaire, place de l'Odéon, le présent avis tenant lieu de formelle convocation.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du-Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr.-in-8° avec figures (*très rare*).

St.-Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in 8° (*très rare*) 24 francs.

Court de Gébelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. in-4° rel. avec figures. (*Vaste monument la science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr.

DEMANDES

On demande à acheter un Paracelse complet (édition de Genève).

On demande Axel, par Villiers de L'Isle-Adam.

On demande L'Eve future par Villiers de l'Isle-Adam.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

....

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom .... Signature :

Qualité ....

Adresse ....

....

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.



LA VOIE

Année 1904, manquent n° 1
n° 4
N° 7

